



3 1761 03521 0376



M. H. DRUMM
BOOKSELLER
115 N. BROADWAY
NEW YORK





PROB
KSELT
SERI

PENSÉES DIVERSES
SUR LA COMÈTE

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

PIERRE BAYLE

PENSÉES DIVERSES
SUR LA COMÈTE

ÉDITION CRITIQUE
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PUBLIÉE PAR

A. PRAT

TOME I



124039
5-19/12

PARIS

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(Anc^e rue Cujas)

ÉDOUARD CORNÉLY ET Cie, ÉDITEURS

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1911

INTRODUCTION

En décembre 1680, vers les fêtes de Noël, le *Mercuré Galant* annonçait l'apparition d'une Comète :

« Il paroist icy depuis quelques jours un Méteore assez surprenant. On voit tous les soirs sur les cinq heures une traînée de lumière qui ressemble à celle que réfléchit une petite nuée éclairée du Soleil et qui approche de la couleur du chemin de lait. Elle est de figure courte, à peu près comme une portion de cercle et sa largeur est presque égale à la largeur apparente de la Lune. Cette largeur est moindre vers l'Horizon et augmente peu à peu jusqu'à ce qu'elle finisse, mais c'est vers l'Horizon que la lumière est la plus forte, et en s'en éloignant elle se perd insensiblement. Ce Méteore s'étend du Sud au Nord, comme s'il sortoit de l'Horizon. Voilà tout ce que je puis vous décrire n'estant pas assez habile Astronome pour l'avoir observé selon les règles. Il n'y a point à douter que ce ne soit la queue de quelque Comète dont le corps nous est caché par la terre, ou du moins par les broüillards qui en s'élevant le soir empeschent que nous ne puissions le découvrir. »

Le *Journal des Savants*, plus compétent et mieux renseigné, donnait à ses lecteurs des renseignements précis sur la Comète nouvelle :

« Vers la fin de Novembre dernier, il parut dans la Constellation de la Vierge une Comète qui se voyoit vers l'Orient un peu avant le jour et qui s'estant peu de jours après plongée dans les rayons du Soleil fit croire qu'elle en sortoit le 22 de Décembre, qu'on en vit une le soir vers l'Occident après le coucher du Soleil aux environs de la Constellation d'Antinoüs. Cependant ce sont deux Comètes différentes, comme on le voit par le rapport des Observations de la Comète de Novembre avec celles que nos Astronomes font présentement et comme ils le soup-

connèrent d'abord. M. Cassini mesme dès la 2^e Observation qu'il en fit en remarqua la route différente et la prédisit au Roy et à toute la Cour telle qu'elle s'est trouvée jusqu'icy.

Le 26, la queüe de cette 2^e Comète qui à cause des nuages n'avoit peu estre bien veüe dans toute sa grandeur, parut longue de 45 degrez et large par le bout environ de 2, passant par plusieurs Etoiles que l'on voyoit au travers.

Le 29, après que le corps de la Comète fut plus éloigné du Soleil et plus dégagé aussi des vapeurs de l'horizon, par où l'on pouvoit mieux le voir qu'auparavant, on fut étonné de la trouver si petite qu'elle n'excédoit pas la grosseur apparente des Etoiles de la troisième grandeur veües sans lunettes, estant d'ailleurs peu lumineuse bien que sa queüe fust alors longue de 50 degrés ce qui n'avoit point esté veu depuis la Comète de l'année 1618.

Le 7 de ce mois de Janvier la longueur de la queüe qui a augmenté jusqu'au 3^e et qui a commencé de paroistre diminuée le 8, fut remarquée de 62 degrez, qui a esté icy de plus grande longueur, quoy que quelqu'un la juge de 80 et qu'elle ayt paru à Strasbourg de 63.

Demain 14 de ce mois, elle doit estre près de la teste d'Andromède et l'on attend avec impatience cette proximité pour déterminer sa Parallaxe pour laquelle M. Cassini a commencé de faire ses observations depuis le 3 de ce mois. »

S'il fallait en croire Des Maiseaux, le biographe de Bayle, l'apparition de cette Comète aurait causé dans la société française tout entière une sorte de panique superstitieuse. « Il parut aux mois de Novembre et de Décembre de l'année 1680, dit-il dans sa *Vie de Bayle* (Ed. de la Haye, 1732, I, p. 63), une des plus grandes Cometes qu'on ait vues. *Le peuple, c'est-à-dire presque tout le monde, en étoit saisi de frayeur et d'étonnement.* On n'étoit pas encore revenu de cet ancien préjugé que les Cometes sont les présages de quelque événement funeste. Mr. Bayle, comme il nous l'apprend lui-même, se trouvoit incessamment exposé aux questions de plusieurs personnes alarmées de ce prétendu mauvais présage. Il les rassuroit autant qu'il lui étoit possible, mais il ne gaignoit que peu de chose par les raisonnemens philosophiques ; on lui répondoit toujours que Dieu montre ces grands Phénomènes, afin de donner le tems aux pécheurs de prévenir par leur pénitence les maux qui leur pendent sur la tête. »

Des Maiseaux ne fait que reprendre textuellement la version donnée par Bayle dans l'*Avertissement* de sa troisième édition des *Pensées diverses*, et c'est encore la même explication que réédite Voltaire quand il écrit dans son *Siècle de Louis XIV* : « Les idées superstitieuses étaient tellement enracinées chez les hommes que les comètes les effrayaient encore en 1680. On osait à peine combattre cette crainte populaire. Jacques Bernouilli, l'un des grands mathématiciens de l'Europe en répondant, à propos de cette comète, aux partisans du préjugé, dit que la chevelure de la Comète ne peut être un signe de la colère divine, parce que cette chevelure est éternelle, mais que la queue pourrait bien en être un. Cependant, ni la tête ni la queue ne sont éternelles. Il fallut que Bayle écrivit contre le préjugé vulgaire un livre fameux que les progrès de la raison ont rendu aujourd'hui moins piquant qu'il ne l'était alors. » (Ch. XXXI. Edit. Rébelliau et Marion, p. 357.)

A la vérité, il ne semble pas que l'épouvante causée par la Comète de 1680 ait été si grande et les affirmations que je viens de citer pourraient bien avoir fait naître une tradition quelque peu légendaire. Quand on lit les gazettes et les correspondances du temps, on est précisément frappé du ton de plaisanterie légère et tout à fait « moderne » avec lequel les contemporains parlent de la Comète.

Tout autre avait été l'émotion causée par la Comète de 1654 : « Toute l'Europe, dit Petit (*Dissert. sur la nat. des Com.*, p. 82), fut consternée de peur, je parle du peuple ignorant, jusques à croire à la fin du monde et de se préparer à la mort ou se terrasser dans des Caves pour éviter les mauvaises influences ». En 1665, l'inquiétude avait été encore assez vive, à en croire Comiers : « Nous voyons mêmes à present le monde tellement alarmé par les trois apparitions de nos deux Comètes que les Dames mêmes nonobstant les incommodités de la grossesse, prennent plaisir d'observer le Ciel pour y remarquer la production de quelques nouveaux Astres » (*La nat. et présag. des Comètes*, p. 198) et lui-même croit nécessaire de terminer son étude sur les Comètes par un *Traité de la fin du monde* où il rassure ceux que l'apparition de la Comète a épouvantés, en leur prouvant « que le monde n'est point encore en sa dernière Période d'années » (p. 447). Louis XIV enfin croit nécessaire de demander à l'Intendant des fortifications Petit de publier

un ouvrage spécialement destiné à rassurer la population effrayée.

La Comète de 1680 a très vraisemblablement soulevé un mouvement de curiosité bien plutôt qu'éveillé des terreurs réelles et l'on est même surpris de constater combien en quinze ans les craintes superstitieuses ont perdu d'empire.

Madame de Sévigné fait à son cousin Bussy une allusion plaisante à la Comète :

« Nous avons ici une Comète qui est bien étendue aussi ; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés et croient fermement que le Ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissemens par cette Comète. On dit que le Cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige et lui dirent qu'il paroisoit une grande Comète qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux et il leur dit plaisamment que la Comète lui faisoit trop d'honneur. En vérité on devoist en dire autant que lui et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir. »

(Au Comte de Bussy-Rabutin, Paris, ce 2^e Janvier 1681).

Et Bussy, en réponse à cette lettre, écrit :

« La Comète qu'on voit à Paris se voit aussi en Bourgogne et fait parler les sots de ce pays-ci comme ceux de celui-là. Chacun a son héros qui, à son avis, en doit être menacé et je ne doute pas qu'il n'y ait des gens à Paris qui croiront que la Comète a annoncé au monde la mort de Brancas. (Charles, comte de Brancas, mort le 8 janvier 1681.)

La toiblesse de craindre les Comètes n'est pas moderne : elle a eu cours dans tous les siècles et Virgile qui avoit tant d'esprit a dit qu'on ne les voyoit jamais impunément. Peut-être ne l'a-t-il pas cru... Pour moi je ne le crois pas et je pense que tout au plus une Comète marque l'altération des saisons et qu'elle peut ainsi causer la peste et la famine. »

(Autun, 8^e janvier 1681.)

Le *Mercuré Galant*, dans son numéro de Janvier 1682, publie un *Discours sur les Comètes* dû à la plume autorisée de Claude Comiers, chanoine de la cathédrale d'Embrun qui avait déjà

publié en 1665 une longue étude sur la nature et les présages des Comètes.

Comiers soutient « que les Comètes ont leur cours aussi bien réglé que les autres Planètes, bien que la science de leur mouvement ne soit pas encore bien établi » ; il démontre « qu'il est ridicule de croire que les Comètes soient la cause, le signe ou le presage des funestes accidens qui arrivent sur la Terre » et il conclut en affirmant qu' « elles ne présagent rien du tout et sont tout à fait indifférentes. »

Le *Mercur*e publiait aussi des Madrigaux galants ou des impromptus plaisants inspirés par la Comète : un poète, pleurant *le départ d'une belle*, s'écriait :

Ce funeste départ me trouble et m'inquiète
C'est là ce qu'il faut craindre et non pas la Comète ;

un autre reprochait aux hommes de rendre la Comète responsable des fautes qu'ils commettent eux-même :

Et leur esprit ambitieux
Veut dans une pauvre Comète
Ou dans la matière des Cieux
Trouver l'Autheur pernicieux
D'une faute qu'ils auront faite.

Un troisième enfin assure plaisamment que la Comète a présagé la mort de l'éléphant de Versailles. Tout cela est d'un ton très moderne et semble prouver que le public ne croyait pas sérieusement aux menaces de la Comète.

Le théâtre lui-même trouvait dans la Comète le sujet d'une pièce d'actualité : « Ceux qui voudront se guérir de la peur de la Comète, annonçait le *Mercur*e Galant, peuvent aller voir la petite Comédie que la Troupe Royale des Comédiens Français a commencé de représenter sous le mesme titre de la Comète (1), avec beaucoup de succès. Elle fait connoître qu'on n'a aucun lieu de s'en effrayer et marque d'une manière très-enjouée l'opinion du fameux Descartes sur cette matière. »

(1) Comédie en un acte en prose, donnée le 29 janvier 1681, attribuée à de Visé et qui est de Fontenelle. Elle était fort rare ; mais on l'a réimprimée dans le tome dixième de la dernière édition des œuvres de l'Auteur. On en peut voir d'ailleurs un court extrait dans le *Mercur*e de juillet. (Dictionnaire portatif des Théâtres, par de Lérès, 1763.) Cf. les frères Parfaict, *Histoire du théâtre françois*, XII, 220, et Louis Maigron, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*, p. 26.

De son côté, le *Journal des Savants* publiait une note brève et précise où il condamnait décidément la croyance aux présages, sans insister beaucoup sur cette question qui à ses yeux n'en valait évidemment pas la peine :

Si les Cometes presagent les malheurs.

« L'ancienne philosophie l'a crû, parce que comme elle vouloit que les Cometes fussent sublunaires et que leur matiere ne fut qu'un amas d'exhalaisons de la terre, quand il arrivoit que ces exhalaisons prenoient feu, ce qui ne pouvoit que marquer une grande intempérie dans la Région Elémentaire, il devoit s'ensuivre suivant cette opinion quelque grande et considérable révolution.

Mais depuis que l'on a sceu que les Cometes estoient des corps celestes, on s'est désabusé de cette erreur qui n'est plus qu'une erreur populaire, et on s'est aisément persuadé qu'il n'estoit pas nécessaire de leur imputer les choses qui arrivent icy bas de temps en temps, par des causes qui ne sont pas si éloignées. Outre qu'il passe bien des cometes dont on ne s'apperçoit pas et que si l'on avoit fait un fidèle rapport de toutes celles qui n'ont esté suivies d'aucun événement extraordinaire, il y en auroit peut-estre autant de celles-là que des autres ausquelles on a attribué des accidens qui les ont suivies ou accompagnées.

On en peut dire autant des Eclipses dont il y en a assez souvent quatre dans une mesme année comme dans la presente et quelquefois plus, qu'on ne voit suivies d'aucun fâcheux événement (1). »

(*Journal des Savans*, 1681, p. 9, 10, 11, 12.)

D'autre part les Traités, Dissertations, Discours relatifs aux Comètes et pour la plupart réfutant de façon décisive et péremptoire la croyance aux présages qu'elles pouvaient apporter avaient paru en foule à partir de 1665. Parmi les ouvrages les plus importants il faut citer :

*Dissertation | sur | la nature | des Cometes | Au Roy | Avec un
Discours sur les prognostiques des Eclipses et | autres Matieres
curieuses |*

(1) Bayle reprendra en détail cette comparaison des Comètes et des pses, §§ 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56 des *Pensées Diverses*.

par P. Petit, Intendant des Fortifications, etc. | A Paris | chez Thomas Jolly | 1665. | Avec privilege du Roy.

La | Nature | et presage | des Cometes ouvrage Mathématique, Physique, | Chimique et Historique ; | enrichi des Propheties des derniers siècles | et de la Fabrique | des Grandes lunettes |

par le Sieur Claude Comiers | Prêtre, Prevôt de l'Eglise Collegiale | de Ternon et Chanoine en la | Cathedrale d'Ambrun. | Lyon, chez Charles Mathevet | 1665.

Theatrum Cometicum par Stanislas Lubieniecki. Amsterdam, 1668. Cet ouvrage est divisé en trois parties : « Quarum prima continet communicationes de Cometis anno 1664 et 1665 cum viris per Europam clarissimis habitas eorumque observationes tabulis æneis expressas. Secunda est historia Cometarum a Diluvio ad annum Christi 1665, historia universalis synopsis quamdam continens. Tertia agit de significationibus cometarum scitis quorundam amicorum objectionibus, responsionibus auctoris et judiciis virorum clarissimorum. » Cet ouvrage fut publié de nouveau en 1681 à l'occasion de la Comète. La nouvelle édition est ornée d'un frontispice qui porte en exergue la devise : *A signis cæli nolite metuere quæ metuunt gentes*. Un philosophe, dans les nuées, porte à la main droite un livre où est inscrit le mot *Revelatio*, dans l'autre le mot *Ratio*. Au-dessus de sa tête on lit ces mots : *Sapiens dominabitur astris*. Dans le Ciel, les signes du Zodiaque avec ces mots : *Serviunt, non sæviunt*.

Une autre Comète parut en avril et mai 1677. A son sujet le *Journal d'Angleterre* du 26 mai publia une lettre de Cassini, deux de Hevelius et une de Flamstead.

Le *Journal des Savants* donne des Observations communiquées à Cassini par le R. P. Zaragoza, Jésuite, Precepteur de S. M. Catholique, et des Conclusions de Cassini.

Les publications se multiplièrent à propos de la Comète de 1680.

Discours sur les Cometes, par Claude Comiers, dans le *Mercurie Galant* de janvier 1681.

Lettre d'un Gentilhomme de Province à une dame de qualité sur le sujet de la Comete. A Paris, chez Estienne Michallet, 1681.

Il adopte comme conclusion cette phrase de Louis le Débonnaire à un Astrologue : *Je vois bien que tu n'oses me dire que ce sera le presage de quelque grand malheur, mais, ajoute sagement ce prince pieux, nous devons seulement craindre celui qui est notre*

Créateur et celui de cet Astre... qui veut bien encore par ces prodiges nous donner des Avertissemens de sa colère.

Dissertation | sur | les | Comètes | à Monsieur le Procureur général | du grand Conseil | par M. Mallement de Messange. | A Paris, chez Jean Cusson | 1681.

Abrégé des Observations et des Réflexions sur la Comète présenté au Roy par M. Cassini. A Paris, chez Estienne Michallet, 1681.

Cometa di Donato Rossetti, Canonico di Livorno, Dottore in S. T. già Lettore di Filosofia nell' Università di Pisa e or Maestro delle Matematiche di S. A. R. In-12 à Turin et se trouve à Paris chez Jean Cusson, 1681.

Observation sur la Comète de l'année 1680 et 1681, faites au Collège de Clermont par le P. I. de Fontaney, Professeur des Mathématiques. In-12 à Paris chez G. Martin, 1681.

En 1682, Jacques Bernouilli publia son *Conamen novi systematis cometarum*. Amsterdam et à Paris, chez la veuve Cellier.

Cet ouvrage annoncé dans le *Journal des Savants* (1682, p. 140) fut discuté dans le numéro suivant :

Démonstration physique de la fausseté du système des Comètes proposé dans le dernier Journal, par M. La Montre, professeur en Mathématiques au Collège royal de France, dans la chaire du célèbre Ramus.

Quelque temps après, nouvelle explication, celle-là assez étrange (p. 325).

Comme je l'ai dit, la plupart de ces auteurs affirmaient et démontraient qu'il n'y avait lieu d'attacher aucune importance aux prétendus présages des Comètes.

« J'espère montrer clairement, disait Petit, qu'il n'y a rien à craindre de tout ce que nous veut faire croire l'ignorance et l'imposture des Anciens et de ceux qui les suivent touchant leurs Pronostiques (p. 78) ».

« Il est nécessaire, ajoutait Comiers dans la Préface de son *Traité* de 1665, que pour éviter cette contagieuse frayeur et remédier à cette maladie populaire, nous cherchions la vérité qui est la santé de la raison, afin de ne s'amuser à de vaines conjectures ».

Il se montrait plus affirmatif encore dans son *Discours du Mercure Galant* de janvier 1681 :

« Les anciens Philosophes souffroient cette superstition pour retenir les Peuples en leur devoir, dans le temps que la lumière

de la Foy manquant aux Gentils, la seule crainte leur faisoit révéler les Habitans du Ciel, comme dit Lucrèce; mais les Philosophes chrestiens et tous ceux qui ont un peu de sens commun croyent que les Cometes ne presagent ni bien ni mal. »

Mallement de Messange démontrait que les comètes sont des phénomènes naturels et non des miracles de Dieu et il concluait : « que les Phenomenes que nous prenons mal à propos pour un effet de l'application particulière de ce grand Estre ne sont qu'une suite peu surprenante des règles de la nature. »

Enfin S. Lubieniecki établissait le raisonnement suivant :

Si Cometæ mala denunciant, aut ut causæ illa denunciant, aut ut effectus, aut ut coeffectus.

Sed nec ut causæ, nec ut effectus, nec ut coeffectus Cometæ denunciant mala.

Ergo nequaquam ea denunciant.

On peut conclure de tout ce qui précède, en premier lieu que la Comète de 1680 ne provoqua en France qu'une épouvante très atténuée; ensuite que le phénomène des Comètes avait déjà été étudié par de nombreux auteurs qui presque tous avaient abondamment prouvé qu'elles étaient soumises aux lois naturelles.

Il est donc permis d'affirmer que Bayle ne se trouva en aucune manière obligé de répondre, comme il le prétend, « aux questions de plusieurs personnes curieuses ou alarmées »; il saisit avec empressement le prétexte que lui offrait la Comète pour exposer des idées philosophiques auxquelles il songeait depuis longtemps, en les rattachant très ingénieusement à la question « d'actualité ». Les Pensées sur la Comète pourraient porter comme titre explicatif le nom de *Traité contre la superstition*; or un fragment d'une lettre de Bayle à Minutoli, datée de 1679, prouve que dès cette époque il se préoccupait de ces questions :

« Messieurs Spanheim, vos illustres Compatriotes, se signalent, de mieux en mieux, par leurs savans ouvrages. On m'écrit que l'Ainé fait imprimer à Amsterdam un *Traité sur les Sibylles*, pendant que M. Vossius, Chanoine de Windsor, en fait imprimer un autre sur le même sujet à Oxford. Je crois qu'ils donneront sur les doigts d'une étrange façon au Jésuite Crasset (a) qui a écrit

(a) *Dissertat. sur les Oracles des Sibylles*. [Paris, Michallet, 1678.]

depuis un an en ça contre M. Blondel en faveur des Oracles attribuez aux Sibylles. On m'a parlé de plusieurs doctes Dissertations de M. Spanheim le Professeur comme *De l'incrédulité des Juifs, de la Conviction des Athées, du passage de Joseph en faveur de Jesus-Christ.*

M. Thiers vient de composer un ouvrage sur la Superstition où il dit plusieurs choses qui n'ont pas plu aux Moines ni aux Bigots. »

(A. M. Minutoli. Sedan, 26 mai 1679).

C'est du reste ce qu'il reconnaît à peu près lui-même dans une de ses lettres que je citerai plus loin (p. xvi).

Quoi qu'il en soit, Bayle résolut d'ajouter une nouvelle Dissertation aux nombreux traités qu'avait déjà inspirés la Comète. Pour donner le piquant de l'originalité à son argumentation, il s'avisa d'un raisonnement ingénieux : c'est que si Dieu formait miraculeusement les Comètes pour réchauffer la ferveur religieuse des peuples, il aurait par des miracles confirmé l'Idolâtrie. Cette idée lui parut neuve : « Il ne se souvenoit point de l'avoir luë dans aucun Livre ni d'en avoir jamais ouï parler. » Il résolut d'en faire le sujet d'une Lettre qu'il désirait faire insérer dans le *Mercure Galant*. Il se mit au travail en janvier 1681.

Son plaidoyer contre la croyance aux présages l'entraîna tout naturellement à développer quelques-unes des idées philosophiques qu'il méditait depuis longtemps. Il rattacha tant bien que mal ces pensées aux idées relatives à la Comète et s'excusa du désordre de sa composition en alléguant un penchant irrésistible qui l'entraînait aux digressions. « Je ne sais ce que c'est que de méditer régulièrement sur une chose : je prends le change fort aisément : je m'écarte très souvent de mon sujet : je saute dans des lieux dont on auroit bien de la peine à deviner les chemins ». Ne nous y laissons pas tromper ; il n'a que faire d'accuser ici son esprit primesautier : c'est quand il semble s'écarter de son sujet, qu'il le traite véritablement et les digressions sont bien l'essentiel de l'ouvrage. Ce sont elles qui en ont fait le succès, qui lui donnent sa portée et qui lui conservent encore aujourd'hui son intérêt. (Cf. *l'Avis au Lecteur*, p. 7.)

Grossi de ce grand nombre d'idées en apparence accessoires, l'ouvrage dépassa de beaucoup les proportions d'une Lettre. Bayle persista néanmoins dans son projet de le faire éditer et il l'envoya le 27 mai à de Visé pour obtenir la permission de la

Reynie, lieutenant général de police, ou bien un Privilège du Roi. De Visé garda quelque temps le manuscrit sans en connaître l'auteur : « et quand on fut lui en demander des nouvelles, il répondit qu'il savoit d'une personne à qui il l'avoit donné à lire que Mr. de la Reynie ne prendroit jamais sur lui les suites de cette affaire, et qu'il falloit recourir à l'Aprobation des Docteurs avant que de pouvoir solliciter un Privilège du Roi ; détail pénible, long et ennuyeux, où il n'avoit pas le loisir de s'engager. On retira le manuscrit, et Mr. Bayle ne songea plus à faire imprimer à Paris sa Lettre sur les Comètes. Cependant, comme il l'avoit composée dans cette vue, il avoit pris le style d'un Catholique Romain, et imité le langage et les éloges de M. de Visé sur les affaires d'Etat. Cette conduite étoit absolument nécessaire à quiconque se vouloit faire imprimer à Paris ; et il crut que l'imitation du *Mercure Galant* en certaines choses rendroit plus facile à obtenir ou la permission de Mr. de la Reynie ou le Privilège du Roi. C'est aussi ce qui l'obligea de feindre que sa Lettre avoit été écrite à un Docteur de Sorbone. »

L'Académie de Sedan fut cassée par arrêt du 9 juillet 1681. Bayle resta encore quelques semaines à Sedan, puis il alla à Paris et enfin se fixa définitivement à Rotterdam où le fit venir M. Pæts, Conseiller de la Ville, parent de M. Van Zoelen, élève de Bayle, qui l'avoit pris en grande affection. La Ville de Rotterdam érigea en sa faveur et en celle de Jurieu une *Ecole illustre* où Bayle enseigna la Philosophie et l'Histoire avec cinq cens florins de pension annuelle.

« Peu de temps après, il donna sa Lettre sur les Comètes à Mr. Leers, Libraire de Rotterdam, homme d'esprit et de mérite, afin qu'il la fit imprimer. Et comme il prit toute sorte de précautions pour n'être pas reconnu Auteur de cet ouvrage, il ne changea rien dans le style de Catholique Romain, ni dans le langage et les éloges du *Mercure Galant*. Il crut que rien ne seroit plus propre qu'un tel langage à faire juger que cette Lettre n'étoit point l'écrit d'un homme sorti de France pour la Religion. Pendant le cours de l'impression il inséra plusieurs choses qui n'étoient pas dans le Manuscrit qu'il avoit envoyé à l'Auteur du *Mercure Galant*. Cet ouvrage fut achevé d'imprimer le 11 de mars 1682 et il parut sous le titre de : *Lettre | à | M. L. A. D. C. | Docteur de Sorbone | Où il est prouvé par plusieurs raisons tirées | de la Philosophie et de la Theologie, | que les*

Cometes ne sont point le présage d'aucun malheur. | Avec plusieurs Reflexions Morales et Politiques, | et plusieurs Observations historiques ; et la refutation | de quelques erreurs populaires. A Cologne | chez Pierre Marteau. | M.DC.LXXXII | .»

Telle est la version, fort vraisemblable, donnée par Des Maiseaux dans sa Biographie de Bayle. Dans une lettre à Minutoli, Bayle explique de façon un peu différente les circonstances dans lesquelles parut son premier ouvrage :

« Ce qu'il y a de vrai c'est qu'ayant rencontré, à un de mes derniers voyages de Paris, un ancien coadisciple qui s'étoit fait recevoir Docteur de Sorbonne et ayant raisonné avec lui sur bien des choses, je lui promis de lui écrire une petite dissertation sur ce qu'on appelle ordinairement des *Prodiges* et des *Signes de l'avenir*. Il me dit que je lui ferois plaisir, mais qu'afin qu'il la put montrer à ses Amis, il me prioit de parler en Catholique, ne voulant pas paroître en commerce avec des Hérétiques. Une Comete ayant paru quelques mois après je me servis de l'occasion et me mis à composer, mais étant passé de pensée en pensée jusqu'à des questions un peu singulières, je ne vis pas qu'il fut à propos de faire voir cela à personne. Néanmoins, étant allé à Paris, après la Cassation de notre Académie de Sedan, je cherchai mon Docteur pour lui donner mon manuscrit. Je trouvai, qu'il étoit à la Campagne, dans une Province fort éloignée, sans apprendre précisément où c'étoit. Peu après, je fus appelé en Hollande et je montrai à un Libraire de cette Ville le Manuscrit, comme l'ayant reçu à Paris d'une Personne qui n'avoit pas voulu en dire l'Auteur. Ce Libraire voiant que je parlois de la Pièce en Homme qui ne se mettoit pas fort en peine de ce qu'on en feroit, la mit bientôt sous la presse, sans me consulter ; ayant su d'un Homme, à qui il la montra, qu'il y avoit des choses qui la feroient vendre. Si bien que, sans me demander mon approbation, on imprima une Partie du Livre. On me montra même la Préface qu'on devoit y mettre.

En un mot, je me vis comme forcé à les laisser faire, esperant que jamais on ne me soupçonneroit. Je rajustai un peu la Préface ; et c'est pour cela qu'elle vous a paru peut-être du stile du Livre. Je ne crois pas que personne eut jamais su en ce País que j'étois l'Auteur de l'Ouvrage, si, par hasard, celui qui avoit vu le Manuscrit, n'eut vu ensuite de mon Ecriture, qu'il reconnut. »

(A Minutoli, Rotterdam, 30 de mars 1683).

Il avait déjà donné des explications semblables à son frère :

« Pour la lettre des Cometes, je vous avoüerai *sub sigillo confessionis* que j'en suis l'Auteur. Elle n'a pas été effectivement envoyée à un Docteur de Sorbonne, mais j'ai eu en vûë un Docteur de cette Faculté dont le nom répond aux lettres que j'ai fait mettre au titre, avec qui j'ai fait ma Philosophie et que je trouvais à Paris il y a deux ans (1) ; nous renouvelâmes connoissance et je lui dis même où j'étois, car il l'eût appris d'ailleurs et par cette confidence je l'engageai au secret. »

(A son frère cadet, 3 octobre 1682).

Enfin, dans une lettre postérieure il avoue les subterfuges auxquels il a eu recours pour se cacher et donner en même temps du piquant à son œuvre. Il est vrai que ces aveux ne détruisent en rien l'anecdote du Docteur de Sorbonne.

« A l'égard de la Lettre des Cometes, il faut vous dire que toutes les particularités des lieux, des entretiens, des personnages nommés et désignés sont de petites adresses pour divertir davantage les Lecteurs : je vous dis cecy confidentement ; car pour tenir le Lecteur plus agreablement attaché, il faut lui laisser penser que les circonstances sont véritables, ce qui est si nécessaire que dans la lecture des Romans, on n'auroit presque nul plaisir, si la vraisemblance bien gardée n'empêchoit le Lecteur de faire reflexion que ce sont de pures fables.... Ceci sert d'éclaircissement à plusieurs endroits de la Lettre et vous délivrera de la peine d'imaginer cent choses et de chercher des voies d'application. Il n'y a dans tout cela d'autre dessein que celui de varier les matières et de faire un beau spectacle aux yeux du Lecteur. »

(A son frère aîné, Rotterdam, 6 janvier 1684).

« La Préface est de l'auteur même et n'est qu'un tour qu'on a pris, comme il est ordinaire à tous les Auteurs qui se cachent. Il faut faire le même jugement des autres endroits ; quant aux expressions qui sentent le Catholique romain, elles y ont été mises exprès, afin qu'on ne reconnût pas que l'Auteur étoit

(1) Il est réellement venu à Paris en octobre 1680 « pour les affaires de son Academie, député par Messieurs les Modérateurs. »

(Lettre à son Père, 28 octobre 1680.)

Protestant, ce qui étoit nécessaire pour donner plus de poids aux reflexions semées çà et là. »

(*Ibid.*, Lettres de Bayle, La Haye, 1739.)

Peu importe après tout l'authenticité de tel ou tel menu détail : ce qu'il est intéressant de retenir, c'est le soin que prenait Bayle à dissimuler qu'il étoit l'auteur de la *Lettre sur la Comète*. Il se rendait bien compte, quoiqu'il l'ait nié plus tard, qu'elle renfermait des opinions neuves, hardies et de nature à le faire inquiéter. Un passage d'une de ses lettres à Minutoli ne laisse d'ailleurs aucun doute à cet égard : il y désigne ses idées sous le nom de *paradoxes* (1). C'est dire qu'il prévoyait le scandale que ces opinions pouvaient causer dans le milieu étroitement orthodoxe où il vivait.

L'année suivante il publia chez Reinier Leers une seconde édition de ses *Lettres sur la Comète* sous le titre de *Pensées | diverses | écrites à un | Docteur de Sorbonne | , à l'occasion de la Comète qui parut | au mois de Décembre 1680*. Il avait retranché la longue préface de l'édition précédente et mis un petit *Avertissement* « pour marquer en quoi cette 2^e édition étoit préférable à la 1^{re} ». C'est dans cette seconde édition que l'ouvrage de Bayle prend sa forme définitive : il a corrigé son premier travail, divisé son essai en un grand nombre de sections et surtout donné un plus ample développement à quelques-unes de ses idées. Les polémiques postérieures se déchaîneront autour de cette édition de 1683.

Les *Pensées sur la Comète* semblent avoir d'abord été bien accueillies dans la société protestante. Bayle assure même qu'il fut l'objet d'un succès flatteur : « Mon livre des Comètes avoit jouï neuf ans de suite d'une paix assez glorieuse ; il me fit connoître avec assez d'avantage : la modestie ne me permet pas de rapporter les éloges qu'il m'attira de la part de plusieurs personnes d'Etat et d'érudition. On ne me connoissoit en Frise que par cet endroit, et l'on me jugea digne d'une chaire de Profes-

(1) S'il vous tombe entre les mains un Livre intitulé Lettre à un Docteur de Sorbonne contre les Presages des Cometes que l'on réfute par la Philosophie et la Theologie, je vous prie de m'en dire votre sentiment. Il a fait du bruit en ce País à cause de quelques *Paradoxes* dont il traite.

(A. M. Minutoli, Rotterdam, 16 juin 1682.)

seur en Philosophie dans la très-florissante Académie de Franc-ker. Presque tous les François, soit Laïques, soit Ecclesiastiques qui me firent l'honneur de me venir voir quand ils arriverent en ce païs, m'encensèrent sur cet Ouvrage ; les uns disoient qu'ils l'avoient lû avec un très-grand plaisir ; les autres qu'ils en avoient ouï dire mille biens, et qu'ils l'alloient devorer. »

(Addition aux *Pensées diverses*, Avertissement au Lecteur).

Il est probable que Jurieu lui-même, à cette époque, ne fut pas choqué outre mesure de ces théories audacieuses contre lesquelles il devait fulminer plus tard. Les *Pensées* avaient paru sans nom d'auteur et Bayle n'avait pas mis Jurieu dans le secret. Pourtant on ne tarda pas à savoir que Bayle en était l'auteur.

L'éditeur Leers avait montré le manuscrit à M. Pæts et celui-ci confia à des amis ce qu'il savait. (*Chimère démontrée*, Préface). Il crut même rendre service à l'auteur en le faisant connaître. (*Cabale chimérique*, p. 206). Des Maiseaux insinue qu'il n'est pas impossible que Jurieu en ait conçu quelque jalousie. Il n'en laissa pourtant rien paraître. Il affirma plus tard qu'il était venu trouver Bayle pour « lui porter plainte, jusqu'à déclarer qu'il regardait le livre des Comètes comme le plus méchant et le plus dangereux qui ait été fait en ce siècle (1) ». Bayle traite cette affirmation de « fausseté indigne » ; il ajoute : « Toute sa plainte consista à me dire qu'on trouvoit que je m'étois trop étendu sur la parallèle de l'idolâtrie et de l'Athéisme, et qu'il craignoit que des gens mal intentionnez ne donnassent un mauvais tour à cela auprès de ceux qui ne me connoitroient pas. Il parut content de ce que je lui repondis et ne m'en a jamais parlé depuis (2) ».

Entre les deux éditions de son livre sur la Comète, Bayle avait publié une *Critique générale de l'Histoire du Calvinisme de Mr. Maimbourg*. Toujours préoccupé de chercher dans la jalousie les motifs de la violence avec laquelle Jurieu devait plus tard attaquer Bayle, Des Maiseaux remarque malicieusement que cet ouvrage eut un succès beaucoup plus grand que le livre de Jurieu paru l'année suivante : *L'Histoire du Calvinisme et celle du Papisme mises en parallèle... contre un Libelle intitulé Histoire du Calvinisme par Mr. Maimbourg*. « Les Catholiques

(1) *Courte revue*,.. p. 7, col 2.

2. *Addit. aux Pensées*, ch. II.

mêmes, dit-il, malgré les préjugés de la Religion, ne pouvoient s'empêcher de faire l'éloge du Livre de Mr. Bayle, dans le tems qu'ils affectoient de mépriser celui de Mr. Jurieu. »

Il n'est certes pas invraisemblable qu'un mouvement de vanité froissée ait commencé à mal disposer contre Bayle l'esprit acerbe de Jurieu : mais la raison de son hostilité est plus profonde. Jurieu représente dans toute sa véhémence ardeur l'esprit d'intolérance et de rigueur qui a jusqu'alors caractérisé le calvinisme : tous les ouvrages de Bayle, au contraire, depuis les *Pensées sur la Comète*, manifestent une tendance de plus en plus évidente au scepticisme rationnel et à la tolérance. Plus la pensée de Bayle se précisait, plus le mécontentement de Jurieu grandissait ; en toute sincérité il voyait un danger dans les opinions que répandait son ancien ami et entraîné par sa fougue naturelle il considéra comme un devoir de les dénoncer et de les poursuivre. Le nouvel ouvrage que Bayle publia en 1686 était fait plus que tout autre pour choquer Jurieu dans ses convictions et dans ses passions. Dans le *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jesus-Christ, Contrains-les d'entrer ; où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte*, Bayle présente le plaidoyer le plus fort et le plus irréfutable que l'on ait jamais fait en faveur de la tolérance. La thèse déplut étrangement à Jurieu. Comme le remarque justement Des Maiseaux, il ne pouvait goûter « un ouvrage où la douceur, la modération, ou pour tout dire en un mot, la tolérance était si fortement établie. » Sur-le-champ, il se mit en devoir de réfuter le *Commentaire* dans un livre intitulé : *Des droits des deux Souverains en matière de religion, la Conscience et le Prince : Pour détruire le dogme de l'indifférence des Religions et de la tolérance universelle, contre un Livre intitulé Commentaire philosophique sur ces paroles de la Parole Contrains-les d'entrer.*

La publication de l'*Avis important aux Réfugiés sur leur prochain retour en France* et l'affaire du *Projet de Paix* mirent le comble à la fureur de Jurieu. Il attaque violemment Bayle dans un pamphlet intitulé *Examen d'un Libelle contre la Religion, contre l'Etat, et contre la Révolution d'Angleterre, intitulé Avis important aux Réfugiés sur leur prochain retour en France. A la Haye, chez Abraham Troyel, 1691.* Cet écrit était précédé d'un *Avis important au public*, où il traitait Bayle d'impie, de profane,

d'homme sans honneur et sans Religion, de traître, de fourbe, et d'ennemi de l'Etat, digne d'être détesté et puni corporellement.

Bayle s'émut de ces invectives et il s'empessa d'aller dire « à M. le Grand Baillif de Rotterdam que si son Accusateur vouloit entrer en prison avec lui et subir la peine qui lui seroit due si lui (Mr. Bayle) n'étoit pas coupable ; il étoit tout prêt à y entrer. » De plus il riposta aux attaques de Jurieu par la *Cabale chimérique : ou Refutation de l'Histoire fabuleuse qu'on vient de publier malicieusement touchant un certain Projet de Paix, dans l'Examen d'un Libelle, etc., intitulé Avis important aux Réfugiés sur leur prochain retour en France. A Rotterdam, chez Reinier Leers, M.DC.XCI.*

Jurieu se sentit atteint dans son honneur et il adressa à « Messieurs les Venerables Bourguemestres de Rotterdam » la Requête suivante :

« Le sieur Jurieu, qui a l'honneur de défendre la cause de Dieu depuis tant d'années et par tant de travaux, demande justice à Vos Seigneuries d'un Libelle horrible composé par le sieur Bayle, où ledit Bayle le traite comme un fripon, un scelerat, un fourbe, un calomniateur, un mechant homme ; et où il traite les Princes qui ont secoué le joug du Papisme de scelerats et d'assassinateurs et dit plusieurs autres choses infamantes contre la Reformation. Le sieur Jurieu implore la protection de son innocence et que ledit Livre soit défendu, lacéré et déchiré ; l'Auteur puni ainsi qu'il appartient pour des injures si atroces ; et qu'il soit permis audit Sr Jurieu de se défendre en public ; promettant pourtant de le faire avec la modestie et la modération chrétienne ; et que defenses soient faites au Sieur Bayle de plus composer d'autres Livres contre le Sieur Jurieu. »

Les Bourguemestres de Rotterdam prirent un parti très sage : « Ils exhortèrent tant Mr. Bayle que Mr. Jurieu à s'accorder le plus tôt que faire se pourroit ; et leur défendirent de rien écrire l'un contre l'autre, qui n'eût été examiné par Mr. Bayer, Pensionnaire de la Ville. » Les factums anonymes, composés par Jurieu ou ses amis, continuèrent pourtant à pleuvoir contre Bayle. Celui-ci, pour répliquer, donna une seconde édition de sa *Cabale Chimérique*, éditée cette fois chez le mystérieux Pierre Marteau de Cologne. Il insistait surtout sur l'accusation

d'Athéisme et mettait Jurieu au défi de la prouver. C'est alors que Jurieu publia sa *Courte Revue des Maximes de Morale et des Principes de Religion de l'Auteur des Pensées diverses sur les Comètes, et de la Critique générale sur l'Histoire du Calvinisme de Maimbourg : pour servir de Factum aux Juges Ecclesiastiques, s'ils en veulent connoître.*

Dans ce libelle, les accusations que Jurieu porte contre Bayle sont en très grande partie tirées des *Pensées sur la Comète* : c'est sur le Parallèle de l'Idolâtrie et de l'Athéisme et sur les chapitres relatifs aux mœurs des Athées qu'il s'appuie surtout pour accuser Bayle de défendre et de propager l'Athéisme. Le livre des Comètes devient maintenant le point central du débat. L'histoire des relations de Jurieu et de Bayle qui vient d'être esquissée permet de comprendre, par l'évolution des sentiments de Jurieu et son état d'esprit à cette époque, comment et pourquoi il s'avisait au bout de neuf ans de trouver si dangereux et d'attaquer si fougueusement un ouvrage qu'à son apparition il avait semblé considérer comme anodin et indifférent.

Alors furent lancés de part et d'autre une foule de libelles et pamphlets que je me contente de citer parce qu'ils ne se rattachent qu'indirectement aux *Pensées sur la Comète.*

Declaration de Mr. Bayle, Professeur en Philosophie et en Histoire à Rotterdam, touchant un petit Ecrit qui vient de paroître sous le titre de Courte Revue des Maximes de Morale, etc.

Lettre sur les differens de Mr. Jurieu et de Mr. Bayle, par Mr. de Beauval.

Lettre d'un des amis de Mr. Bayle aux amis de Mr. Jurieu, par M. Huet.

Les Profanations qui se trouvent dans les livres de M. Jurieu. — Lettre à Messieurs les Ministres et Anciens qui composent le Synode assemblé à Leyden, le 2 de Mai 1691.

Apologie du Sr Jurieu, Pasteur et Professeur en Théologie, adressée aux Pasteurs et Conducteurs des Eglises Walones des Pays-Bas.

Réponse à l'Apologie de Mr. Jurieu, par de Beauval.

La Chimere de la Cabale de Rotterdam, démontrée par les Pretendues Convictions que le Sr. Jurieu a publiées contre Mr. Bayle. A Amsterdam, chez Henri Desbordes, dans le Kalverstraat. M.D.C.XCI.

Entretiens sur le grand scandale causé par un Livre intitulé,

la Cabale Chimerique. A Cologne, chez Pierre Marteau, 1691 (cinq entretiens entre Philodeme et Agathon, par Bayle.)

Le Philosophe dégradé : pour servir de troisième suite aux Remarques générales sur la Cabale Chimerique de Mr. Bayle.

Avis au petit Auteur des petits Livrets, sur son Philosophe dégradé (par Bayle). M.DC.XCII.

Janua Calorum reserata cunctis Religionibus, à celebri admodum viro Domino Petro Jurieu, Roterodami verbi divini Pastore et Theologiæ Professore. Porta patens esto. Nulli claudatur honesto. Amstelodami excudebat Petrus Chayer. M.DC.XCII (sous le pseudonyme de Carus Larebonius).

Seconde Apologie pour Mr. Jurieu : ou Réponse à un Libelle sans nom présenté aux Synodes de Leyden et de Narden, sous le titre de Lettre à Messieurs les Ministres et Anciens qui composent le Synode assemblé à Leyden, le 2 de Mai 1691.

Examen de la doctrine de Mr. Jurieu. Pour servir de réponse à un Libelle intitulé Seconde Apologie de Mr. Jurieu.

Lettres sur les différens de Mr. Jurieu et de Mr. Bayle. Où l'on découvre les contradictions de ce dernier, qui peuvent servir de nouvelles Convictions.

Nouvel Avis au Petit Auteur des petits Livrets : concernant ses Lettres sur les différens de Mr. Jurieu et de Mr. Bayle (par Bayle).

Factum selon les formes, ou Disposition des preuves contre l'Auteur de l'Avis aux Réfugiés, selon les regles du Barreau : qui font voir que sur de telles preuves, dans les crimes capitaux, on condamne un criminel accusé (par Jurieu).

Jurieu avait d'abord promis à son Consistoire de prouver contre Bayle l'accusation d'Athéisme ; puis il s'était désisté, offrant seulement de fournir des mémoires sur cette affaire. Il renouvela les procédures dès que le Consistoire eut été changé au mois de janvier 1692. « L'accusateur, dit Bayle, laissa passer plusieurs semaines sans comparoître, alléguant de Dimanche en Dimanche diverses excuses... Enfin... il demanda qu'on nous renvoyât au Synode.... Moi au contraire je fis tout ce qu'il me fut possible pour obtenir que le Consistoire retint en première instance le jugement de la cause ; et je proposai qu'on priât quelques Ministres des Eglises Wallones du voisinage et quelques Ministres de l'Eglise Flamande de Rotterdam, de se joindre au Consistoire ; et qu'on priât même Mrs les Magistrats de deputer quelques personnes de leur Corps pour assister à la discussion de cette cause :

mais toutes mes demandes furent rejetées à la pluralité des voix ; ma partie obtint que l'affaire fût renvoyée au Synode. Il se trouva en personne au Synode qui se tint peu de jours après à Zirc-Zée et n'y dit pas un mot de notre procès ; il ne voulut pas même consentir qu'on communiquât les Actes du Consistoire au Synode, quoique le Consistoire eût chargé ses députés de le faire ». (*Addit. aux Pensées div.*, p. 18).

Pendant les affaires de Bayle prirent tout à coup mauvaise tournure : c'est encore son livre des Comètes qui, en cette occasion, servit d'arme contre lui. « Je vous dirai que toutes ces calomnies sont tombées par terre et qu'il n'y a eu que le Livre des Comètes, imprimé il y a près de douze ans, qui ait esté mis en jeu. »

Il expose ces nouvelles difficultés dans une lettre à Mr. Constant :

« J'ai été dans de grands embarras depuis trois ou quatre mois, à cause des machinations de mon Accusateur qui, ayant intéressé le Consistoire Flamand dans sa querelle contre moi, a obtenu que cette Compagnie feroit examiner mon livre des Comètes, et iroit denoncer aux Bourguemestres, que ce livre est plein de propositions dangereuses et impies, en sorte qu'il n'est nullement de leur devoir de donner pension à un Professeur qui a de tels sentimens. Voilà le biais dont il se sert, débouté par la nullité et la témérité de ses autres accusations. Il a fallu que j'aye fait des visites, afin d'éclaircir les gens sur les prétendues Hérésies de ce Livre. » (29 juin 1693).

Les Ministres Flamands auxquels il fait allusion ici étaient, à son dire, « opiniâtres, grands ennemis des étrangers, et de la nouvelle Philosophie, et violens et séditieux ». (28 décembre). D'autre part, les poursuites étaient, affirme-t-il, clandestinement menées contre lui par quelques Ministres Hollandais. « Ces Ministres m'en voulaient de longue main parce qu'ils haïssent les Amis et les Patrons que j'ai eus d'abord en cette ville (il fait allusion à M. Pæts et au parti républicain) et qu'entendez d'Aristote qu'ils n'entendent pas, ils ne peuvent pas oïr parler de Des Cartes sans frémir de colere ».

Une triple haine religieuse, philosophique, politique animait donc ses adversaires contre lui. Ils soumirent à l'examen du Consistoire Flamand des Extraits des Pensées sur la Comète « faits par mon accusateur, dit Bayle, avec la plus grande mau-

vaise foi du monde. » Le Consistoire « composé presque tout de gens qui n'entendent ni le François ni autre chose qu'un peu de Lieux Communs de Theologie » se contenta de consulter la Version qui lui était soumise. Bayle fut condamné et le Consistoire le dénonça aux Bourgmestres. Le 30 octobre 1693, les Magistrats lui ôtèrent sa charge de Professeur avec la pension de cinq cents florins qui y était attachée ; ils révoquèrent même la permission qu'on lui avait donnée d'enseigner en particulier. « Par là, dit-il, on a bouché les deux sources de ma subsistance. Je n'ai jamais eu un sou de mon patrimoine, jamais eu l'humeur d'amasser du bien, jamais été en état de faire des épargnes. Je me fondois sur ma pension que je croyois devoir durer autant que ma vie. » Bayle se plaint surtout d'avoir été condamné sans même avoir été entendu : « Tout cela s'est fait avec un grand mystère, et sans m'avertir de rien, et sans avoir égard aux déclarations publiques que j'ai cent fois renouvelées aux Bourguemestres, aux Ministres, etc. en conversation, que j'étois prêt de montrer que mes Cometes ne contiennent rien qui soit contraire ou à la droite Raison, ou à la Confession de Foi des Eglises Réformées. Une infinité d'honnêtes gens sont ici dans l'indignation d'une conduite si violente, et qui ne se pratique point dans l'Eglise Romaine : car on y écoute un Auteur accusé d'Hétérodoxie, et on l'admet à donner des éclaircissemens, ou à rétracter ses erreurs. Cela, mon cher Cousin, doit diminuer vos regrets de n'être point sorti de France. Vous serez cent fois meilleur Réformé si vous ne voyez nôtre Religion qu'où elle est persécutée : vous seriez scandalisé si vous la voyiez où elle domine. »

(A. M. de Naudis, 28 décembre 1693).

« Les Bourguemestres qui sont quatre en nombre et tirés de ces vingt-quatre (qui composent le Conseil de la Ville) me firent savoir cette resolution sans me dire pourquoi ils m'ôtoient ce qu'ils m'avoient accordé l'an 1681... Le pretexte dont ils colorèrent leur conduite quand on leur en parle en particulier et qui fut même allégué par quelques-uns en opinant le jour qu'on m'ôta ma charge, est que le Livre que je publiai ici en 1682 sur les Cometes contient des propositions pernicieuses, et telles qu'il n'est pas d'un Magistrat chrétien de souffrir que les jeunes gens en soient imbus. »

Cependant, Bayle n'avait pas encore répondu aux accusations portées contre lui par Jurieu dans la *Courte Revue*. Il avait, disait-il, l'intention de présenter sa défense verbalement devant les Juges Ecclésiastiques :

« Son accusation est, I. *Que je suis un ennemi de toute Religion en general.* (Examen, p. 35). II. *Que je ne fais pas quasi de mystere de mon Atheisme* (p. 50). III. *Que je n'édifie le public par aucun acte de Religion.* IV. *Que ma première Divinité s'appelle Loüis XIV* (p. 37). V. *Que mes Confreres dans la Cabale étendue du Midi au Nord et moi avons toutes nos plus étroites liaisons avec des Déistes, des Spinozistes, des Indifferens et des gens suspects des plus grandes heresies* (p. 248). Ma reponse a consisté à lui demander des preuves juridiques de ces accusations. »

Les attermoiemens et les intrigues de Jurieu avaient empêché Bayle de donner suite à ses projets. Il estimait aussi que son livre des Comètes contenait suffisamment en lui-même la réponse aux objections de son accusateur ; enfin il méditait le projet d'en publier une troisième édition où il se serait efforcé de donner à ses doctrines encore plus de précision, en produisant « un grand nombre de nouvelles preuves, un grand nombre d'éclaircissemens nouveaux, un grand nombre de nouvelles solutions à tous les scrupules des bonnes âmes, et à toutes les chicaneries des disputeurs de mauvaise foi, ou d'esprit faux. » Mais il apprit au mois de février 1694 que Jurieu avait fait nommer des Commissaires dans son Consistoire pour prononcer sur les extraits qu'il avait produits dans la *Courte Revue*. « Il ne veut plus être ma partie, dit Bayle, il veut être mon juge et faire en sorte qu'on ne parle plus d'accusation d'Atheisme, mais qu'on examine seulement s'il y a dans mes ouvrages quelques propositions erronées, dangereuses, et punissables canoniquement. Toutes les apparences sont qu'il veut que l'on juge sans m'entendre, et sur la seule autorité de ses extraits, et des conséquences qu'il y a jointes. C'est donc à ce coup que la dispute va paroître devant les Tribunaux Ecclésiastiques, et cela sur un nouveau pied. Or comme il pourroit bien arriver que le tout se passeroit sans que j'en eusse nulle connoissance, il est absolument nécessaire que je recoure à la voye d'un Factum public, qui puisse servir d'instruction aux Juges qui en voudront, et ôter à ceux qui n'en voudroient pas, tout lieu de pretendre cause d'ignorance. » (*Addit. aux Pensées*, p. 25.)

C'est alors qu'il publia : *Addition | aux | Pensées diverses | sur les Comètes | ou | Réponse à un libelle intitulé | Courte revue des Maximes de Morale et des | Principes de Religion de l'Auteur des Pensées | diverses sur les Comètes, etc. | Pour servir d'instruction aux Juges Ecclesiastiques | qui en voudront connaître. | A Rotterdam | chez Reinier Leers | MDCXCIV. In-12.*

Ce livre est une réponse détaillée et précise à toutes les accusations de la Courte Revue : « Je me suis donc mis à la réfuter et je l'ai fait avec tant de facilité que les 3 ou 4 jours que j'ai donnés à cela auroient été un tems trop long si j'avois voulu faire une plus ample Réponse ; mais la résolution d'être court a été cause que j'ai eu besoin de plus de tems. J'ai tellement ruiné ce libelle, qu'il n'y reste pierre sur pierre. On verra que ma partie n'entend point sa Religion, qu'il combat les maximes qu'il a soutenuës dans d'autres livres et qu'il nie les choses les plus évidentes. Le pis est que ces extraits sont si visiblement infidèles qu'il n'y a nulle apparence qu'il ait été dans l'erreur de bonne foi. » (*Avertissement au Lecteur.*)

Cette fois Jurieu fut réduit au silence.

En 1699, Bayle publia une 3^e édition des *Pensées*. Ce n'est pas du tout la 3^e édition qu'il promettait depuis si longtemps : c'est presque purement et simplement une réimpression de l'édition de 1683. Il se contenta de modifier quelques tournures et de corriger l'orthographe de certains mots : « J'en ai relu toutes les feuilles, avant qu'on les imprimât et quoique je n'y aie fait aucune addition, mais seulement quelque petit changement de style, cela n'a pas laissé de me faire perdre assez de momens. » Cette affaire des *Pensées* lui tenait au cœur et il trouvait qu'il n'avait pas encore suffisamment élucidé ses idées. Aussi au mois de Novembre 1703, il commença à travailler à une défense nouvelle de son livre. Elle parut au mois d'Août 1704, sous le titre : *Continuation | des | Pensées | diverses | écrites à un Docteur de Sorbonne | à l'occasion de la Comète qui parut au | mois de Décembre 1680. | Ou | réponse | à plusieurs difficultez que Monsieur *** | a proposées à l'Auteur. | A Rotterdam | chez Reinier Leers, | MDCCV. 2 vol. in-12.* Cet ouvrage ranima la polémique : Bernard publia son *Extrait critique de la Continuation des Pensées sur la Comète*. Il attaque Bayle sur deux points : d'abord sur la question du Consentement général des peuples considéré comme preuve de l'existence de Dieu ; et puis, encore

une fois, sur la comparaison de l'Athéisme et du Paganisme. Bayle répondit à ces critiques dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, Février et Mars 1705 et dans la *Réponse aux questions d'un Provincial* (tome second).

Jaquelot, à son tour, prolongea la controverse dans son *Examen de la Theologie de M. Bayle, répanduë dans son Dictionnaire Critique, dansses Pensées sur les Comètes, et dans les Réponses à un Provincial, où l'on défend la Conformité de la Foi avec la Raison contre sa Réponse*. Bayle se défendit une dernière fois dans les *Entretiens de Maxime et de Thémiste ou réponse à l'Examen*.

Il ne convient pas dans cette Introduction purement historique de juger les idées qui furent débattues dans cette querelle, ni d'insister sur la portée et la valeur des *Pensées sur la Comète*. Je crois pourtant indispensable de donner quelques indications qui permettront de mieux apprécier l'intérêt que peut offrir une nouvelle édition des *Pensées*. Malgré sa violence et ses exagérations, Jurieu avait discerné avec clairvoyance les tendances de cette œuvre, en matière religieuse. A vrai dire, ce sont les fondements mêmes de la Religion que ce Livre risquaient d'ébranler. Sans faire violence au texte, on pouvait en dégager par exemple les conclusions suivantes :

La peur ou la fourberie se trouvent à l'origine de toute Religion ; la Religion n'a pour ainsi dire pas d'influence sur l'amélioration morale des Peuples et par conséquent à ce point de vue toutes les Religions sont indifférentes ; il n'y a rien de commun entre la Foi et la Raison. Ainsi, séparée d'une part de la science rationnelle, détachée d'autre part de la morale, la Religion restait dans son isolement, sans utilité ni raison d'être. Ce sont bien là en effet les arguments dont vont se munir contre la Religion les Philosophes du XVIII^e siècle.

On peut dire que le livre des Comètes a établi les principes de toute la polémique antireligieuse qui va suivre.

Les sources de l'ouvrage nous permettent de comprendre sous quelles influences s'est formée la pensée de Bayle et d'analyser en même temps la genèse de ce que l'on commence à appeler la Philosophie. Quand, à trente-cinq ans, Bayle écrit ce premier livre, il est muni d'une très solide érudition antique : il doit à la philosophie païenne une entière liberté de pensée. Il se rattache directement à cet égard aux humanistes de la Renaissance. Montaigne l'aïda du reste puissamment à dégager de son érudi-

tion les principes directeurs de sa pensée. Il affermit ses idées dans la lecture de ce Charron (1), que le P. Mersenne trouvait si dangereux pour la religion (cf. *L'impiété des déistes, athées, 1624*) et aussi dans les ouvrages libertins de La Mothe le Vayer. La philosophie cartésienne exerça sur son esprit une influence profonde en le dirigeant toujours dans les mêmes voies de rationalisme critique. La doctrine de Malebranche acheva de façonner sa pensée.

A cette date de 1683, Bayle représente de façon caractéristique le mouvement de pensées si curieux et si actif de cette fin du XVII^e siècle. C'est le moment où le Cartésianisme enfin triomphant va ramener à lui pour se les approprier toutes les tendances d'idées, les plus différentes mêmes, du siècle. La pensée protestante, qui jusqu'alors s'est montrée inflexible et intransigeante, s'assouplit sous l'effort de la persécution et, avide de tolérance, se rattache à la philosophie libertine du XVI^e et du XVII^e siècle. Pour la première fois, l'esprit de la Réforme semble coïncider avec celui de la Renaissance. Le jansénisme qui pendant un demi-siècle a entravé les progrès du Cartésianisme semble devenir maintenant son allié pour fonder, avec la liberté de pensée et la tolérance, la Philosophie nouvelle.

Le livre des Comètes est l'œuvre la plus représentative de cette époque de transition où Bossuet voyait « un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne ». L'esprit de Bayle, tout imbu qu'il soit encore de théologie chrétienne, a déjà des tendances novatrices toutes modernes. Par exemple, il admet sans discussion la théorie chrétienne de la perversité de la nature humaine, mais il laisse entendre que loin d'être incompatible avec l'idée de progrès, elle en est au contraire le fondement nécessaire.

Tout en s'astreignant dans ses raisonnements à la logique abstraite du cartésianisme, il commence à discerner les avantages et la fécondité de la méthode expérimentale ; le scepticisme purement négatif et stérile des libertins fait naître chez lui la critique historique et devient le gage de la probité scientifique.

(1) Cf. en particulier *Les Trois Vérités contre tous Athées, idolâtres, Juifs, Mahométans, hérétiques et schismatiques*, par Pierre Charron, 1593.

(2) Au fond, ni Bayle ni ses contradicteurs de Hollande ni ses adversaires de Paris n'ont l'esprit laïque. La société où ils se meuvent est imprégnée de théologie. Léon-G. Pelissier, (*Qq. lettres de Bayle et de Baluze*, Toulouse, 1891).

Bayle n'est pas seulement le précurseur des philosophes du XVIII^e siècle, il est leur ancêtre ; mais il conserve un sentiment qui est l'apanage du XVII^e siècle et que ses descendants ne posséderont plus, la modération et le sens de la mesure. Montaigne lui a trop bien appris les insuffisances de la raison humaine pour qu'il proclame sa toute-puissance ou sa souveraineté ; il est trop pessimiste et trop peu imaginaire pour s'abandonner à d'illusoires déclamations sur le progrès indéfini ou l'avenir illimité de la science. Mais sans s'exagérer sa puissance, *il ne croit plus qu'à la raison* ; il est convaincu de l'existence du progrès, mais limité et relatif ; il espère enfin que la science par ses méthodes rationnelles parviendra à dissiper quelques erreurs et à faire peut-être un peu de lumière dans les ténèbres de notre ignorance.

Ce premier ouvrage de Bayle reflète fidèlement tous les aspects de sa pensée ; il n'est peut-être pas pour l'histoire des idées en France de livre plus instructif ni plus curieux.

Vieux-Moulin, 22 Août 1910.

La présente édition reproduit exactement le texte de l'édition de 1683. La *Lettre sur les Comètes* de 1682 n'était qu'une ébauche ; l'édition de 1699 n'introduit dans l'ouvrage que quelques corrections presque insignifiantes. L'édition de 1683 est donc la première édition, celle où la pensée de l'auteur a pris sa forme définitive, celle enfin qui a donné matière à toutes les discussions postérieures.

On trouvera en note les variantes des deux autres éditions. Dans ces variantes, la Lettre de 1682 est désignée par A et les éditions de 1683 et de 1699 par B et C.

Dans les notes du Commentaire, l'indication des sources et les rapprochements permettront de replacer dans son milieu l'ouvrage de Bayle. Les ouvrages sur les Comètes en particulier, les présages et les superstitions en général étaient à cette époque très nombreux. Bayle en a profité largement. Quand les auteurs étaient connus ou les ouvrages faciles à trouver, je me suis contenté d'indiquer les références. J'ai au contraire donné les citations entières pour les ouvrages qui n'ont pas d'édition moderne. J'en ai fait autant pour les passages extraits des *Additions aux Pensées* ou à la *Continuation des Pensées*.

Je n'ai pas voulu charger cette édition des variantes purement orthographiques qui n'offraient aucun intérêt. Cependant Bayle semble avoir eu le souci, parfois même minutieux de l'orthographe. C'est pourquoi j'ai cru devoir donner ici quelques indications générales (1).

Bayle dit dans la préface de l'édition de 1699 :

« Je n'ai rien changé, excepté l'orthographe. » Les corrections orthographiques sont en effet nombreuses dans cette 3^e édition et ne manquent pas d'intérêt. Elles indiquent un effort réfléchi pour simplifier l'orthographe d'une part et lui donner d'autre part plus d'uniformité. Malgré ces corrections, il subsiste encore un grand désordre et d'inutiles complications, mais pourtant considérable est le progrès depuis 1683.

Voici un tableau d'ensemble de ces corrections qui permettra de bien discerner les intentions qui ont guidé l'auteur :

C disparaît dans : *effet, saint, nuit, lit* ; mais il écrit : *se piquer, se moquer, se moquant*, etc. C remplace T dans : *négociier, négociation*.

D tombe dans : *ajourne, pié, Piémont*.

H est supprimée dans : *auteur, trône, trésor, caractère, Lépante*.

I remplace Y dans un grand nombre de mots : *Voici, ceci, ici, lui, oui, Drüide, asile, tigre, chimerique, favori, hirondelle, hiver, satire, ivrogne, autrui, pluie, abime, Sulli, d'Ailli, Denis, Henri, Tibre, Tibere, Transilvanie, j'ai, j'aime, mai, foi, roi, reine, païen* ; même dans : *païs, paisan, Pirénées*. Par contre, l'y est rétabli dans : *moyen, voyez, croyez, ennuyerait*.

M s'assimile dans : *colonne, solennel*.

P est supprimé dans : *semaine*. *Conter* est distingué de *compter*.

S est supprimé dans : *même*.

T remplace D dans : *il conclut, il vit, garant*.

AS se contracte en à dans : *dégât*, A la 3^e personne singulier du subjonctif : *tombât, présageât*, etc.

ES est contracté en ε dans : *Evêque, Archevêque, Chêne, bête, fête, être, vous êtes*.

(1) Les questions de grammaire l'intéressaient. Cf. les lettres à M. Rou des 10, 15 et 24 octobre et 22 décembre 1690 (*Mémoires inédits et opuscules de Jean Rou*, par Francis Waddington, Paris, 1857, II, 349 sqq.)

IS devient I dans : *diner* et à la 3^e personne du subjonctif : *rendît*.

US est contracté en U dans : *la plupart, plutôt*, la 3^e personne : *voulût, fût, eût*.

AI devient A dans : *gagner, allions*.

EI devient E dans : *Helene, amene, regle, étrène*.

EU devient U dans : *pû, lû, vû, apperçû, sûr, pourvû*.

AN et EN sont encore souvent confondus : il corrige dans : *indépendamment, épouvantable, garant, ranger, encre, s'amender* : mais il écrit : *avanture, amandement, garantir*. *Sergeant* devient *sergent*.

La 3^e personne du passé défini des verbes en *cer* devient *ça* au lieu de *cea* : *renonça, commença*.

Feroit remplace *fairoit*.

Le redoublement de la consonne est supprimé dans : *conclure, exclure, souhaiter, traité, faite, défaite, cabale, exagération, slater, generale, date, adresser, saper, il plaira, défendre, suite, ensuite, reduite, honorer, Espagnole, troupe, souplesse, volerie*. Il écrit même : *esfronterie, couroux, panneau, échaper, suposer, aplication*.

Au contraire, il redouble la consonne dans : *il fallut, apprendre, suppression, apporter, rapporter, carrosse, battre, abattre, combattre, allarmes, il feuillette, étouffer, accroire*. Il écrit aussi : *soupper, secrette, secrettement, parroissien*.

Enfin il supprime le trait-d'union dans : *bienseance, bienaise, entredonner, longtems, malfaire, maltraiter* ; mais il écrit : *mal-mener*. Il corrige *tout à fait* en *tout-à-fait*.

Quoique plus régulière, l'accentuation reste encore bien insuffisante. Il supprime le circonflexe dans *toujours, soutenir, déjà* ou *dejà* ; il le remplace par l'accent aigu dans : *Chrétien* ; il le restitue à : *paroître, ils ajoutent, il plaît*.

L'accent aigu manque encore très souvent : *experience, competence, Athenien, represente, general, elevation, felicité, verité, indépendamment, esperance, etc.*

L'accent grave n'est jamais employé pour distinguer l'e ouvert : *desolèrent, celebre, espece, caractere, maniere, Comète, après, Infidèle*. On trouve pourtant : *succès* et *après*.

Il est essentiel de remarquer pour toutes ces variantes orthographiques qu'à côté des formes corrigées les anciennes graphies repa- raissent encore très souvent.

Malgré tout, on sent la volonté d'imposer une règle au désordre orthographique.

AVIS AU LECTEUR⁽¹⁾

Il seroit inutile d'exposer comment cette Lettre m'est tombée entre les mains. Je dirai seulement qu'après l'avoir lue avec beaucoup d'attention, j'ay cru qu'elle n'étoit pas indigne de la curiosité du public, et qu'on y trouveroit, je ne
5 *sai quoi de nouveau, qui seroit fort propre à desabuser entiere-*

(1) E1 tête de l'édition de 1682, *Lettre à M. L. A. D. C.*

Les *Lettres sur la Comète* parurent sans nom d'auteur. Bayle y prenait le style d'un Catholique Romain et, pour mieux dérouter le public, il ajoutait un *Avis au Lecteur* où l'éditeur déclarait publier une lettre qu'il avait eu la bonne fortune de se procurer. Ce procédé ne doit pas étonner : « De son temps, dit M. Delvolvé, l'anonymat était l'ordinaire pour toute production exposant à quelque danger son auteur ; et pour dérouter le public tous les tours étaient de bonne guerre. » *Essai sur Bayle*, p. 193. Bayle avoue lui-même ingénument son goût pour l'anonymat : « Je ne blâme point ceux qui se nomment à la tête de leurs ouvrages, mais j'ai toujours eu une secrète antipathie pour cela. » (*Préface du Dict.*).

Pour se cacher il imagine toute sorte de subterfuges : quand il publia la *Réfutation de l'Histoire du Calvinisme du P. Maimbourg*, « il prit, dit Desmaiseaux, toutes les précautions possibles pour se cacher. Dans l'*Avertissement*, il faisait dire au Libraire que ce recueil de lettres lui étant tombé entre les mains, il avait cru devoir le publier incessamment et qu'on l'avait prié de faire savoir au Lecteur que ces Lettres avaient été effectivement écrites à un Gentilhomme de Campagne du Pays du Maine ». *La France toute catholique* est supposée imprimée à Saint-Omer et dans l'*Avertissement*, il prétend que le manuscrit a été donné par un missionnaire nouvellement revenu d'Angleterre.

Le *Commentaire historique* est attribué à Jean Fox de Bruggs. L'anonymat de l'*Avis aux Réfugiés* a été si bien sauvegardé qu'aujourd'hui encore on n'est pas tout à fait sûr que Bayle soit l'auteur de ce pamphlet. Bientôt, ces artifices prudents de Bayle trouveront en Voltaire un magistral imitateur.

Pensées sur la Comète.

ment ceux qui persistent à s'imaginer, que les Cometes presagent de grands malheurs.

On avoit tant travaillé sur cette matiere, et de tant de
10 biais differens, qu'il ne paroissoit pas possible d'y donner un
nouveau tour. Feu Mr. de Salo remarqua fort bien dans le
Journal des scavans du 16 Fevrier 1665. qu'on fairoit tant
de Discours sur la Comete qui paroissoit en ce tems là,
qu'enfin chacun en trouveroit qui lui seroit propre. On en fit
15 pour ceux qui ayment l'Astronomie : on en fit aussi pour
ceux qui ne prennent point la peine d'observer le Ciel, et qui
ont pourtant de la curiosité pour les nouveautex qui s'y
passent. Les Physiciens se mirent de la partie : les Beaux
Esprits s'en melerent en faveur des Dames qui leur deman-
20 doient ce qu'il falloit penser de tout cela. Ravis d'une si belle
occasion de faire paroître, que leur talent ne se bornoit pas à
faire des vers, et des billets doux, ils trancherent des Philo-
sophes, sans oublier pourtant qu'ils avoient à faire au beau
sexe, à qui on ne doit rien presenter, qui ne sente son homme
25 du monde. C'est pourquoi ils firent des efforts incroyables,
pour egayer la matiere, et pour la tourner galamment. Il y
en eut qui n'y reussirent pas trop bien ; mais ce ne fut pas
faute de bonne volonté, ils eurent bonne envie de plaire, et
d'instruire en même tems. Le mal est que la Republique des
30 Lettres n'est pas un pays où l'on se contente des bonnes inten-
tions. Les Rieurs pour qui toutes choses sont de bonne prise, ne
manquerent pas de plaisanter sur les Cometes, et sur les
imaginations bizarres des Philosophes, et sur les terreurs
paniques du Peuple ; on vit des Dissertations de cet air là.
35 Les Astrologues, de leur côté, ne manquerent pas de publier
des predicions raisonnées à leur maniere. La Comedie, qui se

vante d'être le souverain remède des maladies de l'esprit, s'est enfin mise sur les rangs, et a joüé les Comètes avec la même liberté, qu'elle joüie les autres choses. Qui croiroit après cela
40 qu'on ne se fust pas accommodé à toute sorte de goûts et qu'on ne fust pas entré dans tous les expédiens capables de mettre le monde à la raison sur ce sujet ?

Il est pourtant vrai que le plus grand coup restoit à faire, et c'est celui que l'Auteur de cette Dissertation a entrepris. Il
45 y a un tres grand nombre de bonnes ames à qui les raisonnemens les plus subtils et les plus solides des Philosophes, sont aussi suspects que les enjoüemens de la Comédie. Il n'y a rien (disent-elles) qu'on ne puisse tourner en ridicule, et fort souvent la verité se trouve plus propre à y être tournée
50 que l'erreur. Pourquoi donc croirions nous que tout ce que l'on dit ordinairement, sur les presages des Comètes, sont des imaginations chymeriques, sous pretexte que les Comédiens en ont diverti le monde ? Le même Auteur qui plaisante sur nôtre pretendue credulité, ne feroit il
55 pas bien, s'il vouloit, une aussi agreable Comedie sur l'incrudulité des esprits forts ? Pour ce qui est des Philosophes, ne sait on pas qu'ils prennent à tache de reduire tout à la Nature, et qu'ils affectent de se distinguer, par un caractere d'esprit, opposé à celui qui prend volontiers
60 les choses, pour des faveurs particulieres de la Providence de Dieu ? Laissons les donc pousser tant qu'il leur plaira, des raisonnemens difficiles à comprendre contre les pronostics des Comètes, et demeurons à nôtre bien heureuse simplicité, qui nous fait avoir des sentimens plus
65 favorables à la bonté et à la misericorde de Dieu.

Qu'on raisonne de son mieux avec des gens preoccupéz de

ces pensées, on n'y gagnera jamais rien. Plus vos raisons de Philosophie seront convaincantes, plus s'imaginera-t'on que ce sont des subtilitez inventées à plaisir, pour se joïer de la
 70 verité, et pour embarrasser les bonnes Ames. Non seulement ce sont les pensées d'une infinité de bonnes Ames, mais aussi d'une tres grande quantité de gens, qui ne sont ni Devots, ni entetez de l'Astrologie : qui rient dans l'occasion, qui se divertissent à voir tourner tout en ridicule sur le Theatre,
 75 mais qui ne croyent pas que pour cela les choses soient ridicules en elles-mêmes : qui d'ailleurs se persuadent qu'en se soumettant, en dépit de la Philosophie, à une opinion, qui établit également le soin que Dieu a de chatier les Pecheurs, et celui qu'il a de les appeller à la repentance, ils font une
 80 chose qui leur tiendra lieu de vertu.

L'Auteur de cette lettre a sans doute fait reflexion sur cecy plus d'une fois, puis qu'on voit que le fort de ses raisons est destiné à combatre ceux qui pretendent se faire un merite devant Dieu, de ce qu'ils ne deferent pas en cecy, aux lumieres
 85 de la Philosophie. Comme c'est là leur fort, et leur principale ressource, l'Auteur ne pouvoit mieux faire que de les en debusquer : et l'on peut dire qu'il n'y a point de chemin plus droit ni plus seur, pour aller à eux avec avantage, que de leur montrer, comme il a fait, que leur Prejugé choque la Nature
 90 de Dieu dans ses plus nobles attributs. J'ay bien leu de livres : mais je n'avois pas encore veu qu'on se fust avisé d'attaquer les erreurs populaires par cet endroit là, qui est proprement le jugulum causæ, et le veritable moyen d'abreger cette controverse. Car comme il n'y a rien de plus propre à multiplier les Incidens d'un procez, que de contester sur la validité d'un Acte, c'est avoir beaucoup gagné que de convenir

que l'on s'en tiendra à ce que portent les termes de l'Acte. Vous voulez qu'on mette la Philosophie à part, et qu'on ne juge des presages des Cometes que sur les idées que la Theologie nous donne de la bonté, et de la sagesse de Dieu. Si
100 on vous dispute votre pretention, vous vous batrez toute votre vie sur un Incident, jamais vous n'aurez terminé la question, s'il faut juger du fond de l'affaire par la Philosophie ou par la Theologie. Mais si on vous accorde votre pretention,
105 vous voilà en termes d'accommodement, ou du moins voilà un fort long embarras de Preliminaires oté.

Or c'est ce que fait cet Auteur, puis qu'il ne demande point d'autre Juge que la Theologie, et qu'il veut bien se servir contre les presages de la Comete, des mêmes armes de la pieté
110 et de la Religion, desquelles on s'est servi jusqu'icy en faveur de ces presages.

Je dis la même chose pour l'autre grand retranchement de l'opinion publique, c'est-à-dire l'experience, dont on se glorifie beaucoup. Faites voir par des exemples, et par des
115 raisons solides, que deux choses peuvent aller ensemble, sans que l'une soit la cause ou le signe de l'autre, à peine vous écouterait-on. Si vous pressez les gens de vous répondre, ils vous diront, qu'il paroît bien que vous avez étudié, et que vous seriez capable avec vos souplesses de Rhetorique,
120 et de Philosophie de prouver que le blanc est noir, mais que pour eux qui ne se piquent pas de tant d'esprit, ils ne vont pas chercher tant de detours, qu'ils s'en tiennent à l'experience. He bien, leur dit cet Auteur, tenons nous y, ne disputons plus sur l'autorité de l'experience ;
125 voyons seulement si elle fait pour vous, ou contre vous, je pretens qu'elle ne fait point pour vous. C'est ainsi qu'il

met ses Adversaires hors des gonds, et c'est ce qu'on appelle, battre les gens jusques sur leur propre fumier.

Ces manieres m'ont fait concevoir bonne opinion de
 130 *l'Auteur, et j'ay cru facilement qu'un homme qui savoit si bien trouver le point de veüe, et le nœud d'une difficulté, meritoit bien que l'on publiast son ouvrage. Si j'avois eu l'honneur de le connoitre, j'aurois pris la liberté de lui donner quelques avis, avant que de le faire imprimer. Je*
 135 *l'eusse exhorté à retoucher sa Dissertation, à se permettre moins d'ecarts, à serrer un peu son stile, et ses pensées, car il reconnoit lui-même qu'il se donne beaucoup de liberté, parce qu'il n'ecrit que pour un Ami. Mais ne sachant à qui m'adresser, je n'ay peu l'exhorter à rien. Sur cela j'ay été en*
 140 *balance quelque tems. Enfin je me suis déterminé à publier cette Lettre, apres avoir meurement consideré, que toutes les digressions de l'Auteur sont instructives, curieuses, et divertissantes ; qu'il y en a qui contiennent une morale fort fine, et fort sensée ; qu'à la reserve de quelques esprits Geometres,*
 145 *pour lesquels cet ouvrage n'est point ecrit, les Lecteurs ne sont pas fachez qu'on les promeine de lieu en lieu, pourveu qu'à l'exemple de cet Auteur, on les instruisse en chemin faisant, et qu'on les rameine au lieu d'où on les avoit ecartez. Combien y a-t'il de gens d'esprit, qui s'ennuyent à la lecture d'un*
 150 *ouvrage, qui resserre leur imagination en le tenant toujours appliquée sur un même sujet? Qui est-ce qui n'ayme la diversité? Quel plus grand charme qu'une Episode bien prattiquée? J'ay donc cru enfin que les digressions fairoient plus de bien à cet ouvrage que de tort, et que le Lecteur qui se verroit*
 155 *toujours servi de quelque trait d'Histoire curieux, ou de quelque Reflexion de bon gout (non publici saporis) ne*

regretteroit pas d'avoir perdu de veüe la Comete, de tems en tems. Je ne sai même si cet ouvrage n'aura pas une destinée semblable à celle du Satyre et de la perdris de Protogene. Le
160 Satyre étoit proprement ce que le Peintre avoit eu en veüe, la perdris n'étoit qu'un accessoire : cependant les Connoisseurs s'arretoient si fort sur la perdris, qu'ils ne regardoient presque point le Satyre. Il pourra bien arriver aussi que ceux qui liront cette Lettre, trouvant dans les digressions je ne sais quoi de
165 plus vif, de plus libre, de plus singulier, ne fairont cas de l'ouvrage, qu'à cause de ce qui y est hors d'œuvre.

Je sai bien qu'on me dira qu'il y a dans cette Lettre quelques passages, qu'on trouve en une infinité d'autres livres : mais ce n'est pas une affaire. Car outre que la nouvelle
170 application d'un passage le peut faire passer pour une nouvelle pensée, et qu'il faudroit condamner presque toutes les citations, si on rejettoit comme des citations de contrebande, celles qui ont été déjà faites ; outre cela, dis-je, il faut considérer que c'est icy un de ces livres, qui sont faits pour le
175 Peuple, et pour ceux qui ne font pas profession d'étudier. On sait que les personnes de cet ordre n'ayant pas beaucoup de lecture pour l'ordinaire, voyent pour la première fois, quand ils se donnent la peine de lire un livre, les histoires les plus rebatues dont ce livre fait mention. Ainsi on peut s'assurer,
180 qu'il y a tel passage dans cette lettre, qui se trouve en mille autres lieux, qui ne viendra pourtant à la connaissance de ceux qui liront ce livre, que par le moyen de ce livre, et peut être n'y viendroit il jamais, si ce livre n'en eust fait mention.

185 Ceux qui blament les Auteurs qui redisent ce que les autres ont déjà publié, ne sont pas toujours fort raisonnables. Car

que deviendroient tant d'honnêtes gens curieux, qui pour rien
 du monde ne liroient un vieux livre François ; qui ne savent
 ni Grec, ni Latin, et qui ne lisent que des livres fraîchement
 190 sortis de dessous la presse, si on n'osoit avancer aucune chose
 de ce qui a déjà été imprimé il y a 20, 30, 50, 80 ou
 100 ans ? N'est-il pas vrai que ces Messieurs là qui meritent
 tant que les personnes d'étude travaillent pour eux, seroient
 réduits à la nécessité d'ignorer une infinité de pensées et
 195 d'actions tres remarquables ? Il faut considerer de plus, que si
 un Auteur n'osoit parler d'une chose des qu'un autre en auroit
 déjà parlé, il arriveroit necessairement qu'il faudroit ou
 ignorer presque tout ce qu'il y a de beau, ou acheter tout
 ce qui s'est jamais imprimé, ce qui est au-dessus des forces de
 200 la plus part des Curieux. Outre que les matieres dont on trai-
 teroit seroient denuées de mille beautez, et de mille preuves
 dont on les illustre, en ramassant des choses qui sont
 repanduës en une infinité de livres. Apres tout il faut prendre
 garde, qu'on ne fait pas imprimer des livres, pour apprendre
 205 aux sçavans de la volée d'un Scaliger, d'un Saumaise, d'un
 P. Sirmond, des secrets dont ils n'ayent jamais ouï parler :
 si cela étoit on auroit tort de se servir de citations. Mais ce
 n'est pas pour eux qu'on fait des livres, c'est à eux à en faire
 pour les autres : on en fait pour les Demi-Sçavans, et pour
 210 les Ignorans qui passent quelques heures à lire, afin
 d'apprendre quelque chose dans leur loisir, ou en cherchant à se
 desennuyer, ou en se delassant des occupations que leurs
 charges, ou leur naissance leur imposent. Et pour ceux là qui
 doute qu'il ne soit permis de se servir du travail d'autrui,
 215 pourveu qu'on ne s'approprie point la gloire de l'invention ?

Quoi qu'il en soit des Auteurs qui se copient les uns les

autres, dont je ne pretens pas faire ici l'Apologie (car on verra bien tôt que cet Ecrit n'est pas de ce genre là) je ne croi pas qu'il y ait personne qui ne m'avoïe, que quand on
220 fait un livre à l'usage de toute sorte de gens, comme est celui cy, et sur un sujet comme des Cometes, dont tout le monde est fort curieux de s'instruire, principalement lors qu'il en paroit, ou qu'il en a paru depuis peu, il n'y a point de danger de le parsemer de quelques traits Historiques, car plus
225 il est chargé d'érudition, plus aussi apprend il des choses à un nombre infini de gens, dont la curiosité est excitée, par le sujet et par la qualité de l'ouvrage. Ceux qui ecrivent en Astronomes sur les Cometes ne pourroient pas se defendre par les mêmes raisons, s'ils s'amusoient à citer quelques histoires,
230 parce que leurs livres sont si difficiles, et si pleins de cercles, et d'autres figures, qu'ils font peur à ceux qui ne sont pas du métier. On a evité toutes ces epines dans cette Lettre, et à peine y a-t'il quelque chose que les Dames ne puissent comprendre assez aisement. Ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait
235 quantité de choses pour les sçavans, et en general une agreable diversité capable ou d'instruire, ou de toucher, ou de faire naitre de nouvelles idées, de quelque profession que l'on soit. J'espere donc que le public approuvera le dessein que j'ay fait de faire imprimer cette piece.

240 Mais j'ay été confirmé dans ce même dessein par une raison bien plus forte. J'ay seu de bonne part que le Docteur de Sorbonne à qui cette Lettre a été ecritle y prepare une reponse fort exacte et fort travaillée. Il seroit fort à craindre veu son indifferance pour la qualité d'Auteur, qu'il ne se contentast de
245 travailler pour son Ami, si on ne l'engageoit en publiant la lettre qu'il en a receüe, à faire part au public des belles et

savantes reflexions qu'il aura faites sur des points considerables ; comme sont la conduite de la Providence à l'égard des anciens Payens : la question, si Dieu a fait des miracles
 250 parmi eux, quoi qu'il seust qu'ils en deviendroient plus Idolatres : la question, si Dieu a quelquefois etabli des presages parmi les Infideles : la question, si un effet purement naturel peut être un presage assuré d'un evenement contingent : la question, si l'Atheïsme est pire que
 255 l'Idolatrie, et s'il est une source necessaire de toute sorte de crimes : la question, si Dieu pouvoit aymer mieux que le monde fust sans la connoissance d'un Dieu, qu'engagé dans le culte abominable des Idoles, et plusieurs autres sur lesquelles un grand et savant theologien comme celui là,
 260 peut avoir des pensées tres instructives, et tres dignes de voir le jour.

Je m'estimerai fort heureux si je puis être cause que le public, apres avoir veu par mon moyen les reflexions de l'Auteur de cet ouvrage, sur ces belles matieres, voye aussi celles du Doc-
 265 teur tant sur les mêmes matieres, que sur les pensées de l'Auteur. On ne connoit jamais bien la valeur d'un Paradoxe, qu'apres que plusieurs sçavans personnages ont traité le pour et le contre (a).

Il est vrai aussi quelquefois qu'on la connoit moins apres
 270 cela. On n'y perd pas tout pourtant, car on connoit au moins les diverses veües de ceux qui en ont parlé, ce qui augmente l'etenduë de nôtre esprit.

Si cet Ouvrage avoit le bonheur de deraciner entierement de

(a) Ἄμα δὲ μᾶλλον ἂν εἴη, πιστὰ τὰ μελλόντα λεγθήσεσθαι, προακτινόσσι τὰ τῶν ἀμφισβητούντων λόγων δίκαιώματα.

Sic et credibilia erunt quæ dicentur, si prius disputantium momenta rectè expendimus. Aristot., de cælo, l. I, c. 10.

l'esprit du Peuple, la peur qu'il a des Cometes, je ne m'en
275 *fairois pas un cas de conscience, quoi que je ne sois pas du*
sentiment de l'Auteur, en ce qu'il dit, qu'il ne faut jamais
faire quartier au mensonge ; car je tiens au contraire qu'il y a
des opinions fausses, que l'on ne doit pas tacher de detruire,
lors qu'elles servent d'un puissant motif à la pieté, et qu'on
280 *n'en abuse pas pour des profits sordides et frauduleux. D'où*
vient donc que je travaille à la destruction de celle cy, dont
l'avarice de personne ne peut abuser ? C'est parce que j'ay
remarqué qu'elle est absolument inutile pour la reformation
des mœurs. Je n'ay pas pris garde que depuis que la Comete a
285 *paru, les Belles ayent eu moins d'envie d'avoir des Galans, et*
que celles qui aimoient à s'ajuster de l'air le plus propre à les
faire paroître jolies, ayent eu moins de soin de s'ajuster : les
unes et les autres s'en laissoient conter comme de coutume,
jusques sur les lieux où elles alloient contempler cette terrible
290 *et menaçante Comete. Je n'ay pas pris garde que ceux qui*
joüoient, ou qui alloient au Cabaret, etc., y aient renoncé
depuis l'apparition de ce nouvel astre. Personne, que je sache,
n'a diminué son train afin d'avoir de quoi nourrir plus de
pauvres. Si quelques uns se sont reduits à moins de depense,
295 *afin de sauver une Terre qu'on alloit leur mettre en decret, je*
loüe leur économie, mais ils me permettront de croire qu'ils
n'ont pas fait un acte de penitence, par la crainte des jugemens
de Dieu denoncez par la Comete. Ainsi l'on peut desabuser le
monde, de ses erreurs à l'égard de la Comete, sans faire aucun
300 *prejudice à la Morale.*

Je ne voudrois point d'autre raison pour degrader les
Cometes de la qualité de signes de la colere de Dieu, que de
dire que ce sont des signes qui ne menacent que d'une façon

vague et confuse, qui n'est propre à produire aucune véritable
 305 conversion, car un mal qu'on voit en éloignement, ou par
 conjecture ne change pas nôtre conduite, comme il paroît par
 l'exemple des jeunes gens, qui savent qu'ils mourront un jour,
 ou qui songent qu'ils mourront peut être dans peu de tems.
 En sont ils pour cela plus prêts à mortifier leurs passions?

310 Enfin, pour ne rien dissimuler, je confesse qu'ayant veu
 dans les manieres de l'Auteur, cet air libre que l'on se donne
 quand on écrit à un Ami, mais non pas quand on veut se faire
 imprimer ; je me suis fait une secrette joye de produire aux
 yeux du Public un Ouvrage qui représentast naïvement les
 315 sentimens de son Auteur. Il est rare d'en voir de cette nature.
 Ceux qui écrivent dans la veüe de publier leurs pensées s'accom-
 modent au tems, et trahissent en mille rencontres le jugement
 qu'ils forment des choses. Je me suis rencontré diverses fois
 pendant mes voyages avec des Auteurs qui avoient pension
 320 de l'Etat, ou qui travailloient pour en avoir, et qui avoient
 publié plusieurs beaux eloges du Gouvernement et des
 Ministres. Je n'avois garde de me demasquer en leur presence,
 et je ne disois pas un mot sans y avoir pensé plus d'une fois,
 craignant qu'il ne m'echappast quelque terme de liberté, dont
 325 ils me fissent un crime de felonie. Mais je m'appercevois en
 peu de tems, qu'ils se donnoient eux-mêmes la plus grande
 licence du monde, et j'étois tout surpris qu'au lieu de trouver
 un Auteur, je trouvois un homme qui parloit comme les autres.
 Mr. Pascal a raison de dire qu'il y a des gens qui masquent
 330 toute la Nature (a). Il n'y a point de Roy parmi eux, mais un
 Auguste Monarque, point de Paris, mais une Capitale du

(a) Dans ses Pensées diverses.

Royaume. Ils sont toujours guindés jusques dans le discours
familier, de sorte qu'au lieu qu'on croyoit trouver un homme,
l'on est tout étonné de rencontrer un Auteur. Mais il arrive aussi
335 quelquefois, qu'au lieu qu'on croyoit trouver un Auteur, l'on
est tout étonné de trouver un homme qui a oublié les flateries
dont il a regalé les Puissances, et qui parle tout autrement
qu'il n'écrit. C'est pourquoi pour la rareté du fait, je n'ay pas
voulu laisser échaper cette occasion de publier un livre où l'on
340 parle comme l'on pense, d'autant plus que cet Auteur ayant
écrit sans aucune raison d'intérêt, et sans ménager tout le
monde, a revetu, pour ainsi dire, les louanges magnifiques
qu'il donne au Roy, du caractere qui fait le véritable prix
d'un Eloge. Cette circonstance suffiroit à un bon François
345 comme moi, pour procurer l'impression d'un livre.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR ⁽¹⁾

Deux raisons qui m'ont paru considerables, m'obligent à mettre ici une petite Preface. Il m'a semblé necessaire d'apprendre d'abord à mes lecteurs, I. Pourquoi le style de 5 cet Ouvrage est celui d'un Catholique Romain, soit qu'il s'agisse de Religion, soit qu'il s'agisse d'affaires d'Etat. II. Pourquoi cette troisième édition n'est pas telle que je l'avois promise.

On verra l'éclaircissement de la premiere de ces deux choses 10 dans le recit que je vais faire touchant l'origine de cet Ouvrage.

Comme j'étois Professeur en Philosophie à Sedan (2) lorsqu'il parut une Comète au mois de Decembre mille six cens quatre-vingt, je me trouvois incessamment exposé aux questions 15 de plusieurs personnes curieuses, ou allarmées. Je rassûrois autant qu'il m'étoit possible ceux qui s'inquietoient de ce pretendu mauvais presage ; mais je ne gagnois que peu de chose

(1) En tête de la 3^e éd.

(2) L'Académie protestante de Sedan était alors florissante. Pierre Jurieu y enseignait la théologie. Jacques Basnage qui y achevait ses études de théologie eut l'idée d'y faire entrer son ami Bayle en qualité de Professeur de Philosophie. Celui-ci passa brillamment ses thèses, fut reçu professeur le 2 novembre 1676 et le 11 fit l'ouverture de ses leçons publiques. Il resta six ans à Sedan, jusqu'à ce que l'Académie fut dissoute, par arrêt du 6 juillet 1681. (Delvolvé, *Bayle*, p. 18-19 ; Desmaiseaux, *Vie de M. Bayle*, La Haye, 1732, p. 42 sqq.).

par les raisonnemens philosophiques ; on me répondoit toujours que Dieu montre ces grands Phenomenes, afin de donner le
20 tems aux pecheurs de prevenir par leur penitence les maux qui leur pendent sur la tête. Je crus donc qu'il seroit très-inutile de raisonner davantage, à moins que je n'employasse un argument qui fit voir que les attributs de Dieu ne permettent pas qu'il destine les Cometes à un tel effet. Je meditai là-dessus, et je
25 m'avisai bien-tôt de la raison Theologique que l'on voit dans cet écrit. Je ne me souvenois point de l'avoir lûe dans aucun livre, ni d'en avoir jamais oüï parler ; cela m'y fit decouvrir une idée de nouveauté qui m'inspira la pensée d'écrire une lettre sur ce sujet pour être inserée dans le Mercure Galant.
30 Je fis tout ce que je pûs pour ne point passer les bornes d'une telle lettre ; mais l'abondance de la matiere ne me permit pas d'être assez court, et me contraignit à prendre d'autres mesures ; c'est à dire, à considérer ma lettre comme un Ouvrage qu'il faudroit publier à part. Je n'affectai plus la
35 brieveté, je m'étendis à mon aise sur chaque chose ; mais néanmoins je ne perdis point de vuë Monsieur de Visé (a). Je pris la resolution de lui envoyer ma lettre, et de le prier de la donner à son Imprimeur, et d'obtenir ou la permission de Mr. de la Reinie si elle pouvoit suffire pour l'impression de
40 mon Ouvrage, comme elle avoit suffi pour l'impression de quelques traiteꝝ sur les Comètes ; ou le privilege du Roi, s'il en falloit venir là. Il garda quelque tems mon manuscrit sans sçavoir le nom de l'Auteur, et quand on fut lui en demander des nouvelles, il répondit qu'il sçavoit d'une per-
45 sonne à qui il l'avoit donné à lire, que Mr. de la Reinie ne

(a) Auteur du Mercure Galant.

*prendrait jamais sur soi les suites de cette affaire, et qu'il falloit
recourir à l'approbation des Docteurs avant que de pouvoir
solliciter un privilege du Roi, detail pénible, long et ennuyeux,
où il n'avoit pas le loisir de s'engager. On retira le manuscrit,
50 et comme la suppression de l'Academie de Sedan fut cause que
je me retirai en Hollande pendant l'automne de 1681, je ne son-
geai plus à faire imprimer à Paris ma lettre sur les Comètes*

*Vous voyez là le motif qui me fit prendre le style d'un
Catholique Romain, et imiter le langage et les éloges de
55 Mr. de Visé sur les affaires d'Etat. Cette conduite étoit abso-
lument nécessaire à quiconque se vouloit faire imprimer à
Paris, et je crus que l'imitation du Mercure Galant en cer-
taines choses, rendroit plus facile à obtenir ou la permission
de Mr. de la Reinie, ou le privilege du Roi. Et comme je pris
60 toutes sortes de precautions pour n'être pas reconnu l'Auteur de
cette lettre sur les Comètes (1), qui fut imprimée en Hollande
peu de mois après mon arrivée, je ne changeai rien dans le
langage dont j'ai parlé. Je crus que rien ne seroit plus propre
qu'un tel langage à faire juger que la lettre sur les Comètes
65 n'étoit point l'Ecrit d'un homme sorti de France pour la Reli-
gion.*

(1) « Je ne l'avois confessé à qui que ce soit au monde », écrit-il à Minutoli. Le 26 mars 1682, il envoie à son frère aîné, à Bordeaux, un paquet « contenant trois livres curieux » : le troisième, dit-il, est une Lettre contre les Présages des Comètes que je vous prie de lire avec attention pour m'dire votre sentiment. »

Il envoie de même la Lettre à son frère cadet le 9 juillet : « C'est un livre qui a fait du bruit, mandez-moi s'il est connu à Genève. » Ce n'est que le 3 octobre qu'il se décide à s'en reconnaître l'auteur : « Pour la lettre des Comètes je vous avouerai *sub sigillo confessionis* que j'en suis l'Auteur. » Mais il s'empresse d'ajouter : « Il ne faut pas que vous découvriez rien de tout ceci à personne. Si vous entendez dire qu'on me l'attribue, il faut dire quelque chose qui fasse connaître qu'il n'y a pas apparence à cela. »

Ceux qui voudront prendre la peine de faire attention à ceci, trouveront sans doute tous les éclaircissemens qu'ils auroient pû souhaiter. Je dirai encore ce mot : on insera 70 pendant l'impression un assez grand nombre de choses qui n'étoient pas dans le manuscrit que l'on avoit envoyé à l'Auteur du *Mercuré Galant* (a).

Passons au second article, et disons pourquoi cette troisième édition ne contient rien de ce que j'avois promis.

75 J'avois préparé mes lecteurs (b) à la trouver augmentée d'un grand nombre de nouvelles preuves, et de nouvelles reponses aux difficultez, etc. (1), et cependant elle est tout à fait conforme à la seconde, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien ôté, je n'ai rien changé (c). Voici mes raisons. J'ai considéré que cet 80 Ouvrage n'étant déjà que trop semblable aux rivières qui ne font que serpenter, je n'eusse pû y joindre de nouvelles

(a) Sur tout dans la 2^e édition.

(b) Voyez l'Addition aux *Pensées* sur les Comètes, publiée l'an 1694.

(c) Excepté l'ortographe et l'arrangement de quelques mots en très-peu d'endroits.

(1) Dans l'Addition aux *Pensées*, il expliquait en effet qu'il n'avoit pas répondu à la *Courte Revue* de Jurieu parce qu'il avoit le dessein de publier une nouvelle édition des *Pensées* :

« La dernière raison qui m'a obligé à laisser la *Courte Revue* sans réponse est qu'avant même que ce libelle parût, le Libraire qui a publié mes *Pensées diverses sur les Comètes* me témoigna qu'il souhaitait d'en faire une nouvelle édition et me pria d'y ajouter le plus de choses que je pourrais... Je m'engageai à cela en quelque façon : or comme si ce dessin s'exécute, (ce qui pourra bien arriver tôt ou tard) j'aurai à produire un grand nombre de nouvelles preuves, un grand nombre d'éclaircissemens nouveaux, un grand nombre de nouvelles solutions à tous les scrupules des bonnes âmes et à toutes les chicaneries des disputeurs de mauvaise foi, ou d'esprit faux ; j'ai crû qu'il n'en faloit pas faire à deux fois ; et qu'il faloit renvoyer la *Courte Revue* au temps où les *Pensées* diverses reparoïtroient sur la scene avec de nouvelles décorations. » Il avoit encore promis cette suite dans la 2^e édition du *Dict. histor. et crit.*, pag. 1138 et 3140. (1702). Au lieu de cette nouvelle édition, il publia la *Continuation des Pensées diverses* en 1704.

digressions sans en rendre la lecture très-ennuyeuse. C'eût été engager mes lecteurs dans un labyrinthe (a), ou les embarquer sur le Meandre, et ils n'ont que faire de cela. Je ne sçai si
 85 d'autres Auteurs auroient l'adresse de faire croître un tel Ouvrage à la maniere des Corps vivans, per intus susceptionem, c'est à dire, par de nouveaux sucS repandus et distribuez dans toute la masse avec les proportions necessaires; mais pour moi je m'en reconnois incapable, et ainsi j'imiterai
 90 la maniere dont on dit que la nature fait croître les corps non vivans : ils croissent, dit-on, per juxta-positionem; c'est à dire, par une matiere qui se joint à leurs parties exterieures : je reserverai mes additions pour un nouveau tome qui sera imprimé à part dès que je serai plus avancé dans la composition du Dictionnaire Critique, à quoi je continuë de travailler.
 95 Si je renvoye la partie à ce tems-là, c'est qu'ayant examiné tout de nouveau les difficultez qu'on se peut former sur le parallele que j'ai établi entre le Paganisme et l'Atheïsme, il m'a paru qu'on les peut resoudre toutes par les principes que
 100 j'ai posez, et par l'application des reponses que j'ai déjà employées. Il n'y a donc rien qui presse. L'objection qui me semble la plus considerable, et la plus digne d'être discutée avec beaucoup d'étenduë, est celle que j'examine dans la section CCXXXIV. Je ne sçai pourtant si je m'y arrêterai beau-
 105 coup dans le nouveau tome que je promets; car c'est une matiere infiniment delicate, et qu'on ne sçauroit bien éclaircir, ni bien approfondir sans remuer certaines bornes, à quoi il

(a) Non secus ac liquidis Phrygius Mæander in undis ludit, et ambiguo lapsu refluitque fluitque, occurrensque sibi venturas aspicit undas, et nunc ad fontes, nunc ad mare versus apertum incertis exercet aquas : ita Dædalus implet innumeras errore vias, vixque ipse reverti ad limen potuit. (Ovidius, *Metam.*, lib. 8, v. 162.)

vaut mieux peut-être ne toucher pas. Il y a je ne sçai quelle fatalité qui est cause que plus on raisonne sur les attributs de
110 Dieu conformément aux notions les plus claires, les plus grandes, et les plus sublimes de la Metaphysique, plus on se trouve en opposition avec une foule de passages de l'Écriture. Quoique cette opposition ne soit pas fondée sur les choses mêmes, mais sur la différence des styles, il est pourtant
115 malaisé de la lever d'une manière qui satisfasse tous les esprits. Au fond il ne faudroit pas trouver étrange que des Auteurs qui n'ont point eu d'autre école que l'inspiration, et qui ont dû s'accommoder à la portée des peuples, ne soient point d'accord quant à toutes les idées que leurs phrases
120 semblent renfermer, avec des Auteurs qui ont étudié les regles de l'analyse, qui les observent, qui définissent d'abord les mots, qui les employent toujours au même sens, qui n'ont en veuë que l'instruction speculative, qui ne proportionnent point leurs dogmes au besoin où sont les peuples d'être touchés par
125 des images grossieres, etc. Je dirai quelque chose là-dessus dans mon Dictionnaire à l'article de Gregoire d'Arimini.

Voilà tout l'Avertissement que j'avois à mettre ici ; mais parce que les Imprimeurs ont souhaité que je remplisse le vuide de cette page, je ferai encore une observation qui me
130 semble propre à bien refuter l'erreur commune touchant les Comètes.

La guerre qui a duré dans l'Occident depuis l'an 1688 jusqu'à l'an 1697, a été des plus violentes, et des plus désolantes qu'on eût jamais vuës. Cependant il n'a point paru de
135 Comètes, ni un peu avant qu'elle commençat, ni pendant qu'elle a duré ; mais au contraire on a vu une Comète au mois de Septembre 1698, lorsque l'Europe étoit déjà délivrée

de cette guerre, et qu'elle étoit sur le point de voir rétablir la
 paix entre les Chrétiens et les Ottomans. Voilà donc une
 140 Comète qui s'est montrée entre deux traités de paix qui ont
 fait cesser la guerre dans tous les coins de l'Europe, et qui ont
 changé en mieux la situation des affaires générales : une
 Comète, dis-je, qui ramène les tems heureux où l'on fermoit
 le temple de Janus. Si nous ne pouvons pas l'espérer, souhai-
 145 tons du moins qu'avec une longue durée ce soient des tems
 semblables à ceux qu'un Poëte Latin a fait prédire :

Aspera tum positis mitescent sæcula bellis,
 Cana fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,
 Jura dabunt : diræ ferro, et compagibus arctis
 156 Claudentur belli portæ. Furor impius intus
 Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
 Post tergum nodis fremet horridos ore cruento (a).

Le 1. de Juin 1699.

(a) Virgil., *Æn.*, l. I, v. 291.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR ⁽¹⁾

5 *Ceux qui se souviendront de la Lettre à M. L. A. D. C. Docteur de Sorbonne, contre les presages des Cometes, remarqueront bien-tôt en lisant ce livre-ci, que ce n'est qu'une nouvelle edition de l'autre. Mais il est bon qu'ils sachent, que cette nouvelle edition a été faite sur une Copie plus correcte, et plus ample que la precedente, et que le soin qu'on a pris de*
10 *diviser cet Ouvrage en beaucoup plus de Sections, qu'il n'étoit auparavant, fait esperer que les lecteurs prefereront cette*
20 *seconde edition à la premiere, parce qu'ils pourront se reposer où ils voudront, et commencer où ils voudront, sans être obligez d'attendre, ou de chercher long-tems quelque bout. Outre cela, l'on a pris la peine de traduire en François les passages latins qui étoient dans la premiere edition ; et par ce*
35 *moyen on croit avoir mis l'ouvrage en état d'être plus agreable à une infinité d'honnêtes gens, et de personnes d'esprit.*

Ceux qui trouveront étrange, que l'on ait parlé de certaines choses comme si elles étoient nouvelles, quoi qu'elles ne le soient pas, et qu'on n'ait rien dit d'une infinité d'évenemens
20 *remarquables qui sont nouveaux effectivement, sont priez de*

(1) En tête de l'édition de 1683.

remarquer, que la datte qui est à la fin du livre repond à toutes ces difficultez.

J'eusse bien souhaité, qu'au lieu d'une Copie du mois d'octobre 1681, on n'en eust donné à imprimer une autre
25 dattée du mois de Septembre 1683. Car je ne doute pas qu'il n'y eust eu bien des digressions qui eussent eu du raport à ce qui s'est fait dans l'Europe ces deux dernieres années, et qui auroient fait valoir le livre : mais je n'ai peu avoir autre chose que ce que je donne présentement. Je souhaite que le
30 Lecteur en soit satisfait.

Achévé d'imprimer le 2. Septembre, 1683.

PENSÉES DIVERSES

ÉCRITES A UN

DOCTEUR DE SORBONNE

à l'occasion de la Comete qui parut au mois de decembre 1680.

I

Occasion de l'Ouvrage.

Vous aviez raison, Monsieur, de m'écrire que ceux qui n'avoient pas eu la commodité de voir la Comete, pen-

1. A : Monsieur,

Me voila tout consolé de n'avoir point veu la Comete, pendant qu'elle paroissoit avant le jour sur la fin de novembre, et au commencement de Decembre, et qu'elle ne s'étoit pas encore plongée dans les rayons du soleil : car, comme vous l'aviez heureusement conjecturé, elle s'est reproduite à une heure plus commode, de sorte que je la puis contempler tout à mon aise par les fenestres de ma chambre, sans m'éloigner d'un bon feu, et sans avoir la peine de me lever avant le jour, et d'aller par un froid extreme sur des Remparts, courir grand'risque de tomber sur la glace, de gagner un bon rhume, et d'être raillé après tout cela ; toutes choses que je n'aime pas naturellement.

J'ay souvent profité d'une occasion aussi comme de voir des etoiles à longue queue, depuis le soir du 22. de Decembre que celle cy commença de reparoitre. Je l'ay trouvée pour sa longueur assez semblable à deux qui parurent du tems de Mithridate, et qui, au raport de Justin, (*Justin, Histor., l. 37*) employoient 4. heures à monter sur l'horizon, ce qui signifie qu'elles occupoient 60. degrez, mais non pas pour l'éclat de sa lumiere. On ne luy voit pas beaucoup de brillant, au lieu que les 2. autres en avoient plus que le soleil, si l'on ajoute foy au témoignage de Justin : à quoi pour mon particulier je n'ay pas trop de disposition, car je croi qu'il s'abuse en cela pour le moins autant que dans le calcul qui lui fait prendre une portion du Ciel qui se lève dans les 4. heures, pour la quatrieme partie du Ciel. Mais ce n'est pas une affaire pour un Historiographe. J'ay ouï raisonner plusieurs personnes là dessus... (à partir d'ici comme dans B).

C. Vous avez raison.

3. C. mais je doute que vous ayez eu.

dant qu'elle paroissoit avant le jour, sur la fin de Novem-
 5 bre et au commencement de Decembre, n'attendoient pas
 long-tems à la voir à une heure plus commode ; car en
 effet, elle a commencé à reparoitre le 22. du mois passé,
 dès l'entrée de la nuit ; mais je doute fort que vous ayez
 eu raison de m'exhorter à vous écrire tout ce que je pen-
 10 serois sur cette matiere, et de me promettre une reponse
 fort exacte à tout ce que je vous en écrirois. Cela va plus
 loin que vous n'avez cru : je ne sai ce que c'est que de
 mediter regulierement sur une chose : je prens le change
 fort aisement : je m'écarte très-souvent de mon sujet :
 15 je saute dans des lieux dont on auroit bien de la peine à
 deviner les chemins, et je suis fort propre à faire perdre
 patience à un Docteur qui veut de la methode et de la
 regularité partout. C'est pourquoi, Monsieur, pensez y
 bien : songez plus d'une fois à la proposition que vous
 20 m'avez faite. Je vous donne quinze jours de terme pour
 prendre votre derniere resolution. Cet avis et les vœux
 que je fais pour votre prosperité dans ce renouvellement
 d'année sont toutes les etreines que vous aurez de moi
 pour le coup.

25 Je suis vôtre, etc.

A., le 1 de janvier 1681.

II

Puis qu'après y avoir bien pensé, vous persistez à vou-
 loir que je vous communique les pensées (1) qui me vien-

1. C. Cette section est intitulée : *Avec quelle méthode on l'écrira.*

(1) Pensé... pensées... Cf., à la page suivante : ils *font* bien de *faire* ; ces répétitions de mots sont continuelles chez Bayle ; il ne se

dront dans l'esprit en meditant sur la nature des Cometes, et à vous engager à les examiner regulierement, il faut se resoudre à vous ecrire. Mais vous souffrirez, s'il vous plait, que je le fasse à mes heures de loisir et avec toute sorte de liberté, selon que les choses se presenteront à ma pensée. Car pour ce plan que vous souhaitteriez que je fisse dès le commencement, et que vous voudriez que je suivisse de point en point, je vous prie, Monsieur, de ne vous y attendre pas. Cela est bon pour des Auteurs de profession qui doivent avoir des veües suivies et bien compassées. Ils font bien de faire d'abord un projet, de le diviser en livres et en chapitres, de se former une idée generale de chaque chapitre et de ne travailler que sur ces idées là. Mais pour moi qui ne pretens pas à la qualite d'Auteur, je ne m'assujettirai point, s'il vous plait, à cette sorte de servitude. Je vous ai dit mes manieres : vous avez eu le tems d'examiner si elles vous accommoderoient : après cela si vous vous en troublez accablé, ne m'en imputez point la faute, vous l'avez ainsi voulu. Commençons.

III

*Que les presages des Cometes ne sont appuyés
d'aucune bonne raison.*

J'entens raisonner tous les jours plusieurs personnes sur la nature des Cometes, et quoi que je ne sois Astro-
nome ni d'effect ni de profession, je ne laisse pas d'etudier

3. A. je n'ay pas laissé d'etudier avec soin.

pique en aucune façon d'élégance de style et n'essaye même pas de corriger ces négligences dans l'édition de 1699. Les corrections de cette édition ne cherchent que la clarté et la précision.

soigneusement tout ce que les plus habiles (1) ont publié
 5 sur cette matiere, mais il faut que je vous avoue, Mon-
 sieur, que rien ne m'en paroît convaincant, que ce qu'ils
 disent contre l'erreur du peuple, qui veut que les Cometes
 menaçent le Monde d'une infinité de desolations (2).

C'est ce qui fait que je ne puis pas comprendre com-
 10 ment un aussi grand Docteur que vous qui, pour avoir
 seulement predit au vray le retour de notre Comete,
 devoit être convaincu que ce sont des corps sujets aux
 loix ordinaires de la nature et non pas des prodiges, qui
 ne suivent aucune regle, s'est neantmoins laissé entraîner
 15 au torrent et s'imagine avec le reste du monde, malgré
 les raisons du petit nombre choisi, que les Cometes sont
 comme des Herauts d'armes qui viennent declarer la
 guerre au genre humain de la part de Dieu. Si vous étiez
 Predicateur, je vous le pardonnerois, parce que ces sortes
 20 de pensées étant naturellement fort propres à être revé-

6. A. ne m'en a paru.

(1) Les plus habiles Astronomes... principalement Cassini (*Abrégé des Observations et des réflexions sur la Comète*, présenté au Roy par M. Cassini. A Paris, chez Estienne Michallet, 1681.) Voir aussi le *Journal des Savants* et Jacques Bernouilli (*Conamen novi systematis Cometarum*. Amsterdam, 1682).

(2) Les astronomes eux-mêmes partageaient souvent la crédulité populaire :

Tycho-Brahé (T. I, p. 802) en parlant de la Comète de 1572 dit que : « comme la nouvelle Etoile d'Hyparchus avait été suivie de la décadence de l'Empire Grec, et de l'agrandissement de l'Empire Romain, il devait aussi arriver à ce dernier quelque chose de semblable. »

A propos de celle de 1604, Képler affirme que ces Astres malheureux et nouveaux Cœlicoles ne brillent dans les Cieux que pour avertir les habitans de la terre de quelque chose de grande importance « ad commonefaciendum genus humanum de rebus maximis. » En 1607 il renouvelle son affirmation : « Affirmo Cometam inter sydera exhibitum ut esset testimonium universis et singulis ; utque admoneantur decretum esse Deo brevi bonam humani generis partem promiscuæ conditionis, quacunque fati lege, ex hoc mundo transferre. (Lib. 3, p. III).

tuës des plus pompeux et des plus pathétiques ornemens de l'éloquence, font beaucoup plus d'honneur à celui qui les debite et beaucoup plus d'impression sur la conscience des Auditeurs, que cent autres propositions prou-
 25 vées démonstrativement. Mais je ne puis goûter qu'un Docteur qui n'a rien à persuader au Peuple et qui ne doit nourrir son esprit que de raison toute pure, ait en cecy des sentimens si mal soutenus et se paye de tradition (1) et de passages des Poëtes et des Historiens.

IV

De l'autorité des Poëtes.

Il n'est pas possible d'avoir un plus mechant fondement. Car, pour commencer par les Poëtes (2), vous n'ignorez pas, Monsieur, qu'ils sont si entêtez de parsemer leurs

26. A. qui ne nourrit.

29. C. de Poëtes et d'Historiens.

(1) Pour affirmer les présages des Comètes, on s'appuyait en effet sur l'autorité des Anciens et de la Tradition.

Mihi persuades stellam illam anni 1572, vel tunc a Deo Opt. Max. procreatam esse in cœlo octavo, ut magnum aliquid portenderet (quod cujusmodi sit adhuc ignoratur)... quod quidem apertè fatentur non pauci ex antiquis Philosophis, multique ex recentioribus complures autoritates et historias adducunt quibus persuadeant sæpius stellas hujus modi longis temporum intervallis alias ad aliud significandum in cœlo exortas esse. (*Clavius. in Sphæram Joannis de Sacro Bosco Commentarius. Coloniz Allobrogum, 1608, p. 193.*)

(2) Et pour ce qui est de l'autorité formelle de Dante et Merlin Coccaie, elle ne peut rien conclure à notre préjudice, puisque ces deux Poëtes ont tiré une telle narration de la bouche du vulgaire, pour en embellir et rehausser leurs poemes ; et que Cicéron se mocque à bon droit de ceux qui veulent prendre ce que disent les Poëtes pour des assurez tesmoignages, parce qu'il y a bien de la différence entre les conditions d'un Poëme et celles d'une Histoire, *quippe cum in illa ad veritatem referantur omnia, in hoc ad delectationem pleraque.* (Lib. I, de *Legibus*). Naudé, *Apolog.*, p. 499.)

Ouvrages de plusieurs descriptions pompeuses, comme
 5 sont celles des prodiges et de donner du merveilleux aux
 aventures de leurs Heros, que pour arriver à leurs fins ils
 supposent mille choses etonnantes. Ainsi bien loin de
 croire sur leur parole que le bouleversement de la Repu-
 blique Romaine ait été l'effect de deux ou trois Cometes,
 10 je ne croirois pas seulement, si d'autres qu'eux ne le
 disoient, qu'il en ait paru en ce tems là. Car enfin il faut
 s'imaginer qu'un homme qui s'est mis dans l'esprit de
 faire un poëme s'est emparé de toute la Nature en même
 temps. Le Ciel et la Terre n'agissent plus que par son
 15 ordre ; il arrive des Eclipses ou des Naufrages si bon lui
 semble ; tous les Elements se remuënt selon qu'il le
 trouve à propos. On voit des armées dans l'air et des
 Monstres sur la terre tout autant qu'il en veut ; les
 Anges et les Démons paroissent toutes les fois qu'il
 20 l'ordonne ; les Dieux mêmes montez sur des machines
 se tiennent prêts pour fournir à ses besoins et comme,
 sur toutes choses, il luy faut des Cometes à cause du pre-
 jugé où l'on est à leur égard, s'il s'en trouve de toutes
 faites dans l'Histoire, il s'en saisit à propos ; s'il n'en
 25 trouve pas, il en fait lui même et leur donne la couleur
 et la figure la plus capable de faire paroître que le Ciel
 s'est intéressé d'une maniere tres distinguée dans l'affaire

3. C. semer dans leurs ouvrages.

17. A. c'est luy.

dont la parole

Serre et lache la bride. aux Postillons d'Æole :

comme l'a fort bien remarqué M. de Scudery qui en parloit par experi-
 ence : (*Préface d'Ibrahim*). Ou si vous l'aimez mieux en phrases latines
 qu'en phrases de Bartas ;

cui fundit ab austris

Æolus armatas hyemes, cui militat Æther,

Et conjurati veniunt ad classica venti.

(Claudian. *de 3. Consul. Honor.*)

Son pouvoir ne se borne pas à cela. Tous les Elemens, etc.

dont il est question. Apres cela qui ne riroit de voir un tres grand nombre de gens d'esprit ne donner, pour toute
 30 preuve de la malignité de ces nouveaux Astres, que le *terris mutantem regna Cometen* de Lucain ; le *regnorum eversor, rubuit lethale Cometes* de Silius Italicus ; le *nec diri toties arsere Cometæ* de Virgile ; le *nunquam terris spectatum impune Cometen* de Claudien et semblables beaux
 35 dictons des Anciens Poëtes ?

V

De l'autorité des Historiens.

Pour ce qui est des Historiens, j'avoüe qu'ils ne se donnent pas la liberté de supposer ainsi des Phenomènes extraordinaires. Mais il paroît dans la plupart une si grande envie de rapporter tous les miracles et toutes les
 5 visions que la credulité des Peuples a autorisées, qu'il ne seroit pas de la prudence de croire tout ce qu'ils nous debitent en ce genre là (1). Je ne sai s'ils croyent que leurs

30. A : que le *rubuit lethale Cometes* de Silius Italicus : le *nec diri toties arsere Cometæ* de Virgile : le *nunquam terris*, etc.

(1) Pour moy quand je vois Tite Live, Plutarque, Justin, Dion, Suetone et les autres qu'on estime grands Hommes, estre tousjours dans les prodiges et dans les presages de toutes leurs plus grandes affaires, des morts de leurs Empereurs, Rois et Magistrats, de leurs batailles gagnées ou perduës, de leurs séditions, pestes ou famines ; et qu'ils farcissent leurs Histoires de Miracles faux en toutes façons ; ...je ne puis avoir pour eux toute l'estime et la veneration que j'aurois s'ils avoient esté moins credules et plus Philosophes ; aussi otez leur quelque bon sens commun, la Morale et la Politique, vous n'y trouverez rien à profiter des sciences des choses naturelles. (P. Petit, *Dissertation sur la nature des Cometes*, p. 84-85.)

Tant il est vray que la plupart des Historiens sont credules et men-

Histoires paroïtroient trop simples, s'ils ne méloient aux choses arrivées selon le cours du monde quantité de prodiges et d'accidens surnaturels ; ou s'ils esperent que par cette sorte d'assaisonnemens qui reviennent fort au goût naturel de l'homme, ils tiendront toujourns en haleine leur Lecteur, en lui fournissant toujourns de quoi admirer ; ou bien s'ils se persuadent que la rencontre de ces coups miraculeux signalera leur Histoire dans le temps à venir ; mais, quoi qu'il en soit, on ne peut nier que les Historiens ne se plaisent (a) extremement à compiler tout ce qui

(a) *Quidam incredibilium relatu commendationem parant et lectorem aliud acturum, si per quotidiana duceretur, miraculo excitant. Quidam creduli, quidam negligentes sunt, quibusdam mendacium obrepat, quibusdam placet. Illi non evitant, hi appetunt et hoc in commune de tota natione, quæ approbare opus suum et fieri populare non putat posse, nisi illud mendacio aspersit (1). (Senec., Natur. quæst., lib. 7, cap. 16.)*

15. A. comme l'Empereur Domitien se persuada qu'il luy seroit glorieux que sous son Regne on eut enterré toute vive la Superieure des Vestales, pour n'avoir pas été un assez grand exemple de continence : (Plinius, l. 4, Epistola II.) et comme un autre Empereur souhaitta passionnement qu'il arrivast de son tems des incendies, des famines et des mortalitez : que la terre même s'ouvrist pour abymer des villes et des Provinces, s'imaginant qu'à moins de cela on ne parleroit point de luy, au lieu que par ce moyen on citeroit son Empire en toutes rencontres ; (Sueton. in vitâ Caligul.) C. 31. mais quoi qu'il en soit, etc.

17. La citation de Sénèque n'est pas dans A.

teurs, et que, par là, ils confirment tousjours la credulité et le mensonge des Pronostiques, quand ils rapportent ces comptes sans les réfuter (p. 89).

Au fond, Bayle lui-même avait très peu de confiance dans la certitude de l'histoire : « On accommode l'histoire, écrit-il, comme les viandes dans une cuisine ; la même chose est mise en autant de ragouts différens qu'il y a de pays au monde. » (Cf. la Critique de Maimbourg, I. et II.)

L'idée générale du Dictionnaire historique est que « la vérité n'est guère moins le désespoir de l'histoire qu'elle n'est celui de la philosophie. »

Cf. La Motte le Voyer. Du peu de certitude qu'il y a dans l'histoire, 1668.

(1) « Je sais bien que Sénèque ne parle là que des erreurs de la morale pratique, mais on peut affirmer la même chose des erreurs de fait et

sent le miracle. Tite-Live nous en fournit une forte preuve, car quoi que ce fust un homme de grand sens et
 20 d'un genie fort elevé et qu'il nous ait laissé une Histoire fort approchante de la perfection, il est tombé neantmoins dans le defaut de nous laisser une compilation insupportable de tous les prodiges ridicules que la superstition Payenne croyoit qui devoient être expiez, ce qui
 25 fut cause, à ce que disent (a) quelques uns, que ses ouvrages furent condamnés au feu par le Pape St Grégoire (1). Quel desordre ne voit on pas dans ces grands et immenses Volumes, qui contiennent les Annales de tous les differens Ordres de nos Moines, où il semble qu'on
 30 ait pris plaisir d'entasser sans jugement et par la seule envie de satisfaire l'émulation ou plutôt la jalousie, que ces Societez ont les unes contre les autres, tout ce que

(a) Voy. Vossius : *De Histor. latin.*, p. 98.

18. A. et l'extraordinaire. L'exemple de Tite Live.

24. A. que la superstition Payenne croyoit qui devoient être expiez, Pour ne rien dire de ces grands et immenses volumes.

des erreurs de spéculation. Une infinité de gens y tombent les uns à l'exemple des autres, ils aiment mieux croire que d'examiner.» (*Cont. des Pensées div.*, p. 17.)

(1) Bayle corrige ironiquement sa critique dans la *Continuation des Pensées diverses*. (§ III).

« Je conviens aujourd'hui qu'il ne pouvoit guère se dispenser de faire ce qu'il a fait. (Il parle de Tite-Live). ...Ce qu'il devoit faire, c'était de témoigner qu'il n'ajoutoit point de foi à toutes ces choses. Or c'est ce qu'il a fait en quelques endroits que vous pouvez lire dans mon ouvrage (Voyez les pages marquées dans la table des matières des *Pensées diverses* au mot *Livre*), et que La Mothe le Vayer a citez aussi pour le disculper. (Dans son discours sur l'histoire : voyez la page 169-170, du 2, tome de ses œuvres, édit. de Paris, 1681.) Ces endroits-là pouvaient suffire, il n'étoit pas obligé de renouveler ses protestations contre l'erreur populaire toutes les fois qu'il rapportoit des prodiges. Tout bien considéré, je trouve que nous lui avons de l'obligation de nous avoir conservé des faits qui nous apprennent la sottise credulité, la superstition puerile de ce même peuple qui subjuga tant de nations, et qui se rendit si célèbre par sa politique, et par sa bravoure. »

l'on peut concevoir de miracles chymeriques ? Ce qui soit dit entre nous, Monsieur, car vous savez bien que pour ne pas scandaliser le Peuple, ni irriter ces bons Peres, il ne faut pas publier les defauts de leurs Annales, nous contentant de ne les point lire.

Je m'etonne (a) que ceux qui nous parlent tant de la sympathie qu'il y a entre la Poësie et l'Histoire, qui nous asseurent sur la foy de Cicéron et de Quintilien *que l'Histoire est une Poësie libre de la servitude de la versification*, et sur le temoignage de Lucien *que le vaisseau de l'Histoire sera pesant et sans mouvement, si le vent de la Poësie ne remplit ses voiles* ; qui nous disent qu'il faut être Poëte pour être Historien et que la descente de la Poësie à l'Histoire est presque insensible, quoi que personne n'ait entrepris jusques icy de passer de l'une à l'autre, je m'etonne, dis-je, que ceux qui nous apprennent tant de belles choses, sans savoir (b) qu'Agathias a été successivement Poëte et Historien et qu'il a cru par là ne faire autre chose que de traverser d'une patrie en une patrie, n'ayent pas apprehendé de fournir un beau pretexte aux Critiques, de reprocher aux Historiens qu'en effet ils ont une sympathie merveilleuse avec les Poëtes et qu'ils ayment aussi bien qu'eux à rapporter des prodiges et des fictions (1). Heureux ces deux excellens Poëtes, qui travaillent à l'Histoire de LOUIS LE GRAND, toute remplie de prodiges effectifs (2), car sans donner dans la fiction

(a) *Le P. Le Moine : Discours de l'Histoire, chap. I.*

(b) *Agathias, in princ. Histor.*

(1) Phrase à remarquer comme exemple caractéristique de la lourdeur négligée du style de Bayle.

(2) Cet éloge de Louis XIV et tous les autres que l'on trouvera dans ce livre procèdent, jusqu'à un certain point, d'une admiration sincère du Roi. Jurieu l'accusait de ne pas avoir d'autre divinité. Il lui

ils peuvent satisfaire l'envie dominante qui possède les
 60 Poètes et les Historiens de raconter des choses extra-
 ordinaires !

Avec tout cela, Monsieur, je ne suis pas d'avis que l'on
 chicane l'autorité des Historiens ; je consens que sans
 avoir égard à leur credulité, on croye qu'il a paru des
 65 Cometes tout autant qu'ils en marquent et qu'il est
 arrivé, dans les années qui ont suivi l'apparition des
 Cometes, tout autant de malheurs qu'ils nous en rapor-
 tent. Je donne les mains à tout cela : mais aussi c'est
 tout ce que je vous accorde et tout ce que vous devez
 70 raisonnablement pretendre. Voyons maintenant à quoi
 aboutira tout cecy. Je vous defie avec toute votre subti-
 lité d'en conclurre, que les Cometes ont été ou la cause
 ou le signe des malheurs qui ont suivi leur apparition.
 Ainsi les temoignages des Historiens se reduisent à prou-
 75 ver uniquement qu'il a paru des Cometes et qu'en suite
 il y a bien eu des desordres dans le monde ; ce qui est
 bien éloigné de prouver que l'une de ces deux choses est
 la cause ou le pronostic de l'autre, à moins qu'on ne
 veuille qu'il soit permis à une femme qui ne met jamais
 80 la tête à sa fenêtre, à la rue Saint Honoré, sans voir pas-
 ser des Carrosses, de s'imaginer qu'elle est la cause
 pourquoi ces Carrosses passent, ou du moins qu'elle
 doit être un presage à tout le quartier, en se montrant à
 sa fenêtre, qu'il passera bien tôt des Carrosses.

72. A. de conclurre de là en bonne et deüe forme.

82. C. pourquoi ils passent.

reprochait surtout d'avoir dans l'*Avis aux Réfugiés* glorifié le roi de France et la politique française. Bayle protesta dans la *Cabale Chimérique* (O. II, 620-9). Quelles que soient ses rancunes de réfugié, Bayle « est attaché fortement à son pays : il est plus Français que Calviniste ». Cf. Delvolvé, *Bayle*, p. 28.

VI

Que les Historiens se plaisent fort aux digressions.

Vous me direz sans doute que les Historiens remarquent positivement que les Comètes ont été les signes ou même les causes des ravages qui les ont suivies et par conséquent que leur autorité va bien plus loin que je ne
 5 dis. Point du tout, Monsieur, il se peut faire qu'ils ont remarqué ce que vous dites, car ils aiment fort à faire des reflexions et ils poussent quelquefois si loin la moralité, qu'un Lecteur, mal satisfait de les voir interrompre le fil de l'Histoire, leur diroit volontiers, s'il les tenoit, *riser-*
 10 *vate questo per la predica*. L'envie de paroître savans, jusques dans les choses qui ne sont pas de leur metier, leur fait aussi faire quelquefois des digressions très mal entendues ; comme quand Ammian Marcellin (a), à l'oc-
 15 casion d'un tremblement de terre qui arriva sous l'Empire de Constantius, nous debite tout son Aristote et tout son Anaxagoras ; raisonne à perte de veüe ; cite des Poëtes et des Théologiens, et à l'occasion d'une
 20 eclipse de soleil arrivée sous le même Constantius, se jette (b) à corps perdu dans les secrets de l'Astronomie, fait des leçons sur Ptolomé et s'ecarte jusques à philo-
 sopher sur la cause des parelies. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que les remarques des Historiens doivent autoriser l'opinion commune, parce qu'elles ne sont pas sur

(a) *Ammian Marcell., Histor., l. 17.*

(b) *Ammian Marcell., Histor., lib. 20.*

13. C. comme lorsqu'Ammien Marcellin.

des choses qui soient du ressort de l'Historien. S'il
25 s'agissoit d'un Conseil d'Etat, d'une Negociation de paix,
d'une bataille, d'un siege de ville, etc., le temoignage de
l'Histoire pourroit être decisif, parce qu'il se peut faire
que les Historiens ayent fouillé dans les Archives et dans
30 pures sources de la verité des faits. Mais s'agissant de
l'influence des Astres, et des ressorts invisibles de la
nature, Messieurs les Historiens n'ont plus aucun caractere
autorisant et ne doivent être plus regardez que
comme un simple particulier qui hazarde sa conjecture,
35 de laquelle il faut faire cas selon le degré de connoissance
que son Authœur s'est acquise dans la Physique. Or, sur ce
pied là, Monsieur, avouëz moi que le temoignage des
Historiens se reduit à bien peu de chose, parce qu'ordinairement
ils sont fort mechants Physiciens.

VII

De l'autorité de la Tradition.

Après ce que je viens de dire, il seroit superflu de refuter
en particulier le prejuge de la Tradition, car il est
visible que si la prevention où l'on est de tems immemorial,
sur le chapitre des Cometes, peut avoir quelque
5 fondement legitime, il consiste tout entier dans le temoi-
gnage que les Histoires et les autres livres ont rendu sur
cela dans tous les siecles : de sorte que si ce temoi-
gnage ne doit être d'aucune consideration, comme je l'ay
justifié et comme il paroitra encore davantage par ce qui

10 me reste à dire, il ne faut plus faire aucun conte de la multitude des suffrages qui sont fondez là dessus (1).

Que ne pouvons nous voir ce qui se passe dans l'esprit des hommes lorsqu'ils choisissent une opinion (2) ! Je suis

(1) Dans la *Cont. des Pensées div.*, avec plus de hardiesse, il fait application de cette idée aux croyances religieuses, montrant le rôle effacé que joue la raison en ces questions : « Ce seroit une illusion que de vous fier aux consentemens populaires. On a été persuadé avant l'âge d'examiner, et l'on continue à l'être ordinairement parlant sans examiner. Peu de gens sont en état de faire de bonnes discussions, car ou ils n'ont pas assez de lumieres, ou ils ont trop d'attachement à leurs prejugez. Or de vouloir que des personnes zélées pour la Religion examinent meurement, équitablement, exactement le parti contraire, c'est pretendre que l'on peut être bon juge entre deux femmes de l'une desquelles l'on est amoureux pendant que l'on n'a pour l'autre que de l'aversion. Lycidas aime éperdument Uranie, et hait mortellement Corinne, sachez nous dire, le priera-t-on, laquelle des deux a le plus de charmes : examinez bien la chose : il promettra de le faire, mais à coup sûr il prononcera pour Uranie et ne se contentera pas de la preferer à Corinne ; il la preferera aussi à toutes les autres femmes, et même

« Il dira qu'Uranie est seule aimable et belle.

Sa raison sera d'accord sur cela avec son cœur.

C'est ainsi à peu-près que l'on en use dans l'examen des Religions. » (*Cont. des Pensées divines*, § XX.)

(2) *Par quels moyens toutes ces faussetez se maintiennent et ce que l'on doit attendre d'icelles si on ne les réprime.*

Naudé distingue trois causes principales de la persistance des erreurs :

« La premiere desquelles est que tout le monde croit et se persuade assurement que la plus forte preuve et la plus grande assurance que l'on puisse avoir de la vérité dépend d'un consentement général et approbation universelle, laquelle, comme dit Aristote, dans le Septiesme de ses Ethiques, ne peut estre du tout fausse et controuvée ; joint que c'est chose plausible et qui a grande apparence de bonté et justice, que de suivre la trace approuvée d'un chacun ; et pour cette raison, il arrive tousjours que les derniers qui se meslent d'écrire et de faire des livres, autant les autres que les Demonographes, estant fondez sur cette maxime ne tiennent compte d'examiner ce qu'ils voyent avoir esté creu et présupposé pour véritable par tous ceux qui les ont précédés et qui ont escrit auparavant eux sur un pareil sujet, la fausseté, duquel s'accroist ainsi par contagion et applaudissement donné non par jugement et cognoissance de cause, mais à la suite de quelqu'un qui a commencé la danse, sans considérer que celui qui veut estre jugé sage et prudent doit tenir pour suspect tout ce qui plaist au peuple, *passimo Veritatis interpreti*, (*Seneca, de Vita beata*) et est approuvé du plus grand nombre, prenant bien garde de ne se laisser emporter au

15 seur que si cela étoit, nous reduirions le suffrage d'une
 infinité de gens à l'autorité de deux ou trois personnes(1),
 qui ayant débité une Doctrine que l'on supposoit qu'ils
 avoient examinée à fond, l'ont persuadée à plusieurs
 autres par le préjugé de leur merite et ceux cy à plusieurs
 20 naturelle, à croire tout d'un coup ce qu'on leur disoit
 qu'à l'examiner soigneusement (a). De sorte que le nom-
 bre des sectateurs credules et paresseux s'augmentant
 de jour en jour a été un nouvel engagement aux autres
 hommes de se delivrer de la peine d'examiner une opi-
 25 nion qu'ils voyoient si generale et qu'ils se persuadoient
 bonnement n'être devenue telle que par la solidité des
 raisons desquelles on s'étoit servi d'abord pour l'établir ;
 et enfin on s'est veu réduit à la necessité de croire ce que
 tout le monde croyoit, de peur de passer pour un fac-
 30 tieux qui veut lui seul en savoir plus que tous les autres
 et contredire la venerable Antiquité ; si bien qu'il y a eu

(a) *Unusquisque mavult credere quam judicare : nunquam de vita judi-
 catur, semper creditur versatque nos et præcipitat traditus per manus error
 alienisque perimus exemplis. Sanabinur si modo separemur a catu. Nunc
 vero stat contra rationem defensor mali sui populus. (Seneca, De Vita beata,
 cap. I.)*

17. C. Pont persuadée à d'autres.

courant des opinions communes et populaires, veu que la plus part est
 d'ordinaire la plus grande, le nombre des fols infini, la contagion tres
 dangereuse en la presse, que le grand chemin battu trompe facilement,
 que l'Ecclesiaste a dict, *qui cito credit levis est corde*, (cap. 19) et qu'il est
 tres certain que quand nous suivons l'exemple et la coustume sans
 sonder la raison, le mérite et la verité, nous tresbuchons et tombons le
 plus souvent les uns sur les autres, nous faillons à crédit, nous nous
 attirons au précipice et pour conclure en un mot, *alienis perimus
 exemplis.* » (Naudé, *Apologie*, p. 634, sqq.)

(1) Cette analyse de la verité traditionnelle appartient en propre à
 Bayle. L'originalité et la force de l'argumentation consistent, pour
 établir le droit de la raison individuelle, *du libre examen*, à démontrer
 que la tradition peut en réalité se ramener à une opinion singulière.

du merite à n'examiner plus rien et à s'en raporter à la Tradition. Jugez vous même si cent millions d'hommes (1) engagez dans quelque sentiment, de la maniere que je
 35 viens de représenter, peuvent le rendre probable et si tout le grand préjugé qui s'éleve sur la multitude de tant de sectateurs ne doit pas être réduit, faisant justice à chaque chose, à l'autorité de deux ou trois personnes qui apparemment ont examiné ce qu'ils enseignoient. Souve-
 40 nez vous, Monsieur, de certaines opinions fabuleuses à qui l'on a donné la chasse dans ces derniers tems, de quelque grand nombre de temoins qu'elles fussent appuyées, parce qu'on a fait voir que ces temoins s'étant copiez les uns les autres, sans autrement examiner ce
 45 qu'ils citoient, ne devoient être contez que pour un, et sur ce pied là concluez qu'encore que plusieurs nations et plusieurs siecles s'accordent à accuser les Cometes de tous les desastres qui arrivent dans le monde après leur apparition, ce n'est pourtant pas un sentiment d'une plus
 50 grande probabilité que s'il n'y avoit que sept ou huit personnes qui en sussent, parce qu'il n'y a gueres d'avantage de gens qui croient ou qui ayent cru cela, après l'avoir bien examiné sur des principes de Philosophie (2).

(1) « J'ay une telle antipathie contre tout ce qui est populaire (vous savez combien nous entendons loin la signification de ce mot) que je ne pourrois condamner l'aveuglement de Democrite quand il se seroit véritablement crevé les yeux pour ne plus voir les impertinences d'une sottie multitude... Pour ce qu'il n'y a rien de plus opposé à notre heurieuse suspension d'esprit que la tyrannique opiniastreté des opinions communes, j'ay tousjours pensé que c'estoit contre ce torrent de la multitude que nous devons employer nos principales forces et qu'ayant dompté ce monstre du peuple, nous viendrions facilement à bout du reste. » (La Mothe le Vayer. 5^e *Dialogue d'Oratius Tubero*. Francfort, 1716, p. 320.)

(2) Toute la doctrine de Bayle et son argumentation contre l'autorité de la tradition est fondée sur le principe Cartésien de l'évidence rationnelle qui a été si fortement énoncé par Malebranche :

VIII

Pourquoi on ne parle point de l'autorité des Philosophes.

Au reste, Monsieur, voulez vous savoir pourquoy je n'ay pas mis en ligne de conte l'autorité des Philosophes, aussi bien que celle des Poëtes et des Historiens : c'est parce que je suis persuadé que si le temoignage des Philosophes a fait quelque impression sur votre esprit, c'est seulement à cause qu'il rend la tradition plus generale et non pas à cause des raisons sur lesquelles il est appuyé. Vous êtes trop habile pour être la dupe de quelque Philosophe que ce soit, pourveu qu'il ne vous attaque que
 10 par la voye du raisonnement, et il faut vous rendre cette justice que dans les choses que vous croyez être du ressort de la raison, vous ne suivez que la raison toute pure. Ainsi, ce ne sont pas les Philosophes, en tant que Philosophes, qui ont contribué à vous rendre peuple en cette

12. A. la raison toute pure, coume je vous l'ay deja dit.

« L'usage donc que nous devons faire de notre liberté, c'est de nous en servir autant que nous le pouvons ; c'est-à-dire de ne consentir jamais à quoi que ce soit, jusqu'à ce que nous y soyons comme forcés par des reproches intérieurs de notre raison... Voici donc la règle que l'on peut regarder comme le fondement de toutes les sciences humaines :

On ne doit jamais donner de consentement entier qu'aux propositions qui paraissent si évidemment vraies, qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une peine intérieure et des reproches secrets de la raison ; c'est-à-dire que l'on connaisse clairement qu'on ferait mauvais usage de sa liberté si l'on ne voulait pas consentir, ou si l'on voulait étendre son pouvoir sur des choses sur lesquelles elle n'en a plus. »
 (Malebranche, *De la recherche de la Vérité*, liv. I, ch. II).

15 occasion, puisqu'il est certain que tous leurs raisonne-
 mens, en faveur des malignes influences, font pitié. Vou-
 lez vous donc que je vous dise en qualité d'ancien Amy,
 d'où vient que vous donnez dans une opinion commune
 sans consulter l'oracle de la raison ? C'est que vous
 20 croyez qu'il y a quelque chose de divin dans tout cecy,
 comme on l'a dit de certaines maladies, après le fameux
 Hippocrate ; c'est que vous vous imaginez que le con-
 sentement general de tant de nations dans la suite de
 tous les siècles, ne peut venir que d'une espee d'inspi-
 25 ration, *vox populi, vox Dei* : c'est que vous étiez accou-
 tumé par votre caractere de Theologien à ne plus raison-
 ner, dès que vous croyez qu'il y a du mystere, ce qui est
 une docilité fort louable, mais qui ne laisse pas quelque-
 fois par le trop d'étenduë qu'on luy donne, d'empiéter
 30 sur les droits de la raison, comme l'a fort bien remarqué
 Monsieur Pascal (a) ; c'est enfin qu'ayant la conscience
 timorée vous croyez aisement que la corruption du
 monde arme le bras de Dieu des fleaux les plus epouvan-
 tables, lesquels pourtant le bon Dieu ne veut point lancer
 35 sur la terre, sans avoir essayé si les hommes s'amanderont,
 comme il fit avant que d'envoyer le Deluge. Tout cela,
 Monsieur, fait un Sophisme d'autorité à votre esprit dont
 vous ne sauriez vous deffendre avec toute l'adresse qui
 vous fait si bien demêler les faux raisonnemens des Logi-
 40 ciens.

Cela étant, il ne faut pas se promettre de vous detrom-
 per en raisonnant avec vous sur des principes de Philo-
 sophie. Il faut vous laisser là ou bien raisonner sur des

(a) *Pensées de Mons^r. Pascal, ch. 5.* (Édit. L. Brunshvieg, *art.* 253, 268, 270, 273.)

principes de pieté et de Religion. C'est aussi ce que je
 45 ferai (car je ne veux pas que vous m'échappiez) après avoir
 exposé à vôtre veüe, pour me dedommager en quelque
 façon, plusieurs raisons fondées dans le bon sens, qui
 convainquent de temerité l'opinion que l'on a touchant
 l'influence des Cometes. Devinez, si vous pouvez, quels
 50 sont ces principes de pieté que je vous garde, devinez le,
 dis-je, si vous pouvez, pendant qu'à mes heures de loisir
 je vous preparerai une espee de prelude qui roulera sur
 des principes plus communs.

A..., le 15. de Mars 1681.

IX

1^{re} RAISON CONTRE LES PRESAGES DES COMETES : *Qu'il est fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque chose sur la terre.*

Voicy, Monsieur, quelques raisons de Philosophie. On peut dire premierement qu'il est fort incertain que des corps aussi éloignez de la terre, que le sont ceux-là, puissent y envoyer quelque matiere qui soit capable d'une
 5 grande action. Car si c'est le sentiment universel des Philosophes, depuis qu'on a été contraint d'abandonner l'opinion commune touchant la matiere des Cometes, que l'Atmosphere de la terre, c'est-à-dire l'espace jusqu'où s'étendent les exhalaisons et les vapeurs qu'elle repand de
 10 toutes parts, se termine à la moyenne region de l'air à

49. Ce § se termine ici dans A. La phrase : « Devinez si vous pouvez, etc. » a été ajoutée dans B, ainsi que la date.

1. Cette phrase manque dans A.

trois où quatre lieües d'elevation tout au plus ; pourquoi croira-t-on que l'Atmosphere des Cometes s'étend à plusieurs millions de lieües ? On ne sauroit dire precisement pourquoi les Planetes et les Cometes peuvent produire
 15 des qualitez jusques sur la terre, capables d'y causer des notables changemens, pendant que la terre n'en peut pas seulement produire à trente lieües de distance.

X

I. Dira-t-on que puis que les Cometes nous envoient de la lumiere, elles peuvent bien nous envoyer quelque autre chose ? (1) Mais il est facile de repondre que la lumiere

16. C. de notables changemens.

1. En titre, dans C : *Si elles envoient quelque autre chose que la lumiere.*

(1) Bernier, dans son abrégé de la Philosophie de Gassendi (2^e partie, chap. IX des Comètes, p. 229 sqq.) résume l'opinion générale des Philosophes sur les présages des Comètes. Pour les grands accidents, Famines, Guerres, etc., il conclut nettement que : « c'est notre sottise et notre folie qui se fait ces terreurs paniques et qui, non contente des maux propres, en va de tous costez chercher d'étrangers ». Mais il ajoute : « Ils (les Philosophes) ne nient néanmoins pas que si à la venuë des Cometes il se fait des Vents et des impressions nouvelles dans l'Air, on ne puisse attribuer cela ou à la lumiere ou à quelque autre qualité particulière de la Comete, comme il se fait à l'égard des autres Astres. Ils avouent mesme... que s'il y a quelque diversité d'effets, elle se peut commodément rapporter à la diversité de la nature des Cometes, d'autant que cette diversité de grandeur, de couleur, de mouvement, etc., semble marquer quelque diversité de nature et par consequent une capacité à causer quelques effets particuliers.

« Au reste, comme ils se vont toujours confirmant dans la pensée qu'ils ont de l'Animation générale du Monde et qu'ainsi ils ont beaucoup de pente à croire que la terre ait quelque chose d'analogue à l'Ame, qu'elle soit animée à sa maniere et qu'elle ait quelque sentiment des Aspects celestes, ils s'imaginent qu'il se pourroit bien faire que la Terre fust affectée d'une certaine maniere particuliere à la naissance ou

5 qu'elles nous envoient vient originairement du Soleil et
 qu'elles ne contribuent à l'envoyer sur la terre qu'en qua-
 lité de corps opaque qui oblige les rayons à se réfléchir
 vers nous ; de sorte que de quelque supposition que l'on
 se serve pour expliquer la propagation de la lumière, soit
 10 des principes d'Aristote, soit de ceux d'Epicure, soit de
 ceux de Monsieur Descartes, on concevra très clairement
 que les Comètes peuvent luire sur nous, sans aucune
 action positive de leur part et sans qu'il se détache la
 moindre chose de leur substance à elles, pour venir dans
 15 ce bas monde (1).

XI

II. Dira-t-on que la lumière détache quantité d'atomes
 du corps de la Comète et les amène dans notre monde

14. C. pour en venir.

apparition de ces sortes d'Astres extraordinaires et que de même que nous ressentons quelque espèce de joie ou de gaieté ou d'horreur ou de frémissement à la seule présence de certains objets, ainsi la Terre eust quelque sentiment des Comètes, en sorte que lorsqu'il en paroît quelques unes, elle répandist ou retint diverses Exhalaisons qui changeassent la Constitution ordinaire de l'Air. » (p. 241-2).

(1) Comiers, en 1665, concluait : « Tout le mal qui nous peut arriver des Comètes est par le moyen de leur lumière qui peut icy bas naturellement causer la stérilité de la Terre, l'empoisonnement des eaux, la peste et autres maladies dangereuses, universelles, nouvelles et jusques icy inconnues aux Médecins, par les poisons et venins qu'elle tire du corps hétérogène des Comètes... C'est sans doute ces semblables Exhalaisons des Corps Astrals que s'ensuivent de temps à autre les maladies populaires desquelles Hippocrate ignorant les causes et les remèdes en fait Dieu seul l'Auteur. ... Je dis que les rayons du Soleil ne parviennent point jusques à nous sans nous apporter des Atomes les plus subtils de ces Exhalaisons qu'ils enlèvent du Corps et de la Queue des Comètes. » (p. 428).

lorsqu'elle y vient elle-même par reflexion? Mais si on ne dit que cela, je n'ay point besoin de nouvelle reponse :
 5 il me suffit de dire que les atomes que la lumiere du soleil enleve de la terre et des eaux ne suivent la lumiere réfléchie qu'à une très petite distance et qu'il faut raisonner de même de ceux que le soleil enleve des autres corps.

XII

III. Dira-t-on que la lumiere même réfléchie par les Cometes est capable de produire de grands effets? Il n'y a pas apparence, puisqu'il est certain que cette lumiere n'est plus quand les effets qu'on attribue aux Cometes
 5 sont produits et que d'ailleurs l'action de cette lumiere est si foible à notre égard, qu'il n'y a point de lampe allumée au milieu d'une campagne, qui n'éclaire et qui n'échauffe l'air des environs, bien plus que ne fait une Comete : de sorte que comme il seroit ridicule d'attribuer
 10 à la lumiere de cette lampe la force de produire de grands changemens dans la sphere de son activité, outre l'illumination (1); il est ridicule aussi d'attribuer à la lu-

3. C. si l'on.

1. En titre, dans C : *Si leur lumiere détache quelques atomes.*

3. C. Il n'y a point d'apparence.

(1) « Il est aussi ridicule de croire que les Cometes soient la cause, le signe ou le presage des funestes accidens qui arrivent sur la Terre que si l'on s'imaginait que des Flambeaux qui éclairent un Théâtre, soient la cause, le signe ou le presage de la mort des Grands Hommes qui y sont representez.

Si pendant que l'air dans la nuit d'un jour de rejoüissance est parsemé de brillantes Fusées ou d'Etoiles artificielles que l'on jetteroit de

miere des Cometes, la force d'alterer nos Elemens et de troubler la tranquillité publique. Pour ne pas dire que
 15 la lumiere des Cometes n'étant que celle du Soleil extrêmement affoiblie, il est aussi absurde de luy attribuer des effets que le soleil luy-même ne peut pas operer, qu'il seroit absurde de se promettre qu'une chandelle allumée au milieu d'une place, echaufferoit tous les
 20 habitans d'une grande ville, qu'un bon feu allumé dans la chambre d'un chacun ne peut pas garantir du froid (1).

XIII

Qu'il est aussi difficile aux exhalaisons de descendre que de monter.

IV. Dira-t-on qu'il y a bien de la différence entre la terre et les Cometes et qu'encore que les exhalaisons de la

dessus la mer, nous entendions les Poissons dire en leur langage, *Que de malheurs, que de désastres, nous presagent ces Feux et ces Fusées ! n'aurions-nous pas raison de leur dire, Pauvres Poissons, on ne pense pas à vous, vivez en repos, nos fusées et nos Feux ne vous presagent aucun mal ? Appliquons-nous à nous-mêmes ce que nous leur dirions.* » (Comiers, dans le *Mercuré Galant* de janvier 1681, p. 135.)

(1) Raisonnement de pure logique abstraite qui procède d'ailleurs par identification hasardeuse. Bayle ne considère que les phénomènes lumineux, ne peut-il pas en exister d'autres qui échappent actuellement à nos investigations et qui se découvrent un jour aux recherches scientifiques ? C'est ainsi qu'à propos de la Comète de 1910, un savant astronome contemporain, M. Deslandres, directeur de l'Observatoire de Meudon, a exposé le résultat de ses recherches personnelles et s'est appliqué à montrer que le bon sens populaire était d'accord avec la science, en attribuant aux comètes une influence directe sur l'atmosphère terrestre, notamment en ce qui concerne l'abondance des pluies.

M. Deslandres soutient que la queue des comètes est une source intense des rayons X : or, on démontre expérimentalement que les rayons X condensent les atmosphères sursaturées de vapeur d'eau. Les rayons X de la queue des comètes agissent ainsi sur notre atmosphère : en condensant la vapeur d'eau, ils provoquent les pluies.

terre ne puissent pas monter jusques à la region des Cometes, il ne s'ensuit pas que la vertu des Cometes ne
 5 puisse s'étendre jusques à nous, parce qu'il est beaucoup plus facile de descendre que de monter et qu'il faut monter pour aller d'icy à la region des Cometes, au lieu qu'il faut descendre pour venir de là jusqu'icy ? Mais il n'est pas difficile de renverser cette objection ; car si elle a
 10 quelque force, c'est uniquement parce qu'on suppose que la terre est au centre du monde et que tous les corps pesans ont une inclination naturelle à s'approcher de ce centre. Or, comme il n'y a rien de plus difficile que de prouver ces suppositions ; il n'y a rien aussi de plus aisé
 15 que de detruire tous les raisonnemens que l'on fonde sur ces idées. Comment sait-on que la terre est au centre du monde ? N'est-il pas evident que pour connoitre le centre d'un corps, il en faut connoitre la superficie et qu'ainsi n'étant point possible à l'esprit humain de marquer où
 20 sont les extremittez du monde, il nous est impossible de connoitre si la terre est au centre du monde ou si elle n'y est pas ?

De plus comment savons nous qu'il y a des corps qui ont une inclination naturelle à s'approcher du centre du
 25 monde ? Ne savons nous pas au contraire que tous les corps qui se meuvent à l'entour d'un certain centre, s'en éloignent le plus qu'ils peuvent ? Les experiences que l'on en a n'ont-elles point forcé la plus part des Sectateurs d'Aristote, de reconnoitre avec Monsieur Descartes, que
 30 c'est une des loix generales de la nature ? Il n'y a donc rien de plus absurde que de supposer qu'il y a des corps qui tendent naturellement vers le centre de la terre et il est bien plus raisonnable de dire qu'ils tendent tous à s'en éloigner ; et que ceux qui ont la force de le faire, s'en éloignent effectivement : d'où il arrive que ceux qui ont
 35

moins de force sont chassés vers le centre, parce que tout étant plein, il est impossible qu'un corps s'éloigne d'un lieu, sans qu'un autre s'en approche.

Il est facile de montrer après cela qu'on se trompe bien
40 grossièrement quand on s'imagine que les exhalaisons des Comètes peuvent mieux descendre sur la terre, que les exhalaisons de la terre ne peuvent monter au ciel, car de quelque système que l'on se serve, il faut nécessairement
45 convenir qu'il se fait dans le monde un mouvement très considérable à l'entour d'un centre commun. Que ce soit à l'entour de la terre comme veulent les Philosophes de l'Université, ou à l'entour du soleil comme veulent les Sectateurs de Copernic, ou en partie à l'entour du soleil, et en partie à l'entour de la terre, comme veulent les Sec-
50 tateurs de Tycho-Brahé, peu m'importe pour le présent ; il est toujours vrai que les Comètes se font voir dans un lieu où il y a des corps qui tournent à l'entour d'un certain centre ; par conséquent tous ces corps tendent de toute leur force à s'éloigner de ce centre et ont plus de force
55 pour s'en éloigner, que tous les corps qui sont entre eux et la terre, d'où il s'ensuit que la matière qui est autour des Comètes n'a point de facilité à descendre sur la terre, et qu'il lui est aussi mal aisé d'y descendre, qu'il est malaisé à la matière terrestre de monter au ciel.
60 Si on considéroit la peine qu'on a à faire descendre dans l'eau un balon bien rempli d'air, on ne diroit pas universellement qu'il est plus malaisé de monter que de descendre ; cela n'est vrai qu'à l'égard des corps qui n'ont aucune force pour s'éloigner du centre du mouvement,
65 mais à l'égard de ceux qui ont eu la force de s'en éloigner prodigieusement, c'est à les faire descendre que l'on

43. C. qu'on se serve.

60. C. Si l'on.

trouve de la peine ; puis donc que les Cometes sont dans un éloignement prodigieux du centre du mouvement, il est juste de conclurre qu'il faudroit une peine effroyable
70 pour faire descendre quelque chose de cet endroit là jusques sur la terre : ce qui est seul capable de refuter toutes les illusions de l'Astrologie.

Permettez-moi, s'il vous plait, Monsieur, de dire que toute la matiere qu'il y a d'icy jusques au dela de Saturne
75 et des Cometes, forme un grand tourbillon ; et souffrez que je le nomme le tourbillon du Soleil ; je ne vous demande pas cela pour faire le moindre prejudice à vôtre systeme de Ptolomée, c'est seulement pour exprimer en moins de paroles ce que je m'en vais vous dire.

XIV

Accordons que les Cometes peuvent pousser jusques sur la terre quantité d'exhalaisons, s'ensuivra-t'il que les hommes en seront notablement alterez (1) ? Point du tout,

1. En titre, dans C : *Que les exhalaisons des Comètes, quand même elles parviendroient jusqu'à la terre, n'y produiroient rien.*

(1) « Ce sont, disent-ils, des choses naturelles, donc elles n'ont aucun effet dans la nature. Et moy je dis, ce sont des choses naturelles et par consequent il y a lieu de croire qu'elles peuvent avoir quelque effet bon ou mauvais dans la nature. Si c'estoit des choses surnaturelles ou spirituelles, je ne les craindrois point : mais *scachant que les corps agissent sur les corps et que les choses naturelles ont une étroite liaison les unes avec les autres*, de ce que je voy que les Cometes sont de cette sorte, je prens de là occasion d'examiner si elles ne pourroient pas estre capables de quelque chose, et avoir sur moy quelque pouvoir. ... C'est pourquoy, fondé sur toutes les aparences de vray-semblance qu'on peut avoir dans ces sortes de sujets, je m'imagine que les Cometes troublant la pureté de nostre air par un melange de matiere

5 car si ces exhalaisons parcouroient des espaces aussi immenses, elles se briseroient et se diviseroient en une infinité de particules insensibles, qui se repandroient dans toute l'étendue du tourbillon du soleil, à peu près comme les particules du sel se distribuent dans toute la masse
 10 d'eau qui les dissout. Or, si nous comparons la Comete avec tout le tourbillon du soleil nous trouverons qu'elle n'est pas à l'égard de ce tourbillon ce qu'est un grain de sel à l'égard d'une lieüe cubique d'eau ; et par consequent il y a lieu de croire que si toute la Comete reduite en poudre
 15 étoit mise par infusion dans le grand tourbillon du soleil, elle n'y apporteroit pas une alteration plus considerable, que celle qu'un grain de sel jetté dans une lieüe cubique d'eau, produiroit dans toutes les parties de cette eau. Tout le monde sait qu'afin qu'une liqueur produise des
 20 effets considerables, il ne suffit pas qu'elle soit impregnée de certains esprits ; qu'il faut qu'elle en soit chargée jusqu'à une certaine dose. Je dis pareillement qu'afin que nôtre air reçoive de grandes alterations, il ne suffit pas qu'il soit impregné de quelques parcelles de la Comete a
 25 raison de la quantité de matiere qu'il contient dans l'étendue du tourbillon ; mais qu'il faut qu'il en reçoive une dose plus copieuse. Cependant il est seur qu'il ne peut avoir que sa part, je ne dis pas de toute la Comete, (car elle ne se dissout pas dans les liqueurs du tourbillon)

5. C. des espaces aussi immenses que ceux là.

8. A. dans toute l'étendue du tourbillon.

19. C. Personne n'ignore qu'afin.

grossiere que la nature avoit releguée comme une lie à l'extremité des tourbillons et à laquelle, nos corps ne sont pas proportionnez, peuvent causer de méchans effets sur les corps terrestres, nuire à la santé, alterer les fruits, et faire mesme quelque impression sur les esprits en en faisant sur le sang. » (Mallement de Messange, *Diss. sur les Com.*, p. 16.)

30 mais des atomes qu'elle seme deçà et delà, ce qui revient à rien pour chaque partie de nôtre monde.

Je ne crains pas que l'on m'objecte qu'il n'y a que la terre qui ait part à cela, car ce seroit supposer que les Cometes lui envoient à elle seule toutes leurs exhalaisons
 35 et qu'elles empêchent que leurs traits ne fassent aucun écart dans un trajet d'une longueur prodigieuse, ce qui ne se peut dire sans extravagance. Je ne crains pas non plus qu'on me vienne dire que peut être les Cometes ne sont pas aussi éloignées de la terre que le supposent ceux
 40 qui les mettent bien loin au delà de Saturne, car cette objection n'est d'aucune force pour moi, parce que soit qu'on les pose un peu en deçà, ou un peu au delà de Saturne, il faut convenir que leurs évaporations appartiennent également à toutes les parties du tourbillon du
 45 soleil, aussi bien à celles qui sont entre Jupiter et Mars, qu'à celles qui environnent la terre ; aussi bien à celles qui sont au delà de Saturne, qu'à celles qui sont au deçà. En effect si une Comete posée entre Jupiter et Saturne, à la force de chasser jusques au centre la matiere dont elle
 50 est environnée, elle doit avoir aussi la force de la pousser à peu près autant du côté de la circonference, car il n'est pas plus difficile de faire monter les corps pesans, que de faire descendre les corps legers, comme il paroît par l'exemple d'un gros ballon qu'on a tant de peine à pousser
 55 dans l'eau. Ainsi nous devons faire état que les écoulemens qui sortent de la Comete, se repandent à la ronde par toute l'étendue du tourbillon du soleil, à peu près

33. A. supposer que les Cometes la couchent en joüe particuliere-ment, qu'elles lui décochent à elle seule toutes leurs exhalaisons.

39. A. que je le suppose avec l'Auteur de la Dissertation, qui les met.

44. A. toutes les parties du grand tourbillon.

57. A. l'étendue du grand tourbillon.

comme les parties d'un morceau de sucre que l'on tien-
droit suspendû dans un verre d'eau, se repandroient au
60 dessus et au dessous dans toute la capacité du verre, et
cela d'autant plus aisement que toute la matiere du tour-
billon est dans un mouvement continuel. Puis donc que
toute la Comete liquefiée dans le fluide du tourbillon ne
seroit pas comme un grain de sel liquefié dans une lieüe
65 cubique d'eau, qui est une proportion dans laquelle je ne
croi pas que ni l'antimoine ni aucun venin conservent
leurs qualitez actives ; il est vrai de dire que les influences
des Cometes, qui contiennent si peu de substance en com-
paraison des Cometes mêmes, ne seroient pas capables
70 d'un grand effect, quand même elles parviendroient jus-
ques à nous.

XV

V. Dira-t-on enfin qu'il n'est pas impossible que les
Cometes envoient sur la terre une matiere ou une qualité

71. A. *A la suite du § XIX de B* : Or afin que l'on ne me dise pas
que tout ce que je viens de repondre au Celebre Cartesien, n'est qu'un
des arguments à la *personne*, qui ne decident point le fond de l'affaire,
je veux bien que l'on sache qu'il n'y a point de secte contre laquelle je
ne me puisse servir de ma reponse ou en tout ou en partie, parce qu'il
n'y a désormais personne qui puissent nier I. que les Planetes ne soient
suspendües au milieu d'une matiere fluide, ce qui montre que les corps
massifs et compacts ne tendent pas vers la terre, et par consequent
que les exhalaisons des Cometes ne sont pas determinées par leur
pesanteur à descendre sur la terre. II. Que les Planetes ne tournent
autour du Soleil, ce qui montre qu'il y a un tourbillon de matiere dans
nôtre monde dont le soleil occupe le centre. III. Que tous les corps
qui tournent a l'entour d'un centre commun ne s'en eloignent le plus
qu'ils peuvent, ce qui montre que les parties de la matiere qui sont dans
la region de Saturne, et dans celle des Cometes, ont plus de force pour
s'eloigner du soleil et de la terre, que toutes celles qui sont au dessous
de cette region.

1. En titre, dans C : *Réfutation de ceux qui disent que cela n'est pas impos-
sible, ou qui voudroient soutenir que les influences ne sont pas des corpuscules.*

fort active ? C'est tout ce qu'on peut avancer de plus raisonnable et cependant ce n'est rien dire, parce qu'il est non seulement possible, mais aussi très apparent que les Cometes n'envoyent sur la terre ni qualité, ni matiere capables d'une grande action, et que dans les choses où il n'y a point plus de raison d'un côté que d'autre, le tort est toujours plutôt du côté de ceux qui affirment, que du côté de ceux qui suspendent leur jugement. Si bien que n'y ayant aucune raison positive qui nous porte à croire l'influence des Cometes et y en ayant au contraire plusieurs qui nous portent à la rejeter, ceux qui prennent le premier parti ont tout le tort de leur côté.

Je vous prie, Monsieur, de bien prendre garde que je viens de distinguer les qualitez produites par les Cometes d'avec les corpuscules qu'elles envoient, pour m'accommoder à la Philosophie de l'Université, et de peur que vous ne veniez à croire que mes objections ne seroient d'aucune force si je supposois les principes ordinaires touchant la propagation des accidens. Pour prevenir cela je declare icy qu'encore que dans toute la suite de cet escrit je ne refute les influences des Cometes, que sous l'idée d'atomes et de corpuscules, je pretends neantmoins que mes raisons doivent avoir la même force contre des influences, qui consisteroient en pures qualitez distinctes de la matiere. Et même dans le cas present j'aurois beaucoup plus d'avantage contre un Peripateticien, parce que s'il veut raisonner consequemment, il est obligé de dire que dés que la Comete n'est plus, les qualitez malignes qu'elle avoit produites au dehors, sont entierement destruites par les formes substantielles de chaque sujet, qui

17. C. J'ai fait cette distinction afin de m'accommoder.

20. C. que vous ne vinssiez.

30. A. il est obligé, s'il veut raisonner consequemment, de dire.

ne souffrent, selon lui, aucune qualité étrangere, qu'autant
 35 de tems que la cause qui a introduit par violence cette
 qualité étrangere, la maintient et la conserve. D'où il
 resulte manifestement que rien de tout ce qui arrive après
 la destruction de la Comete ne peut être produit par les
 qualitez de la Comete, mais tout au plus par les atomes
 40 qu'elle a repandus deça et dela.

Outre que l'experience nous faisant voir que les qua-
 litez des corps ne se produisent que dans un certain
 espace qu'on appelle *la sphere de leur activité*, il est aussi
 absurde dans les principes d'Aristote, de dire que la
 45 Comete communique ses qualitez à tout le tourbillon du
 soleil, qu'il est absurde de le dire dans les principes des
 autres Philosophes; puis que les Sectateurs d'Aristote
 sont obligez de reconnoitre que ce qu'ils appellent de purs
 accidens n'a pas moins de peine à se repandre à la ronde,
 50 que les ecoulemens d'atomes, en quoi les autres Sectes
 font consister la production des qualitez corporelles.

XVI

II^e RAISON : *Que si les Cometes avoient la vertu de produire
 quelque chose sur la terre, ce pourroit être tout aussi bien
 du bonheur que du malheur (1).*

On peut dire en second lieu, que supposé que les Co-
 metes repandent jusques sur la terre des corpuscules

41. Toute la fin de ce §, depuis Outre que l'experience, n'est pas
 dans A.

2. C. beaucoup de corpuscules.

(1) « Ceux qui pretendent que ces Etoiles cheveluës sont toujours
 accompagnées de quelques grands malheurs n'ont pour preuves que

capables d'une grande action, il n'y a pas plus de raison à soutenir qu'ils doivent produire la peste, la guerre, la
 5 famine, qu'à soutenir qu'ils doivent produire la santé, la paix, et l'abondance, parce que personne ne connoit la nature de ces corpuscules, la figure, le mouvement, ou les autres qualitez de leurs parties. Et en effet y a-t-il plus de bon sens à soutenir que la presente Comete qui
 10 ne peut empêcher un froid excessif pendant qu'elle se montre tout entiere, causera la guerre trois ans après qu'elle ne sera plus ; parce qu'échauffant la masse du sang, elle rendra les hommes plus prompts ; qu'à soutenir qu'elle entretiendra la paix, parce que rafraîchissant
 15 la masse du sang elle rendra les hommes plus sages ?

Ouy, me dira-t-on, il y a plus de bon sens dans le premier parti que dans l'autre ; car il est plus apparent que la matiere grossiere qui nous vient des extremités du
 20 tourbillon du soleil, n'étant pas proportionnée aux corps terrestres, fait toutes choses de travers parmi nous, qu'il n'est apparent qu'elle y apporte ou qu'elle y conserve des dispositions favorables. Il est fort probable qu'elle aug-

18 A. que cette matiere grossiere qui nous vient des extremités du tourbillon, où elle avoit été releguée comme une lie.

quelques inductions ; mais par une mesme sorte de raisonnement, je pourrois conclure que les Cometes annoncent toujours quelque grand bonheur à la Terre. Il y a plus de quinze cens ans, au raport d'Origene, que le Philosophe Charemon fit un Livre des Cometes, dans lequel il remarquoit que toutes les Etoiles cheveluées avoient toujours presagé quelque bonheur. » (Comiers, *Mercur de France*, Janvier 1681, p. 137-8.)

Après avoir cité un grand nombre d'événemens heureux arrivés à la suite des Cometes, il conclut :

« Enfin pour ne pas faire l'Histoire générale des Cometes, on peut conclure aussitost qu'elles sont des presages heureux autant que malheureux ; ou plustost on doit conclure que puis qu'elles sont suivies tantost de quelque bonheur, tantost de quelque malheur, elles ne presagent rien du tout et sont tout à fait indifférentes. » (*Ibid.*, p. 144.)

mente le froid en hyver et la chaleur en été, parce qu'étant plus difficile à ebranler, elle doit augmenter le
 25 froid et le repos, lorsqu'il n'y a pas de force pour la mettre en mouvement, et qu'étant une fois échauffée, elle doit avoir beaucoup plus de chaleur que les matieres subtiles, d'où vient que le fer rouge brule bien plus que la flamme d'esprit de vin, et que le feu est plus violent lors que le
 30 froid est extrême, car il y a beaucoup d'apparence que le froid dispose le bois de telle sorte, que les parties que le feu en detache à chaque fois sont plus massives.

Mais je repons que ce sont toutes conjectures en l'air, et qu'on en peut faire d'aussi vrai-semblables en prenant
 35 le contre-pied. Qui m'empêchera de dire que cette matiere grossiere epaisissant l'air et facilitant la condensation des vapeurs, doit diminuer le froid et le chaud selon la saison où l'on se trouve : le froid, parce qu'il n'est jamais plus violent que lors que l'air est le plus serain et le plus
 40 pur (a) ; le chaud, parce qu'il n'est jamais plus insupportable que lors que le soleil darde ses rayons sur nous, sans rencontrer aucune nûe, et parce que les pluyes qui naissent de la condensation des vapeurs, rafraichissent extremement l'air? Je puis supposer encore, que cette
 45 matiere grossiere venant à se precipiter, est un ferment et une graisse qui doit rendre la terre fertile, comme ces corpuscules que le Nil laisse dans les lieux qu'il a inondez. Un autre dira avec autant de raison qu'à la verité cette matiere grossiere cause un froid piquant qui purifie l'air
 50 de toute semence de maladie ; mais qu'elle se subtilise

(a) *Et positas ut glaciè nives, puro numine Jupiter.*
 (Horat., Od. 10, l. 3.)

29. A. A quoi on pourroit ajouter. que c'est apparemment la raison pour laquelle le feu est plus violent.

30. A. y ayant apparence que le froid.

40. A. La citation d'Horace est dans le texte.

peu à peu, le plus grossier tombant à terre comme un sediment gras et plein de principes de fecondité, pendant que le reste ne retient que la solidité necessaire pour pouvoir temperer la chaleur de tems en tems, par la condensation des nûes, et par des pluyes egalement salutaires à la santé et à la recolte.

Peut-on empêcher un autre de dire que cette matiere crasse a bien le loisir de se filtrer et de se subtiliser avant que de venir à nous, puis qu'elle fait un trajet de plusieurs millions de lieües, et que s'il luy reste encore de quoi epaissir nôtre air, cela doit être conté pour un de ces broüillards qui durent quelquefois sept ou huit jours sans consequence, ou pour une de ces pluyes qui troublent l'eau des rivieres pour quelque tems, sans qu'on remarque que les poissons s'en portent moins bien ?

XVII

III^e RAISON : *Que l'Astrologie qui est le fondement des predictions particulieres des Cometes, est la chose du monde la plus ridicule (1).*

Je dis en troisieme lieu que le detail des presages des Cometes ne roulant que sur les principes de l'Astrologie,

59. A. plus de 16 millions de lieües.

61. C. compté comme l'un de ces broüillards.

63. C. ou comme l'une de ces plüies.

65. A. ajoute la phrase suivante à la fin du § XVI de B : Pourquoi dirait-on que nôtre air garde des 3. et 4. ans de suite cette lie dont une Comete le barbouille, puis que nous voyons constamment que les eaux des rivieres les plus troubles se clarifient en peu de jours ?

(1) Cf. Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, 2^e partie. *Réfutation de l'Astrologie judiciaire, particulièrement p. 252 sqq.*

Petit s'autorise aussi de l'exemple de l'Astrologie judiciaire et de ses

ne peut être que très ridicule, parce qu'il n'y a jamais eu rien de plus impertinent, rien de plus chymérique que
 5 l'Astrologie, rien de plus ignominieux à la nature humaine, à la honte de laquelle il sera vray de dire éternellement, qu'il y a eu des hommes assez fourbes pour tromper les autres sous le pretexte de connoître les choses
 10 du ciel, et des hommes assez sots pour donner creance à ces autres là, jusques au point d'eriger la charge d'Astrologue en titre d'Office, et de n'oser prendre un habit neuf ou planter un arbre sans l'approbation de l'Astrologue (a).

Voulez vous savoir d'un homme de cette profession,
 15 quels sont en particulier les presages d'une telle ou d'une telle Comete! (1) Il vous repondra que la vertu particu-

(a) *Mr. Bernier : Relat. du Mogol.*

fraudes niaises pour prouver la vanité de la croyance aux presages des Cometes. Bayle reprend son argumentation, mais il en profite pour ruiner la doctrine du Consentement universel et sa discussion prend ainsi une portée philosophique bien autrement importante.

(1) « Mais l'Astrologie est un vil amusement, une vaine observation indigne d'un Homme de bon sens et punissable dans la personne des Chrestiens, qui, en voulant sonder les secrets de l'avenir, entreprennent, selon Tertullien, de voler la Divinité.

Il suffit, pour détruire les presages des Astrologues, d'en rapporter icy quelques uns. *Les Comètes*, disent-ils, *estant dans le signe du Bélier, malheur à l'Orient*; mais chaque Païs est oriental à l'égard d'un autre. *Si elles se font voir au signe du Taureau, malheur à l'Occident et au Septentrion*, etc. *Si elles vont contre l'ordre des signes, elles présagent l'établissement de nouvelles Loix. Si elles paroissent au milieu du Ciel, elles annoncent l'accroissement d'un Royaume. Si elles sont près de Saturne elles engendrent la peste, la stérilité, les trahisons; proches de Jupiter, elles causent des changemens de Loix et la mort des Pontifes; proche de Mars, elles donnent le signal a de sanglantes guerres; et proche de Mercure qui avec son Caducée et ses Talonnieres estoit le Messager des Dieux, elles découvrent les secrets des Souverains d'icy-bas.*

Ce sont là les beaux raisonnemens et les eclatantes folies des Astrologues. Si ce n'estoit pas leur faire trop d'honneur que de les réfuter, il ne faudroit que leur demander s'il y a quelque apparence de croire que les Planetes ayent les vertus qu'ils leur attribuent, parce que les Anciens leur ont donné à leur fantaisie des noms de Divinitez feintes,

liere d'une Comete dépend de la qualité du signe, et de la maison, où elle a commencé d'être veüe, comme aussi de l'aspect où elle a esté avec les Planetes. Que c'est à cette
 20 situation qu'il faut regarder principalement pour bien faire l'Horoscope d'une Comete (1), à quoi on ajoute la consideration des signes par où elle passe successivement. Là dessus il vous apprendra qu'il y a des signes masculins et des signes féminins, qu'il y en a de terrestres et
 25 d'aqueux, de froids et de chauds, de diurnes et de nocturnes, etc. ; que chaque Planete domine sur une certaine portion de la terre, et sur une certaine espece de gens et de choses (2) ; Saturne, par exemple, sur la Baviere, la Saxe

21. C. l'on.

qui n'avoient elles-mêmes ces qualitez que dans la fausse opinion de leurs Adorateurs. La Planete de Mars porte le nom du Dieu de la Guerre, et par conséquent elle a la vertu de présider à la guerre, mais on luy pouvoit donner le nom de Minerve et alors elle eust présidé à la Paix, ou du moins aux Beaux Arts qui se cultivent pendant la Paix. » (Comiers, *Disc. sur les Comètes. Mercure galant*, Janvier 1681, p. 151).

(1) *Horoscope*, le degré de l'ascendant, ou l'astre qui monte sur l'horizon en certain moment qu'on veut observer pour prédire quelque événement, comme la qualité du temps qu'il fera, la fortune d'un homme qui vient au monde. Mercure et Venus étoient dans l'*horoscope*.

On appelle aussi *horoscope*, cette figure ou thème celeste contenant les douze Maisons dans lesquelles on marque la disposition du Ciel et des Astres en un certain moment pour faire des prédictions. On dit tirer l'*horoscope*. On appelle aussi cela *Dresser une nativité*, quand il s'agit de predictions sur la vie et la fortune des hommes, car on fait aussi les *horoscopes* des villes, des Estats, des grandes entreprises, etc. (*Dictionnaire de Furetière*, éd. de 1694).

(2) « Ils ont départy comme bon leur a semblé toute la terre, de la maniere la plus extravagante qu'on puisse imaginer. Ils assujettissent à Saturne la Baviere, la Saxe, l'Espagne, une partie de l'Italie, les Juifs, les Maures, Constance, Ravenne, Ingolstad et autres villes, Peuples et Provinces. A Jupiter la Perse, la Hongrie, partie de la France, Babylone, Cologne, etc. ; à Mars tout le Nord, une partie de l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Lombardie, Padoüe, Ferrare, Cracovie, etc. A Venus, l'Arabie, l'Autriche, la Pologne, la Suisse, etc. A Mercure, la Grece, l'Egypte, la Flandre, Paris, etc. » (Petit, *Diss. sur les Com.*, p. 109).

« Quant aux maisons... c'est une division qu'ils font de tout le Ciel

et l'Espagne, sur une partie de l'Italie, sur Ravennes et
 30 sur Ingolstad, sur les Maures et sur les Juifs, sur les
 etangs, les cloaques et les cimetières, sur la vieillesse, sur
 la rate, sur le noir et le tanné et sur l'aigre ; car il n'y a
 pas jusqu'aux couleurs et aux saveurs qu'on ne leur par-
 tage. Il ajoutera que les signes et particulièrement ceux
 35 du Zodiaque ont aussi leurs departemens marquez sur le
 globe de la terre, pour y exercer leur vertu : le Belier,
 par exemple, domine sur toutes les choses assujetties à la
 Planete de Mars son hôte (car vous remarquerez que
 chaque Planete a son logis arrêté dans un certain signe)
 40 qui sont le Nord, une partie de l'Italie et de l'Allemagne,
 l'Angleterre et la Capitale de Pologne, le foye, le fiel, les
 soldats, les bouchers, les sergents et les bourreaux, le
 rouge, l'amer et le mordicant. Et outre cela il regne sur
 la Palestine, sur l'Armenie, sur la mer rouge, sur la Bour-
 45 gogne, sur les villes de Mets et de Marseille. Il vous dira

31. A. sur les etangs, cloaques et cimetières.

en douze autres parties, mais bien différentes des douze signes... Ce n'est qu'une division de l'Hemisphère superieur (c'est-à-dire de la moitié du Ciel, qui est sur chaque horizon) en six ; et de l'autre moitié qui est au-dessous de nous et qui fait la nuit en six autres parties. Et cette division se fait par trois ou quatre diverses manieres, suivant qu'il a plu à quelques Auteurs Anciens et Modernes, qui ont chacun fait un secte à part... Ces divisions s'appellent donc les 12 maisons dont les six premières sont sous nostre Hemisphère et commencent vers l'Orient : les autres six sont au-dessus, la septiesme commençant vers l'Occident, la dixiesme estant au midy, et la douziesme finissant à l'Orient. L'Horoscope à parler proprement est donc le vray point ou degré du Zodiaque, qui se trouve monter en l'Orient au tems et au moment que l'on dresse la Figure sur laquelle on veut porter le jugement ou de la personne naissante, ou de la Comete qui paroist, ou du Royaume qui s'establit ou de la ville ou de la Maison, ou de la Navire qu'on bastit, de la Religion qu'on embrasse, de l'Escolier qui va au College, du Soldat qui prend les armes, du Marchand qui s'embarque, de l'habit que l'on prend, du Malade qui se met au lict, ou de tout ce qu'il vous plaira : parce qu'on fait l'Horoscope de toutes choses, mesmes celui du Monde, des Religions et des Monarchies. » (Petit, *Diss. sur les Com.*, p. 128).

de plus qu'il y a 12 maisons à considerer dans le Ciel (1), dont chacune a ses fonctions particulieres et appartient à une certaine Planete : car, par exemple, la premiere maison se raporte à la vie et à la complexion du corps et la
 50 derniere aux ennemis, à la prison et à la fidelité des Domestiques. Mercure se plait dans la premiere plus que toutes les autres Planetes, et repand de là une vie heureuse et une forte complexion. Venus se plait dans la cinquieme, où elle promet de la joye par les enfans.

55 Cela posé avec plusieurs autres remarques de même nature, l'Astrologue vous dira à quel pays et à quelles gens ou à quelles bêtes la Comete en veut principalement, et de quelle sorte de maux elle menace. Dans le Belier (2), elle signifie de grandes guerres, et de grandes mortalitez,

(1) Cf. sur les Prédications des Astrologues et les « Maisons », Bernier, *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, 2^e partie, p. 250 et 255.

(2) « Pour les signes, ils avancement donc que les Cometes dans le Belier signifient de grandes guerres, effusions de sang, mortalité et abaissement des grands, eslevations de Personnes basses, maladies, secheresses, etc. Au Taureau de mesme avec grands froids, tremblemens de terre et renversemens de Villes. Dans les Gemeaux, tonnerres, famines, morts de jeunes gens, changemens de Religion, incendies. Dans le Cancer, force rebellions, contre les Princes et les Seigneurs, grande abondance de vermine pour gaster tous les biens de la terre et famine en suite. Dans le Lyon, tous les mesmes maux et plus encore la rage des loups, des chiens et autres bestes. Dans la Vierge, des Concussions, Vexations de gens de bien, emprisonnemens, morts de femmes et avortemens dangereux, etc. Si les signes et les constellations par où passent les Cometes sont de forme humaine, comme les Gemeaux, la Vierge, l'Orion et autres, c'est aux hommes qu'elles en veulent ; si c'est par les bestes, comme le Taureau, le Belier et autres, c'est à leur espèce, etc. (Cf. Mizauld, *Cometographia, item Catalogus cometarum usque ad annum 1540 visarum cum portentis et eventis quæ seculi sunt*. Paris, 1549).

Mais d'où ont-ils pris tant de bagatelles pour la signification des signes ? et qui leur a donné ces proprietés et ces différences des masculins et de féminins ? de mobiles, fixes et le reste ? Si c'est à cause de leur Figure humaine ou de bestes, Aquatique ou terrestre, tout cela est arbitraire. Et l'on pourroit mettre le Taureau où l'on a mis les Poissons et les Gemeaux à la place du Lyon, sans changer pour cela la Figure ou la situation des Estoiles, qui ne ressemblent pas plus à l'une qu'à l'autre. » (Petit, *Diss. sur les Com.*, p. 114).

- 60 l'abaissement des grands, et l'élevation des petits, des secheresses epouvantables pour les lieux soumis à la domination de ce signe. Dans la Vierge elle signifie des avortemens dangereux, des maltotes, des emprisonnemens, la sterilité et la mort de quantité de femmes. Dans
- 65 le Scorpion ce sont outre les maux precedens, des reptiles et des sauterelles innombrables. Dans les Poissons, des disputes sur des points de foi, des apparitions epouvantables dans l'air, des guerres et des pestes, et toujours la mort des grands.
- 70 S'il arrive par malheur que les Cometes passent par des signes de figure humaine, comme sont les Gemeaux, la Vierge, l'Orion, etc. c'est aux hommes qu'elles s'en veulent prendre (1). Si elles passent par les signes du Belier,

(1) Plusieurs disent que les Cometes participent de la nature et ont les mesmes effets que les Planetes et Estoiles auprès desquelles elles roulent. Ainsi les Cometes proches de Saturne engendrent peste, trahisons et sterilité; près de Jupiter : changement de loix et mort de Pontifes; près de Mars : guerres sanglantes; près du Soleil : guerres universelles; près de la Lune : inondations; près de Venus et près de la Couronne, menacent les Souverains; près de Mercure, découvrent les secrets; près de l'Estoile *Lira*, presagent rejouissance aux Nobles; près le Serpent et le Scorpion, causent la peste et font des tremblemens de terre; en un signe fixe, presagent servitude et desolation, dans les constellations d'Andromede ou de la Cassiopée. Et tempestes, inondations et combat naval dans le Fleuve celeste *Eridanus* ou dans le vaisseau des Argonautes. Je crois même qu'on trouve des Mathematiciens qui disent que ces interpretations sont ensuite du Premier chapitre de la genese, où il est dit que mesmes les Astres ordinaires sont mis au Ciel en signes de choses avenir, comme l'explique Eusebe de Cesarée au 9^e chapitre du 6^e livre de la Preparation Evangelique ». (Comiers, *La nature et presage des Cometes*, p. 360).

Ailleurs il reprend l'idée avec une ironie assez plaisante : « La Comete ayant été stationnaire dans le signe du Bélier, malheur sur les Bêtes à cornes et principalement sur les moutons et brebis... Mais pour toutes ces raisons, il semble que peu de personnes soient exemptes de ses menaces, puisqu'au 17 Decembre 1664 elle a croacé avec le Corbau, le 21 a rampé avec l'Hydre, le 22 a fait l'Argonaute, le 28 a chassé avec le Chien, le 29 a couru avec le Lievre, le 30 a accompagné l'Orion, le Gendarme celeste. Le 1^{er} Janvier 1665, s'est étouffé comme un roy d'Ecosse dans la Malvoisie et a fait l'yvrongne avec l'Eridanus, avec le

du Taureau, du Cygne, de l'Aigle, des Poissons, c'est aux
 75 animaux de cette espece qu'elles en veulent, et si les
 signes sont masculins ce sont les males qui en patissent,
 s'ils sont feminins ce sont les femelles. Si les Cometes
 passent par les parties honteuses de quelque constellation
 c'est un facheux presage pour les impudiques. Si la
 80 Comete est Saturnienne par sa situation, ou par son
 aspect, elle produit tous les mechans effets de Saturne,
 la jalousie, la melancolie, les defiances et les terreurs. Si
 elle est dans la seconde maison qui est celle des richesses,
 elle traverse le gain, et faire faire des vols et des banque-
 85 routes, et ainsi du reste, car en general un Astrologue
 juge de la vertu d'une Comete par les reigles selon les-
 quelles il pretend que tel ou tel signe dans une telle
 maison, et dans un tel aspect presage ceci ou cela à telle
 ou a telle chose (a).

90 Rarement fait-on signifier quelque bonheur aux Co-
 metes. Il y eut neantmoins un Astrologue Suisse, qui
 ayant remarqué en 1661 qu'une Comete avoit passé par
 le signe de l'Aigle, et qu'elle étoit venue mourir à ses
 pieds, assura que cela presageoit la ruine de l'Empire
 95 Turc par celui d'Allemagne, ce que l'evenement a si peu
 justifié, que deux ans après les Turcs penserent prendre
 toute la Hongrie, et eussent apparemment envahi toutes
 les terres hereditaires de la maison d'Autriche, si le
 secours que le Roy envoya à l'Empereur, ne l'eût mis en

(a) Voyez *M. Petit, Dissertat. sur les Cometes, p. 95.*

Nectar et l'Ambrosie de ce fleuve celeste. Le 5 a ôté la cataracte à la
 Baleine et depuis le 14 Janvier garde dans Aries comme un autre Endi-
 mion, les moutons à la Lune. C'est pourquoy pour tout dire on la peut
 appeler Dame Gigogne, la grande afferée, maître *Zliborum*, maître
 empresse et maître *Fac totum* et luy dire comme Martial à Attalus :

Vis dicam quid sis? magnus es Ardelio. »

100 état de faire sa paix avec la Porte. Il en va des predic-
 tions des Astrologues, comme de celles des Poëtes : elles
 sont volontiers funestes les unes et les autres aux Otto-
 mans, mais sans aucune suite. Il y a plus d'un siecle
 que tous les Poëtes François nous chantent d'un ton
 105 d'oracle, que nos Roys iront detroner le grand Turc (1) et
 dresser des Trophées sur les bords du Jourdain et de
 l'Euphrate. Le redoutable Monsieur Des-Preaux qui
 s'étoit tant moqué de ces saillies, y est tombé lui même
 à la fin, avec son *je t'attens dans deux ans aux bords de*
 110 *l'Hellespont*, et il a été aussi faux Prophete que ses Con-
 freres.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que les Astrologues rai-
 sonnent sur de telles extravagances. C'étoit la même chose
 du temps de Pline (a) : *On pretend, dit-il, que ce n'est pas*
 115 *une chose indifferente, que les Cometes dardent leurs rayons*
vers certains endroits, ou reçoivent leur vertu de certains
astres, ou representent certaines choses, ou brillent en certaines
parties du ciel. Si elles ressemblent à une flute, leurs pre-

(a) *Lib. 2 ; cap. 25.*

112. A. Or ce n'est pas.

114. A. *La citation de Pline est en latin : Referre arbitrante (dit-il) in
 quas partes sese jaculetur, aut ejus stellæ vires accipiat quasque similitu-
 dines reddat, et quibus in locis emicet. Tibiarum specie, Musicæ arti porten-
 dere : Obscænis autem moribus, in reverendis partibus signorum, ingeniis et
 eruditioni si triquetram figuram quadratamve paribus angulis ad aliquos
 perennium stellarum situs edat. Venena fundere, in capite Septentrionalis,
 Austrinæve Serpentis.*

(1) Leibniz lui-même conseillait à Louis XIV la conquête de l'Em-
 pire ottoman. « C'était là le moyen le plus glorieux et le plus utile de
 se précautionner contre l'Empereur et de mortifier les ennemis de la
 France. La conquête d'une belle et grande partie de la terre habitée
 valait mieux, ce semble, que les misérables chicanes du côté des
 Pays-Bas et du Rhin pour quelques villes ou bailliages ». (Ernest
 Lavisse, *Hist. de France*, VII, II, p. 372.)

sages s'adressent à la musique ; quand elles sont dans les
 120 parties honteuses d'un signe, c'est aux impudiques qu'elles en
 veulent ; si leur situation fait un triangle ou un quarré equi-
 latéral à l'égard des étoiles fixes, c'est aux sciences et à l'esprit
 qu'elles s'adressent. Elles repandent des poisons quand elles
 se trouvent dans la tête du serpentaire boréal ou austral.

125 Considerez, je vous prie, Monsieur, si ce n'est pas
 avoir perdu toute honte, que de poser des principes de
 cette sorte. Quoi, parce qu'une Comete nous paroît
 repondre à certaines Etoiles qu'il a plû aux Anciens d'ap-
 130 peller le signe de la Vierge, pour s'accommoder aux fic-
 tions Poëtiques, qui portoient que la Justice, ou l'*Astræa*
Virgo, degoutée d'un monde aussi corrompu que le
 nôtre, s'en étoit envolée (a) dans le Ciel, les femmes
 seront steriles, ou feront de fausses couches, ou ne trou-
 veront point de maris ? Je ne voi rien qui soit plus mal
 135 lié que cela.

C'est un pur caprice qui a fait représenter ce signe
 sous la figure d'une femme, car au fond, il ne tient pas
 plus de la figure humaine, que d'une autre. Mais quand
 il seroit vrai qu'il tiendroit de la figure humaine, avons
 140 nous les yeux assez bons avec l'aide des meilleurs Teles-
 copes, pour discerner que c'est à une femme qu'il res-
 semble et non pas à un homme ? Et si nous pouvions
 porter notre discernement jusques là, pourrions-nous
 connoître que c'est la figure d'une fille plutôt que celle
 145 d'une femme ? Et enfin quand même nous pourrions
 faire toutes ces subtiles distinctions, et connoître claire-

(a) *Astræa Virgo, siderum magnum decus.*

(*Seneca in Octav.*)

132. C. s'en étoit allée au ciel.

133. A. soit en faisant de fausses couches, soit (ce qui est encore plus terrible) en ne trouvant point de maris.

ment qu'un certain nombre d'étoiles sont tellement situées qu'elles forment une figure de fille, s'ensuivrait il qu'elles communiqueroient à un corps éloigné peut être
 150 de trente millions de lieues, des influences contraires à la multiplication du genre humain ? On auroit incomparablement plus de raison d'avancer cette impertinence, que si un boulanger formoit la figure d'un homme, ou d'une
 155 femme sur un galeau, il le convertiroit en poison pour tous les hommes, ou pour toutes les femmes qui en mangeroient. Assurément ce que disent les Astrologues merite la censure qui se lit dans Pline contre une autre espece de menteurs, qu'avoir dit cela serieusement, c'est temoigner qu'on a un mepris extrême pour les hommes, et que l'impunité
 160 du mensonge est montée à un excès inexcusable (a).

Je ne m'amuserai pas à prouver ce que j'avance si fierement contre la vanité de l'Astrologie Judiciaire, car outre que vous ne doutez point de ce que je dis sur ce point là, je sai qu'il y a quantité de beaux Traitez connus
 165 de toute la terre, qui demontrent de la maniere du monde la plus convaincante la fausseté de cet art chymerique et imposteur. Je ne croi pas que jamais personne se soit mêlé d'ecrire contre les Astrologues, qui ne les ait accablez, et qui n'ait pu dire de cette matiere ce que les
 170 Romains disoient de l'Afrique, que c'étoit pour lui une moisson de triompbes. S'il y a quelque Autheur qui ait ecrit contre l'Astrologie sans la blesser à mort, il a fait assurement un exploit très difficile, et qui lui vaudroit

(a) *Hæc serio quemquam dixisse, summa hominum contentio est, et intoleranda mendaciorum impunitas (l. 37, ch. 2).*

150. C. une influence contraire.

151 A. J'aimerois autant dire que si un boulanger.

160. A. et cela avec plus de raison qu'un Grammairien dont parle M. de Balzac, ne le disoit des livres de Mrs. du Vair, et du Plessis. *Entret. 6, ch. 4.*

- une pension considerable sous un prince de l'humeur de
 175 l'Empereur Gallien, qui fit donner le prix du combat à
 un Cavalier, parce qu'étant entré en lice contre un Tau-
 reau, il l'avoit couru très longtems sans lui donner aucun
 coup, ce que Gallien (a) trouva d'une difficulté meri-
 toire.
- 180 Ainsi ce n'étoit pas la peine qu'un Genie aussi pro-
 digieux que le celebre Comte de la Mirandole, travaillast
 à confondre l'Astrologie : un esprit mediocre l'eust bien
 fait. C'étoit employer les fleches d'Hercule à tuer des
 petits oiseaux, comme faisoit Philoctete pendant le siege
 185 de Troye (b) et faire battre une aigle contre une mouche.
 Aussi est-il fort apparent que ce comte ne jugea l'Astro-
 logie digne de sa colere, que parce que toute absurde
 qu'elle est, les personnes du plus haut rang ne laissoient
 pas par leur exemple de luy donner une grande vogue :
 190 car ce sont toujours ces personnes là, qui sont les plus
 curieuses de l'avenir, leur ambition leur donnant une
 impatience extrême, de savoir si la fortune leur destine
 toutes les grandeurs qu'ils se souhaitent, et de posseder
 à tout le moins, par promesse, l'elevation où ils aspirent.
- 195 Il est fort vrai-semblable aussi que les Astrologues de ce
 tems là, attendirent que ce savant Adversaire fut mort,
 pour lui predire qu'il mourroit à 32 ans, qui fut toute la
 reponse qu'ils se sont vantez d'avoir opposée à ses livres,
 car il n'est pas fort seur de menacer avant coup ceux qui

- (a) *Toties taurum non ferire, difficile est.*
 (Trebell. Poll. in vit. Gall.).
- (b) *Venaturque aliturque avibus volucresque petendo,*
Debita Trojanis exercet spicula fatis.
 (Ovid., Metam., 13).

178. La citation de Trebell. Poll. est dans le texte de A.

185. A. c'étoit faire battre une aigle.

189. A. la grand'vogue.

191. C. leur ambition leur donne.

200 écrivent contre l'Astrologie. Témoin cet Astrologue qui
 assura le public que M. de Gassendi qui faisoit tant de
 l'entendu contre la Judiciaire mourroit vers la fin de
 juillet, ou au commencement d'Août 1650 et (a) qui eut
 la honte de voir qu'il se trouva guéri en ce tems là de la
 205 maladie, sur laquelle la prediction se fioit apparemment
 bien plus que sur la vertu des Astres (1).

XVIII

Du credit de l'Astrologie parmi les Anciens Payens.

Mais il ne sera pas inutile de faire voir qu'encore que
 l'Astrologie soit la plus vaine de toutes les impostures,
 elle n'a pas laissé de s'établir dans le monde une espece
 de domination. Il paroît par plusieurs passages de l'Écri-
 5 ture (b) que la Cour des Roys de Babylone étoit toute
 pleine d'Astrologues, qui semoient leurs predictions par
 tout, et flattoient leur nation de mille trompeuses espe-
 rances. Il y en avoit aussi beaucoup en Egypte. Ils infa-

(a) *Merin. Voyez M. Bernier : Abreg. de Gassendi, tom. 4, p. 489.*

(b) *Isaïe, ch. 44 et 47.*

(1) Petit, dans un long chapitre de sa *Dissertation sur les Comètes*,
 démontre l'*Extravagance de l'Astrologie judiciaire* (p. 134 sqq.).

« Personne n'ignore que l'Astrologie judiciaire n'est ny un Art ny une
 Science, puis qu'elle n'a aucun principe ny démontré ni plausible. Tous
 les Chrestiens demeurent d'accord qu'elle est contraire à la Religion et
 au Franc-Arbitre, parce qu'elle impose une fatalité indispensable aux
 actions des Hommes et les fait dépendre d'une imaginaire influence des
 Astres. Aussi l'Eglise ne permet l'usage de l'Astrologie qu'en ce qui
 peut servir à la Médecine, à la Navigation et à l'Agriculture. » (Comiers,
Disc. sur les Comet., Mer. de Fr., janvier 1681, p. 115).

tuerent (1) tellement la ville de Rome, qu'il falut que l'autorité du Prince reprimast ce grand abus. Mais l'arrêt de leur bannissement étoit si mal executé, que cette negligence a fait dire à un Historien, *qu'on chasseroit toujours les Astrologues et qu'on les retiendroit toujours* (a). Ce n'est pas que la fausseté de leurs predictions ne les deust suffisamment decrier, car le seul Empereur Claude qu'ils menaçaient incessamment de l'heure fatale, les avoit fait mentir tant de fois que Seneque (b) introduisit Mercure priant la Parque de vouloir bien permettre que les Astrologues dissent enfin la verité. Mais que voulez vous? les hommes aiment à être trompez, et pour cela ils oublient aisement les beveües des Astrologues, et ne se souviennent que des rencontres où leurs predictions ont passé pour veritables.

C'est ce qui a été fort bien remarqué par Henri le Grand (2). Il ne se passoit point d'année, ni de mois où les

(a) *Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax, quod in civitate nostra et vetabitur semper et retinebitur.* (Tacit., J. 1, Histor.)

(b) *Patere mathematicos aliquando verum dicere, qui illum postquam Princeps factus est, omnibus annis, omnibus mensibus, efferunt.* (De morte Claud. Cæsar.)

17. A. La citation de Sénèque est dans le texte.

24. C. (Voyez le Journal du Marechal de Bassompierre, p. m. 241.)

(1). *Infatuer.* Se laisser coëffer, prévenir par quelqu'un, par l'apparence d'un grand mérite. Ces nouvelles opinions sont propres à infatuer les ignorans. On s'infatuë de cent opinions erronnées par la préoccupation. Ce mot vient du latin *infatuare* qui signifie rendre fol, mettre une personne hors de son bon sens. (Diction. de Furetière. Ed. 1694.)

(2) « Je ne vous parle pas du bon mot de Henri IV, car je l'ai rapporté sans citer personne, ce qui a pû vous persuader que je manquais de preuve imprimée. Il est pourtant vrai que je l'avois lû dans un Ouvrage dont l'Auteur avoit ouï dire cela à ce grand Prince. Il y a trente ans que tous les Astrologues, et Charlatans, qui feignent de l'être, me predisent chaque année que je cours fortune de mourir : et en celle que je mourrai on remarquera tous les presages qui m'en ont averti en icelle, dont

Astrologues n'annonçaissent la terrible menace de sa mort. *Ils diront vrai enfin* (dit un jour ce prince) *et le public se souviendra mieux de la seule fois où leur prediction aura été vraie, que de tant d'autres où ils ont prédit à faux.*

- 30 C'est aussi ce que quelqu'un a remarqué touchant les oracles de Delphes. On aprenoit par cœur ceux qui avoient prédit la vérité, et on en parloit partout, mais on oublioit, ou bien on passoit sous silence ceux qui avoient prédit le contraire, car les Partisans d'Apollon
- 35 faisoient valoir en toutes rencontres le peu d'oracles où où il ne s'étoit point trompé, et ne disoient mot du grand nombre de ses fausses Propheties. Pour ceux qui meprisoient les oracles, ils ne se soucioient de parler ni des véritables ni des faux, à la reserve d'un petit nombre
- 40 de personnes qui étoient peut être de l'humeur d'un illustre Philosophe Grec nommé Oenomanus, qui ayant été souvent trompé par les reponses d'Apollon, fit (a) par depit une compilation fort ample de ses oracles, dont il refuta les sottises et les faussetés. Tel étant l'esprit de
- 45 l'homme, il ne faut pas trouver etrange que les Astrologues se soient maintenus, contre les ordres de les chasser que l'on donnoit de tems en tems et contre les mauvais offices qu'ils se rendoient à eux mêmes en pre-disant des choses qui n'arrivoient pas. Il faut s'étonner
- 50 plutôt de ce que l'esprit de l'homme est assez faible pour se laisser tromper par des gens qui se trompent eux

(a) Euseb., *Præparat. Evangel.* (Lib. 5, cap. 10).

41. C. Oenomaus.

l'on fera cas et on me parlera de ceux qui sont venus les années precedentes ». Bassompierre, *Journ. de sa vie*, tome I, page 241, édit. de Holl. 1666.) (*Contin. des Pensées div.*, § XLI).

mêmes tous les jours, et c'est aussi ce qui a paru fort etonnant à un illustre Romain (a), qui avoit veu arriver à Pompée, à Crassus et à César tout le contraire de ce
 55 que les Astrologues leur avoient predict. Qu'il y a peu de gens qui fassent la reflexion de cet honnête homme qui remercioit la belle Daphné, de l'avoir delivré de la superstition des Oracles d'Apollon, en faisant echoüer les entreprises amoureuses de ce Dieu, qui se vançoit
 60 tant de connoitre l'avenir (1) ! Mais laissons à part toutes ces moralitez, et contentons nous de dire que l'Antiquité Payenne s'est etrangement laissé jouer aux Astrologues.

(a) *Quam multa ego Pompeio, quam multa Crasso, quam multa huic ipsi Cæsari a Calidæis dicta memini, neminem eorum nisi senectute, nisi domi, nisi cum claritate esse moriturum : ut mihi permirum videatur, quemquam exstare qui etiam nunc credat iis quorum prædicta quotidie videat re et eventis refelli. (Cicero, lib. 2 de Divin.)*

55. A. Comme il parle beaucoup mieux sa langue, que je ne parle la mienne, je suis seur que c'est vous faire plaisir que de vous rapporter ses propres paroles. Les voicy : *Quam multa, etc.*

57. C. qui louoit la belle Daphné, d'avoir refuté dans sa Relation.

(1) « Vous m'avez trouvé blâmable d'avoir rapporté sans aucune citation la raillerie contenuë dans le remerciement qui fut fait à la belle Daphné... Je vous avouë ingenuement mon ignorance, je ne savais cela que pour l'avoir lû dans un Ouvrage de l'Abbé Cotin (*Œuvres galantes, tom. I, p. 231*), et vous pouvez bien juger qu'un tel nom mis à la marge n'eût pas donné un grand relief à cette pensée... Il n'avoit pas tort de comparer les oracles d'Apollon aux propheties des Astrologues. Les mêmes defauts se trouvent dans ces deux especes de predictions, et si vous souhaitez des exemples par rapport à la première vous n'avez qu'à lire la 106^e lettre de la Mothe le Vayer, le livre de M. Van Dale de *Oraculis Ethnicorum*, et celui de M. de Fontenelle. » (*Contin. des Pensées div.*, § XLVIII).

XIX

Du credit de l'Astrologie parmi les infideles d'aujourd'huy.

Les Mahometans et les Payens d'aujourd'huy font encore pis. Monsieur Bernier nous assure dans sa curieuse Relation des Etats du grand Mogol, que la plus part des Asiatiques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire qu'ils consultent les Astrologues dans toutes leurs entreprises. Quand deux armées sont prêtes à donner bataille, on se donne bien garde de combatre, que l'Astrologue n'ait pris et determiné le moment propice pour commencer le combat. Ainsi, lors qu'il s'agit de choisir
 10 un General d'Armée, de depecher un Ambassadeur, de conclurre un mariage, de commencer un voyage, ou de faire la moindre chose comme d'acheter un Esclave, et vêtir un habit neuf, rien de tout cela ne se peut faire sans l'arrêt de Mr. l'Astrologue.

15 Les voyages de Mr. Tavernier (a) nous apprennent à peu près les mêmes choses touchant les Perses, qu'en general ils tiennent les Astrologues pour des gens illustres ; qu'ils les consultent comme des oracles ; que le Roy en a toujours trois ou quatre auprès de sa personne pour
 20 lui dire la bonne ou la mauvaise heure ; qu'on vend tous les ans en Perse un Almanach plein de predictions sur les guerres, sur les maladies, et sur les disettes, avec des

(a) *I. partie, liv. 5, ch. 14.*

1. A. les Payens et les Mahometans.

15. Le § : « Les voyages de M. Tavernier », jusqu'à : « Les Relations de la Chine », a été ajouté dans B.

remarques sur les tems qui sont bons à se saigner, à se purger, à voyager, à s'habiller de neuf, et à d'autres choses
 25 de cette nature ; que les Perses donnent une entiere creance à cet Almanach, de sorte que qui en peut avoir un, se gouverne en toutes choses selon les reigles. Cela
 ra si loin qu'en l'an 1667 (b), le Roy de Perse Cha-
 Sephi II du nom ne pouvant retablir sa santé par toute
 30 l'industrie de ses Medecins, on crut que les Astrologues en étoient la cause pour n'avoir pas seu prendre l'heure favorable, lors que le Roy fut élevé sur le throne. Et là
 dessus ce fut à recommencer ; car les Medecins et les Astrologues joints ensemble étant convenus d'une heure
 35 propice, on ne manqua pas de refaire toutes les ceremonies du couronnement, et il fut même trouvé à propos de changer le nom du Roy. Les Medecins de la Cour furent la principale cause de toute cette Comedie, parce
 que craignant la disgrace où quelques uns de leur Corps
 40 étoient déjà, ils s'aviserent de justifier la Medecine au depens de l'Astrologie, et d'asseurer que la maladie du Roy et la disette qui affligeoit le Royaume en même tems, venoient de la faute des Astrologues, ce qu'ils
 s'offrirent de prouver pretendant être aussi habiles qu'eux
 45 dans la connoissance de l'avenir. Leur proposition ayant plu au Roy et à son Conseil, on ordonna une Consultation d'Astrologues et de Medecins pour trouver une heure favorable à un second couronnement. L'agreable
 sujet que c'eust été pour Moliere qu'une consultation
 50 entre des Astrologues et des Medecins pour le bien public d'un grand Royaume ! Combien de railleries n'eust il pas imaginé en voyant la Medecine appeller l'Astro-

(b) *Ibid.*, ch. I.

49. C. que c'eût été à Moliere.

logie à son secours ! Mais en Perse ce n'est point matière de raillerie. Un homme qui se vante de connoître
 55 l'avenir, s'y rend maître de la conduite du Roy. Une figure de Géomance fut cause que le grand Cha-Abas (a). tout plein d'esprit et tout courageux qu'il étoit, demeura trois jours aux portes d'Ispahan, sans oser mettre le pied dans la ville.

60 Les Relations de la Chine (b) nous apprennent que toutes les affaires de l'Empire s'y résolvent sur des observations Astronomiques, l'Empereur ne faisant rien sans consulter son thème natal et qu'il y a des personnes dont l'emploi consiste à contempler les Astres toute la
 65 nuit de dessus une montagne pour pouvoir rendre raison à l'Empereur de leurs mouvemens et de leurs significations. Les Chinois deferent beaucoup à ce rare precepte d'Astrologie, qu'il ne faut point se purger pendant que la Lune est dans le signe du Taureau, parce que cet
 70 animal étant un de ceux qui ruminent, il seroit à craindre que la médecine ne remontast hors de l'estomac. C'est bien la plus pitoyable imagination qui puisse venir dans l'esprit d'un homme, car outre que le signe du Taureau n'a pas plus de relation, ni plus de conformité avec
 75 l'animal que nous appelons ainsi, qu'avec un arbre, et qu'il y auroit autant de raison de donner le nom et la figure d'un Saint à chaque signe comme quelques uns (c)

(a) *Pietro della Valle, lett. 6.*

(b) *Voyez l'Ambarbad. de la Compagn. Holland., part. 2, ch. 2.*

(c) *Julius Schillerus Augustanus J. C. in Cælo stellato Christiano* (1).

58. C. sur une montagne.

67. A. Ce sont les Chinois qui ont débité ce rare precepte.

71. C. de l'estomac.

(1) Le P. Jules Schiller, Astronome du xvi^e siècle, vivait à Augsbourg. Il joignit à la nouvelle édition de l'*Uranometria nova* de son com-

ont fait, que le nom et la figure d'autre chose ; outre cela, dis-je, ne sait on pas que le signe du Taureau n'est plus dans la situation où il était autrefois ; et qu'ainsi
 80 lors que nous disons que le Soleil et la Lune sont dans le signe du Taureau, cela ne signifie pas qu'ils repondent aux étoiles du Firmament qui composent ce signe, mais qu'ils repondent aux points du premier mobile
 85 ausquels ces étoiles repondoient anciennement ? Les mêmes Chinois prétendent que ceux qui bâtissent, doivent éviter le quatrième degré du Scorpion, parce qu'une maison qui seroit bâtie sous un tel aspect, seroit fort sujette à se remplir de dragons, de scor-
 90 pions, et d'insectes. On pourroit croire sur ce fondement, qu'ils font l'Horoscope de leurs maisons, comme Tarrutius Firmanus fit l'Horoscope de la Ville de Rome : car n'en déplaise aux railleries de Ciceron (a), si les influences du ciel ont quelque vertu sur la nais-
 95 sance d'un homme, elles en peuvent avoir aussi sur la construction d'un Palais. On s'imagine dans le Japon, qu'il importe beaucoup pour la durée d'un édifice, et pour le bonheur de ceux qui doivent y demeurer, que lors qu'on commence de le bâtir, quelques uns se tuent
 100 eux mêmes en consideration de cette entreprise (b).

(a) *Etianne Urbis natalis dies ad vim stellarum et Lunæ pertinebat ? Fac in puero referre, ex qua affectione cæli primum spiritum duxerit : num hoc in latere aut in cæmento, ex quibus urbs effecta est, potuit valere ? (Cicero, l. 2 de Divin.)*

(b) *Voyez les nouvell. Relat. de Tavernier.*

82. A. ils ne repondent pas... mais aux points.

patriote Bayer le *Cælum stellatum Christianum* (1627) où il proposait de substituer aux dénominations empruntées à la mythologie païenne des noms tirés des Saintes Ecritures. C'est ainsi qu'il donne aux douze signes du Zodiaque les noms des douze Apôtres.

Les Tonquinois ont une certaine Idole à laquelle ils offrent plusieurs sacrifices quand ils veulent bâtir une maison. Si bien que dans les principes de ces gens là, les circonstances d'un bâtiment commencé ont de merveilleuses influences pour sa bonne fortune. Pourquoi donc leurs Astrologues ne pourroient ils pas deviner la bonne fortune d'une maison par le theme du Ciel, ou par l'ascendant sous lequel ont été posées les premières pierres ? Tous les peuples des Indes Orientales ont à peu près le même entêtement pour l'Astrologie que les Chinois.

XX

Du credit de l'Astrologie parmi les Chrétiens.

Mais qu'avons nous à faire de nous ecarter dans le Pays des Infidelles abrutis d'une infinité d'erreurs chymeriques, et de remonter au tems du vieux Paganisme, où il n'est pas étrange que l'Astrologie ait régné, puis que la superstition y étoit si prodigieuse, qu'on croyoit que les entrailles d'un veau apprenoient mieux quand il falloit donner bataille, que la capacité d'un Annibal, comme ce grand Capitaine (a) le reprocha de bonne grace au Roy Prusias. Il ne faut pas aller si loin pour trouver ce que nous cherchons : car n'a-t-on pas veu nôtre Occident parmi les lumieres du Christianisme tout infatué d'Horoscopes pendant plusieurs siècles ? Albert le Grand, Evesque de Ratisbonne, le Cardinal d'Ailly, et quelques autres n'ont

(a) Cicero, lib. 2 de Divinat.

ils pas eu la temerité de faire l'Horoscope de Jesus Christ,
 15 et de dire que les aspects des Planetes luy promettoient
 toutes les merveilles qui ont éclaté en sa personne : ce
 qui est visiblement faux, puis que les vertus et les miracles
 du fils de Dieu sont d'un ordre tout à fait surnaturel ?
 N'ont ils pas fait l'Horoscope non seulement des fausses
 20 Religions, mais aussi de la Religion Chrétienne, et jugé
 de la destinée de chacune par les qualitez de sa Planete
 dominante ? Car ils ont distribué les Planetes aux Reli-
 gions. Le Soleil est echeu à la Religion Chrétienne, et
 c'est pour cela que nous avons le Dimanche en singuliere
 25 recommandation ; que la Ville de Rome est Ville solaire
 et Ville sainte ; et que les Cardinaux qui y resident, sont
 habillez de rouge, qui est la couleur du Soleil (1). Avoir dit
 cela impunement, n'est-ce pas avoir vecu dans un siecle
 prevenu d'une grande foy pour l'Astrologie ? Combien
 30 pourrois-je nommer de Princes Chrétiens qui reigloient
 toutes leurs demarches sur l'avis de leurs Astrologues, un
 Mathias Corvin, Roy de Hongrie (a) qui ne faisoit rien
 que de leur consentement, un Louis Sforce, duc de
 Milan (b), qui ne commençoit aucune affaire qu'au tems
 35 qui lui étoit prescrit par son Astrologue, dont il suivoit
 les ordres avec tant de ponctualité, qu'il n'y avoit ni
 pluye, ni grele, ni boüe, ni orage qui l'empéchassent de

(a) *Bonfinius, Decad. 4, Rerum Hungar., l. 8.*

(b) *Cardan. in Ptol. de Astror. jud., l. 1, tex. 14.*

(1) Cette interprétation ne souffre pas la discussion, il est superflu de le dire. Dans la symbolique chrétienne, le rouge signifie « la charité qui est ardente comme le feu et qui porte à verser notre sang pour la gloire de Dieu. C'est aussi l'image de la dignité et de l'autorité. A la Pentecôte, le Saint-Esprit, sous l'apparence de langues de feu, communique aux Apôtres la plénitude de la puissance et leur inspire un amour ardent de Dieu ». (Abbé Regnaud, *Somm. du Catéchiste*, IV, p. 725.)

monter à cheval avec toute sa Cour, afin de se retirer au lieu que l'Astrologue lui marquoit : ce qui n'empêcha pas qu'il ne tombast entre les mains de ses ennemis qui le detinrent jusques à sa mort dans une dure captivité ? Cette foiblesse d'un Prince Chrétien ne vaut pas mieux que celle du grand Cha-Abas, de laquelle j'ay fait mention, il n'y a pas longtems (a).

XXI

Du credit de l'Astrologie en France.

Que dirai je de nôtre Pays (1) ? N'a-t-il pas été un tems où la Cour de France même, qui par le caractere de la Nation naturellement fortifiée contre les Disciplines superstitieuses, est moins susceptible de ces erreurs que

(a) *Cy-dessus*, p. 73.

42. La dernière phrase : « Cette foiblesse d'un Prince » n'est pas dans A, ainsi que la 1^{re} phrase de XXI.

2. A. où la Cour de France même, moins susceptible de ces erreurs que toutes les autres, par le caractere de la nation naturellement fortifiée contre les Disciplines superstitieuses étoit toute pleine.

(1) « Toutes proscrites qu'elles sont par l'Écriture, les Conciles, les Papes, les Saints Peres, les Theologiens, elles ne laissent pas (les superstitions) d'avoir par tout des partizans et des sectateurs. Elles trouvent accès chez les grands ; elles ont cours parmi les personnes médiocres ; elles sont en vogue parmi le simple peuple ; chaque royaume, chaque province, chaque diocèse, chaque ville, chaque paroisse a les siennes propres. Tel les observe qui n'y pense nullement, tel en est coupable qui ne les croit pas. (*Traité des superstitions | selon l'Écriture sainte | les decrets des conciles | et les sentimens des saints Peres | et des Theologiens | par M. Jean Baptiste Thiers, Docteur | en Theologie et curé de Vibrebraie. Paris, Ant. Dezobier, 1679. Préface.* Cf. encore, Thiers, I, Liv. III, ch. VII).

5 toutes les autres, étoit néanmoins toute pleine d'Astrologues, que l'on consultoit sur tout, et qui avoient prédit, à ce que l'on pretendoit, tout ce qui étoit arrivé ? Le P. Martin del Rio (a) si connu par sa grande littérature et par sa piété, nous assure qu'il a vu à la Cour de France
 10 du tems de Catherine de Medicis, que les Dames n'osoient rien entreprendre sans avoir consulté les Astrologues, qu'elles appelloient leurs Barons.

Le mal s'accrut de telle sorte qu'il fallut non seulement employer les menaces de l'Eglise, mais aussi l'autorité du
 15 bras seculier pour empêcher le debit des Almanachs, où les Astrologues se donnoient la liberté de predire tout ce qu'ils trouvoient à propos (b). En effet le Concile Provincial de Bourdeaux de l'an 1583 deffend de lire et de garder cette sorte d'Almanachs et d'y ajouter foy. Celui
 20 de Toulouse de l'an 1590 fait la même chose, ordonnant de plus l'observation exacte d'une Bulle du Pape Sixte V de l'an 1586 qui enjoint aux ordinaires des lieux et aux Inquisiteurs de punir selon les Constitutions Ecclesiastiques tous ceux qui se mêlent de predire les choses à venir.
 25 Dans les Etats d'Orléans de l'an 1560 et dans ceux de Blois de l'an 1579 il fut ordonné que l'on procederoit extraordinairement et par punition corporelle contre les Autheurs de tels Almanachs, et deffenses furent faites de les imprimer ou debiter à peine de prison, et d'une
 30 amende arbitraire.

Mais les Astrologues ne furent pas decredités pour cela, car il est constant que la Cour du Roy Henry IV étoit toute pleine de predictions. Ce n'étoient pas seulement les femmes qui, par cet esprit de credulité et de curiosité
 35 qui leur est propre, s'informoient de leur destinée : les

(a) *Disquisit Magic., part. 2, quæst. 4, sect. 6.*

(b) *Voyez Mr. Thiers, Traité des superst., ch. 22.*

hommes les plus braves le faisoient aussi, comme vous diriez le Maréchal de Biron que le Roy Henri IV appela *le plus tranchant instrument de ses victoires*, en l'envoyant Ambassadeur à Londres, et qui étoit dans le fond un des
 40 plus courageux hommes de la terre, et fort savant outre cela. Henri IV lui même, tout Henri le Grand qu'il étoit, n'a pas toujours connu, comme il a fait dans la suite, la vanité de cet art. Je trouve dans les Memoires de Mr. de Sully, que la Reine étant accouchée d'un fils qui a
 45 regné si glorieusement sous le nom de Louis le Juste, Henri le Grand commanda à son premier medecin, nommé *la Riviere*, grand faiseur d'Horoscopes, de travailler à celle du Dauphin nouveau né. Il s'en deffendit, mais il falut obeir : et comme il ne rendait point conte de son
 50 travail, le Roy lui commanda absolument et sous la peine d'encourir son indignation, de lui dire ce qu'il avoit trouvé, et il le fit (1). Peu à peu nôtre Nation s'est guerrie de

(1) « L'on ne sauroit nier que le Cardinal de Richelieu et des personnes d'un rang encore plus relevé que le sien n'ayent fait beaucoup de cas des predictions Astrologiques de Jean-Baptiste Morin. Il paroît par un ouvrage in-folio imprimé à Padouë l'an 1684, que Monsieur Reinaldini, mathematicien du grand Duc, et Professeur en philosophie à Padouë s'est hautement déclaré l'Apologiste de l'Astrologie judiciaire, et qu'il a donné beaucoup de tems à faire des horoscopes. On sait que Monsieur le Noble n'est point bigot ou superstitieux, ou engagé dans les erreurs populaires ; qu'il a infiniment de l'esprit, beaucoup de lecture ; qu'il scait traiter une matière galamment, cavalierement ; qu'il connaît l'ancienne et la nouvelle Philosophie. Cependant il a bien voulu faire savoir au public non pas qu'il adopte toutes les chimeres des Astrologues, mais qu'il croit qu'ils peuvent predire les evenemens contingens. Il se vante d'avoir fait beaucoup d'horoscopes qui ont réussi et il s'attache avec soin à maintenir le credit de l'Astrologie judiciaire. (*Uranie ou les tableaux des Philosophes* depuis le 20, chap. du 5, livre jusques à la fin du 6, livre.) Son Ouvrage fut imprimé à Paris l'an 1697. Personne n'ignore combien les sciences et nommément la Philosophie fleurissent en Angleterre, neanmoins l'Astrologie n'y manque pas de sectateurs et de protecteurs. Temoin le livre imprimé à Londres l'an 1690. sous le titre de *Astro-meteorologia sana.* » (*Cont. des Pensées div.* § XL.)

cette foiblesse (1), soit que nous aimions le change, soit que l'attachement qu'on a eu pour la Philosophie dans ce
 55 siècle icy, nous ait fortifié la raison, que toutes les autres
 sciences qu'on cultivoit avec tant de gloire depuis
 François I n'avoient gueres delivrée du joug des prejugez.
 Aussi faut-il avoüer qu'il n'y a qu'une bonne et solide Phi-
 60 losophie (2) qui, comme un autre Hercule, puisse exter-
 miner les monstres des erreurs populaires : c'est elle seule
 qui met l'esprit hors de Page.

XXII

*Que l'entêtement général pour l'Astrologie, decredite l'autorité
 qui n'est fondée que sur le grand nombre.*

Ne vous semble-t'il pas, Mr. que c'est icy une digres-
 sion fort inutile ? Mais prenez y garde, vous verrez bien

60. *Le dernier membre de phrase a été ajouté dans B.*

(1) « La duchesse de Bouillon ne fut décrétée (dans l'affaire des Poisons de 1680) que d'ajournement personnel, et n'était accusée que d'une curiosité ridicule, trop ordinaire alors, mais qui n'est pas du ressort de la justice. L'ancienne habitude de consulter des devins, de faire tirer son horoscope, de chercher des secrets pour se faire aimer, subsistait encore parmi le peuple et même chez les premiers du royaume.

Nous avons déjà remarqué qu'à la naissance de Louis XIV on avait fait entrer l'Astrologue Morin dans la chambre même de la reine-mère, pour tirer l'horoscope de l'héritier de la couronne. Nous avons vu même le duc d'Orléans, régent du royaume, curieux de cette charlatanerie qui séduisit toute l'antiquité et toute la philosophie du célèbre comte de Boulainvilliers ne put jamais le guérir de cette chimère. » (Il est l'auteur d'une *Pratique abrégée des jugemens astronomiques* et d'une *Pratique abrégée des jugemens astrologiques sur les nati-vités.*) (Voltaire, *Siècle de Louis XIV.* Ed. Rebillion et Marion, p. 435.)

(2) Voilà une des premières fois que le mot Philosophie est nettement pris dans le sens que lui donnera le XVIII^e siècle.

tôt qu'elle fait à mon sujet. Car mon principal but doit être de decréditer l'autorité des opinions qui n'est fondée
 5 que sur le grand nombre. Or je ne le saurois mieux faire, qu'en faisant voir que l'Astrologie qui n'a jamais peu s'appuyer sur un principe à tout le moins probable, n'a pas laissé d'infatüer la plus grande partie du monde dans tous les siecles. Et comme en tournant la médaille il est
 10 vrai de dire, qu'encore que le grand nombre soit pour l'Astrologie, la foy qu'on ajoute à ses predictions est neanmoins fausse et ridicule : il est pareillement vrai de dire que les predictions que l'on fonde sur les Cometes sont nulles de toute nullité, quelque grand que soit le
 15 nombre de ceux qui les croient, puis qu'elles n'ont autre appui que les principes de l'Astrologie. Ainsi quand vous devriez m'accuser de donner dans le lieu commun, je dirai pcutant que veu l'experience de plusieurs erreurs generales, il n'y a point d'homme qui ne soit en droit de
 20 demander qu'on l'ecoute parlant lui seul pour son sentiment, sauf à ceux qui l'ecouteront de se bien deffendre, non pas par la prescription, ou par le prejugué de leur nombre, mais en examinant le fond de l'affaire. J'excepte comme vous pouvez penser, et comme vous penseriez
 25 asseurement quand même je ne m'en expliquerois pas ; j'excepte, dis-je, les matieres de foy. Dans les autres toute la faveur qu'on doit faire à la longue possession et au grand nombre, c'est de luy donner la preference, toutes choses étant egales dans le reste : et s'il falloit s'arrêter au prejugué
 30 je le trouverois plus legitime pour celui qui seroit seul de son sentiment, que pour la foule (a), parce que les veritez naturelles étant beaucoup moins propres à reveil-

(a) *Argumentum pessimi turba est.*

31. A. La pensée latine est dans le texte.

ler et à flater les passions, et à remuer les hommes par les divers interêts qui les attachent à la société, que certaines opinions fausses, il est plus probable que les opinions qui se sont établies dans l'esprit de la plus part des hommes sont fausses, qu'il n'est probable qu'elles soient vraies. Mais nous parlerons de tout cecy plus au long en un autre endroit : prenons un peu de repos en attendant.

A..., le 3 d'Avril 1681.

XXIII

IV^e RAISON : *Que quand il seroit vrai que les Cometes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, qu'elles en ont été le signe ou la cause.*

Je reviens à la charge, Mr. et je dis en quatrieme lieu, que s'il est vrai qu'il n'a jamais paru de Comete, qui n'ait été suivie de beaucoup de malheurs, cela vient uniquement de la condition des choses de ce monde, qui les rend sujettes à une infinité de changemens, et qu'on pourroit à coup seur attribuer la même influence à tout ce que l'on voudroit, au mariage d'un Roy, ou à la naissance d'un Prince ; parce qu'il est certain que jamais un Roy ne s'est marié, ou n'est venu au monde, sans qu'il soit arrivé de tres grands malheurs en quelque lieu de la terre. En un mot il est aussi probable, veu le train ordi-

39. La fin de la phrase : prenons un peu de repos en attendant, ainsi que la date, ne sont pas dans A.

1. A. le § débute ainsi : On peut dire en quatrieme lieu.

9. Les mots : on n'est venu au monde, ne sont pas dans A.

naire du monde, qu'après quelque année que ce soit qu'il nous plaira de designer, il arrivera de grandes calamitez sur la terre, ou en un lieu ou en un autre ; qu'il est probable qu'à quelque heure du jour que ce soit qu'un Bourgeois de Paris regarde par sa fenêtre sur le pont Saint Michel, par exemple, il voit passer des gens dans la ruë. Cependant les regards de ce Bourgeois n'ont aucune influence sur les gens qui passent, et chacun passeroit tout de même encore que le Bourgeois n'eut pas regardé par sa fenêtre. Donc aussi la Comete n'a aucune influence sur les evenemens, et chaque chose seroit arrivée comme elle a fait, quand même il n'auroit paru aucune Comete.

Il est etonnant qu'un Dogme aussi perturbateur du repos public que celui-cy, ne soit appuyé que sur le sophisme *post hoc, ergo propter hoc*, que l'on apprend à cogroitre dès la sortie des Classes, et qu'il y ait eu si peu de personnes parmi le grand nombre des gens qui etudient, qui ayent apperceu qu'on raisonnoit en cette affaire icy contre les premiers principes du bon sens (1). Il y a aussi de quoi s'etonner comment les hommes qui ayment tant à ne point craindre l'avenir, ont donné dans une opinion si chagrinante sans examiner si elle étoit fondée en raison. Mais ces motifs d'etonnement ne durent gueres pour ceux qui ont etudié le cœur de l'homme, et qui ont de-

20. A. encore que le Bourgeois n'eut jamais été au monde.

(1) « Pour cela (quand beaucoup d'événemens funestes suivraient l'apparition des Cometes) faudroit-il conclure parce qu'elles l'auroient précédé, qu'elles en fussent les causes ou les signes ? Quoy, de deux evenemens qui s'entresuivent, dont l'un mesme est ordinaire et naturel, l'autre extraordinaire, le premier sera-t'il la cause ou le signe de l'autre ? je ne sçay pas en quelle Logique cela se peut conclure ; mais je sçay bien que les Pronostiqueurs des Cometes n'ont point de meilleures raisons pour autoriser leurs predictions. » (P. Petit, *Dissert. sur les Cometes*, p. 96.)

couvert dans sa conduite une coutume generale de juger de tout sur les premieres impressions des sens et des passions, sans attendre un examen plus exact, mais aussi un peu trop penible. Les gens d'étude qui devroient être
 40 la lumiere des autres suivent beaucoup plutôt ce torrent là, qu'ils ne le detournent dans le chemin des veritables savants.

XXIV

Ve RAISON : *Qu'il est faux, qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi les Cometes qu'en tout autre tems.*

Outre tout cela on peut mettre en fait, I. Qu'à conter tout ce qui s'est passé ou dans le monde, ou dans l'une de ses plus grandes parties, il est arrivé autant de malheurs dans les années qui n'ont veu ni suivi de près aucune Co-
 5 mete, que dans celles qui en ont veu ou suivi de près (1). II. Que les années que l'on croit avoir été empoisonnées par l'influence des Cometes, sont remarquables par d'aussi grands bonheurs pour quelques endroits du monde, qu'aucun autre tems que ce puisse être. III. Que les evenemens
 10 les plus tragiques et les désolations les plus épouvantables

1. *Les chiffres I, II, III, ne sont pas dans A.*
 9. C. les aventures les plus tragiques.

(1) « Mais quoy, toutes ces choses sinistres qui sont arrivées apres les Cometes n'arrivent-elles point devant ? Et n'arriveroient-elles point sans elles ? n'y en a-t-il pas un plus grand nombre et de plus extraordinaires qui n'ont point été précédées par aucunes Cometes ? » (P. Petit, *Diss. sur les Com.*, p. 100.)

n'ont été precedez d'aucune Comete, au lieu que les prosperitez les plus insignes l'ont été. Pour dire tout en peu de paroles, on peut mettre en fait que si on prend l'Histoire generale du monde, et qu'on suppute avec soin le
 15 bien et le mal qui a été senti par toute la terre dans l'espace de 15 ou 20 ans, on trouvera que l'un portant l'autre, cela est fort semblable au bien et au mal qui a été par tout le monde dans l'espace d'autres 15 ou 20 ans, ce qui fait voir que les années qui suivent l'apparition des
 20 Cometes n'ont rien qui les distingue des autres, et qu'ainsi c'est avec une tres grande injustice qu'on se fait fort de l'experience.

XXV

S'il y a des jours heureux, ou malheureux (1).

On peut faire la même observation contre ceux qui pretendent qu'il y a certaines saisons affectées aux grands evenemens. Bodin qui malgré son esprit, et sa vaste literature, et son peu de Religion, a fait paroître beaucoup
 5 de credulité superstitieuse en diverses choses, s'est amusé par ce principe à nous donner (a) un ramas de plusieurs revolutions avenuës au mois de Septembre. Il n'y a qu'un mot à dire contre lui et contre tous ceux qui perdent le tems à de semblables recherches, par exemple à recueillir
 10 ce qui s'est passé dans les années Climacteriques des Etats, ou sous le 21. 49. 63. Roy d'une Monarchie, 7. ou

(a) *De Republic.*, l. 4, c. 2.

11. C. précédées.

13. C. si l'on.

(1) Sur la croyance, aux jours heureux ou malheureux, cf. Thiers, *Traité des Superstitions*, I, liv. IV, ch. III.

9. d'un certain nom ; c'est que s'ils epluchent avec la même diligence les autres saisons de l'année, les autres Regnes et les autres periodes des Etats, ils y trouveront
 15 indifferemment des revolutions toutes semblables, pourveu qu'ils se defassent de leur prejugué à tout le moins pendant la recherche qu'ils fairont : car c'est leur prejugué qui les trompe. Ils sont persuadez avant que de consulter l'Histoire, qu'il y a des mois et des nombres affectez aux
 20 grands evenemens. Là dessus ils ne consultent pas tant l'Histoire pour savoir si leur persuasion est veritable, que pour trouver qu'elle est veritable : et on ne sauroit dire l'illusion que cela fait aux sens et au jugement. En effet il arrive de là qu'on observe beaucoup mieux les faits que
 25 l'on desire de trouver, que les autres, et que l'on grossit ou que l'on diminue la qualité des evenemens selon sa preoccupation. Ce qu'il y a donc de vrai à l'egard des mois, des jours, des années et des nombres, c'est que Dieu n'a point affecté aux uns plutôt qu'aux autres les
 30 evenemens qui servent à la punition des Peuples, et à la fondation ou à la ruine des Empires. Ce seroit une affectation indigne de la grandeur de Dieu, et qui ne lui peut être attribuée que par ces esprits superstitieux qui attachent sa Providence à une infinité de minuties. L'Escriture et les
 35 Peres declament contre cet abus en divers endroits, et il est faux que l'Histoire le favorise.

XXVI

Sentiment des Payens sur les jours heureux ou malheureux.

Je ne nie pas que les Payens n'ayent cru qu'il y avoit des mois et des jours qui avoient quelque chose de fatal,

ceux par exemple où l'Etat avoit perdu quelque bataille signalée, et que sur ce fondement ils n'ayent evité d'entre-
 5 prendre quelque chose en ces mois et en ces jours là. Le
 24 de Fevrier dans les années bissextiles étoit réputé si
 malheureux que Valentinien (a) ayant été élu Empereur
 n'osa se montrer en public de peur d'encourir la fatalité
 de cette journée, soit qu'il fust encore dans la superstition
 10 quant à ce point là, tout bon Chrétien qu'il étoit, soit que
 par Politique il ne voulust pas s'exposer à être cru mal-
 heureux. Je sai aussi qu'il y a des jours où des Generaux
 d'armée ont constamment éprouvé les faveurs de la for-
 tune. Timoleon (b) gagna toutes ses plus fameuses
 15 batailles le jour de sa naissance. Soliman gagna la bataille
 de Mohacs et prit la ville de Belgrade, comme aussi selon
 quelques uns (c), l'Ile de Rhodes et la ville de Bude le
 29 d'Août. Mais je sai aussi que ce n'est pas une raison
 qui prouve que Dieu ait attaché sa benediction à une cer-
 20 taine journée plutôt qu'à une autre.

XXVII

Refutation du sentiment des Payens.

Car I. on trouve qu'un même jour a été heureux et
 malheureux à un même Peuple. Ventidius à la tête d'une
 armée Romaine bâtit celle des Parthes, et fit perir Pacorus
 leur jeune Roy qui la commandoit, à pareil jour que

(a) *Ammian Marcell., lib. 26, c. 1.*(b) *Cornel. Nepos in ej. vita.*(c) *Du Verdier, Hist. des Turcs.*

5 Crassus General des Romains avoit été tué, et son armée taillée en pieces par les Parthes. Lucullus ayant attaqué Tigrane, Roy d'Armenie, sans s'arrêter aux vains scrupules des officiers de son armée, qui lui remontoient qu'il falloit bien se donner de garde de combattre ce jour là,
 10 qui avoit été mis par les Romains entre les jours malheureux, depuis la funeste victoire que les Cimbres avoient remportée sur les troupes de la Republique ; Lucullus (a), dis-je, se moquant de cette superstition, gagna une des plus memorables batailles qui se voyent dans l'Histoire
 15 Romaine, et changea le destin de ce jour là, comme il l'avoit promis à ceux qui le vouloient detourner de son entreprise. Tout le monde sait que le même jour que Valentinien regardoit comme malheureux, a été celui où Charles V autre Empereur Romain esperait le plus de sa
 20 fortune.

II. Outre cela nous savons que le bonheur eprouvé par quelques Princes en certains jours n'est pas un pur effect de leur fortune, qui ait affecté de les favoriser en un tems plutôt qu'en un autre : c'est une suite du choix qu'ils ont
 25 fait de certains jours pour y entreprendre les choses les plus importantes. Ainsi Timoleon s'étant persuadé que le jour qu'il vint au monde, étoit un jour de prosperité pour lui, le choisit pour attaquer ses ennemis avec plus de confiance, et il n'oublia pas sans doute de flatter ses
 30 soldats de l'esperance de la victoire, par la consideration du jour. Les soldats se confiant à la bonne fortune de Timoleon se batirent plus vigoureusement qu'ils n'eussent fait. Timoleon de son côté ne negligea rien pour signaler le bonheur du jour de sa naissance, de quoi il voyait bien
 35 qu'il pourroit tirer dans la suite un grand profit. Il n'y a

(a) *Plutarch. in ej. vita.*

donc rien d'extraordinaire, qu'il ait été victorieux ce jour là, et qu'ayant persuadé à ses troupes que c'étoit le jour favori de la fortune, elles ayent toujours donné sur l'ennemi ce jour là, avec cette ardeur et cette confiance qui
 40 sont un des principaux instrumens de la victoire. A quoi il faut ajouter que les ennemis s'étonnent beaucoup quand ils croyent être attaquez sous des auspices favorables à l'Aggresseur. Il paroît par l'Histoire de Soliman que la confiance qu'il avoit inspirée à ses troupes sur le
 45 29. Août, luy faisoit choisir ce jour là ou pour un assaut general, ou pour une bataille, et qu'il avoit alors plus de soin de preparer toutes choses à la victoire qu'en un autre tems, afin de confirmer de plus en plus la bonne opinion de cette journée pour s'en servir dans l'occasion.
 50 Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait eu de grands succez le 29. jour d'Août.

XXVIII

Comment il arrive qu'on gagne des batailles en certains jours affectez.

En un mot les evenemens heureux ou malheureux à une certaine Nation, qui arrivent en certains jours, ne sont pas attachez à ces jours par leur nature, ou independemment de nôtre choix : mais ils dependent des pas-
 5 sions, qui s'excitent dans le cœur de l'homme par la circonstance du tems, et de l'adresse qu'on a de choisir le tems propre à exciter ces passions. Ainsi un general se

40. A. qui est un des principaux instrumens.

5. C. des passions que les circonstances du tems excitent dans le cœur de l'homme.

sert de la circonstance du tems et du lieu pour encourager ses Troupes. Il leur represente que c'est à pareil
 10 jour ou dans le même champ de bataille que les Ennemis furent batus autrefois, qu'il faut soutenir la gloire de la Nation : et cependant le general ennemi exhorte ses soldats à effacer la honte d'une pareille journée, et à venger les Manes de leurs Compatriotes dont ils voyent
 15 encore les ossemens. Voila comment il arrive ou qu'on bat trois ou quatre fois de suite les ennemis à pareil jour, en même lieu : ou qu'on y est alternativement batu et victorieux. Tout cela depend après Dieu de l'adresse de l'homme à bien prendre son tems pour menager les pas-
 20 sions. Or comme la naissance d'un Prince, une victoire et choses semblables qui commencent à faire juger qu'un jour est heureux, roule indifferemment sur quelque jour de l'année que ce puisse être, il faut dire qu'il n'y a point de jour ni de mois affecté au bonheur ni au
 25 malheur, et quand cela ne seroit pas tout à fait vrai à l'égard de chaque jour, à cause qu'il y en a qui peuvent reveiller les passions d'une maniere particuliere ; du moins doit on m'avoüer que les années qui suivent les Cometes ne sont pas affectez particulièrement à la puni-
 30 tion des pechez de l'homme, puis qu'on ne sauroit le montrer par l'experience.

XXIX

*Ce qu'il faut repondre à ceux qui citent des exemples
 pour les presages des Cometes.*

Il est vrai que les moins habiles dans l'Histoire vous citent quantité de desordres arrivez après l'apparition des

Cometes, sans jamais parler d'aucun bonheur arrivé dans ce tems là. Par exemple ils vous enfilent toutes les guerres qui ont travaillé l'Europe depuis l'an 1618, jus-
 5 ques à la paix de Munster, et jettent toute cette longue suite de maux sur le dos de la Comete qui parut en 1618 sans faire mention que de ces maux. Mais outre que c'est
 etendre le pouvoir des Cometes au delà de ses justes bornes ; outre que ce qu'ils appellent un mal a produit
 10 un très grand bien à la meilleure partie de l'Europe Chrétienne, qui s'est delivrée par là du peril où elle étoit de perdre sa liberté ; outre tout cela, dis-je, qui ne voit que
 si une fois on s'arrête à tous ces citateurs d'exemples, il faudra donner gagné à toutes les superstitions et à tous
 15 les contes des vieilles, car il n'y a point de femme qui ne vous cite avec mille circonstances ennuyeuses, la mort de vingt ou trente de ses parens ou amis decédez dans l'an et
 jour, après s'être trouvez eux treziemes dans quelque repas, et plusieurs chagrins qui lui sont arrivez constam-
 20 ment après la cheute de sa saliere, sans vous citer jamais aucune partie de plaisir, ni aucun bonheur ?

XXX

Qu'il n'y a point de fatalité dans certains noms (1).

Ce que j'ay remarqué contre ceux qui croient que la fortune a certains tems affectez, me fait songer à une illusion qui approche fort de celle là, c'est de s'imaginer,

13. A. à ces debiteurs d'exemples.

(1) Sur la superstition des noms, cf. Thiers, *Traité des Superstitions*, II, liv. I, ch. XI, p. 114.

comme on le fait presque par tout, qu'il y a certains noms
5 de mauvais augure. Ainsi on dit que le nom de Henri
est fatal aux Rois de France, et qu'il faut bien se garder
de le leur donner jamais, de peur de les exposer à la des-
tinée des trois derniers Henris, qui sont morts d'une ma-
nere tout à fait tragique. J'ay oûi dire que l'on a con-
10 seillé à Monsieur de ne faire plus porter à ses fils le titre
de Duc de Valois, parce qu'il lui en étoit mort quelques
uns de ce nom là, ce qui marquoit, disait on, qu'il étoit
rempli d'une maligne influence dont il faloit arrêter le
cours. On croit même qu'il y a des noms qui sont de
15 consequence pour la morale et j'ay leu dans Brantome (a)
sur ce sujet que l'Empereur Severe se consoloit de la
mauvaise vie de sa femme, sur ce qu'elle s'appeloit Julie,
considerant que de toute ancienneté celles qui portoient
ce nom, étoient sujettes aux plus impudiques dereigle-
20 mens. Cet Auteur ajoute qu'il connoit beaucoup de Dames
qui portent certains noms qu'il ne veut pas dire à cause
du respect qu'il a pour la Religion Chrétienne, qui sont
ordinairement sujettes à s'abandonner plus que d'autres,
qui ne portent pas ces noms là, et qu'on n'en a gueres
25 veu qui en soient echappées. Je ne vous rapporte pas les
propres termes dont il s'est servi, car ils sont un peu trop
naifs, et trop Cavaliers, et trop d'un homme à bonnes
fortunes qui escrivoit comme il parloit. Mais je vous dirai
bien qu'il me paroît fort étrange qu'un homme comme lui
30 ait crû que les noms fassent quelque chose dans l'affaire
dont il parle là.

Apparemment le hazard avoit fait qu'il avoit eu ses

(a) *Tom. prem. des Femmes galant.*

17. C. de son épouse.

24. C. point.

liaisons et ses intrigues, dans certaines Caballes (1), où le plus grand nombre des femmes s'appelloient d'un certain
 35 nom. S'il eust donné dans une autre troupe, où quelque autre nom eust été celui du plus grand nombre, sa remarque seroit infailliblement tombée sur ce nom là, et c'est ce qui se peut dire de plus vrai-semblable pour raisonner sur l'observation de Brantôme, et sauver sa bonne
 40 foi en même temps ; car du reste il n'y auroit rien de plus absurde que de s'imaginer, que parce que celui qui baptise un enfant, remue sa langue d'une certaine maniere, qui fait entendre un certain mot plutôt qu'un autre, cette enfant a 15 ou 16 ans de là se porte à des actions
 45 d'impudicité, qu'elle n'eust point commises si l'on eust articulé un autre mot le jour qu'elle fût baptisée. Cependant c'est l'absurdité où il en faut venir presque toujours, quand on veut que certains noms portent malheur. Un naufrage qui rûine un marchand, une conspiration qui
 50 oste la vie à un Monarque, viennent de ce qu'un Prêtre avoit prononcé long tems auparavant un mot plutôt qu'un autre dans la ceremonie du bapteme. Si Louis XIII eust été baptisé Henri, comme celui qui lui avoit donné la vie, il eust été tué sans doute au siege de quelque ville
 55 rebelle, d'un coup de mousquet, qui se seroit extraordinairement ecarté de son chemin, uniquement pour cela, car ce Prince étoit trop bon Catholique pour mourir à la maniere de ses predécesseurs, mais neanmoins son nom

53. C. *les mots* : comme celui qui lui avoit donné la vie, *ont été supprimés.*

(1) *Cabale*, signifie une société de personnes qui sont dans la même confiance et dans les mêmes intérêts : mais il se prend ordinairement en mauvaise part. *Tous ces gens-là sont d'une même cabale.* (*Diction. de Furetière*, Ed. 1694.)

d'Henri lui eust valu quelque genre de mort violente.
60 Quelle pitié que de raisonner ainsi !

XXXI

Grande superstition des Payens à l'égard des noms.

Je voudrois que l'on jugeast sur ce pied là de toutes les superstitions du Paganisme à l'égard des noms. A Rome quand on levoit des soldats, on prenoit garde que le premier qui s'enroloit, eut un nom de bon augure.
5 Les Censeurs en faisant le denombrement des Bourgeois, nommoient toujourns le premier, quelqu'un qui avoit un nom favorable, comme *Valerius*, *Salvius*, etc. (a). Dans les sacrifices solemnels ceux qui conduisoient les victimes (b) devoient avoir un de ces noms là. Quand on
10 procedoit à l'adjudication des fermes publiques, on commençoit par le lac *Lucrinus* et tout cela, *boni ominis ergo*, afin de porter bonheur. Se peut il rien voir de plus extravagant que de tirer des bons ou des mauvais Augures de ce qu'un Magistrat prononce plutôt *Valerius* que *Furius* ?
15 Apulée a raison de se moquer de ceux qui l'accusoient d'être Magicien parce qu'il faisoit acheter des poissons qui leur sembloient propres aux sortileges d'amour, à cause de la conformité qui se rencontroit entre leur nom et celui des parties naturelles. *Pauvres ignorans*, leur dit-il,

(a) *Festus*.(b) *Cicero*, li. 1 de *Divinat.* — *Plinius*, lib. 28, cap. 2.

60. A. n'a pas cette dernière phrase.

15. Les dernières pages du § XXXI ont été ajoutées dans B depuis : Apulée a raison de se moquer.

20 ne voyez vous pas que si vôtre raison avoit lieu, les cailloux
seroient un souverain remede contre la pierre, et les ecrevices
contre les cancers (a) ? On peut connoître par là l'enorme
et la prodigieuse etendüe que les Payens donnoient à la
superstition des noms. Elle étoit si grande qu'au rapport
25 de Festus (b) les femmes Romaines offroient des sacri-
fices à la Deesse Egerie pendant leur grossesse, parce que
ce nom d'Egerie dans leur langue avoit une grande rela-
tion aux accouchemens. Une semblable raison a été cause
30 d'un Saint plutôt que d'un autre, pour obtenir certaines
choses. Par exemple, il ne faut pas douter que les femmes
qui ont mal au sein ne se soient mises sous la protection
de St. Mammard, plutôt que sous la protection
d'un autre, à cause du nom qu'il porte. Il ne faut pas
35 douter que ce ne soit pour la même raison que ceux qui
ont mal aux yeux, les vitriers et les faiseurs de lanternes
se recommandent à St. Clair ; ceux qui ont mal aux
oreilles, à Saint Ouyn ; ceux qui sont gouteux à
St. Genou ; ceux qui ont la teigne à St. Aignan ; ceux
40 qui sont aux liens ou en prison à St. Lienard (c) et ainsi
de plusieurs autres.

Quoi que cette remarque se trouve dans l'Apologie
pour Herodote (d), qui est un livre tres injurieux à
l'Eglise Catholique, elle ne laisse pas d'être vraie, comme
45 l'ont reconnu M. de la Mothe le Vayer (1) dans son Hexa-

(a) *Posse dicilis ad res venereas sumpta de mari spuria et fascina propter nominum similitudinem, qui minus possit ex eodem litore calculus ad vesicam, testa ad testamentum, cancer ad ulcera ? (Apulej., Apolog. 1.)*

(b) *Quod eam putarent facile fætum alvo egerere.*

(c) *Merc. François, tom. 4, ad annum 1616.*

(d) *Chap. 38.*

(1) La Mothe le Vayer exerça une grande influence sur la pensée de Bayle. Il s'inspira surtout des *Dialogues*. « Ils contiennent, dit-il, des

meron rustique (a) et Mr. Mesnage dans ses Origines de la Langue Françoisé (b). Ces Messieurs également savans et respectueux pour les choses saintes, n'ont pas pretendu en avouant cela, condamner l'invocation des Saints ; car, dans le fond, si Saint Clair n'est pas plus propre qu'un autre à guerir le mal des yeux, il ne l'est pas moins aussi : de sorte qu'il vaut autant s'adresser à lui qu'à un autre. Ils ont seulement voulu reconnoître, que la moindre chose est capable de determiner les Peuples à faire un
 55 chois et que la conformité des noms est un puissant motif pour eux. Sur cela, Mr, je ne ferai pas difficulté de vous dire confidemment, que ce seroit une superstition la plus basse et la plus grossiere du monde, que de s'imaginer que parce que St. Clair s'appelle St. Clair, Dieu
 60 lui accorde la vertu de guerir le mal des yeux, plustôt qu'à un autre : de façon que si nos peuples se confient à un Saint plutôt qu'à un autre, à cause du nom qu'il a, ils sont dans une illusion épouvantable ; car enfin il faut tenir pour tout assureé, que les noms n'ont point de
 60 vertu en eux-mêmes.

(a) *Sixieme journée.*

(b) *Au mot « acariatre ».*

59. C. que de pretendre que parce que St. Clair.

choses extrêmement hardies sur le fait de la religion et de l'existence de Dieu. Il y a beaucoup d'érudition dans ces pièces... » (*Lettre à M. Minutoli, 12 juillet 1674.*)

XXXII

En quel sens on peut preferer un nom à un autre.

Je ne desapprouve pas cependant la preference que l'on donne quelquefois à certains noms : car de la maniere que les hommes sont faits, il y a tel nom qui empêcheroit un grand Seigneur, de recevoir à son service, une
 5 personne qui le porteroit ; et nous lisons dans l'Histoire d'Espagne, que le Ambassadeurs de l'un de nos Rois étant allez à la Cour d'Alphonse IX pour le mariage de l'une de ses deux filles avec leur Maitre, choisirent la moins belle, qui s'apelloit Blanche, et laisserent la
 10 plus belle, parce que son nom d'Urraca leur parût choquant. Ainsi il ne faut pas trouver etrange, que les Loix (a) dispensent un heritier de porter le nom que le Testateur lui prescrit, lors que c'est un nom ridicule ou mal-honnête, car c'est une condition trop onereuse
 15 veu comme le monde va. J'avoüe même qu'il peut y avoir des noms qui, en certaines circonstances, contribuent aux plus grands événemens, soit parce qu'ils excitent dans l'âme de ceux qui les portent certaines reflexions, et certaines passions ; soit parce que la superstition les fait prendre pour des Augures, et que la crainte
 20 ou l'esperance qui se repand dans une armée, à la veüe de ce que l'on prend pour des presages, est bien souvent la cause de la victoire. Je ne trouve donc pas mauvais

(a) *L. J. D. ad. S. C. Trebell.*

1. A. que l'on donne à certains noms.

Pensées sur la Comète.

que l'on choisisse de beaux noms, capables de faire son-
 25 ger souvent à son devoir ; et je suis de l'avis de Milantia,
 femme du Canoniste Joannes Andreas (a), qui étant con-
 sultée par son mari sur ce sujet, lui repondit, *Que si les*
noms se vendoient, les peres et les meres seroient obligez d'en
acheter des plus beaux, pour les donner à leurs enfans.
 30 Mais je ne saurois souffrir qu'on attache à certains noms
 aucune espece de fatalité naturelle soit à l'égard des
 mœurs, soit à l'égard de la fortune. Comme il est faux
 que la providence divine affecte de se deployer plus à
 decouvert au mois de Septembre, qu'au mois d'Octobre,
 35 ou le 1. de janvier, que le 1. de mars : il est faux aussi
 que la vertu ou le vice, le bonheur ou le malheur ayent
 des noms affectez, ou privilegiez. Il y a des Heleines et
 des Lucreces qui ont de la vertu, il y en a aussi qui n'en
 ont point. On voit des Rois malheureux et des Rois
 40 heureux, de toutes sortes de noms : et si la circonstance
 du nom est capable de quelque chose, c'est uniquement
 ou par nôtre faute et nôtre peu de raison, ou par nôtre
 adresse. Neanmoins malgré tout ce que le moindre de
 tous les hommes est capable d'objecter contre la supers-
 45 tition des noms, qui est assurément demonstratif, il n'est
 pas croyable combien de manieres de deviner on a bati
 sur ce miserable fondement. Ce qui fait voir que sur le
 chapitre des presages, soit des Cometes, soit de quelque
 autre chose que ce soit, l'opinion universelle des Peuples
 50 ne doit être contée pour rien.

(a) *Quod si nomina in foro venderentur, deberent parentes pulcherrima
 emere quæ filiis imponerent. (Job. Andr. in Cap. cum secundum, extra de
 præbend.)*

26. G. Jean André.

32. A. soit de quelque autre chose.

XXXIII

*Combien cette V. raison est decisive contre les presages
des Cometes.*

Mais pour venir à des reflexions plus importantes, je vous prie, Mr, de bien peser cette V. raison. Elle est decisive ou il n'en fut jamais. Il ne s'agit plus de savoir s'il est possible que les Cometes alterent nos Elemens ; si elles presagent en qualité de causes ou en qualité de signes qui se montrent à point nommé toutes les fois que les hommes ont de grands maheurs à souffrir. Il s'agit de justifier le fait, que l'on vous nie tout court, et qui est la seule ressource que vous puissiez avoir. Toutes les autres raisons ne vous pressent pas assez pour ne vous laisser pas quelque faux fuyant : car on a beau dire qu'aucune raison ne nous porte à croire, que ce qui se passe dans le monde quelques années après qu'il a paru des Cometes soit produit par leurs influences, vous repliquez toujours que les Cometes n'en sont pas moins pour cela de mauvais augure, parce que n'ayant jamais paru sans avoir été suivies de grands malheurs, c'est une marque qu'il y a quelque liaison ou quelque raport naturel entre elles et ces malheurs. Que ce ne soit pas la liaison d'un effet avec sa cause, à la bonne heure, c'est à tout le moins une liaison qui suffit pour faire craindre que quand l'une de ces choses se presente, l'autre ne tardera gueres à venir.

En effet si nous supposons que les Cometes roulent sur des Cercles dont il n'y ait qu'une certaine portion qui

soit à la portée de notre veüe, nous concevons qu'elles retournent à nous après un certain tems. Si après cela nous supposons que c'est à peu près le même tems qui est nécessaire afin que la terre fermente quelques exhalaisons malignes, capables de causer la peste, la guerre etc., comme nous savons par experience que la matiere des fievres a besoin d'un certain nombre d'heures pour acquérir les qualitez qui causent la fièvre, et par le raport des Medecins, qu'en quelques personnes cette matiere la produit regulierement des fièvres periodiques au bout d'un certain nombre d'années ; si, dis-je, nous supposons tout cela, la veüe des Cometes nous doit être un aussi assureé presage de grands malheurs, quoi qu'elles n'y doivent rien contribuer, que si elles devoient les produire physiquement. Qu'on replique si on veut que cette fermentation à mêmes periodes que le cours de la Comete, doit enfin se tirer de mesure, à cause que les continuels changemens qui se font et au dedans et au dehors de la terre, empêchent necessairement la jonction de toutes les causes qui y concouroient autrefois ; cela, Mr, ne vous tirera pas d'inquietude, et je connois de gens qui plutôt que de se rendre à cette difficulté, auroient recours à l'immobilité du ciel Empirée, pour lui attribuer la regularité de la fermentation dont il s'agit, à l'exemple de ceux qui le font la cause de ce que certains endroits de la terre produisent toujourns les mêmes choses, bien que les aspects des autres Cieux et leurs influences par consequent varient sans cesse à l'égard de ces endroits là. Ce qui me fait souvenir de certains Scholastiques qui veulent que la vertu qu'ils attribuent aux corps de se peindre dans

26. A. il doit arriver qu'elles retournent.

40 C. si l'on.

nos yeux par le moyen des *especes intentionnelles* soit un effet des influences de ce même ciel. On trouvera donc toujours quelque deffaite pendant que l'on se pourra faire fort de l'expérience, et ainsi, Mr, c'est vous ôter tout que
60 de vous mettre en fait, que l'expérience ne vous favorise aucunement.

Je me souviens d'avoir leu dans Ciceron (a) que la science des presages est beaucoup plus fondée sur l'observation des evenemens que sur la raison, et qu'en ces
65 choses là il ne faut pas demander les causes, comme faisoient Carneade et Panetius qui avec Epicure étoient presque les seuls tenans contre cette prétenduë science. Quand ils demandoient si c'étoit Jupiter qui ordonnoit à la corneille de croasser du côté gauche, et au corbeau de
70 croasser du côté droit, on leur disoit pour toute reponse qu'ils avoient mauvaise grâce de presser ainsi les gens, qu'il leur devoit suffire que l'expérience de tous les siecles confirmast la Divination ; qu'il y a des herbes dont on connoit la vertu sans savoir la cause des effects
75 qu'elles produisent ; et qu'on ne s'avise pas pour cela de chicaner la Medecine. Sur quoi Ciceron rapporte quantité de choses naturelles dont les proprieté nous sont connuës, mais non pas les causes de toutes ces proprieté, et fait dire à son frere, *qu'il est content de savoir que ces*
80 *choses là se font, quoiqu'il ignore comment elles se font.* Voilà justement votre affaire, Mr. Qu'un Philosophe vous presse tant qu'il voudra sur la maniere dont les

(a) *Quarum quidem rerum eventa magis arbitror quam causas quæri oportere... observata sunt hæc tempore immenso et significatione eventus animadversa et notata... hoc sum contentus quod etiamsi quomodo quidque fiat ignorem, quid fiat intelligo. (Lib. 1 de Divinat.)*

79. A. Au lieu de la phrase : Qu'il est content de savoir, etc., on trouve la citation qui est en marge de B : *Quarum quidem rerum, etc.*

Cometes presagent nos malheurs, vous n'avez qu'à lui dire qu'encore qu'il ne sache pas comment le soleil
 85 eclaire le monde, il ne laisse pas d'être assuré avec le reste des hommes, que le soleil eclaire le monde, parce que l'experience le fait voir évidemment ; qu'ainsi l'experience de tous les siecles nous ayant appris que les Cometes sont suivies de malheur, il faut croire qu'elles
 90 en sont un presage, quoi qu'on ne sache pas en vertu de quoi elles le sont. On pourroit, je l'avoüe, vous bien maltraiter dans ce retranchement, mais pendant que vous en appellerez à l'experience, vous trouverez toujours quelque reduit. C'est pourquoi, Mr, je vous adjourne
 95 tout le premier au Tribunal de l'experience, et je vous mets en fait qu'elle ne vous donnera pas gain de cause.

XXXIV

Observations necessaires à ceux qui se veulent eclaircir de ce fait.

Comme il est facile à tout le monde de consulter les titres justificatifs de ce fait, qui ne sont autres que les monumens de l'Histoire, je me garderai bien de vous accabler de citations. Je remarque seulement que ni vous
 5 ni nous ne devons pas faire un incident sur ce que nous n'avons pas les Annales ni des peuples de la Terre australe, ni de ceux qui habitent l'interieur de l'Afrique et de l'Amerique, car si nous pretendions qu'elles nous fourniroient plusieurs exemples de prosperité arrivez à la
 10 suite des Cometes, vous pourriez pretendre aussi qu'elles

nous fourniroient plusieurs exemples d'adversité. Contentons nous des Annales du monde connu, et jugeons des autres par celles là. *Ex ungue leonem*. Il ne faut point non plus faire un incident sur ce qu'il y a de guerres qui
 15 tournent à un plus grand profit que l'on ne pense, et qui peut être font un moindre mal que la paix ; semblables à ces saignées qui guerissent la mauvaise disposition du corps. Je renonce à tous les avantages que cette
 20 considération pourroit apporter à ma cause. Je consens que l'on ne conte pour rien les raisons de Palingenius (a) (1) à l'avantage de la guerre, et qu'on établisse pour principe, que la paix est une faveur de Dieu, et la guerre un de ses
 fleaux, quoi que la guerre soit quelque fois utile par accident, et la paix au contraire dommageable. Je
 25 remarque aussi que les temoins sont beaucoup plus suspects de partialité, pour vous que pour nous, à cause du grand attachement que font paroître les Historiens à s'étendre beaucoup plus sur les calamitez que sur les felicités publiques. Mais nous n'en sommes pas à cela prés.
 30 Nous les admettons tels qu'ils sont. Voyez donc, Mr, par

(a) *In Capricor.*

27. A. qui se remarque dans les Historiens.

(1) Pierre-Ange Manzoli, connu sous le pseudonyme de Marcellus Palingenius, né à la Stellata, territoire de Ferrare. (A moins que le mot Stellatus, qu'il joint à son pseudonyme ne soit une simple allusion aux sujets qu'il traite.) Auteur d'un ouvrage qui a pour titre *Marcelli Palingenii Stellati Zodiacus vitæ, hoc est de Hominis vita studio ac moribus optimis instituendis*, (en XII livres). Bâle, 1537, in-8. C'est un poème latin où il fait valoir les objections libertines contre la Religion. Une particularité de cet ouvrage, qui est à l'index des hérétiques de 1^{re} classe, c'est que les titres n'ont aucun rapport avec les sujets traités dans l'Ouvrage. Il a été traduit en 1731 par M. de la Monnerie, maître paveur. Cf. le *Dictionnaire critique* de Bayle.

vous même ce que rapportent ces temoins, sans vous laisser preoccuper par tout ce qu'ils pourront vous apprendre non pas en qualité de temoins, mais en qualité de faiseurs de complaints et de reflexions.

XXXV

Comparaison des années qui ont suivi les Cometes de l'an 1665 avec les années qui ont precedé la Comete de l'an 1652.

Je ne saurois m'empêcher quoi que je ne veuille entrer en aucun detail, de vous faire jeter la veüe sur ce qui s'est passé comme sous nos yeux, pendant les sept années qui ont suivi les deux horribles Cometes de l'an 1665.

5 Pouvez vous dire en conscience que l'Europe ait été affligée pendant ces années là, d'une maniere à se recrier que tout étoit perdu ? Y voyez vous des malheurs qui passent le train ordinaire ? A-t-on veu que des nations Barbares comme autrefois les Huns, les Goths, les Alains,

10 les Normans, ayent porté la desolation dans une infinité de Provinces ? A-t-on veu la peste depeupler les plus florissans Royaumes, et coucher dans le tombeau la plus considerable partie des hommes ? A-t-on crié famine dans la plus part des Pays ? A-t-on veu des Rois mis à

15 bas de leur throne par la rebellion de leurs sujets, ou par l'usurpation de leurs voisins ? A-t-on veu naitre des Heresies ou des Schismes ? A-t-on veu l'impunité des crimes autorisée par les magistrats ? N'a-t-on pas veu au contraire que la peste, la guerre et la famine, les trois

20 grands fleaux du genre humain, ont épargné les Peuples
 autant qu'on se le peut promettre dans la condition de
 nôtre nature ?

Je ne voi guere que quatre guerres dans l'espace du
 tems que j'ai pris, savoir celle des Turcs et des Venitiens :
 25 celle des Espagnols et des Portugais : celle de la Hol-
 lande et de l'Angleterre : et la Campagne de l'Isle. Les
 deux premieres qui avoient commencé long tems avant
 que les Cometes parussent, ont été terminées heureuse-
 ment dans le temps que j'ay marqué ; et les deux autres
 30 ont commencé et fini presque en même tems, ce qui
 montre que les influences des deux Cometes de question,
 étoient bien plus porté pour la paix que pour la guerre,
 puis qu'elles ont terminé les guerres qui avoient com-
 mencé sans leur participation, et calmé bien tôt celles qui
 35 s'étoient élevées durant leur regne.

XXXVI

Guerre des Turcs et des Venitiens.

Vous vous souvenez sans doute, Monsieur, d'un de
 nos communs Amis, qui n'a jamais voulu se delivrer de
 l'envie de dire des pointes, selon la mauvaise coutume
 du vieux tems, quoi que nous l'en ayons souvent raillé :
 5 mais je ne sai si vous vous souvenez de la surprise où il
 fut quand il apprit que la paix concludë après la journée
 du Raab entre l'Empereur et le Grand Turc, avoit été
 ratifiée. *Quoi, s'écria-t-il, on fait la paix à la barbe d'une*
Comete et au milieu des plus belles dispositions du monde à
 10 *reparer les pertes que les Turcs ont fait souffrir aux Chré-*

tiens ? Sans doute la Comete recule pour mieux sauter, elle nous attend en Candie, et c'est là qu'elle dechargera toute sa rage. Cependant, Mr, vous m'avoüerez que tout ce qui s'est fait en Candie depuis l'an 1665 jusques au Traitté
 15 de paix ne peut être nullement conté pour un de ces grands malheurs que le Ciel annonce à la Terre par des prodiges : car si vous y prenez garde, tout cela se reduit à la perte d'une ville qui étoit bloquée depuis très long tems. Si c'est un malheur pour la Chrétienté que d'avoir
 20 perdu l'Isle de Candie, c'est un malheur qu'il faut rapporter à un autre tems qu'à celui qui s'est écoulé depuis l'an 1665, puis qu'il est de notoriété publique que les Turcs s'étoient emparez de l'Isle plusieurs années avant celle là, et que par le blocus qu'ils tenoient devant la Capitale, ils
 25 rendoient tout le Royaume aussi inutile aux Chrétiens, qu'il le sauroit être à present et même beaucoup plus, car encore est il permis presentement aux Venitiens de profiter de ce qui leur reste dans cette Isle, sans faire les depenses à quoi ils étoient engagez pendant la guerre.
 30 De sorte que tout bien conté il se trouvera que la paix faite l'an 1669, au lieu d'empirer les affaires des Venitiens, les a ameliorées, et par consequent que la Comete ne s'est pas dedommagée en Candie de ce que la paix d'Allemagne lui avoit fait perdre. Apres tout est ce une
 35 chose si etonnante qu'un Prince aussi puissant que le Grand Seigneur, pressant une Ville pendant deux ans de la plus furieuse maniere du monde, favorisé du voisinage de ses autres Etats, la prenne sur une Republique qui est contrainte de mendier du secours à 600 lieües loin de là ?
 40 N'est ce pas un grand bonheur à cette Republique d'en être quitte à si bon marché.

36. C. pressant de la plus furieuse maniere du monde, une ville pendant deux ans.

XXXVII

Guerre des Espagnols et des Portugais.

Le Traitté de Paix de l'an 1668 entre l'Espagne et le Portugal, fut un bien inestimable pour ces deux Couronnes. Pour la premiere, parce que bien loin d'être en état de se faire rendre ce qu'Elle demandoit, Elle avoit
 5 lieu de craindre de nouvelles pertes sous une minorité qui n'étoit pas exempte de broüilleries. Et pour la seconde, parce qu'outre la paisible possession de ses Etats, et la decharge des incommoditez de la guerre, Elle acquit l'avantage de voir sa Souveraineté reconnüe par
 10 ceux qui l'avoient contredite jusques alors. Quoi qu'il en soit, me direz vous, c'est un malheur pour l'Espagne d'avoir perdu le Portugal, et de n'avoir pas eu la force de le recouvrer. Je l'avoüe, mais c'est un malheur qu'il faut rapporter à l'an 1640 et aux pertes que cette Couronne
 15 avoit faites dés avant que les Cometes parussent, qui par là demeurent dechargées de l'accusation qu'on voudroit leur intenter. Vous avez oüi dire peut être, ce bon mot du Comte de Villa-Mediana, sur une figure à cheval du Roy Philippe IV où l'on avoit mis PHILIPPE LE GRAND :
 20 *si lo es, es como un ojo, que mas tierra le llevan, mas le engrandexen.* En effet c'est sous le regne de Philippe IV que l'Espagne a le plus perdu de ses Etats, et par consequent ces pertes ne doivent pas être imputées aux Cometes de l'an 1665.

2. A. est

17 *La fin de XXXVII manque dans A depuis : Vous avez oüi dire peut être.*

XXXVIII

Guerre des Anglois et des Hollandois.

Pour ce qui est de la guerre des Anglois et des Hollandois, je ne nie pas qu'elle n'ait été fort rude pendant le peu de tems qu'elle a duré, mais comme deux ou trois Campagnes en ont fait la raison, elle n'a été ni rüineuse
 5 ni fort dommageable aux deux partis. En effet après le Traitté de Breda les Anglois se trouverent ce qu'ils étoient avant la guerre, et les Hollandois si peu affoiblis, que leur fortune en devint plus florissante, qu'il n'eut été à souhaitter pour leur repos, car toutes ces prospere-
 10 ritez leur ayant fait concevoir une trop grande opinion de leurs forces, leur firent oublier qu'ils avaient d'assez grandes obligations à LOUIS LE GRAND, pour lui laisser conquérir la Flandre. Il leur en a couté bon, mais ce n'est pas la faute des Cometes de 1665. C'est une suite
 15 de la necessité où ils crurent être de s'opposer à l'aggrandissement d'un voisin redouté de toute l'Europe. Ils crurent que la bonne politique les engageoit à conserver l'équilibre parmi leurs voisins, et qu'ils se devoient servir de l'état florissant de leur Republique pour empêcher
 20 l'entiere invasion des Pays-Bas. S'ils se sont mal trouvez d'avoir raisonné sur ces Principes, et si la fortune n'a pas secondé l'usage qu'ils ont fait du bonheur qui les accom-

11. A. oublier ce qu'ils devoient à LOUIS LE GRAND.

13. A. mais ce n'est pas la faute des Cometes de 1665. C'est un abus du bonheur qui accompagne cette Republique les 5 ou 6 premières années qui suivirent ces Comètes. *La suite est une addition de B jusqu'à* : Si on me dit que.

pagna pendant les cinq ou six premières années qui suivirent les Comètes, c'est une autre affaire.

25 Si on me dit que la prospérité est quelquefois le plus terrible châtiment que Dieu puisse envoyer à l'homme, je dirai moi que l'adversité est quelquefois la plus grande
 30 grace qu'il luy puisse faire : de sorte que toute nôtre Dispute ne sera plus qu'un jeu de mots. Ainsi pour nous
 35 fixer à quelque chose, il faut que nous convenions qu'il s'agit de savoir, non pas si les Comètes amènent aux hommes des biens dont ils ne font pas un bon usage ou des maux qui les convertissent à Dieu ; mais si elles leur amènent ce qu'on a de coûtume d'appeller simplement des adversitez.

XXXIX

Guerre des François et des Espagnols.

Pour la Campagne de l'Isle on m'avoüera qu'elle a fait beaucoup plus de bien que de mal. Comme ce n'étoit pas tant une guerre qu'une prise de possession des biens qui appartennoient à la Reine, et qu'on refusoit de luy
 5 rendre, quoi que son droit eût été justifié et signifié à toute l'Europe, par les savans livres que le Roy fit publier en diverses langues, on entra dans les terres des Espagnols sans y faire aucun degast. Ce ne fût pas assez pour la bonté de ce grand Prince : il tacha de delivrer les Pays
 10 par où ses troupes devoient passer, des alarmes que

25. C. Si l'on.

9. C. il fit en sorte que les païs par où ses troupes devoient passer, fussent delivrez des allarmes.

l'approche d'une armée a de coutume de jeter dans les esprits, ayant fait publier par avance, qu'il ne pretendoit pas rompre la paix des Pyrenées, ni troubler les artisans dans l'exercice de leur metier, ni les laboureurs dans la
 15 culture des terres, ni les moissonneurs dans le travail de la recolte, ni les marchands dans leur trafic, ni rien faire de tout ce qui rend la marche des armées incommode aux Peuples.

Le progrès de ses armes fut à la verité surprenant, et
 20 tout ce qui osa lui resister succomba bien tôt sous le poids de sa valeur, de sa vigilance, et de cette sage activité avec laquelle il vient promptement à bout des choses les plus difficiles. On le vit percer comme un foudre tous les Pays-Bas Catholiques, et y faire plusieurs tours et retours,
 25 laissant par tout des marques eclatantes de sa victoire. Mais après tout la maniere dont il traittoit les vaincus ne leur étoit nullement à charge. Bien loin de dire comme ce Prince dont il est parlé dans la Parabole de l'Evangile : (a) *Inimicos meos illos, qui noluerunt me regnare super se,*
 30 *adducite huc, et interficite ante me : Amenez moi ces ennemis qui n'ont pas voulu me reconnoitre pour leur Roy et les tuez en ma presence ;* Sa Majesté leur donnoit mille marques de sa bonté Royale, et ç'a été un bonheur insigne aux villes qui furent conquises cette Campagne là, de n'avoir pas
 35 pas eu la force de resister, car si elles fussent demeurées sous la domination d'Espagne, elles n'eussent pas jöüi de la securité où elles ont été plongées pendant la derniere guerre. La puissance du Roy les mettoit à couvert de toute sorte d'inquietude ; elles ne craignoient ni siege ni

(a) *Euangel. secundum Luc., cap. 19, v. 29.*

12. C. Il fit publier.

27. A. Bien loin d'user de la severite de ce Prince.

40 blocus, au lieu que toutes les villes qui n'étoient pas à la France, étoient dans de continuelles frayeurs, au milieu de leurs marais, de leurs inondations, de leurs Citadelles, et d'une prodigieuse quantité de troupes. Rien ne les assurait. S. M. n'avoit qu'à partir dans une saison qui
45 eust été seule un ennemi invincible à d'autres Conquerans, pour jeter une si grande peur dans toutes ces Villes, que la veüe d'un siege formé devant les plus fortes n'en pouvoit rassurer aucune.

Ça donc été un grand bien pour les Villes qui passe-
50 rent au pouvoir du Roy l'an 1667 d'avoir été subjuguées par nôtre Invincible Monarque. Ça été d'ailleurs un bien au Roy d'avoir uni à ses Etats d'une maniere si glorieuse tant de Villes florissantes : et un bien beaucoup plus considerable, qu'il n'est desavantageux à l'Espagne de les
55 avoir perdües, parce que leur situation fait que nôtre Roy en peut tirer de grandes utilitez, au lieu que la même situation est cause que le Roy d'Espagne ne s'en peut presque point servir. Ainsi j'ay droit de conclurre, que les evenemens de la Campagne de l'Isle, ont fait plus
60 de bien que de mal.

XL

Que l'Espagne feroit bien d'abandonner les Pays-Bas.

J'ay ouy dire à un habile homme que tous ces Etats que le Roy d'Espagne possède dans des Pays éloignez, detachez les uns des autres luy sont plus à charge, qu'ils ne luy servent, et que s'il connoissoit ses veritables inte-
5 réts, il seroit dans les sentimens du Roy Antiochus, qui

ayant été contraint après la perte de la bataille de Magnesie de céder aux Romains tout ce qu'il possédoit au deçà du mont Taurus, déclara qu'il s'estimoit fort obligé à ces Mrs. de ce qu'ils l'avoient déchargé du soin de garder
 10 un grand Pays, qu'il n'eust peu deffendre qu'avec des peines et des pertes continuelles (a). C'est à dire que si le Conseil d'Espagne connoissoit bien les veritables interêts de la Couronne, il nous remerciroit d'avoir si considerablement diminué les soins qu'il
 15 lui falloit prendre pour la conservation de tant de Villes, et souhaitteroit d'être entierement delivré de cet embarras. On faisoit dire aux Espagnols pendant la longue guerre qu'ils ont euë avec la Hollande, *Que leur maître auroit puni ces Rebelles il y a long-tems, si des considerations d'Etat*
 20 *ne l'en empechoient, mais qu'il conservoit ce Pays de contradiction comme le manège et la sale d'escrime de ses legitimes sujets, afin de les tenir en haleine par un exercice continuel* (b). Je vous assure, Mr., que cette raison ne subsiste plus, et qu'il y a presentement si peu d'Espagnols, qui profitent
 25 de l'occasion de s'aguerrir, que les guerres de Flandre leur fournissent, que ce n'est pas la peine d'en parler. Il vaudroit mieux dire qu'il faut conserver les Pays-Bas afin que l'humeur Françoisé naturellement bouillante et ennemie du repos, trouvant là de quoi s'occuper, laisse
 30 les Espagnols dans la paisible possession de leurs biens,

(a) *Antiochus Magnus ille Rex Asia cum postea quàm à Scipione devictus, Tauro tenus regnare jussus esset, omnemque hanc Asiam quæ est nunc nostra Provincia, amisisset, dicere est solitus, benignè sibi à Populo Romano esse factum, quod nimis magna procuratione liberatus, modicis Regni terminis uteretur.* (Cicer., Orat. pro Dejot.)

(b) *Voy. les Poésies Latines de Balsac, p. 43.*

II. A. *La citation de Ciceron est dans le texte.* — C'est à dire que si le Conseil d'Espagne, etc., jusqu'à : Il est seur que S. M. C. est une addition de B.

et n'aille pas troubler la faincantise qui s'est emparée de la Nation. Mais cela même devrait obliger le Conseil d'Espagne à se defaire de la Flandre, parce que si les Espagnols venoient à être attaqués dans leur pays, il est probable
 35 qu'ils reveilleroient cette ancienne valeur qui les a rendus si celebres, et qu'ils ne se reposeroient pas, comme ils font, du soin des affaires generales, sur la vigilance d'autrui.

Il est seur que S. M. C. gagneroit beaucoup à faire cession des Pays-Bas qui lui restent, car outre qu'elle se
 40 delivreroit de la peine de conserver un pays, d'où elle ne retire rien, et qui pour tout revenu n'envoye en Espagne depuis plus de 50 ans, que des nouvelles à blanchir les cheveux à tous les Ministres d'Etat, il lui seroit bien plus glorieux de s'en defaire de bonne grace, que de s'en voir
 45 depouiller peu à peu en cent manieres honteuses, comme sont, par exemple, les arrêts qu'on lui fait signifier par un sergent. Cette même cession feroit aussi l'avantage des Pays-Bas Espagnols, où on ne sauroit voyager sans escorte, qu'on ne soit mis en chemise par les voleurs des
 50 grands chemins, ce qui ne se feroit pas sous la domination de la France. C'est dommage qu'un si beau Pays soit entre les mains d'un Maître qui ne peut pas seulement le deffendre contre les voleurs ; et doit on trouver mauvais que NOTRE GRAND PRINCE, qui a toujourns aimé les
 55 Flamans, leur temoigne tant d'envie de les delivrer des Garnisons Espagnolles, qui au lieu de les proteger, volent impunement par tout, comme si les voyageurs devoient porter la peine de ce qu'on n'a pas assez d'argent à Madrit, pour payer les Soldats de Flandre ?

38. C. sa Majesté Catholique.

48. C. où l'on.

54. NOTRE GRAND MONARQUE.

56. A. au lieu de les deffendre.

60 D'ailleurs quelle mortification n'est-ce pas pour la Nation Espagnolle, qui affectoit tant de l'emporter sur nous, et qui autrefois remplissoit de jalousie toutes les Cours de l'Europe, de les accabler à present de plaintes, de memoires, et de supplications, pour en être protégée
65 contre la France, sans trouver aucun Prince qui la secoure ? Ce n'est pas qu'on soit bien aise que le Roy s'aggrandisse comme il fait, ou qu'on soit persuadé de la justice de ses pretentions, car encore que nôtre Invincible Monarque ne prenne que ce qu'il prouve lui appartenir
70 legittimement, et que selon la remarque de l'Auteur des Droits de la Reine, il imite Josüé qui faisoit marcher à la tête de ses troupes l'Arche où étoit enfermée la loy de Dieu, nos Voisins neanmoins ne goutent pas la force de nos raisons. Ils disent qu'il faut avoir un esprit soutenu
75 de cent mille soldats pour trouver dans les Traitez de Munster et de Nimegue, le sens que nous y trouvons ; qu'assurement ceux qui en ont dressé les articles n'ont jamais cru qu'on peust les interpreter de la sorte, et que s'ils ont dit ce que nous leur faisons dire, ils ont agi
80 comme ceux qui font les Canons des Conciles, qui en disent plus qu'ils n'en entendent ; d'où vient que plusieurs siecles après on decouvre dans leurs expressions des Mysteres à quoi il ne songeoient pas. Qu'est ce donc qui empeche nos Voisins d'ecouter les conseils des Espa-
85 gnols ? La pure crainte d'attirer sur eux la foudre qui menaçe les autres. Mais revenons à nôtre sujet.

83. C. bien des mysteres.

XLI

Bonheur de l'année 1668.

L'année 1668 a été encore plus universellement heureuse que la précédente, puis que par le Traité d'Aix-la-Chapelle, le Roy d'Espagne recouvra une Province, qu'il n'eust jamais peu reconquérir, et s'assura la possession de tout ce qui lui restoit aux Pays-Bas, qu'il eust perdu infailliblement si la guerre eust continué. Par le même Traité, les Villes conquises la Campagne précédente eurent le bonheur de demeurer à un Prince, qui leur a sauvé une infinité d'inquietudes (a), comme j'ay
 10 déjà dit, et qui les maintient dans une prospérité que la crainte de l'avenir ne traverse pas. La paix se trouva générale dans tout l'Occident, ce qui seul est un très grand bien pour les Peuples. Tous les Princes Chrétiens calmerent leurs jalousies et leurs soupçons. Et nôtre Roy
 15 enfin se couronna d'une gloire qui suffiroit pour l'immortaliser, quand même il n'auroit pas fait depuis tant de prodiges qui ont porté sa réputation aux quatre coins du monde, car il rendit généreusement des conquêtes que personne ne pouvoit lui ôter, et renonça à tous les
 20 avantages que la fortune lui presentoit. Exemple de moderation qui merite plus de loüanges que la conquête d'un Empire.

Après cela peut on dire que les Cometes de 1665 ont été suivies d'un horrible deluge de maux, et ne doit on
 25 pas se bien moquer des Astrologues qui avoient publié

(a) *Cy dessus*, § 40.

qu'elles presageoient des choses epouvantables, des Schismes, et des Heresies prodigieuses. Il y en eut qui conseillèrent à l'Empereur de s'enfermer pendant vingt jours dans un Palais bâti sur de tres bons fondemens, dans quelque vallée tenebreuse, et tout entouré de montagnes, comme vous le pourrez voir plus au long dans le *Theatrum Cometicum* d'un Gentilhomme Polonois, nommé Stanislaus Lubienietzki (a)₍₁₎.

XLII

Pacification du demelè des Jesuites et des Jansenistes.

Mais ce n'est pas seulement par la cessation de la guerre, que l'année 1668 a été heureuse : elle l'a été encore par un autre accommodement tres necessaire au bien de l'Eglise, et tres difficile à procurer, puis qu'il s'agissoit de mettre la paix entre plusieurs Theologiens, qui étoient aux prises depuis long tems, et qui étoient capables de causer un schisme tres scandaleux, si on les eust laissé faire. Vous n'ignorez pas, Mr., qu'on accuse fort les gens de vôtre metier de s'échauffer pour des

(a) *Vol. I, p. 17.*

1. *La section XLII tout entière a été ajoutée dans B.*

1. Stanislas Lubieniecki (en latin Lubienicius), Socinien Polonois, né à Cracovie en 1623. Pasteur de l'église de Lublin, il fut poursuivi pour ses opinions religieuses et se réfugia à Hambourg où il mourut en 1675. Il est l'auteur du *Theatrum Cometicum* (voir Introduction, p. xi). Après avoir, dans la première partie de cet ouvrage, donné tous les détails sur les comètes de 1664 et 1665, il étudie dans la deuxième les 413 comètes connues jusqu'en 1665. Par la comparaison des événements qui ont suivi les comètes, il s'efforce de montrer qu'elles ne présagent rien. Cf. Bayle, *Diction. Histor. et Critiq.*

Disputes de rien, et de remuer ciel et terre pour avoir
10 raison de leurs ennemis, quand ils les croient dans des
erreurs considerables. Un livre ne leur coute rien à faire
dans ces sortes d'occasions, rien ne leur est aussi difficile
que de mettre les armes bas. C'est pour cela que l'on
regarde dans le monde la pacification des Theologiens
15 comme un ouvrage tres difficile. Je n'examine point si
l'on a raison de faire ce jugement, mais je ne laisserai pas
de remarquer que la querelle des Jesuites et des Janse-
nistes étoit regardée avec raison comme une affaire de
consequence et tres mal aisée à terminer. Ce n'est pas
20 que le sujet n'en fust fort petit, puis que les Jansenistes
ne cessoient de dire, qu'ils convenoient avec leurs
Adversaires dans les questions de droit, et qu'ils ne pre-
tendoient autre chose, sinon que les propositions con-
dam.nées par le Pape n'étoient pas dans le livre de Jan-
25 senius, ce qui est une bagatelle dans le fond, car comme
il n'importe au salut de personne de sçavoir que Jansenius
a été au monde, il n'est nullement necessaire de sçavoir
si les livres de Jansenius disent cecy ou cela, et on se
fust fort bien passé de faire commandement à des Reli-
30 gieuses qui n'entendoient pas le latin, de signer que
Jansenius avait enseigné telles et telles Doctrines. Ouelle
necessité y avoit il qu'elles s'embarassassent la tête d'une
semblable chose? Mais neanmoins de la maniere que
cette dispute avoit tourné, ce n'étoit plus une affaire
35 indifferente; l'autorité du Pape s'y trouvoit interessée,
les droits des Evesques s'y trouvoient melez, une infinité
d'injures publiées de part et d'autre, avoient étrangement
aigri les esprits, on ne parloit que de Brefs du Pape,
d'Arrêts du Conseil d'Etat ou du Parlement, de lettres

40 Circulaires, de Mandemens Episcopaux ; on prechoit contre les Jansenistes, on employoit quelquefois contre eux le bras seculier, en un mot tout étoit dans une étrange confusion, lors que S. M. justement touchée de ces desordres, et voyant bien par ce grand discernement
 45 et cette profonde sagesse qui lui sont propres, qu'à moins d'imposer silence aux parties, on ne verroit jamais la fin de ces divisions, interposa son autorité pour faire que l'on acquiesçat aux signatures qui avoient été faites sous certains temperamens dont la cour de Rome se contenta,
 50 et pour empecher qu'à l'avenir ses sujets ne dissent ni ne publiassent rien sur les matieres contestées qui pust renouveler la querelle. Ce fut le 23 d'octobre 1668 que l'Arrêt de Pacification fut donné, et par ce coup d'une sage Politique l'on arrêta le progrès d'une Dispute qui
 55 avoit agité la France plus de vingt ans et qui étoit capable de déchirer les entrailles de l'Eglise. Or comme ce grand demelé avoit pris naissance long tems avant que les Cometes de l'an 1665 parussent, et qu'il a été heureusement assoupi trois ans après leur apparition, il seroit
 60 plus à propos de soutenir que leurs influences ont été fort salutaires, puis qu'elles ont fait cesser les desordres qu'elles ont trouvés dans le monde, que de soutenir qu'elles ont été malignes.

Il n'est pas necessaire, Monsieur, que je vous circon-
 65 tance les avantages que la France a retirés de cette pacification, car c'est une chose que vous devez sçavoir, et que vous savez effectivement mieux que moi. Quand on ne nous auroit procuré par là que la permission de lire les livres de Mrs. de Port-Royal, je soutiens qu'il nous
 70 en seroit arrivé un grand avantage, non seulement parce que ce sont des livres tres bien écrits, et un grand modele d'eloquence et de raisonnement, mais aussi parce

qu'ils nous apprennent une infinité de belles choses qu'on n'avoit jamais bien éclaircies. Par exemple, aviez
75 vous jamais oüi dire à vos precepteurs jusqu'où doit aller nôtre soumission pour ceux qui veillent pour nos ames? Aviez vous jamais oüi parler exactement à d'autres qu'à ces Mrs. de la distinction du fait et du droit, et des choses qu'on est obligé de croire de foi divine, ou de foi
80 humaine? Avoëz qu'on vous avoit élevé dans une grande ignorance de ces choses, car on nous fait tant de peur dans nôtre Eglise de cet esprit qui veut connoître et raisonner, qu'on ne nous recommande rien aussi expressement que de nous abandonner les yeux fermez à nos
85 Directeurs. Il est néanmoins certain comme ces Mrs. l'ont clairement établi, qu'il y a de la distinction à faire, et qu'il est tres dangereux de donner dans ces maximes sans discernement, si bien que nous leur avons tous des obligations immortelles de nous avoir ouvert les yeux
90 sur beaucoup de choses, que l'on nous rend suspectes mal à propos.

Quelle obligation ne leur a-t-on pas d'avoir enfin introduit en France l'usage de la parole de Dieu en langue vulgaire, et d'avoir delivré l'Eglise de la honte et de
95 l'ignominie qu'il lui falloit essayer continuellement, par les reproches que les Protestans lui faisoient, qu'elle deroboit aux fideles le thresor des Ecritures? Avant que l'on eust terminé tous ces differens, la version de Mons étoit fort persecutée et faisoit peur à la plus grande partie
100 du Peuple, mais depuis la paix que le Roy a donnée à l'Eglise, on a secoüé le joug et non seulement on lit sans scrupule tous les ouvrages de Port-Royal, que l'on n'osoit lire autrefois, tant on étoit épouvanté par les Confesseurs Molinistes, mais aussi on lit avec beaucoup
105 d'édification l'Ecriture Sainte que ces Mrs. ont mise en

François. Je ne dis rien de tant de beaux livres de Morale et de Controverse qu'ils ont publiés depuis l'Arrêt du 23 d'Octobre 1668 ni de tous les traittez qui ont si bien éclairci cette celebre question de la lecture de la parole de Dieu en langue vulgaire, où nos Controversistes s'étoient trouvez jusques ici extremement embarassez ; car vous savez assez, Mr., de quel prix sont ces livres là pour être pleinement persuadé de ce que je veux vous prouver icy, savoir qu'il s'est passé des choses tres avanta-
 115 geuses au public, quelque temps après l'apparition de deux effroyables Cometes.

XLIII

Consideration des malheurs arrivés pendant les sept années que l'on a examiné.

Qu'on ne m'allegue point la peste de Londres de l'an 1665 ; l'embrasement de la même ville de l'année suivante ; le tremblement de terre qui abyma la Republique de Raguse en 1667 ; les embrasemens du Mont
 5 Etna en 1669 et tels autres accidens, car ce sont des choses à la verité funestes pour ceux qui en souffrent en particulier, mais qui ne sont ni d'une consequence generale, ni fort extraordinaires, et il seroit facile de montrer qu'il est arrivé en d'autres tems des malheurs de cette

(a) *Casus multis hic cognitus, ac jam tritus et e medio fortunæ ductus acervo. (Juven., Satyr. 13.)*

9. qu'en d'autres tems il est arrivé.

10 espece bien plus tragiques (a), comme l'incendie de
Moscou Capitale de Moscovie, qui fût toute reduitte en
cendres par les Tartares l'an 1571 ; le tremblement de
terre qui abyma dans une nuit douze grandes villes d'Asie
sous l'empire de Tybere ; celui qui tua vingt mille habi-
15 tans de Lacedemone, et accabla la ville toute entiere
sous les ruines d'une portion du mont Taygetus 469 ans
avant Jesus Christ ; celui qui arriva dans le Canada en
1663 et dans le Perou en 1604 qui fit des bouleversemens
prodigieux en moins d'une heure dans une etenduë de
20 300 lieües de côte et de 70 en largeur ; l'embrasement du
Vesuve de l'an 1631 ; la peste qui a désolé depuis peu la
Capitale de l'Empire, qui a poursuivi l'Empereur dans
Prague où il s'étoit refugié, et qui s'est en suite repanduë
dans plusieurs Provinces avec un degât funeste. D'ail-
25 leurs ces trois ou quatre desordres doivent ils balancer le
bonheur, apporté par tant de Traitez de paix, et la pros-
perité particulière de la France, qui par l'application
infatigable de son Roi à tout ce qui peut contribuer à la
felicité de la Nation, par ses lumieres et par celles de ses
30 Ministres les mieux choisis, et les plus capables du
monde, a veu établir des Manufactures, des Compagnies de
Commerce, des nouvelles loix pour l'extirpation de la
chicane, un ordre merveilleux dans les Finances, et plu-
sieurs autres choses qui sont une source de biens infinis
35 tant pour le general que pour le particulier ? Ne me
dites point, je vous prie, que je n'ay pas pris un assez
grand terme, car il est du sens commun que si les Cometes
presagent quelque chose, c'est pour les six ou sept pre-
mieres années qui les suivent, et c'est sur ce pied là que
40 l'on prouve leur malignité par l'Histoire.

XLIV

*Malheurs arrivez dans l'Europe depuis l'an 1645
jusqu'en 1652*

Voulez vous voir par plaisir, Mr., une autre semaine d'années prise à discretion d'un tems repurgé (1) de tout le mauvais air des Cometes ? Repassez un peu dans vôtre memoire ce qui s'est fait dans l'Europe depuis l'an 1645
5 jusques à la Comete qui parût sur la fin de l'an 1652. Et remarquez bien que je prens justement le tems où les longues guerres d'Allemagne, auxquelles tant de Princes se trouvoient interessez, et qu'on veut à toute force avoir été présagées par la Comete de l'an 1618 se pacifierent à
10 Munster. Il me semble que c'est donner à la Comete un assez bon loisir de se purger, pour pretendre qu'elle n'a plus rien à faire dans les années que je marque ; sur tout si on considere que je lui abandonne encore les trois der-
15 nieres Campagnes de la guerre des Alliez contre la maison d'Autriche, lesquelles se trouvent dans les sept ans que j'ay choisis, et qui sont remarquables par plusieurs sanglantes expeditions, entre autres par la bataille de Norlingen, où Mr. le Prince de Condé (a) vangea si glorieusement l'affront que les Suedois avoient reçu quatorze ans
20 auparavant au même lieu ; et par le saccagement de Prague (b), qui reduisit plusieurs Dames de la premiere

(a) *Le 5 May 1646.*

(b) *26 de Juillet 1648.*

13. C si l'on.

19. C avoient reçu dix ou douze ans auparavant.

1. *Repurger.* Purger plusieurs fois. Les fusions des métaux et les distillations réitérées que font les Chymistes, c'est pour *repurger* ces corps de toutes les impuretez. On a du mal à trouver du mercure bien *repurgé*. (*Dictionn. de Furetière, édit. de 1694.*)

Qualité à la dure condition d'être en chemise dans la rue. Sans conter tout cela je trouve des maux épouvantables dans les années que j'ay choisies, et particulièrement un esprit de sedition furieuse.

- 25 J'y trouve le Roy d'Angleterre condamné à mort (a) et decapité par ses propres sujets avec des circonstances horribles. J'y trouve le Roy son fils contraint de se cacher dans un chesne après avoir veu tailler en pieces toutes ses troupes à la bataille de Worcester (b), et enfin de
 30 sortir de son Royaume dans le plus triste equipage du monde, trop heureux de tromper à la faveur de ce deguisement la recherche exacte que l'on faisoit de sa personne, pour lui faire le même traitement qu'à son Pere. Je trouve la France dechirée d'une cruelle guerre civile, qui lui fait
 35 perdre presque toutes les conquêtes de douze Campagnes, et sentir la pernicieuse honte de se detruire elle même, dans un tems où elle seule se pouvoit faire du mal, comme il est arrivé à la Republique Romaine (c). Je trouve le Royaume de Naples soulevé contre son Prince.
 40 Je trouve les François en guerre avec les Espagnols dans la Flandre, dans l'Italie, dans la Catalogne. Je voi le Portugal armé contre la Hollande et contre l'Espagne tout à la fois. Je voi Kmielniski, general des Cosaques revolté contre la Pologne (d) et ligué avec les Tartares remplir
 45 ce Royaume de desolation. Je le voi qui profitant de la mort du brave Roy Uladislas fait entrer le Cham dans la

(a) *Le 9 de Fevrier 1649.*

(b) *Le 13 de Septembre 1651.*

(c) *Majus erat imperium Romanum, quam ut illis externis viribus extingui posset, etc. (Florus, l. 4, c. 2.)*

(d) *Voy. l'Histoire des Cosaques par le Sr. Chevalier.*

26. Les deux dates ne sont pas dans A.

43. A. contre l'Espagne et contre la Hollande.

Pologne, et se joignant à luy assiege avec une armée qui n'avoit point eu sa pareille depuis Attila, les Polonois dans leurs Retranchemens, et les reduit aux dernieres
 50 extremitez. Je voi que la paix conclüe le 17 Août 1649 à des conditions tres desavantageuses à la Pologne, ayant duré fort peu de tems, l'irruption des Cosaques et des Tartares recommence de plus belle, cause mille saccagemens, se termine à la verité par leur deroute, mais ne
 55 laisse pas d'être une enchainure de ravages et de maux. Je voi les Moscovites (a) dans un soulèvement si furieux, que les premiers Ministres de l'Etat, ne trouvent point dans le Palais de l'Empereur un Asyle qui les mette à couvert de l'insolence des mutins. Il faut que le Czar leur
 60 abandonne les victimes qu'ils demandent, qu'il endure que ses principaux Officiers soient assommez à coups de baton, et qu'après avoir fait evader son beau frere qui étoit aussi son Favory, il demande sa grace au Peuple. Je trouve dans Constantinople des seditions si horribles (b)
 65 que le Sultan Ibrahim après avoir été contraint d'abandonner le Vizir Azem à la fureur des mutins qui l'etranglerent, fut étranglé lui même (c). Ce n'est pas tout. Les Jannissaires et les Spahis, qui sont les principales forces de l'Empire Ottoman, s'aigrissent de telle maniere les
 70 uns contre les autres, qu'ils sont prêts à decider leurs differens par la voye des armes. La Sultane Kiosem qui gouverne l'Etat pendant la minorité du jeune Sultan son petit fils, se prepare a le faire étrangler par les Jannis-

(a) *L'an 1648.*

(b) *Voy. l'Etat de l'Emp. Ottom. par le Sr. Ricaut.*

(c) *Le 17 Août 1648.*

56. Je voi les Moscovites, *jusqu'à* : Je trouve dans Constantinople, *est une addition de B.*

57. C. Ministres d'Etat.

67. Les deux dates et la référence ne sont pas dans A.

saïres, mais la mere du Sultan par une contre-ligue la
 75 previent, la fait étrangler, et fait perir les principaux Offi-
 ciers des Jannissaires. Je trouve les Venitiens aux prises
 avec les Turcs, ce qui cause des saccagemens et des
 malheurs epouvantables à tous les Peuples de la Dalmatie
 et de l'Archipel. Je trouve cent autres desordres dont le
 80 detail vous ennuieroit, et qui ne me paroît pas necessaire
 pour vous faire avoüer, qu'il s'en faut beaucoup que les
 sept années que j'ay prises à la suite de deux Cometes,
 ne soient remplies d'autant d'evenemens facheux, que les
 sept qui n'ont été prises à la suite d'aucune Comete, mais
 85 au contraire au devant de celle de 1652 et à la suite du
 tems où l'on achevoit l'expiation de la Comete precedente,
 par la paix generale qui se negotioit à Munster.

Avouëz donc, Mr., *Qu'il est des malheurs sans Cometes et*
des Cometes sans malheurs (1), et qu'à raisonner comme l'on
 90 fait ordinairement, les Negotiations de Munster devroient
 passer pour un signe des fleaux de Dieu, puis qu'elles ont
 été suivies de tant de malheurs presque par toute l'Europe.

Nôtre Ami à proverbes ne manquera pas de dire, *qu'une*
hyrondelle ne fait pas le printems. Je lui repons par avance

87. A des Cometes precedentes.

(1) « Les vrais Philosophes ont toujours pris les Cometes pour des
 Signes indifferens ; et le docte Scaliger assure qu'il en a veu plusieurs
 qui n'ont esté suivies d'aucun malheur dans l'Europe ; que beaucoup
 de puissans Etats ont esté renversez et plusieurs grands personnages
 ont pery malheureusement, sans qu'aucune Etoile chevelüe se soit
 montrée dans le Ciel pour predire leur Ruine. » (Comiers, *Merc.*
Gal., p. 124.)

« Multi sunt a nobis Comete visi, quos nulla usquam tota in Europa
 subsecuta est pernicios mortalium : et multi clarissimi viri suo fato
 functi sunt, multi eversi principatus, pessumdata familia illustris-
 simæ, sine ullo Cometes indicio. » (Scaliger, *Exercit.* 79, in *Card.*)

95 que s'il feüllète diligemment les Histoires, il trouvera des
 exemples de même nature tout autant qu'il en voudra. Le
Theatrum Cometicum que je vous ai déjà cité (a), en
 fournit deux bien remarquables. Un Auteur Allemand du
 dernier siecle nommé Elias Major (b) en fournit un très
 100 grand nombre, et remarque expressement que les plus
 celebres Traittez de paix se sont conclus fort peu après
 l'apparition de quelque Comete ; que plusieurs Nations
 Idolatres ont été converties à l'Evangile dans un tems qui
 avoit ce même caractere là, et qu'on peut dire la même
 105 chose de la fondation de plusieurs celebres Universitez.
 Le philosophe Charemon (c) nous apprendroit bien des
 choses sur ce sujet si nous avions le livre qu'il avoit
 composé, pour faire voir que la plus part des Cometes
 avoient été le presage de grands bonheurs. Que nôtre
 110 Ami feüllète donc les Histoires, et il trouvera des exem-
 ples abondamment. Je n'oserois vous dire la même chose,
 à vous Mr. qui n'avez pas tant de loisir que lui, et qui
 occupez si bien vôtre tems à la lecture des S. Peres et de
 St. Thomas. Ainsi je me retracte des exhortations que je
 115 vous ai faites (d) et je me vois obligé à ne conter pas plus
 sur cette V. Raison toute decisive qu'elle est, que sur les
 autres, parce que vous n'en sauriez voir la force sans

(a) *Vol. I, pag. 116.*

(b) *In libello de Comet.*

(c) *Origenes, l. I. contra Celsum.*

(d) *Cy dessus, p. 86.*

95. A Je lui repons par avance qu'il feüllète diligemment les
 histoires (*Le Theatrum Cometicum, vol. I, p. 55, en fournit deux
 exemples*) et qu'il trouvera des exemples de même nature tout autant
 qu'il en voudra. Je n'oserois vous dire la même chose, etc.

97. *Le passage : Le Theatrum Cometicum que je vous ai déjà cité,
 jusqu'à : Je n'oserois vous dire, est une addition de B.*

115. *Le commencement de phrase : Ainsi je me retracte des exhorta-
 tions que je vous ai faites, et, n'est pas dans A.*

entrer dans la discussion de plusieurs faits, et sans bien calculer le bien et le mal arrivé en divers tems par tout le monde, ce qui ne s'accorde nullement avec la lecture de tant de Canons, de tant de Conciles, de tant de Peres, de tant de Theologiens, de tant de Casuistes, à laquelle vous vous êtes consacré. Je tacherai de remedier à cet inconvenient par une raison qui ne demande aucune lecture, et qui est d'une espece toute particuliere, comme je vous l'ay deja dit (a). Mais avant que d'en venir là, je prevois que je vous dirai encore bien d'autres choses.

A..., le 2 de May, 1681.

XLV

VI. RAISON : *Que la persuasion generale des Peuples n'est d'aucun poids pour prouver les mauvaises influences des Cometes.*

Je n'ay pas encore épuisé les raisons Philosophiques, car en voici encore une, Mr., qui n'est pas peu considerable. On peut ajouter en sixième lieu, qu'on ne prescrit pas contre la verité par la tradition generale, et par le consentement unanime des hommes : autrement il faudroit dire que toutes les superstitions que les Romains avoient apprises des Toscans sur le fait des augures et des

(a) P. 15.

124. A. Je tacherai de remedier à cet Inconvenient par une raison de nouvelle espece que je vous garde, et qui ne demande aucune lecture. Cette phrase termine le §.

1. Cette première phrase manque dans A.

prodiges, et toutes les impertinences des Payens sur le chapitre de la Divination, étoient autant de veritez incontestables, puis que tout le monde en étoit aussi prevenu que des presages des Cometes (1). Il faudroit dire que le Diable, qui est le pere du mensonge selon le temoignage de Jesus Christ (a), a rendu neanmoins pendant une longue suite de siecles, des Oracles pleins de verité, de
 15 sincerité et de fidelité ; car il a été un tems où toute la terre rendoit honneur et hommage à ces Oracles. Il ne seroit pas possible de repondre à ce raisonnement raporté par Ciceron, *Que jamais l'Oracle de Delphes ne fust devenu si celebre, et que jamais tous les Peuples et tous les Rois n'y*
 20 *eussent envoyé tant de presens, si tous les siecles n'eussent experimenté la verité de ses reponses* (b). Cela paroît assez plausible, et l'Auteur de cette pensée ne croit pas qu'après une raison de cette force, il soit necessaire de justifier, comme avoit fait le Philosophe Chrysippus, par des tes-

(a) *Non est veritas in eo, cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est et pater ejus. (Evangél. sec. Job., cap. 8, v. 44.)*

(b) *Defendo unum hoc ; nunquam illud Oraculum Delphis tam celebre et tam clarum fuisset, neque tantis donis refertum omnium populorum atque Regum, nisi omnis ætas oraculorum illorum veritatem esset experta. (Cicer., de Divinat., lib. I.)*

17. A. ce raisonnement de Ciceron.

22. A. Ciceron ne croit pas.

(1) « En effet laissant à part les dogmes, les cultes et la Religion mesme dans le fond, on ne pouvoit contester à la société des Payens toutes ces marques extérieures sur lesquelles on veut fonder l'Autorité et les Chrétiens n'étoient pas en état de s'égalér à eux à cet égard. Voulez-vous le consentement des Peuples ? Toute la terre estoit à eux. Cherchez-vous l'antiquité ? ils estoient presque de tout tems...

Il n'y avoit donc rien qui pust ouvrir la bouche aux Apôtres que la fausseté de la Religion Payenne et la vérité de la Chretienne. Mais il faloit entrer pour cela dans la voye de l'examen et y faire entrer les Peuples qu'ils desiraient convertir. » (*La defense de la Reformation, par Claude, p. 67-8*).

25 moignages bien autorisez, qu'Apollon avoit rendu une
 infinité de vrais Oracles. Mais ce n'est rien dans le fond,
 pourveu qu'on nie le Principe sur lequel ce raisonnement
 est appuyé savoir, *que les opinions generalement établies sont*
vrayes (1), et qu'on fasse voir qu'il n'y a rien de plus faux que
 30 cette maxime, par l'exemple même de l'Oracle d'Apollon
 que l'on consultoit de toutes parts, quoi que ses reponses
 ambiguës eussent été un piege funeste à plusieurs Nations,
 et ne fussent après tout qu'une imposture abominable. Il
 n'est pas d'ailleurs fort difficile de prouver qu'on nie ce
 35 principe avec raison, car on decouvre tous les jours mille
 beveües dans les opinions les plus generales, comme sont
 par exemple celles qui regardent la Canicule. Non seule-
 ment la raison nous montre qu'il n'y a rien de plus faux
 que la pretendüe chaleur de cet Asterisme, mais l'expe-
 40 rience aussi nous fait voir, quand on se donne la peine
 d'y prendre garde, qu'il arrive plus souvent, que le mois
 d'Aout n'est pas le plus chaud de toute l'année, qu'il
 n'arrive qu'il le soit.

(1) Van Dale affirmera avec une égale énergie les droits de la critique rationnelle qui ne peut se « resoudre à recevoir des Positions non prouvées, sur l'autorité de qui que ce soit au monde. » (*Lettre de Monsieur Van Dale à un de ses amis au sujet des livres des Oracles des Payens. (Nouvelles de la Repub. des Lettres, mai 1687.)*) Cf. *Hist. des Oracles*, éd. Maigron. *Introduction*.

Dans sa réponse au livre de Fontenelle (1707) le P. Baltus se fait le défenseur du Consentement universel. « Il faut en effet avoir bien du courage pour s'opposer au sentiment de tout le monde et encore plus pour attaquer, non pas quelques Poëtes ou quelques Orateurs payens ; mais tout ce qu'il y a de plus sçavant et de plus respectable dans toute l'antiquité chrétienne ; et pour entreprendre de faire passer les Pères de l'Eglise pour des gens qui raisonnaient mal, et qui avançoient souvent bien des choses qu'ils ne pouvoient prouver par des raisons suffisantes. » P. 7-9.

XLVI

Exemples de quelques opinions generales qui sont fausses.

Ce qu'on a coûtume de dire de certains remedes, qu'il faut y avoir de la foy si on veut qu'ils fassent leur effet, se peut appliquer à quantité de Traditions. Voulez vous n'en être pas desabusé, croyez les sans les examiner, car
 5 si vous vous amusez à vous en eclaircir par vous même avec un esprit difficile, vous trouverez bien tôt que l'experience ne s'accorde pas avec la voix publique (1). En voici des exemples.

S'il y a des corps alertes dont les influences puissent
 10 être de quelque vertu à l'égard de la Terre, c'est sans doute la Lune à cause qu'elle en est fort proche. Ainsi est on fort persuadé qu'elle est cause de bien de choses. C'est elle qui fait croitre et decroitre la moüelle et la cer-
 15 velle des animaux : qui ronge les pierres : qui reigle le froid et le chaud, les pluyes et les orages. Car si le tems est à la pluie lors qu'on a nouvelle Lune, ne vous attendez pas à voir revenir le beau tems avant que la Lune soit pleine. Si alors la pluie ne cesse pas, faites vôtre conte qu'elle durera jusqu'au renouveau de la Lune : et ainsi

(1) Depuis longtemps, Bayle autant par tournure d'esprit que par suite de son éducation cartésienne avait défiance des opinions fondées sur le consentement général. En 1671, il écrit à son père que parmi ses maîtres de Genève, il préfère M. Tronchin parce qu'il est « dégagé de toutes les opinions populaires et de ces sentiments généraux qui n'ont point d'autre fondement que parce qu'ils ont été crus par ceux qui nous ont précédés, sans être soutenus de l'autorité de l'Ecriture. » (*Œuv. div. Tom. I. Lettre III à son père, p. 106.* Cité par Delvolvé, p. 13.) Cf. *Repons. aux questions d'un provincial, 2^e partie, ch. 99.*

20 de la secheresse, de la gelée, etc. par la raison, que c'est aux Conjonctions et aux Oppositions de la Lune qu'il appartient de changer le tems. Et de là vient que parce que dans la Conversation on retombe fort souvent sur le discours de la pluye, du froid, de la secheresse, ou de
 25 choses semblables, on entend si souvent ceux qui se plaignent du tems qu'il fait, s'entre-consoler par l'esperance de la nouvelle ou de la pleine Lune, qui, à ce qu'ils pretendent, y apportera du changement. Vous ne me nierez pas, Mr., que ce ne soient là de ces sentimens qui sont de
 30 tout Pays, et communs à toute sorte de personnes.

Cependant ceux (a) qui ont pris la peine d'examiner l'article de la moüelle des animaux des vingt et trente années de suite, ont remarqué qu'en quelque état que soit la Lune, on trouve des os qui ont beaucoup de
 35 moüelle, et d'autres qui en ont fort peu : ce qui fait voir que la Lune n'a point de part à tout cela non plus qu'à la plenitude plus ou moins grande des ecrevices et des huîtres, car on a remarqué aussi qu'elle ne roule point selon les vicissitudes de la Lune, quoi qu'en dise l'erreur popu-
 40 laire. Je dis la même chose touchant le changement du tems et je soutiens après y avoir souvent pris garde, qu'il n'est affecté à aucun état de la Lune que ce puisse être, et qu'il n'y a aucun jour dans le mois Lunaire où le passage de la pluye au beau tems, du degel à la gelée, par exem-
 45 ple, se fasse plutôt que dans tous les autres. Si nous avions des observations bien suivies nous trouverions que la temperature de l'air se conforme si peu à la nouvelle ou à la pleine Lune, qu'on conteroit autant de mois où le

(a) *Mr. Robault, Phys., 2. part., ch. 27. — L'Art de Pens., ch. 18, part. 3.*

31. C. ceux qui ont pris la peine 20 et 30 années de suite d'examiner la moüelle des animaux.

tems a été sec quoi que le retour de la Lune eût été plu-
 50 vieux, que des mois pluvieux après un retour de Lune
 pluvieux, et au contraire : tant il est vrai que les change-
 mens du tems ne suivent aucune reigle qui nous soit
 connuë.

Il me seroit aisé de montrer que la raison est en cecy
 55 tout à fait contre le sentiment commun : mais j'ayme
 mieux me servir de l'experience, et mettre en fait que si
 on y prend garde exactement, on la trouvera contraire à
 ce que tout le monde debite, et sur cela je remarque qu'il
 n'est pas étonnant qu'une erreur devienne generale veu le
 60 peu de soin qu'ont les hommes de consulter la raison
 quand ils ajoutent foy à ce qu'ils entendent dire à d'autres,
 et le peu de profit qu'ils font des occasions qui leur sont
 offertes de se detromper (1).

56. C. si l'on y prend bien garde.

(1) Bayle revient longuement sur ces idées dans la Continuation
 des Pensées diverses :

« Qui peut revoquer en doute qu'il n'y ait beaucoup d'erreurs capitales
 qui ont plus de sectateurs. que les doctrines à quoi elles sont oppo-
 sées ? Ceux qui connoissent la veritable Religion, ne sont-ils pas en
 plus petit nombre que ceux qui errent sur le culte du vrai Dieu ? La
 vertu et l'orthodoxie sont à peu près dans les mêmes termes. Les gens
 de bien sont fort rares, *apparent rari nantes in gurgite vasto...* En un
 mot la vérité perdrait hautement sa cause si elle étoit décidée à la plu-
 ralité des voix. » (§ IV.)

« La justice, la raison et la prudence sont du côté du petit nombre en
 cent occasions, et *tel qui est seul de son avis opine plus sagement que tout
 le reste de la compagnie.* Les plus sages têtes d'une assemblée ont très-
 souvent le déplaisir de voir que la cabale des jeunes gens emportez et
 peu eclairez obtient à la pluralité des suffrages une decision inique,
 temeraire et pernicieuse. »

(Voyez M. Arnauld *Apol. pour les Cathol.*, p. 94 où il parle du décret
 de la Sorbonne contre Henri III.)

Il est naturellement amené à étendre sa critique à la preuve de
 l'existence de Dieu par le consentement universel qu'il discute et
 combat à l'aide d'une argumentation serrée et ingénieuse dans les
 § 7-38 de la *Continuation des Pensées diverses*. Il rappelle qu'un Doc-
 teur en Théologie, Anglais de Nation, et Protestant de Religion,

Permettez moi de vous demander, Mr., si vous avez
 65 jamais pris garde à cette multitude d'Autheurs, qui ont
 dit les uns après les autres, *qu'un homme pese plus à jeun,*
qu'après le repas ; qu'un tambour de peau de brebis se creve au
son d'un tambour de peau de loup ; que les vipères font mourir
leurs meres en sortant de leur ventre, et donnent occasion à la
 70 *mort de leurs peres au premier moment qu'elles sont formées,*
 et plusieurs autres choses de cette nature. On ne s'est pas
 contenté de rapporter cela comme des faits averez, on a
 pris encore la peine d'en rechercher la cause, on a fait des
 exclamations là dessus à perte de veüe, les moralitez ont
 75 été de la partie, les Avocats s'en sont fait honneur dans
 le Barreau, les Predicateurs en ont tiré mille belles com-
 paraisons, on a donné dans les Classes une infinité de
 Themes sur ce sujet. Cependant ce sont toutes choses
 contraires à l'experience, comme l'ont verifié ceux qui
 80 ont eu la curiosité de s'en eclaircir.

XLVII

Quelle est la veritable cause de l'autorité d'une opinion.

Il paroît de là que les Sçavans sont quelquefois une
 aussi mechante caution que le Peuple, et qu'une Tradition
 fortifiée de leur temoignage n'est pas pour cela exemte

Samuel Parker a rejeté tout à fait la preuve de l'existence de Dieu
 par le consentement général des Peuples. (*Disput. 6, de Deo et Provi-*
dentia divina. Sect. 17, p. 541 sqq.)

Il contredit par là ce qu'il soutient lui-même au § CCXIX de ses
Pensées diverses.

de fausseté. Il ne faut donc pas que le nom et le titre de
 5 sçavant nous en impose (1). Que savons nous si ce grand
 Docteur qui avance quelque doctrine a aporté plus de
 façon à s'en convaincre qu'un ignorant qui l'a crüe sans
 l'examiner ? Si le Docteur en a fait autant, sa voix n'a pas
 plus d'autorité que celle de l'autre, puis qu'il est certain
 10 que le temoignage d'un homme ne doit avoir de force
 qu'à proportion du degré de certitude qu'il s'est acquis
 en s'instruisant pleinement du fait.

Je vous l'ay déjà dit et je le repete encore ; un senti-
 ment ne peut devenir probable par la multitude de ceux
 15 qui le suivent, qu'autant qu'il a paru vrai à plusieurs
 independemment de toute prevention et par la seule force
 d'un examen judicieux, accompagné d'exactitude, et d'une
 grande intelligence des choses : et comme on a fort bien
 dit qu'un temoin qui a veu est plus croyable que dix qui
 20 parlent par oui dire (a) ; on peut aussi assurer qu'un
 habile homme qui ne debite que ce qu'il a extremement
 medité, et qu'il a trouvé à l'epreuve de tous ses doutes,
 donne plus de poids à son sentiment, que cent mille

(a) *Pluris est oculatus testis unus, quam auriti decem. (Plaut.)*

(1) « Il n'y a rien de plus dangereux que d'avoir trop de déférence pour l'autorité de celui qui nous enseigne (a) ; car le préjugé de son mérite fait adopter tous ses dogmes, sans que l'on se donne la peine d'examiner s'il les prouve par de solides raisons. Les sectateurs qu'il se fait augmentent l'autorité de sa doctrine, et ainsi l'on se dispense de plus en plus de la peine de l'examen, on se contente de grossir le nombre. Les erreurs passent des peres aux fils, et se multiplient, et se greffent les unes sur les autres. » (*Cont. des Pensées*, p. 18).

(a) *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui se docere profitentur. Desinunt enim suum judicium adhibere : id habent ratum quod ab eo quem probant judicatum vident. (Cicero de nat. Deor. lib. I, circa init.)*

Montaigne cite également cette pensée de Cicéron dans son chapitre de *l'Institution des enfants*.

esprits vulgaires qui se suivent comme des moutons, et se
 25 reposent de tout sur la bonne foy d'autrui. Et c'est à
 cause de cela sans doute que Themistius et Ciceron ont
 déclaré si nettement, le premier qu'il croiroit plutôt à ce
 que Platon lui feroit entendre d'un signe de tête, qu'à ce
 que tous les autres Philosophes lui affirmeroient avec ser-
 30 ment : et le dernier que la seule autorité de Platon sans
 aucune preuve briserait toute l'incrédulité de son
 esprit (a).

XLVIII

*Qu'il ne faut pas juger en Philosophie par la pluralité
 des voix.*

Je n'approuve pas ces manières, mais j'en reviens tou-
 jours là, qu'il ne faut pas conter les voix, qu'il faut les
 peser, et que la méthode de décider une controverse à la
 pluralité des voix, est sujette à tant d'injustices (b), qu'il
 5 n'y a que l'impossibilité de faire autrement qui la rende
 légitime en certains cas. Vous voyez assez d'où naît cette
 impossibilité, c'est qu'il n'y a personne sur la terre qui
 puisse déterminer au juste combien un suffrage vaut plus
 que l'autre, qui ait ni la juridiction ni les lumières
 10 nécessaires pour réduire les opinions des membres d'une
 compagnie, chacune à son juste prix, de sorte qu'il faut

(a) *Ut enim rationem Plato nullam afferret, vide quid homini tribuam, ipsâ autoritate me frangeret. (Tusculan, I.)*

(b) *Sed hoc pluribus visum est, numerantur enim sententiæ non ponderantur, nec aliud in publico consilio potest fieri, in quo nihil est tam inæquale, quam æqualitas ipsa, nam cum sit impar prudentia, par omnium jus est. (Plinius, epist. 12, l. 2.)*

necessairement tolerer que l'une vaille autant que l'autre
 dans certains cas. Mais puis que les Controverses de Phi-
 losophie ne sont pas de cette espece, il nous est fort per-
 15 mis de conter pour rien les suffrages d'une infinité de
 gens credules et superstitieux, et d'acquiescer plutôit aux
 raisons d'un petit nombre de Philosophes. Ainsi, Mr.,
 sans avoir egard à vôtre *Vox populi, vox Dei*, qui autorise-
 roit les pensées les plus ridicules, si on y vouloit deferer ;
 20 je serois fort d'avis qu'on examinast premierement s'il est
 vrai que les années qui ont suivi de près les Cometes
 ayent toûjours été remarquables par des evenemens plus
 tragiques que ceux qu'on voit arriver dans d'autres tems.
 Si on trouvoit que la chose fust ainsi, on pousseroit ses
 25 recherches plus loin, et on examineroit quelle peut être la
 cause de la liaison de ces evenemens tragiques avec les
 Cometes. Si on trouvoit que la chose fust autrement, on
 tacheroit de desabuser le monde de ses fausses imagina-
 tions sur ce point là, et on ne fairait pas plus de cas de la
 30 fausseté, sous pretexte qu'elle seroit repanduë par tout le
 monde, que si elle n'étoit que la maladie de deux ou trois
 personnes, aussi bien comme le remarque Ciceron, n'y
 a-t-il point d'apparence de faire cas d'un jugement rendu
 par une multitude de personnes, dont chacune prise à
 35 part est si peu capable de connoître la chose, que son
 sentiment n'est d'aucune consideration (a).

(a) *An quicquam stultius quam quos singulos, sicut operarios barbarosque contemnas, eos aliquid putare esse universos ? (Tusculan, Quæst. 5.)*

18. C. aforisme qui autoriseroit.

19. C. si l'on.

24. C. si l'on, 25. C. et l'on.

27. C. si l'on 20. C. et l'on.

XLIX

Combien il est ridicule de chercher les causes de ce qui n'est point.

Cet ordre est assurément plus naturel, et d'une plus grande commodité, que celui par lequel on cherche *ce que c'est qu'une chose*, avant que d'avoir vuide la question, *si elle existe véritablement* (1). Il y a tant de choses effectives

2. A. on traite la question *quid sit, quale sit*, avant que d'avoir vuide la question *an sit*.

(1) « Assurons-nous du fait, avant que de nous inquiéter de la cause. Il est vray que cette methode est bien lente pour la plupart des Gens, qui courent naturellement à la cause, et passent par dessus la vérité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaisamment sur la fin du siècle passé à quelques Sçavans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler icy. » Suit l'histoire de la *dent d'or*. (Fontenelle, *Hist. des Oracles*, édit. crit. L. Maigron, pag. 29 sqq.)

L'Histoire des Oracles est une Adaptation française de deux longues dissertations latines publiées en 1683, par un médecin hollandais, Van Dale. Bayle en avait rendu compte dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (mars 1684) et c'est cet article qui vraisemblablement avait donné à Fontenelle l'idée de lire les dissertations et de les mettre à la portée du public Français (Cf. Maigron, *Introd.*)

Cf. aussi Bayle. *Nouv. de la Rép. des Lettres*, fév. 1687.

« Quoique je susse que M. de Fontenelle a dit des choses qui confirment le ch. 49 de mon Ouvrage, je ne laisse pas de vous remercier très humblement de m'en avoir averti. Je vous avouë qu'il represente si bien la conduite absurde de ceux qui cherchent la cause d'un effet imaginaire, que je ne saurois donner une marque plus solide de mon peu d'ambition qu'en exhortant mes lecteurs à joindre le commencement de son chap. 4, de l'histoire des Oracles avec mon chap. 49. Ils auront par ce moyen une broderie d'or sur une étoffe grossiere, et ils connoîtront plus facilement le petit prix de ma fourniture.

Je les avertirai aussi de consulter Monsieur Van Dale vers la fin de sa premiere dissertation *de Oraculis Ethnicorum*, et l'endroit où Photius a censuré un docte compilateur qui avoit tâché d'expliquer les causes de certains faits fabuleux. C'est ce qu'il trouve de plus absurde dans l'ouvrage. » (*Cont. des Pensées div.*, § XLVII.)

5 dont la recherche peut occuper nôtre étude, qu'on ne sauroit trop blamer ceux qui employent leur tems à trouver la raison de ce qui n'est pas, et qui se plaisent à faire diversion des forces de leur esprit au prejudice de la verité, comme ce Philosophe qui apprit avec chagrin que
 10 la laine qu'on voyoit sur des figues apportées sur la table, venoit de quelques brebis qui s'étoient accrochées à un buisson planté au pied du figuier (a), parce qu'il perdoit par là le fruit d'une asses longue reverie, et la gloire d'avoir imaginé à force d'y penser une raison qui mon-
 15 trast comment cette laine avoit été produitte par un arbre (1). Je voudrois pour l'amour de Plutarque qu'il eust répondu à la question, *Pourquoi les poulains qui ont été courus du loup deviennent meilleurs coureurs que les autres*, ce que l'Auteur de l'Art de penser (b), lui fait dire fort
 20 spirituellement, que c'est parce que peut être cela n'est pas vrai. Mais ayant leu et releu l'Original du 8. Chapitre du 2. livre des propos de table, dans lequel cette question est examinée, je n'y ay point trouvé cette réponse. C'est dans Seneque (c) que j'ay trouvé quelque
 25 chose de fort approchant sur un sujet assez curieux, savoir sur la superstition des habitans de Cleone ville de Peloponnese, qui commettoient certaines personnes pour

(a) *Voy. les Essais de Mont., liv. 2, ch. 12, où cecy est attribué à Democrite un peu autrement.*

(b) *Part. 3, ch. 18.*

(c) *Lib. 4, natural. quæst., cap. 7.*

12. Le renvoi à Montaigne n'est pas dans A.

(1) « Je n'ai pû rapporter cette aventure que sur la foi de Montaigne. Ce qui me consolait un peu est que M. Kuhnius qui a été l'un des plus doctes humanistes du xvii^e siècle n'a cité personne en la rapportant, d'où vous pouvez à coup sûr conclure qu'il en ignoroit la source. » (*Cont. des Pensées div.*, § XLVIII.)

prendre garde s'il devoit greler, afin d'en avertir le public, parce que sur l'avis qui en étoit donné, chacun offroit
 30 promptement quelque sacrifice, ou se faisoit quelque incision à la main, et detournoit ainsi la grele de dessus son champ. On raisonnoit sur cela et quelques uns se tourmentoient fort pour trouver la cause qui faisoit qu'une
 35 petite incision contraignoit les nues à reculer ou à se détourner, *de combien valoit il mieux (dit Seneque) soutenir que c'étoit une fourberie, et une fable (a).*

Montagne, de qui Mrs. de Port-Royal qui ne sont gueres de ses amis, disent quelque part (b), *que n'ayant jamais connu les veritables grandeurs de l'homme, il en a assez*
 40 *bien connu les defauts*; est en cecy du sentiment de Seneque. Ecoutez le parler en son vieux Gaulois, qui a souvent plus de graces, que les periodes les plus étudiées de nos Puristes. *Je revassois presentement comme je fais souvent, sur ce, combien l'humaine raison est un instrument libre et*
 45 *vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusement plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la verité. Ils passent par dessus les presuppositions, mais ils examinent curieusement les consequences. Ils laissent les choses et courent aux causes. Plaisans Causeurs. Ils*
 50 *commencent ordinairement ainsi, comment est ce que cela se fait ? Mais, se fait il, faudroit il dire ? Je trouve quasi par tout qu'il faudroit dire, il n'en est rien, et employerois souvent cette réponse, mais je n'ose, etc. (c).*

Il y a bien de gens qui font ce que dit Montagne, qui

(a) *Quanto expeditius erat dicere, mendacium et fabula est.*

(b) *Dans l'Art de penser, 3. part. ch. 19.*

(c) *Essais, liv. 3, ch. II.*

28. C. et pour en avertir.

54. Le § : Il y a bien des gens... jusqu'à la fin de la section XLIX est une addition de B.

55 laissent les choses, et courent aux causes ; c'étoit le défaut d'Avicenne, grand Medecin en raisonnement, mais sans experience. Pourveu qu'une chose ne lui parust point impliquer contradiction, cela lui suffisoit pour en faire l'objet de ses études, encore qu'elle n'eust jamais été. Il y
 60 avoit du tems de Galien plusieurs Medecins frappez de la même maladie, qui raisonnoient et qui disputoient à perte de veüe sur des choses qui ne furent jamais. Par exemple, ils se donnoient bien de la peine pour trouver la raison qui faisoit qu'il ne se forme point de cal aux
 65 fractures de la tête, *Vous êtes bien de loisir, leur dit Galien, et bien ridicules, de rendre raison d'une chose qui n'arrive pas, car il est faux que ces fractures ne se reprennent et ne se rendurcissent point* (a).

I.

Superstitions des Anciens pour les eclipses.

Je croyois avoir tout dit, mais je m'apperçois que j'ay oublié une remarque tres-essentielle, agréez donc que je ne vous laisse pas si tôt. Le fait est qu'on se forme encore aujourd'huy une idée affreuse des eclipses, comme si
 5 c'étoient les presages des plus funestes afflictions. Les anciens Payens avoient là dessus d'étranges pensées. Vous en verrez des exemples dans la suite où j'en parle par occasion, mais en voicy qui ne sont destinez qu'à cela.

Nicias General de l'Armée que les Atheniens avoient
 10 envoyée en Sicile, se vit reduit après plusieurs pertes à

(a) Πωροῦνται μὲν γὰρ οἱ βέλτιστοι καὶ ὑμεῖς οὕτως ἐστέ ληρώδεις ὥστε τῶν οὐκ ὄντων λέγειν αἰτίας. (Galen., lib. 6, μεθοδ. θεραπ.)

prendre le parti de s'en retourner en Grece. Toutes choses ayant été sagement préparées pour lever l'ancre sans que les ennemis s'en apperçussent, il survint une eclipse de Lune (a). Nicias au lieu de profiter d'une occasion aussi favorable de faire sa retraite à l'insçu des Ennemis, se trouva saisi de tant de crainte superstitieuse, qu'il n'osa branler de son poste. Il fût d'avis au contraire qu'avant que de partir on laissast passer toute une revolution du cours entier de la Lune, ce qui étoit beaucoup plus que n'en demandoient les Devins, qui se contentoient pour l'ordinaire qu'on fust trois jours sans rien entreprendre après les eclipses. Mais Nicias qui s'imaginait apparemment que les influences de la Lune prenoient tout à la fois leur pli ou pour un mois ou pour quinze jours, comme presque tout le monde se l'imagine encore, prétendant que le tems qu'il fait, quand on a nouvelle Lune ou pleine Lune, reigle toute la lunaison, Nicias, dis-je, ne crut point que trois jours fussent pour éviter la persecution de l'eclipse. Il eût sujet de s'en repentir, car toutes les voyes de se retirer lui furent fermées. Il fût pris lui même, et toutes ses troupes ruinées en diverses façons.

Tous les beaux discours qu'Agathocles (b) fit à ses soldats lors qu'ils furent débarquez en Affrique, ne pouvoient les rassurer contre la terreur qui les avoit saisis, pour avoir veu le soleil eclipsé pendant leur voyage. Par

(a) *Plutarch. in ejus vita.*

(b) *Justin, Hist., lib. 22.*

14. C. si favorable.

22. A. Mais Nicias qui s'imaginait apparemment, comme ceux dont j'ay parlé, que les influences de la Lune prenoient tout à la fois leur pli ou pour un mois ou pour 15 jours, ne crût pas que 3 jours fussent...

35. A. dont ils étoient saisis.

bonheur Agathocles se trouva moins superstitieux que Nicias, et plus en état par consequent de se servir de son esprit. Il se rendit l'interprete du prodige, et avoüa à ses
 40 troupes que si l'eclipse fût survenüe avant leur embarquement, le presage leur auroit été desavantageux ; mais qu'étant survenüe après leur depart, le presage se tournoit contre ceux à qui on alloit faire la guerre. Il ajouta que les eclipses presagent toujours le changement de
 45 l'état present des choses, si bien que quant à eux ils avoient lieu d'esperer que leurs affaires qu'ils avoient laissées en tres mauvaise posture en Sicile, s'accommoderoient, et que celles de Carthage qui étoient tres florissantes, seroient ruinées. Il calma leur frayeur par ce
 50 moyen. Cent autres exemples encore plus exprés montrent evidemment, que les eclipses ont été regardées comme des presages funestes.

LI

Superstition des Modernes pour les eclipses.

C'est encore le sentiment du grand nombre. Les Historiens ne font guere mention des eclipses sans ajouter qu'elles pronostiquerent la mort d'un tel Roy, la sedition d'une telle Province, ou quelque malheur semblable qu'ils
 5 rencontrent dans leur chemin. Depuis les Astrologues faiseurs d'Almanachs, jusqu'à ceux qui ne se mêlent que des Horoscopes de qualité, il n'y en a point qui ne vous dise que les eclipses presagent la guerre, la famine, la

41. A. le presage auroit été contre elles.

peste, les inondations, la mort d'un Grand et telles autres
 10 choses, et ils trouvent en cela beaucoup plus de creance,
 que lors qu'ils predisent simplement la pluie ou le froid.
 L'eclipse de soleil qui arriva le 12 Août 1654 devoit à
 leur dire mettre tout sens dessus dessous. Quelques uns
 ne couchoient pas de moins que d'un Deluge semblable à
 15 celui qui arriva du tems de Noë, ou plutôt d'un Deluge
 de feu qui nous devoit ameiner la fin du monde. D'autres
 se contentoient d'un bouleversement considerable du
 monde, et de la ruïne entiere de Rome. On avoit si bien
 epouvanté les Gens que ceux qui se contentoient de se
 20 vouloir enfermer dans des caves ou dans des chambres
 bien closes, bien echauffées et bien parfumées pour se
 mettre à l'abri des mauvaises influences, par l'ordre des
 Medecins, croyoient être en droit de se moquer des
 esprits timides, et de trancher quant à eux des Esprits
 25 forts. En effet en comparaison de tant d'autres qui crai-
 gnoient la fin du monde, c'étoit une grande force d'esprit.
 La consternation étoit si grande qu'un Curé de la Cam-
 pagne ne pouvant suffire à confesser tous ses Paroissiens,
 qui en croyoient mourir, fût contraint de leur dire au
 30 Prone, *qu'ils ne se pressassent pas tant, et que l'eclipse avoit*
été remise à la quinzaine. C'est ce que vous pourrez voir
 dans un livre de Mr. Petit, Intendant des Fortifications,
 qui étoit habile homme sans superstition, et qui se batit
 contre l'erreur populaire avec beaucoup de courage (a).
 35 Voila donc les Anciens et les Modernes, les Payens et
 les Chrétiens parfaitement unis à penser que les eclipses

(a) *Dissertat. sur les Comet., p. 113.*

17. C. bouleversement considerable des Etats.

22. A. à l'abri, par l'ordre des medecins, des mauvaises influences.

24. C. et de faire les esprits forts.

presagent de grands malheurs. Cependant c'est une pensée très fausse, I. parce que les eclipses ne peuvent point faire de mal. II. parce qu'elles n'en peuvent pas être un
40 signe.

LII

Que les Eclipses ne peuvent point causer de mal.

Je dis qu'une eclipse soit de Lune soit de Soleil ne peut point faire de mal, parce qu'elle ne fait tout au plus qu'empêcher que la terre ne soit illuminée pour un peu de tems, ce qui ne peut être d'aucune consequence. Vous
5 savez quelle a été sur cela la pensée de Pericles, l'un des premiers hommes de l'antiquité. Il étoit prêt à faire partir pour une grande expédition la Flotte dont il étoit General, lors qu'une eclipse de Soleil épouvanta si fort son Pilote qu'il ne savoit plus où il en étoit ni ce qu'il y avoit
10 à faire (a) : Pericles qui avoit été delivré de toutes ces vaines apprehensions par le Philosophe Anaxagoras, étendit son manteau devant les yeux de son Pilote, et lui demanda s'il trouvoit que ce fût un mal. Non, répondit le Pilote. Ce n'est donc point un mal, reprit Pericles, que le
15 Soleil soit eclipsé, car toute la difference qu'il y a entre mon manteau qui te dérobe la lumiere du Soleil, et le corps qui cause l'eclipse, c'est que celui là est plus grand que mon manteau. Cette reflexion est tellement de la competence de tout le monde, qu'il y a lieu de s'étonner
20 du peu de gens qui la font.

(a) *En la vie de Pericles.*

Il n'y a personne qui ne soit capable de comprendre que sans faire aucun prejudice à sa santé, on peut être des jours entiers dans des lieux beaucoup plus obscurs que les tenebres de la plus grande eclipse, et qu'on pourroit cou-
25 vrir sous des tentes fort épaisses un poirier ou un pommier pendant trois ou quatre heures sans craindre que les fruits ou les feuilles s'en ressentissent pour tout le reste de l'année. Il n'y a point de Paysan qui ne voulût quelquefois allonger les nuicts de quelques heures, afin que
30 l'ardeur du Soleil ne vinst pas si tôt desseicher les biens de la terre. On demeure d'accord que des nues tres epaisses qui obscurcissent l'air pendant cinq ou six jours de suite plus qu'une eclipse de soleil de cinq ou six doigts qui arrive sans aucun nuage, sont quelquefois tres
35 utiles à la recolte. On comprend que si la Lune s'amusoit à demeurer un jour entier avec le Soleil lors qu'elle est nouvelle, en sorte que pendant 24 heures elle n'eust aucune clarté pour la terre, cela ne causeroit aucun dom-
40 mage. Personne n'ignore qu'on peut souffrir pour un jour le retranchement du boire et du manger, ou en tout ou en partie, sans qu'on en meure, ou qu'on en tombe malade, ou qu'on s'en sente à deux jours de là, et d'ail-
leurs on sait fort bien que les alimens sont plus neces-
saires à la vie que le Soleil, puis qu'il y a des Nations qui
45 passent commodement plusieurs mois de suite sans que le Soleil se leve sur leur Horizon. Cependant parmi toutes ces lumieres on ne veut ou on ne peut com-
prendre, que la Lune ou l'ombre de la terre puissent intercepter pour tres peu de tems les rayons du Soleil,
50 sans qu'il en arrive des desordres infinis. On s'imagine même que la malignité de ces tenebres va choisir un Roy

47. C. ou l'on.

Pensées sur la Comète.

au milieu de toute sa Cour, et le distinguant de toutes les autres personnes, luy cause à luy seul une maladie mortelle, ce qui est d'une absurdité inimaginable. Y a-t-il rien
 55 de moins sensé que de voir des gens qui se retranchent contre les rayons du Soleil, par toute sorte d'artifices, derriere des fenêtres, des volets, et des rideaux, qui n'oseroient sortir que de nuict, ou sans se couvrir d'un masque ou d'un parasol, trembler néanmoins à la pensée
 60 d'une eclipse, qui n'est à proprement parler pour certaines saisons de l'année, qu'un bon office que la Lune rend à la terre en lui servant de parasol ?

LIII

Que les Eclipses ne peuvent pas être le signe d'aucun mal.

Voyons maintenant si à tout le moins les eclipses peuvent être un signe des maux qui affligent le monde. Je dis que non Mr. (1) et c'est icy que je vous attens, car je sai que c'est la dernière ressource de ceux qui tiennent
 5 pour la malignité des eclipses et des Cometes. Je me contente pour les chasser de ce dernier retranchement de dire deux choses. La I. est que les eclipses sont un effect d'un ordre si naturel, qu'il n'y a si petit Astrologue qui ne predise l'heure, le jour et l'endroit du ciel où elles arri-
 10 veront, plusieurs siecles avant qu'elles arrivent. La II. est qu'il en arrive en tout tems, et en tout Pays ; quelque fois plus de quatre dans une même année ; souvent à des

(1) Petit avait déjà démontré « que les Eclipses ne pronostiquent point les maux qui arrivent après. » p. 341, 344.

heures où personne ne s'en apperçoit excepté des gens payez pour cela ; souvent aussi lors que les nues empêchent
15 tout le monde de les observer.

Je trouve bien forte la I. de ces deux raisons, car enfin Mr. si les eclipses sont une suite nécessaire et naturelle du mouvement des Astres, elles arrivent independemment de l'homme et sans aucune relation à ses merites ou à
20 ses demerites, et par consequent elles arriveroient tout de même, soit que Dieu ne voulust point chatier les hommes, soit qu'il voulust les chatier, de sorte que ce ne peut point être un signe precursor de la justice divine. De plus il faut renoncer à la raison ou demeurer d'accord,
25 qu'un effet de la Nature ne peut être le signe de quelque chose si ce n'est lors qu'il produit cette chose là, ou qu'il en est produit lui même, ou qu'ils dependent tous deux d'une même cause. Nous examinerons ailleurs les autres manieres de signifier. Pour le present je me contente de
30 dire que les eclipses ne signifient point les maux à venir, en aucune de ces manieres, puis que j'ay montré qu'elles ne sont point la cause d'aucun mal. Ce seroit abuser de la patience d'un habile homme que de luy expliquer cecy plus au long. Mais comme je me souviens d'un passage
35 de Plutarque (a) qui porte que les Philosophes ont tort de penser qu'en expliquant la cause naturelle d'un effect, on lui ôte toute sa vertu significative, j'en toucherai ici quelque chose.

(a) *Plutarch. in ej. vita.*

LIV

En quel sens un effet naturel est un signe de quelque chose.

Je dis donc que pourveu que les Philosophes n'excluent pas les evenemens qui dependent de cette même cause naturelle, ils ont raison. Par exemple si ayant trouvé la
 5 véritable cause des mouvemens de certaines bêtes que l'on dit presager la pluïe, ils trouvoient que cette même cause produit la pluïe, ou qu'elle a une liaison necessaire avec celle qui produit la pluïe, ils auroient tort de nier, que les mouvemens de ces bêtes presagent la pluïe ;
 10 autrement ils fairoient fort bien de le nier, car c'est sur ce pied là que l'on a raison de rejeter les superstitions des anciens Payens, qui s'imaginoient que le vol d'un oiseau presageoit le gain ou la perte d'une bataille. Plutarque ajoute que l'industrie des hommes fait divers
 15 ouvrages pour signifier quelque chose, comme il paroît par l'exemple des quadrans : d'où on peut inferer qu'encore que l'on sache comment une chose se fait, on ne doit pas nier qu'elle n'ait été faite pour être le signe d'une autre. La réponse est aisée. Les hommes peuvent
 20 convenir d'un certain signe comme bon leur semble, et se servir pour cela des qualitez naturelles d'un corps, desquelles ils savent le Principe, mais ce n'est qu'à l'égard des choses qui dependent d'eux. Par exemple, ils peuvent se servir de l'ombre d'un quadran, pour signifier qu'il
 25 faut aller au sermon. Ce n'est pas la même chose pour les evenemens qui ne sont pas en leur puissance, comme

17. C. qu'on sache.

sont la peste, la famine, les victoires, etc. Il n'y a que Dieu qui puisse nous en donner des presages, ou en nous faisant connoître les causes d'où ces evenemens dependent
30 necessairement, ou en nous avertissant que telle chose nous est montrée pour nous avertir de tel malheur. Si donc les eclipses étoient des presages des maux à venir, il faudroit que Dieu nous les eust données pour signes, ou en nous faisant connoître que ces maux dependent des
35 eclipses comme de leur cause naturelle, ou en nous disant qu'il veut que nous soyons avertis de nos malheurs par le moyen des eclipses. Dieu n'a fait ni l'un ni l'autre, par consequent les eclipses ne sont point des signes. Il est clair aussi que Dieu ne nous a point avertis qu'il vouloit
40 que les eclipses nous servissent de presages, non seulement parce que cela n'a point été revelé, mais aussi parce que les eclipses n'ont rien qui nous porte raisonnablement à les prendre pour des signes, et c'est ma seconde raison.

LV

Remarques pour connoître si une chose est un signe envoyé de Dieu.

En effet quelle apparence que Dieu ait choisi pour les signes de ses châtimens, une chose qui arrive des quatre et cinq fois l'année, et qui le plus souvent ne vient à la connoissance de personne ? Il faut que ces signes pour
5 avoir de quoi faire impression sur des creatures raisonnables, soient rares, soient destinés non pas à presager les incommoditez ordinaires qui traversent la vie de l'homme tous les ans, mais à denoncer les fleaux dont

Dieu visite les hommes dans sa plus grande colere. Il faut
 10 qu'ils ne paroissent pas dependre purement et simplement
 du cours naturel des causes secondes, et qu'ils ne se pro-
 duisent pas sous des nuages, ou de nuict pendant que les
 hommes sont couchez. Comment ne voit on pas qu'une
 chose qui arrive tous les ans ne peut pas moins être prise
 15 pour un signe de bonheur que pour un signe de malheur?
 Si un Historien s'en vouloit donner la peine, ne trouve-
 roit-il pas des eclipses à sa poste pour leur faire presager
 le mariage de son Prince, les feux de joye allumez dans
 tous ses Etats pour la naissance de ses enfans, les vic-
 20 toires remportées sur les Ennemis, les renouvellemens
 d'Alliance, les Traitez de paix, la cessation de la peste,
 la guerison des personnes de la famille Royale, et tout ce
 qu'on appelle des prosperitez publiques. J'ai deja
 raporté (a) qu'Origene fait mention d'un Philosophe qui
 25 fit un livre pour montrer que la plus part des Cometes
 avoient presagé de grands bonheurs : il seroit encore plus
 aisé de montrer la même chose touchant les eclipses et
 comme on dit qu'un Auteur (b) fort versé dans l'Astro-
 logie ayant dressé l'Horoscope de tous les grands hommes
 30 de l'antiquité a fait voir que par les regles de l'art ils
 devoient être tout autres que l'Histoire ne les represente :
 il seroit facile de montrer que les eclipses ont été suivies
 par des evenemens tout differens de ceux qui les devoient
 suivre selon ces mêmes regles. *Si vous voulez deviner*
 35 *(disoit autrefois Martianus) dites justement le contraire de*
ce que disent les Astrologues.

(a) *Cy-dessus*, § 45.(b) *Sextus ab Heminga*.24. A. Origene fait mention (*Lib. I, contra Celsum.*)

33. C. ceux qui les doivent suivre.

LVI

Application aux Cometes de ce qui a été dit touchant les eclipses.

Si vous y prenez garde, Mr., je n'ay rien dit contre les eclipses qui ne porte coup contre les Cometes (1), et c'est la raison pour quoi j'en ay tant dit. Voulez vous vous reduire à soutenir que les Cometes ne causent point les malheurs qui les suivent, mais seulement, qu'elles les presagent, j'y consens, je ne demande pas mieux, et je vous prepare une belle Tablature sur cela. En attendant permettez moi de remarquer, comme j'ay fait touchant les eclipses, que les Cometes sont accompagnées de quelques circonstances qui les empechent d'être des presages.

Elles sont fort fréquentes (2). On en conte sept depuis

(1) Calvin, tout en s'élevant contre l'Astrologie, fait une distinction entre les eclipses et les Comètes : « Qu'on puisse par les eclipses, dit-il, deviner ce qui doit avenir aux Royaumes et aux Principautez, ou aux hommes particuliers : c'est à faire aux idiots de le penser.. »

Que s'il faut qu'il y ait miracle extraordinaire pour signifier, comment trouveront-ils telle propriété et vertu en l'ordre commun ? Il en est quasi autant des Cometes, combien que non pas du tout. Tant y a, que ce sont inflammations qui se procreent, non point à terme preñx, ains selon qu'il plait à Dieu. En cela desja on voit combien les Cometes different des estoiles : veu qu'elles se procreent de causes survenantes. Et neanmoins je n'accorde pas que leurs predictions soyent certaines, comme aussi l'experience le monstre. Car si une Comete est apparüe et que tantost après un Prince meure : on dira qu'elle l'est venue adjourner. S'il ne s'ensuit nulle mort notable, on le laisse passer sans mot dire. Cependant je ne nie pas, lorsque Dieu veut estendre sa main pour faire quelque jugement digne de memoire au monde qu'il ne nous advertisse quelquesfois par les comettes ! » Calvin, *Discours contre l'Astrol. judiciaire*, p. 1291, 1292, de ses opuscules, édit de Genève, 1611, cité par Bayle, *Contin. des Pensées div.*, § XLII.)

(2) Comiers, dans le *Mercur*, résume ainsi son opinion :

« Ces Devins et faux Prophetes... ne remarquent pas que ces signes prophetisez doivent estre extraordinaires et que les Cometes ne sont

l'an 1298. jusqu'à l'an 1314. Vint et six depuis l'an 1500. jusqu'à l'an 1543. Quinze ou seize depuis l'an 1556. jusqu'à l'an 1597. Il en a paru tous les ans pendant plusieurs
 15 années de suite. Ce n'est point une chose fort rare d'en voir deux dans une même année, soit en différens mois, soit à différentes heures d'un même jour. On en vit quatre tout à la fois l'an 1529. On en conte huit ou neuf pour la seule année 1618. Nous croyons nous autres qui ne
 20 sommes pas Astronomes qu'il n'en a point paru depuis l'an 1665. jusqu'à 1680. Cependant il en a paru aux Astronomes dans les années 1668. 1672. 1676. et 1677 (a). Il y a des Cometes qui se vont plonger dès le second jour dans les rayons du Soleil, et ne paroissent plus. Il est
 25 probable même qu'il y en a qui font toute leur promenade sans se faire voir, à cause qu'elles se tiennent toujours aupres de cet astre. De ce nombre étoit celle dont parle Seneque que l'on vit par hazard pendant une eclipse de Soleil, et qu'on n'eust point veüe sans cela (b).

30 Avoëz moi, Mr. que ces circonstances ne conviennent gueres à un signe que Dieu fait exprez pour nous avertir de nos malheurs. Faut il que les signes soient si frequens ? Ne perdent ils pas leur force dès qu'on s'y accoutume ? Et si les hommes n'ont pas laissé de croire que ce sont
 35 des signes, quoi qu'ils en ayent veu vingt-six dans l'espace de quarante-trois ans, n'est-ce pas à cause qu'ils ne font aucun usage de leur raison ? Faut-il que Dieu nous

(a) Voyez le *Traitté de Mr. Comiers, de la nouvelle science des Cometes.*

(b) *Multos Cometas non videmus, quod obscurantur radiis solis, quo deficiente, quemdam Cometen apparuisse quem sol vicinus obtexerat, Possidonius tradit. (Seneca, lib. 7, natural. Quæst., cap. 20.)*

pas de ce nombre, puisqu'elles n'arrêtent pas sur un lieu particulier et qu'elles paroissent tres frequemment et mesme plusieurs à la fois, dans un même temps. » (Comiers, *Disc. sur les Com.*, *Merc. Gal.*, Janv. 1681, p. 106.)

envoie des signes, qui ne sont reconnus pour signes, que parce que l'homme est ignorant ? Pourquoi tant de
 40 Comètes en une même année ? N'est-ce pas assez qu'il paroisse un signe d'une certaine espece en même tems ? Mais sur tout pourquoi ces Comètes, qui ne sont veües que par deux ou trois Astronomes ? N'est-ce pas un signe perdu que celui-là, et qui frustre la Providence des fins
 45 qu'on dit qu'elle se propose ? Comment se peut-on imaginer que Dieu envoie aux hommes des signes invisibles(1), ou que voulant les faire connoître à deux ou trois personnes, il choisisse justement des Astronomes qui n'y ont aucune foy, et qui assurément n'exhorteront personne à
 40 la repentance ? Pourquoi souffrir que des signes qui ne peuvent servir aux usages ausquels on les destine, qu'entant qu'ils sont veus de tout le monde, se jettent à corps perdu dans un endroit du ciel où le Soleil les rend invisibles ?

55 Examinez bien tout cecy, Mr. et vous verrez que la Providence de Dieu infiniment sage ne fait pas des inutilitez comme celles-là.

Ne m'allez pas dire que ce n'est pas à nous à gloser sur ce que Dieu fait ; car je vous avertis que c'est une chicane
 60 toute pure, comme je vous le montrerai dans la suite. Reconnoissez plutôt que pour se tirer des difficultez que

46. C. que Dieu nous envoie.

(1) « Supposons maintenant que les Comètes annoncent quelque grand desastre, quel prognostic tirera-t'on du tres grand nombre de Comètes qui sont invisibles aux Habitans de la Terre ? Car en effet il y en a beaucoup que nous ne voyons pas, parce qu'elles ne sortent jamais de la trop grande lumiere du soleil qui les offusque et Possidonius raporte qu'une Comete parut seulement pendant une eclipse de soleil. Mais ce desastre qu'elles annoncent, où et à qui l'annoncent-elles ? Il y a tant de Roys, tant de Princes, tant de grands Hommes que, s'il faloit allumer une Comete pour la mort de chacun d'eux, le Ciel en seroit épuisé il y a longtems. » (Comiers, *Merc. Galant.*, p. 133.)

je viens de vous proposer, il faut croire que les Cometes
 sont des ouvrages de la Nature, qui sans aucun raport
 au bonheur ou au malheur de l'homme, sont portez d'un
 65 lieu en un autre selon les loix generales du mouvement,
 et qui s'approchent plus ou moins du Soleil, et paroissent
 en un tems plutôt qu'en un autre, parce que la rencontre
 des autres corps à laquelle Dieu accommode son concours,
 le demande ainsi. Et comme vous ne sauriez soutenir que
 70 les Cometes qui ont paru à deux ou trois personnes seu-
 lement, ayent été des signes, avoüez qu'il y a des Cometes
 qui ne signifient rien. D'où il s'ensuit qu'il n'y en a
 aucune qui presage quelque chose, parce que la difference
 qu'il y a entre une Comete qui ne paroît pas au public, et
 75 une Comete qui paroît à tout le monde, consiste unique-
 ment en ce que l'une est plus éloignée de nous, ou plus
 petite, ou plus proche du Soleil que l'autre, ce qui ne fait
 pas une diversité de nature. Au premier jour je vous
 écrirai quelque chose qui sera plus de vôtre ressort.

A..., ce 25 de May, 1681.

LVII

VII. RAISON, TIRÉE DE LA THEOLOGIE. *Que si les Cometes étoient un presage de malheur, Dieu auroit fait des miracles, pour confirmer l'Idolatrie dans le monde.*

Je pourrois, Mr. me servir de toutes ces raisons et de plusieurs autres encore, et les fortifier contre toutes les objections qu'on me pourroit faire : mais j'y renonce puis

78. *La phrase : Au premier jour... et la date ne sont pas dans A.*

que vous n'êtes prenable que par des argumens Theologi-
 5 ques. En voicy un que je ne me souviens pas d'avoir
 jamais leu, et qui me vint dans l'esprit l'un de ces jours
 en reveillant les vieilles idées de la Comete de 1665.

Un Ecclesiastique de mes amis qui avoit souvent essayé
 en vain de me persuader, que ce Phenomene étoit de
 10 mauvais augure, n'eût pas plutôt seu la mort de Phi-
 lippe IV Roy d'Espagne, qu'il me vint voir exprez pour
 m'accabler de cette grande objection, et debuta par me
 demander d'un air triomphant, *si j'aurois encore l'opinia-*
trreté de soutenir après un tel exemple, que les Cometes ne font
 15 *aucun mal au monde ?* Il y a beaucoup d'apparence qu'il
 n'eust pas été fâché de me pouvoir dire, pour fortifier son
 objection, ce que Mr. de Bassompierre écrivit à Mr. de
 Luines, l'an 1621 peu après la mort du Roy Philippes III.
Il me semble que la Comete, dont nous nous moquions à
 20 *St. Germain, ne s'est pas moquée, d'avoir mis par terre en*
deux mois un Pape, un Grand Duc, et un Roy d'Espagne (a);
 car comme on a dit des railleurs de profession, qu'ils
 aiment mieux perdre un ami qu'un bon mot, ceux qui
 sont entêtez des presages, pourroient bien souhaiter plutôt
 25 la mort de deux ou de trois Souverains, que de voir la
 nullité de leurs propheties à l'exemple de ces Medecins
 qui voyent de mauvais œil la guerison des malades qu'ils
 avoient abandonnez.

Je répondis à mon Ami, pour m'accommoder à sa Pro-
 30 fession, que Dieu ne faisant rien en vain, n'avoit point
 sans doute montré des Cometes, ou pour avancer la mort
 du Roy d'Espagne, ou pour la presager ; qu'un Prince

(a) *Bassomp., Ambassad. d'Esp.*

11. A. du Roy d'Espagne, Pere de nôtre Incomparable Reyne.

15. Il y a beaucoup d'apparence *jusqu'à* : Je répondis à mon Ami
manque dans A qui continue par : Je lui répondis...

accablé de maux et d'infirmitez, et qui ne vivoit depuis assez long tems qu'à force de chicaner le terrain contre la
 35 Nature, par toutes les inventions de la Medecine, pouvoit
 assurément mourir, sans qu'il fust besoin afin de lui ôter
 la vie, d'allumer dans les cieux un corps cent fois plus
 grand que la terre, et rempli, comme la boîte de Pandore,
 de toute sorte de maledictions, et qu'il étoit si peu neces-
 40 saire que Dieu avertit le monde qu'il vouloit retirer le
 Roy d'Espagne, que toute l'Europe s'étonnoit qu'il eust
 peu resister si long tems à ses maladies. On n'eût rien à
 me repliquer. Faisant reflexion l'autre jour sur cette
 pensée, il me vint dans l'esprit que ceux qui soutiennent
 45 les presages des Cometes font faire à Dieu des choses non
 seulement tres inutiles, mais aussi tres indignes de sa
 sainteté. Voici comment je le prouve.

LVIII

*Que les Cometes ne peuvent presager le mal qu'en
 qualité de signes.*

Il est de Foy que la liberté de l'homme est au dessus des influences des Astres, et qu'aucune qualité physique ne la porte necessairement au mal. Je conclus de là que les Cometes ne sont point la cause des guerres qui s'allu-
 5 ment dans le monde, puis que le dessein de faire la guerre, aussi bien que les actes d'hostilité qui se commettent en

35. A. pouvoit assurément mourir, sans qu'il fust besoin d'allumer dans les cieux un corps cent fois plus grand que la terre, et rempli, comme la boîte de Pandore, de toute sorte de maledictions, afin de lui ôter la vie.

consequence sont tous effets du libre arbitre de l'homme. Ainsi les Cometes ne peuvent être tout au plus qu'un signal des maux, qui sont prêts à fondre sur la terre, lequel Dieu étale aux yeux de l'Univers, afin de porter les hommes à prevenir par leur penitence, l'horrible tempête dont ils sont menacez ; car je ne vois point qu'on puisse seulement soutenir que les atomes d'une Comete ayent la vertu de produire la peste, la famine, ou quelque autre alteration dans nos Elemens. Ma premiere raison le prouve d'une maniere invincible.

Soit donc conclu, que les Cometes ne sont qu'un signe des maux à venir.

LIX

Que les Cometes ne peuvent être des signes du mal à venir sans être formées miraculeusement.

Il s'ensuit de là que ce sont des corps formez extraordinairement, et hors de l'enchainure des causes secondes. Car s'ils étoient produits par la vertu et selon le progresz naturel des causes secondes, ils ne pourroient signifier pour le tems à venir, que les effets que nous connoîtrions avoir une liaison necessaire avec eux, et ainsi ils ne pre-

15. A. *Au lieu de la phrase : Ma premiere raison le prouve d'une maniere invincible, on lit : ou que s'ils ont cette vertu, ce soit d'eux qu'il faudroit faire venir de si loin, que Dieu se veuille servir pour produire ces effets là, au prejudice de tant d'autres causes plus à portée de les produire, et de cette sagesse adorable qui met en action les differens corps de l'Univers par les voyes les plus simples et les plus courtes. Soit donc conclu tant pour cette raison, que pour celles que j'ay raportées cy dessus, que les Cometes ne sont qu'un signe des maux à venir.*

sageroient ni la guerre, ni la peste, ni la famine, parce qu'il est de foi, que les actes libres de l'homme, tels que sont les guerres, n'ont point de liaison nécessaire avec les
 10 qualitez d'aucun corps, et que la raison ne nous fait appercevoir dans la peste ni dans la famine aucune dependance nécessaire des Cometes. C'est donc Dieu qui forme miraculeusement les Cometes afin qu'elles avertissent les hommes des malheurs qui leur sont preparez s'ils ne se
 15 repentent, et qui leur donne une élévation et un mouvement qui les rendent visibles à tous les Peuples de la Terre, afin qu'il n'y ait personne qui en puisse pretendre cause d'ignorance.

LX

Etrange consequence qui nailroit de ce que les Cometes seroient formées par miracle.

Or voyez un peu, Mr. la terrible consequence qui nait de cela ; c'est que Dieu a fait quantité de miracles des plus insignes, pour ranimer presque par toute la terre le zele languissant des Idolatres, et pour les obliger à offrir des
 5 sacrifices, des vœux, et des prieres à leurs fausses Divinitez avec plus de devotion qu'ils n'avoient accoutumé de faire car comme avant l'établissement du Christianisme, Dieu n'étoit connu que dans un petit coin de la Judée, et qu'il avait abandonné toutes les autres Nations du monde
 10 dans les voyes de leur egarement (a), on ne savoit dans le monde ce que c'étoit que d'appaiser le vrai Dieu quand il

(a) *Act. Apostol., Cap. 14, v. 15.*

paroissoit irrité. Tout ce qu'on savoit faire dans cette consternation, c'étoit de se prosterner devant les Idoles, de leur immoler des victimes, de consulter les Demons, et de faire par leur conseil tout ce qui étoit le plus désagréable à Dieu. De sorte qu'allumer des Comètes dans les Cieux, n'étoit à proprement parler, que faire redoubler les actes d'Idolatrie ; et naturellement parlant c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

Je ne nie pas qu'il n'y ait eu des gens de bon sens parmi les Payens, qui ont reconnu que le véritable moyen de plaire à la Divinité, n'étoit pas d'offrir de somptueuses Hecatombes en son honneur, mais de vivre justement, et que c'étoit là le véritable sacrifice qui appaisoit le Ciel irrité.

*Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollibit aversos Penates
Farre pio et saliente mica (a).*

Mais quoi qu'il en soit, ce n'étoit pas à cela qu'ils avoient recours, quand ils vouloient désarmer la colere de Dieu. Ils ne s'avisent pas de renoncer à leur orgueil et à la haine qu'ils avoient pour leurs ennemis ; de pardonner les injures qu'ils avoient receüs ; de mortifier leur convoitise ; de rompre avec leurs Maîtresses ; de s'humilier interieurement devant Dieu par une vive douleur de n'avoir pas été vertueux ; de promettre une conversion de cœur, et une reforme generale de leurs pensées, de leurs discours, et de leurs actes. C'étoient des choses trop difficiles et qui ne s'achettent pas. Ils aimoient mieux qu'il leur en coûtast de l'argent à faire construire des chapelles, à remplir de dons et d'oblations les Temples des Dieux, et à contri-

(a) Horat., Od. 23, l. 5.

buer aux frais de toutes les expiations que les livres Sybillins, ou les Oracles, ou les Augures, ou les Prêtres
 45 en general ordonneroient. Et c'est la raison pourquoi les Demons qui par des Jugemens de Dieu que nous devons adorer avec humilité, se jouoient de la credulité des Peuples, excitoient le plus qu'ils pouvoient de Phenomenes extraordinaires, voyant bien qu'à coup seur cela fomenteroit l'Idolatrie (1), et maintiendrait en vigueur les sacrifices, les fêtes, et la superstition du Paganisme.
 50

LXI

Les Demons entretenoient les superstitions en produisant des prodiges.

Si Brennus à la tête des Gaulois eut pillé le Temple de Delphes, le zele de tous les Peuples à consulter le Demon qui y rendoit des oracles, et à lui faire des presens magnifiques, eut été fort exposé au peril d'un grand relâchement. Aussi le Diable ne s'épargna-t-il pas pour prevenir ce rude coup. Il fit dire par la Prêtresse, qu'il n'abandon-

4. C. eût été exposé.

6. Il asseura la Prêtresse effrayée qu'il n'abandonneroit point la deffense de son poste : *J'en aurai soin*, lui dit-il, *avec les vierges blanches.*

(1) Naudé avait déjà montré que par l'Idolâtrie le Démon « usurpe un honneur qui n'appartient qu'à Dieu ».

« Ce que pour effectuer plus facilement nous voyons qu'il s'est efforcé de mettre en pratique toutes les ruses et subtilitez que l'on pourroit imaginer, prenant toute sorte de faces et abusant de toutes les manieres pour rendre cette idolatrie plus universelle, et par consequent plus odieuse à celuy qui pour l'amour et l'affection qu'il nous porte s'est autrefois qualifié le Dieu jaloux de son honneur. » (*Apolog.*, p. 35).

neroit point la deffense de son poste, *et qu'il se chargeoit de tout ce soin là, avec les vierges blanches*, entendant les neiges horribles qu'il devoit faire tomber sur les Gaulois.

10 On ne peut rien voir de plus affreux que les descriptions qui nous ont été laissées de tous les prodiges qui se firent en cette occasion. La terre trembla et s'ouvrit en mille lieux sous les Assiegeans : le tonnerre fit un fracas si epouvantable, qu'on eust dit que toute la machine du

15 monde alloit éclater en morceaux : la foudre tomboit de toutes parts : il se detachoit du Parnasse des rochers d'une grosseur énorme qui écrasoient par leur chute une infinité de Gaulois : Brennus se tua luy même de desesper (a) : ce qui se pût sauver de ses gens perit peu après de faim,

20 de froid et de misere : en un mot, la Divinité de Delphes ne pouvoit pas plus hautement soutenir ses intérêts, ni confondre la temerité de Brennus, d'un air qui sentit mieux sa Divinité. Il étoit arrivé quelque chose d'approchant, lors que Xerxes envoya des troupes, pour piller le

25 même Temple. Pourquoi tout cela ? Ce n'étoit pas afin que les hommes devinssent sages et vertueux, et qu'ils conçussent de l'horreur pour le vice, et de l'amour pour la sainteté. Le Diable eust plutôt laissé piller tous les Temples du monde que de faire la moindre chose pour

30 produire ce changement dans les esprits. Qu'étoit-ce donc ? C'est qu'il vouloit des sacrifices et nourrir dans l'ame des hommes la superstition et l'Idolatrie. Se souciant fort peu qu'on se repentist des veritables crimes, au

(a) *Justin, Hist., l. 24.*

21. C. soutenir ses interêts plus hautement.

23. La phrase : Il étoit arrivé quelque chose d'approchant etc., n'est pas dans A.

26. A. sages et vertueux, qu'ils conçussent.

30. Qu'étoit-ce donc ? est une addition de B.

contraire tâchant de l'empêcher de toute sa force, il vou-
 35 loit qu'on regardast avec horreur et avec tremblement, le
 manque de respect pour les ceremonies de la Religion, et
 pour les choses consacrées aux fausses Divinitez.

Que n'a-t-il point fait pour se faire sacrifier des enfans ?
 Denys d'Halicarnasse nous raconte (a) que Jupiter et
 40 Apollon affligerent les Pelasgiens de la maniere la plus
 desolante. Leurs fruicts et leurs grains étoient tout gâtez
 avant que de meurir. Leurs fontaines tarissoient, ou deve-
 noient si puantes, qu'on n'en pouvoit boire. On ne voyoit
 45 travail d'enfant, elles et leur fruict, ou qui ne mettoient
 au monde que des enfans estropiez, aveugles et contre-
 faits. Les hommes et les bêtes perissoient de toutes parts
 de diverses maladies inconnuës. En voulez-vous savoir la
 raison ? C'est que les Pelasgiens ayant voué à ces Dieux
 50 là par un tems de sterilité, la dime de tous leurs fruicts,
 oublierent en s'acquittant de leur vœu de sacrifier la
 dime de leurs enfans. Ce fût sans supercherie, car ils
 n'avoient jamais eu intention de vouer la disme de cette
 sorte de fruicts. Mais comme ils avoient à faire à plus fin
 55 qu'eux, on leur fit chicane sur un mot, on leur declara
 que qui dit tout, n'excepte rien, et par consequent que la
 disme de leurs enfans devoit être aussi sacrifiée, à quoi
 ils se soûmirent pour avoir la paix.

L'Histoire ancienne est pleine de faits semblables (b)

(a) *Lib. I.*

(b) *Voi. Peucer, de Divination. generibus, p. 15 (1).*

(1) Gaspar Peucer né à Bautzen (Lusace) en 1525 ; mort en 1602. Enseigna les mathématiques, puis devint docteur et professeur en médecine à Wittemberg. Ami de Melanchthon, il épousa une de ses filles. Poursuivi pour ses opinions religieuses, il resta onze ans en prison. Il fut l'éditeur des œuvres de Melanchthon. Sa principale œuvre

60 qui établissent clair comme le jour, que le moyen le plus efficace dont les Demons se soient servis pour fomenter le culte sacrilege des Idoles, et pour étendre les ceremonies superstitieuses des Gentils jusqu'aux crimes les plus affreux, a été d'épouvanter le monde par des prodiges, et
 65 d'accoutumer les hommes à juger que c'étoit une denonciation des maux à venir, et un reproche de negligence dans le service des Dieux ; qu'il falloit donc multiplier les ceremonies Religieuses, ordonner des processions et des vœux solennels, tel qu'étoit celui qu'on appelloit *ver*
 70 *sacrum*, faire couler le sang d'une infinité de victimes, bâtir des Temples et des Autels, instituer des Fêtes et des Jeux publics en l'honneur des Dieux, et faire venir de nouvelles Divinitez, comme quand les Romains envoyèrent chercher à Epidaure (a) le Dieu Esculape en suite d'une
 75 cruelle peste ; et à Pessinunte (b), la Deesse Cybele en suite de quelques pluies de pierre qu'on avoit veu tomber en Italie.

(a) *L'an de Rome 461. Livius, lib. 10.*

(b) *L'an de Rome 548. Livius, dec. 3, lib. 9.*

77. C. dans l'Italie.

est le *Commentarius | de Præcipuis Divi | nationum generibus, in | quo a prophetiis divina autoritate traditis, et Phy | sicis prædictionibus, separantur Diabolicæ frau | des et superstitiosæ observationes, et explicantur | fontes ac causæ Physicarum prædictionum, Diabo | licæ et superstitiosæ damnantur, | ea serie, quam tabula indicis vice | præfixa osten | dit. Wittebergæ, M. D. LIII.* Le *Commentarius* eut sept éditions ; il fut traduit en français par S. Goulart, Senlisien, sous ce titre : *Les devins ou Commentaire des principales sortes de Divination.* Lyon, 1584.

LXII

Que les Payens ne faisoient rien qui pust appaiser la colere de Dieu, quand ils voyoient des prodiges.

Il s'ensuit de là que tout ce que faisoient les Payens à la veüe des prodiges, pour appaiser le courroux de Dieu, n'étoit aucunement propre à appaiser le vrai Dieu, et ne
 5 diminueoit en façon du monde l'empire du péché dans le cœur de l'homme, (car si cela eust été, les Demons se fussent bien gardez de tenir la conduite qu'ils tenoient à cet egard) et par consequent que les prodiges qui epou-
 vantoient ces peuples Idolatres, n'étoient aucunement
 10 propres à les porter à une penitence qui pust détourner les fleaux de la justice divine, mais qu'au contraire ils étoient tres propres à les porter à tout ce qui enflamme
 d'avantage la colere de Dieu. D'où il resulte evidemment que Dieu n'a point créé des Cometes dans la veüe d'éton-
 15 ner les Peuples, et de leur declarer que s'ils n'exploient leurs fautes, ils seroient punis severement.

LXIII

Les Demons faisoient prendre pour des prodiges, plusieurs effects de la Nature.

Il est si vrai que les prodiges n'étoient propres qu'à soutenir le culte des fausses Divinitez, que les Demons qui travailloient à la propagation de l'Idolatrie par toute

sorte de voyes, s'attachoient principalement à faire
 5 prendre pour des prodiges annonciateurs du courroux du
 Ciel, le plus de choses qu'ils pouvoient. Etoit-il né à la
 Campagne quelque monstre, un chien à deux têtes, un
 veau à six pieds, par exemple ? C'étoit de quoi assembler
 tout ce qu'il y avoit de Prêtres dans la ville Capitale,
 10 pour aviser aux moyens de détourner les malheurs que
 cela signifioit. Il falloit voir quel Dieu ou quelle Deesse
 n'avoit pas eu son conte, et reparer la negligence passée
 par quantité de sacrifices ; autrement on eust crû faire
 passer la victoire dans le parti des ennemis, et exposer les
 15 affaires publiques aux dernieres infortunes. Les embrase-
 mens du mont Etna, ou du Vesuve ; les tremblemens de
 terre ; les meteores un peu rares, comme le Tonnerre en
 tems serain ; les eclipses du Soleil et de la Lune ; la chute
 de la foudre, tout cela passoit pour des presages de
 20 malheur si infaillibles, qu'on n'épargnoit rien pour parer
 le coup. Un ouragan pareil à celui qu'on vit dans la
 Champagne, et en Pologne l'année passée, eust occupé
 deux ou trois mois tous les Colleges des Augures et des
 Haruspices, eût fait consulter les Oracles, les sorts de
 25 Preneste, les livres des Sybilles, les vieux bouquins où
 étoit contenüe la Discipline des Hetruriens, et tout ce qui
 eust peu apprendre la maniere de conjurer la tempête
 pronostiquée. Les inondations des fleuves étoient aussi
 des choses de mauvais augure, comme il paroît par le
 30 dénombrement qu'Horace (a) nous a laissé des prodiges

(a) *Vidimus flavum Tyberim retortis, etc. (Horat., Od. 2, lib. 1.)*

30. A. La citation d'Horace est dans le texte et les quatre vers sont cités :

*Vidimus flavum Tyberim retortis
 Littore Etrusco violenter undis,
 Ire dejectum monumenta Regis,
 Templaque Vestæ.*

qui suivirent la mort de Cesar, et qui firent craindre que Jupiter n'envoyast un second Deluge sur la terre ; car apres avoir parlé de la neige, de la grêle, et de la foudre, il passe aux debordemens du Tybre. Virgile temoigne la
 35 même chose, faisant le même denombrement avec beaucoup plus de particularitez, car il y fait entrer des spectres et des fantômes, des hurlemens de loups, des cliquetis d'armes entendus dans l'air, des bêtes parlantes, des sources de sang, des statuës couvertes de sueur, des
 40 Cometes, et plusieurs autres choses que je vous prie de relire, tant elles me paroissent bien exprimées. Vous y verrez les debordemens du Po(a). Lisez aussi le Commentaire de Servius sur ces paroles de Virgile, vous y verrez que les debordemens des rivieres ne sont pas seulement à
 45 craindre à cause du mal present qu'ils apportent, mais aussi à cause de ce qu'ils presagent pour l'avenir, ce que l'on debitoit aussi dans Paris l'an 1649 au sujet d'une furieuse crüe de la Seine. Plutarche (b), Tacite (c), Tite Live (d) et plusieurs autres, font foi que les debor-
 50 demens du Tybre passoiënt pour de tres-mechans presages.

Je voudrois qu'il vous plust aussi de lire la fin du premier livre de la Pharsale de Lucain, et le commencement du second, parce que vous y verriez une confirmation fort
 55 exacte de tout ce que j'ay à prouver en cet endroit. Vous

(a) *Proluit in sano contorquens vortice sylvas, Fluviorum Rex Eridanus, etc. (Virgil. Georgic., lib. I.)*

(b) *In vita Othob.*

(c) *Annal., lib. I.*

(d) *Lib. 5 et 7 et 30.*

42. A. La citation de Virgile également dans le texte :

*Proluit insano contorquens vortice Sylvas
 Fluviorum Rex Eridanus. camposque per omnes
 Cum stabulis armenta tulit.*

48. La phrase : Plutarche, Tacite, etc., n'est pas dans A.

y verriez que la guerre civile de Cesar et de Pompée eut pour avant-coureurs une infinité de prodiges menaçans, dont les Dieux remplirent la mer, le ciel et la terre. Vous y verriez des Cometes, et plus de meteores ignées
 60 que vous n'en avez dictez dans vôtre celebre Cours de Philosophie. Vous y verriez des eclipses, des embrasemens du mont Etna, des tremblemens de terre, des inondations, des statuës parlantes et suantes, des tombeaux gemissans, des monstres, des apparitions d'Esprits, des
 65 Enthousiastes, et plusieurs autres telles choses. Vous y verriez que l'effect de tout cela fut, non la reformation des mœurs, et l'abolition des fausses creances touchant le service divin, qui sont les seules choses que Dieu demande de nous par les signes qu'il nous donne de sa
 70 colere : mais des consultations de Devins, dont le plus vieux impose pour toute penitence aux Romains, quelques processions autour de la ville, et quelques traits de superstition, comme de faire main basse sur tous les monstres. Vous y verriez que le vieux Devin et une
 75 Fanatique ayant remply la ville de consternation, celui là par les funestes presages qu'il trouva dans le sacrifice qu'il offrit aux Dieux ; celle-cy par les predictions qu'elle publia dans les ruës ; furent cause que les femmes coururent en foule à l'adoration des statuës, pendant que les
 80 hommes murmuroient contre la cruauté du destin. Toutes choses, comme vous voyez, directement opposées à la volonté de Dieu. Silius Italicus fait un pareil

71. A. des processions.

74. A. sur tous les monstres ; ce qui me fait souvenir de Vaivode et de ce Cady Turc qui, en l'année 1665, firent le procez à un enfant monstrueux qui étoit né dans Athenes, et le condamnerent à être jetté dans une fosse qui seroit comblée de pierres, ce qui fût executé. (Mc. Spon, *Voyage de Grèce*, tome 2.)

82. La fin de cette section, depuis : Silius Italicus fait un pareil dénombrement n'est pas dans A.

denombrement de prodiges sur la fin du 8. livre de la guerre de Carthage, pretendant que la Republique Romaine
 85 fut avertie par là des rüines effroiables qu'Annibal lui devoit causer. Stace fait un semblable denombrement dans le septieme livre de la Thebaïde. Claudien n'en fait pas moins dans la seconde invective contre Eutropius. Et Petrone, ce fameux Debauché et cet insigne Libertin, fait
 90 pis que tous les autres dans ce modele ou dans cet essai de Poëme sur la guerre civile, qu'il a inseré dans son ouvrage. Ils pretendent tous que les desordres de l'Etat furent presagés par ces prodiges, mais ils ne nous aprennent pas que personne devint pour cela plus saint.

LXIV

Ne m'allez point dire, que j'ay tort de me prevaloir du temoignage des Poëtes, apres l'avoir decrié dès le commencement. Car je ne vous l'allegue pas pour prouver
 5 que tous ces prodiges sont effectivement arrivez, mais seulement pour prouver que les Peuples regardoient ces sortes de choses comme des mauvais presages, et qu'ils

89. C. fait pis que les autres. Voyez l'essai ou le modele.

1. *En titre, dans C : Si je me prevaux du temoignage des Poëtes.*

7. A. et qu'ils en devenoient plus criminels. L'endroit de Virgile où je vous renvoye est si eloquent, qu'il étoit de l'interêt de sa veine poëtique, que ces prodiges fussent arrivez, et il a eu tant d'envie de se faire honneur de ces pompeuses descriptions et d'en faire sa cour à Auguste, qu'il les a fourrées dans un ouvrage d'Agriculture, aimant mieux en faire un Episode tres mal placé que d'attendre fort long tems une occasion plus favorable : si bien que son temoignage n'est guere propre à établir la certitude du fait à moins qu'on n'aye égard à la circonstance du tems où il a écrit, qui est fort voisin de celui où il assure que ces prodiges arriverent. Mais c'est de quoi je me mets fort peu en peine, non seulement parce que je pourrois vous citer le temoignage des plus celebres Historiens, au lieu de celui de

en devenoient plus criminels. Outre cela je puis vous dire, qu'il me seroit aussi aisé de vous alleguer le temoi-
 10 gnage des plus celebres Historiens, que celui des Poëtes. Et deplus il est d'une si grande notoriété publique que les Payens regardoient comme des presages de mauvais augure, et dont il faloit detourner l'effet par mille cere-
 monies de leur fausse Religion, cent choses qui arrivent
 15 naturellement, et qui sont tout à fait indifferentes, qu'il n'est pas necessaire de le justifier par leurs livres, ni de renvoyer personne à Julius Obsequens, bon et fidele compilateur en cette matiere.

LXV

Comment les hommes eussent peu d'eux-mêmes prendre certaines choses pour des prodiges.

Je remarquerai seulement, que les Demons n'avoient pas beaucoup de peine à persuader aux hommes, qu'il y avoit du mystere et du prodige par tout. Car il faut avoüer à la honte de nôtre espece, qu'elle a un penchant
 5 naturel à cela (a). Et apparemment le terroir étoit si bon pour cette sorte de fruicts, qu'il en eust produit en abondance sans être cultivé. Je comprends fort bien que les hommes plongez dans l'ignorance, se fussent portez d'eux mêmes à craindre pour l'avenir, en voyant des
 10 eclipses de Soleil et de Lune, et que l'idée naturelle que

(a) *Facile erat vincere non repugantes.*

Lucain et de Virgile, mais aussi parce qu'il est d'une si grande notoriété publique que les Anciens Payens ont regardé comme des presages de mauvais augure, etc.

nous avons d'un Dieu dispensant par sa Providence les biens et les maux, les eust fait penser que cette lumière celeste qui se cachoit ainsi à la terre, leur signifioit quelque indignation qui eclateroit dans la suite. Je comprends aussi
 15 que les tonnerres et les foudres les eussent remplis de terreur, et pour le present, et pour l'avenir, dans la pensée que le Maître du monde declaroit par ce bruit horrible dont ils ignoroient les causes, qu'il n'étoit pas content du genre humain.

20 *Primus in orbe Deos fecit timor, ardua caelo
 Fulmina cum caderent, discussaque mania flammis
 Atque ictus flagraret Athos (a).*

Je dis la même chose des tremblemens de terre, des inondations, des ouragans, des tempêtes, et des feux
 25 sortans impetueusement d'une montagne. Et parce que des esprits saisis de frayeur pour des sujets qui le meritent, sont facilement ebranlez par d'autres qui ne le meritent pas tant, il me semble aussi que les hommes ayant été une fois saisis de peur pour ces grands spec-
 30 tacles, eussent peu s'étonner dans la suite pour de moindres choses, et insensiblement passer dans une crainte generale de tout ce qui n'eust pas été commun; ne sachant pas, faute d'être bons Philosophes, que les effets peu ordinaires, comme la production des monstres, sont
 35 aussi bien de purs effets de la Nature, que ceux qui se produisent journellement; de sorte que la même loi naturelle qui fait qu'en certaines circonstances il nait un chien d'une chienne, fait qu'en d'autres circonstances il nait d'une chienne un animal monstrueux (1).

(a) *Petronius.*

(1) Sur les Monstres, cf. Malebranche, *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, VII, XIX, p. 139.

LXVI

Que ce qu'on appelle des prodiges, est souvent aussi naturel que les choses les plus communes.

Ceux qui savent cela se tirent aisement d'affaire et voyent bien que soit qu'un animal produise un monstre, soit qu'il produise son semblable, l'Auteur de la Nature va toujours son grand chemin, et suit la loy generale qu'il a etablie (1). D'où ils concluent que la production d'un

(1) Jurieu reproche à Bayle « son dessein d'établir que Dieu ne fait jamais de prodiges et de choses extraordinaires pour être des presages de l'avenir, et que les tremblemens de terre, les meteores extraordinaires, les signes qui se voyent au ciel et en la terre, les apparitions, les voix, les monstres, les debordemens, les inondations extraordinaires, se font par des voyes naturelles et necessaires, et que Dieu n'a aucunement dessein de presager par ces sortes de choses ses jugemens à venir sur les hommes, ni même de manifester sa Divinité ». Bayle répond : « Je ne pretens point nier que Dieu ne fasse jamais en aucun país du monde ce qu'on appelle prodiges, presages : je pretens seulement que les choses qui paroissent également et indifferemment parmi les nations infidelles et parmi les enfans de Dieu, ne sont point des productions miraculeuses destinées à menacer le genre-humain... On n'a qu'à lire la page où après avoir remarqué qu'on seroit impie si l'on soutenoit que Dieu a pour but d'avertir les Idolâtres par l'apparition des Cometes, qu'il les châtiara rudement en cas qu'ils ne rallument point leur devotion pour leurs fausses Divinitez, j'ajoute tout aussi-tôt : *Bien entendu que s'il y a quelque part des feux extraordinaires, visibles seulement ou à quelque ville ou à quelque país qui connoisse le vrai Dieu, comme il en parut autrefois sur la ville de Jerusalem, ON PEUT LES PRENDRE POUR DES SIGNES ENVOYÉZ PAR UNE PROVIDENCE TOUTE PARTICULIERE.* » Il montre ensuite que le principe sur lequel il se fonde est la perfection infinie de Dieu : « N'est-ce point poser un Dieu infini en ses perfections, que de rejeter une doctrine parce qu'on la trouve peu conforme aux attributs infinis de Dieu ? Or je rejette la doctrine des Cometes, parce que je la trouve peu conforme aux attributs infinis de Dieu ; il faut donc necessairement que je pose pour la base, et pour le principe de mon raisonnement, l'existence d'un Dieu infini en ses perfections ».

Jurieu établit la croyance aux presages par quatre raisons : 1^o Par le sentiment commun des hommes. 2^o Par le sentiment de toute l'Eglise.

monstre n'est pas une marque de sa colere, puis que cette production est tellement dans l'ordre de la loy qu'il a etablie, que pour empêcher qu'elle n'arrivast, il eût fallu déroger à cette loi, c'est à dire faire des miracles. Ce
 10 qui fait voir que la production de ce monstre est aussi naturelle que celle d'un chien, et qu'ainsi l'une ne nous menace pas plus que l'autre de quelque calamité. La même chose se peut dire des eclipses : car il n'est pas plus naturel à la Lune d'illuminer la terre dans les circons-
 15 tances où elle l'illumine, et de se trouver dans ces circonstances lors qu'elle s'y trouve, qu'il luy est naturel d'être sans lumiere lors qu'elle n'en a point, et d'être dans la situation, qui la prive de lumiere, lors qu'elle est dans cette situation ; et je ne doute nullement qu'il n'y eust
 20 eu des eclipses de Soleil et de Lune, quand même les hommes n'auroient jamais peché : d'où s'ensuit que ce ne sont pas là des menaces faites à l'homme. Cela est si vray, que quand Dieu a voulu que le Soleil rendist temoignage

3° Par le chapitre 24 de Saint Matthieu. 4° Par l'histoire ancienne et nouvelle. « On ne peut rien voir de plus mince que ces raisons, répond Bayle ; car le sentiment commun, celui de l'Eglise, le chapitre 24 de S. Matthieu, l'Histoire ancienne et nouvelle ne sont pas moins favorables aux presages des éclipses et à ceux des Cometes, qu'aux autres especes de presages, et neanmoins je suis bien sûr que ma partie n'oseroit soutenir que les éclipses soient des presages des fleaux de Dieu, car il est desormais trop manifeste qu'elles arrivent naturellement. Pour ce qui est des Cometes, Mr Desmarets (1) Professeur en Theologie à Groningue, l'homme du monde le plus rigide contre tout ce qui avoit la moindre apparence d'heterodoxie, n'a-t-il pas soutenu publiquement qu'elles ne presagent rien ? Monsieur Grævius n'a-t-il pas soutenu la même chose, dans une harangue qu'il a dédiée aux Etats d'Utrecht ? N'a-t-il pas même réfuté nommément et expressément les objections que quelques Ministres empruntoient de l'Ecriture ? Ainsi les 4 raisons du delateur ont été publiquement méprisées par les plus célèbres Professeurs du País-Bas à l'égard du phenomene qui a été le plus universellement reconnu pour un presage. »

(1) Samuel Desmarets est allé jusques à dire que c'est le Diable qui a fomenté parmi les Payens l'opinion des presages des Cometes. Mr Grævius le cite.

par ses tenebres aux mysteres adorables de la passion de
 25 Jesus Christ, il a choisi un tems où ces tenebres ne pou-
 voient être naturelles. Mais comme il faut de la Philo-
 sophie pour s'élever à ces sortes de connoissances, je
 comprends aisement que le Peuple se fust porté de luy-
 même à l'erreur et à la superstition, en voyant des effets
 30 de la Nature moins communs que les autres.

LXVII

*De la prodigieuse superstition des Payens sur le chapitre
 des prodiges.*

Pour revenir aux dispositions superstitieuses que le
 Diable a trouvées dans l'esprit humain, je dis que cet
 ennemi de Dieu et de nôtre salut a tellement poussé à la
 rouë, et tellement profité de l'occasion, pour faire de ce
 5 qu'il y a de meilleur au monde, sçavoir de la Religion,
 un amas d'extravagances, de bizarreries, de fadaïses, et de
 crimes enormes, qui pis est, qu'il a precipité les hommes
 par ce penchant là, à la plus ridicule et à la plus abomi-
 nable Idolatrie qui se puisse concevoir.

10 Ce ne lui a pas été assez que les hommes regardant
 pour des signes malencontreux, les eclipses, les orages et
 les tonnerres, ayent etabli plusieurs faux cultes de Reli-
 gion, dans la veüe d'éviter le mal dont ils croyoient avoir
 des presages : il a voulu encore les rendre ingenieux à
 15 inventer des ceremonies superstitieuses, et à multiplier le
 nombre des Dieux à l'infini, en leur faisant trouver par
 tout matiere de bien et de mal, en leur suggerant qu'un
 tel Dieu declaroit sa volonté par le vol des oiseaux, un

autre par les entrailles des bêtes, un autre par la rencontre
 20 d'une corneille à droite ou à gauche, un autre par un
 eternuement, par un mot dit à l'aventure, par un songe,
 par le cri d'une souris et par une infinité d'autres moyens
 qu'il seroit ennuyeux de dire; de sorte que ce n'étoit
 jamais fait. Le songe d'une femme tourmentée, peut-être,
 25 des maux de mere, faisoit faire cent consultations de
 Religion, et obligea une fois (a) le Senat de Rome à
 ordonner la reparation d'un Temple de Junon. La nou-
 velle du moindre prodige mettoit quelquefois en defaut
 le grand Pontife et tous ses Prêtres, car il arrivoit
 30 qu'après avoir bien egorgé des victimes, selon qu'ils
 l'avoient trouvé à propos, une disgrâce survenüe à
 l'armée apprenoit que l'expiation n'avoit pas été faite et
 qu'il falloit recommencer. Annibal ayant gagné la bataille
 de Thrasymene, le Dictateur Fabius Maximus representa
 35 au Senat, que ce malheur avoit été attiré sur la Republi-
 que bien plus par la negligence des ceremonies de la
 Religion, que par la temerité, ou par l'incapacité du
 General de l'armée. Sur quoi les livres des Sybilles ayant
 été consultez, on trouva que le vœu solennel qui avoit
 40 été fait au Dieu Mars, n'avoit pas été executé dans les
 formes, et qu'il falloit y revenir tout de nouveau, et même
 avec plus d'appareil, et faire plusieurs autres actes de
 Religion, dont le detail se peut voir dans le 22. livre de
 Tite-Live.

45 Il y avoit outre cela tant de choses qui pouvoient
 empêcher l'expiation, qu'il est etonnant qu'on ait peu
 vaquer à autre chose qu'au culte des fausses Divinitez.

(a) Cicero, lib. I de Divinat.

46. A. ou affoiblir la vertu des Auspices.

47. A. de ces fausses Religions.

Plutarque (a) nous assure que les Romains firent recommencer tout de nouveau une de ces Processions solennelles, où l'on trainoit par la ville sur des Brancars les Images des Dieux, et autres Reliques sacrées, parce que d'un côté l'un des chevaux de l'équipage s'arrêta en un certain endroit sans tirer, et de l'autre que le Chartier prit les rênes de la bride de la main gauche. Qu'en une autre rencontre ils refirent trente fois un même sacrifice, parce qu'ils crurent qu'il y étoit toujours survenu quelque manque de formalité. Que Q. Sulpitius (b) fut déposé de sa Prelature, parce que le chapeau sacerdotal luy étoit tombé de dessus la tête en sacrifiant, et que C. Flaminius, qui avoit été nommé Colonel de la Cavalerie par le Dictateur Minutius, fut destitué, parce qu'au moment que le Dictateur le nommoit, on ouït le bruit d'une souris. On peut voir plusieurs exemples de cette force dans le même Auteur, et dans d'autres livres non suspects, sans qu'il soit besoin de recourir à ce beau passage d'Arnohe (c) qui tourne si bien en ridicule les Payens, quoi qu'il n'outre point la matiere, et qu'il ne dise rien qui ne se

(a) *In vita Coriolani.*

(b) *Idem, Plutarch. in vita Marcel.*

(c) *In cærimoniis vestris rebusque divinis postulationibus locus est, et piaculi dicitur contracta esse commissio, si per imprudentiæ lapsum aut in verbo quispiam, aut simpudio deerrarit, aut si cursu in solemnibus ludis, curriculisque divinis : commissum omnes statim in religiones clamatis sacras, si ludius constilit, aut Tibicen repente conticuit, aut si patrimus ille qui vocatur puer omisit per ignorantiam lorum, aut terram tenere non potuit. (Arnob., lib. 4, advers. Gentes.)*

48. C. Plutarque raconte que l'une de ces processions solennelles, où l'on trainoit par la ville sur des brancars, les Images des Dieux, autres Reliques, fut recommencée tout de nouveau à Rome.

55. C. on refit.

56. C. parce qu'on crut.

66. A. qui tourne si bien en ridicule le Paganisme. In cærimoniis, etc. De plus qu'on ne dise que c'est le discours d'un Chrétien qui a outré la matiere, il est bon que l'on sache que Ciceron dit en substance la même chose dans la harangue de *Aruspice responsis*.

trouve en substance dans la harangue de Ciceron de *Haruspicum responsis*.

- 70 Vous voyez, Mr. quel étoit l'esprit de la Religion Payenne. Tout lui paroissoit rempli de signes et de prodiges et on eut raison à Rome, lors que Ventidius y fut fait Consul, de muletier qu'il étoit auparavant, de faire courir un Vaudeville (a) qui exhortoit tous les Augures
 75 et tous les Aruspices à s'assembler en diligence, pour voir ce qu'une aventure si prodigieuse signifioit; car ils s'assembloient à moins, et ordonnoient des purifications pour des sujets de plus petite conséquence. Mais je m'étonne qu'ils ne se soient pas regardez eux-mêmes
 80 comme un prodige, ou comme disoit Caton (b), qu'ils aient peu s'empêcher de rire quand ils s'entre-regardoient. Je m'étonne qu'ils n'aient pas pris la credulité de tant de grands personnages pour un monstre qui demandoit les plus raffinées expiations. En effet, c'est un
 85 dereiglement de la Nature beaucoup plus monstrueux, de

(a) *Concurrite omnes Augures, Aruspices. Portentum inusitatum conflatum est recens. Nam mulos qui fricabat, Consul factus est.*

(b) *Mirari se ajebat quod non rideret aruspex, aruspicem cum vilisset. (Cicero, l. 2 de Divinat.)*

72. C. l'on.

77. C. et ils ordonnoient.

84. A. *Prodigiosa fides, et Thuscis digna libellis,
 Quæque coronatâ lustrari debeat aquâ.*

Juvenal Sat., 13.

85. A. *bimembri*

*Hoc monstrum puero, vel mirandis sub aratro
 Piscibus inventis, et fatæ comparo Mulæ.*

(Id., Ibid.)

C'est un dereiglement aussi enorme que de voir marier un homme avec un autre homme, à l'occasion de quoi Juvenal s'ecrie si aigrement :

*O Proceres, Censore opus est, an Aruspice nobis ?
 Scilicet horreres ; majoraque monstra putares,
 Si mulier vitulum, vel si bos ederet agnum.*

(Id. Sat. 2.)

voir le Senat de Rome composé de tant de Heros et de Personnes illustres par leur esprit, par leur courage et par leur sagesse, approuver toutes les ridicules superstitions qui regardoient l'art des augures, que de voir naître un
 90 chien à deux têtes. Il faut donc demeurer d'accord, que les artifices du Demon ont fait de merveilleux progres dans l'esprit de l'homme pour combler la mesure de sa credulité naturelle, et pour luy faire trouver par tout de quoi craindre le ressentiment des Dieux Immortels.

LXVIII

Artifices du Demon pour jomenter la superstition des Payens.

Afin que ce tour d'esprit ne s'effaçast pas, il faloit entretenir les hommes dans la pensée, que les effets de la Nature qui avoient quelque chose de remarquable, venoient immediatement du Ciel, et faire bien valoir tous
 5 les tremblemens de terre, tous les debordemens des fleuves, tous les feux qui apparoissoient de nouveau sur nos têtes, etc., c'est aussi ce qui a été fait, comme je l'ay justifié.

Il faloit outre cela exciter dans l'occasion plusieurs de ces Phenomenes quand la Nature n'en fournissoit pas, ou
 10 plutôt quand elle en fournissoit déjà quelques-uns : car jamais les hommes ne sont plus faciles à prendre les effects de la Nature pour des miracles, que lors qu'en divers endroits et en même tems il arrive plusieurs choses extraordinaires. Chacun se met aisement dans l'esprit, que
 15 ce concours et ce concert ne peut venir que d'enhaut : et quoi qu'en toute autre chose le moyen de n'être pas

cru soit d'en dire trop ; sur le fait des miracles tout au contraire, le moyen de persuader, c'est de ne garder aucune mesure. Plus on en dit, et plus on persuade
 20 que c'est le doigt de Dieu. C'est pourquoi dès que la chose avoit été mise une fois en train par les favorables conjonctures que la Nature avoit fournies, il importoit extrêmement de produire en divers lieux plusieurs effets extraordinaires, en appliquant la vertu des causes
 25 secondes (a) ; ou à tout le moins de se servir de l'imagination foible de plusieurs personnes, qui croient voir souvent dans les nûes des armées en bataille, et entendre des bruits et des hurlemens effroiables où il n'y en eut jamais ; il importoit, dis-je, extrêmement de se servir de
 30 tout cela pour repandre par tout la nouvelle d'une infinité de prodiges. C'est aussi ce que les Demons ont pratiqué fort adroitement. Quand ils ont peu bouleverser la Nature fort à propos pour leurs fins, ils l'ont fait, du tems de Brennus par exemple. Quand ils ont veu que les
 35 causes secondes avoient déjà donné le branle à la superstition, s'ils n'ont pas peu y ajouter quelque chose d'effectif par leur industrie, à tout le moins ont-ils fait repandre le bruit de mille prodiges imaginaires, qui, tout imaginaires qu'ils étoient, ne laissoient pas de se fortifier les uns
 40 les autres, et par la creance qu'ils trouvoient dans les esprits, de faire naître l'envie au monde d'en publier encore d'aussi mal fondez. *Il y eût à Rome (c'est Tite Live qui parle) et aux environs de Rome plusieurs prodiges pendant cet hyver, ou du moins on en raporta et on en crut*
 45 *beaucoup fort legerement, comme c'est la coûtume, quand une*

(a) *Applicando activa passivis.*

20. A. C'est pourquoi il importoit extrêmement, dès que la chose.

23. A. plusieurs effects surprenans.

44. C. l'on... l'on.

fois les esprits ont tourné les choses du côté de la religion... On publia cette année beaucoup de prodiges, et plus on trouvoit des gens simples et devots qui y ajoutoient foy, plus aussi on en publioit (a).

50 Voila sans doute la raison qui a fait dire à Claudien (b), qu'aussi tôt que quelques prodiges ont peu eclorre, tous les autres s'empresent de naitre, pour ne pas laisser echapper leur raison.

LXIX

Que les Payens attribuoient leurs malheurs à la negligence de quelque ceremonie, et non pas à leurs vices.

Mais de peur que ce même tour d'esprit ne portast les hommes à honorer la Divinité de la maniere que la droite raison nous enseigne, c'est à dire en renonçant au vice, et en pratiquant la vertu ; il falloit entierement
5 appliquer la devotion des Peuples à cette pensée, que les signes de la colere des Dieux ne temoignoient pas qu'ils fussent fâchez contre le dereiglement des mœurs, mais seulement contre la negligence ou le non-usage de quelque sacrifice, ou de quelque ceremonie, et qu'ainsi

(a) *Romæ autem, et circa Urbem multa ea hyeme prodigia facta, aut, quod evenire solet, motis semel in religionem animis, multa nunciata et temere credita sunt... Prodigia eo anno multa nunciata sunt, quæ quo magis credebant simplices ac religiosi homines, eo etiam plura nunciabantur. (T. Liv., lib. I, dec. 3.)*

(b) *Ulque semel patuit monstris iter, omnia tempus nacta suum properant nasci. (Claud., lib. 2, in Eutrop.)*

50. La phrase : Voila sans doute la raison et la citation de Claudien ne sont pas dans A.

10 la seule chose qu'il falloit faire pour les appaiser, étoit de remettre en vigueur la ceremonie, ou d'en inventer quelques autres, sans se mettre en peine de corriger ses passions. C'est aussi à quoi les Demons se sont particulie-
 15 de s'appplaudir. Car il est clair par toute l'Histoire profane, que les Payens raportoient la source des châtimens que les Dieux leur envoioient, à l'oubli de quelque superstition, et non pas à l'impureté de leur vie, et que dans cette veüe ils croyoient avoir assez fait, pourveu
 20 qu'ils eussent retabli le culte qui avoit été oublié.

Les Carthaginois (a) se voyant batus par Agathocles, Roy de Syracuse, et assiegez dans leur ville, ne crurent pas avoir merité cette disgrace pour aucune autre raison, si ce n'est parce qu'ils avoient changé la cruelle coûtume
 25 d'immoler à Saturne de leurs propres enfans au chois du sort, en celle d'immoler des enfans achetez ou nourris secretement pour cela. Si bien que pour reparer leur faute, et pour appaiser le Ciel irrité, ils retablirent la vieille coûtume par le sacrifice public de deux cens
 30 jeunes garçons de qualité tirez au sort (b). Et cette coûtume s'affermit si bien dans ce pays là, qu'elle y étoit encore pratiquée en secret du tems de Tertullien (c), quoi que Tybere se fût servi pour l'abolir d'un moyen fort efficace, qui fût de faire attacher en croix les Prêtres
 35 qui immoloient ces innocentes victimes. Pendant qu'Annibal faisoit trembler l'Italie, le sort destina son fils ainé à cette barbare immolation. Mais sa mere qui n'avoit peut-être jamais fait reflexion sur l'enormité de cette coûtume, la comprit alors, et la representa si vivement, que

(a) *Denys d'Halicarnass., liv. I.*

(b) *Lactant., de fals relig., lib. I, cap. 21.*

(c) *Apologet., cap. 9.*

40 le Senat de Carthage qui étoit embarrassé entre la crainte des Dieux et celle d'Annibal, et qui franchement craignoit plus de l'irritation de l'un qu'il n'esperoit de l'appaisement des autres, n'osa passer outre et depecha vers Annibal pour savoir sa volonté. Annibal ne voulut
 45 point que son fils mourust, et dit qu'il valoit mieux le conserver pour le service de la patrie ; qu'il auroit soin de faire perir tant de Romains, que les Dieux n'auroient pas sujet de se plaindre de ce qu'il leur avoit detourné une victime. Il les appelle au spectacle du carnage qu'il
 50 s'en va faire,

*Vos quoque Dii patrii quorum delubra piantur
 Cædibus, atque coli gaudent formidine matrum,
 Huc lantos voltus totasque advertite mentes, etc. (a).*

Je vous fatiguerois trop, Mr. si je vous citois tous les
 55 exemples que j'ay leus sur cette matiere ; et d'ailleurs l'Histoire Ecclesiastique, que vous savez si parfaitement, vous en fournit assez pour me dispenser de cette compilation. On y voit que les Payens accusoient incessamment les chrétiens d'être la cause de tous les malheurs qui
 60 affligeoient l'Empire, parce qu'ils prêchoient contre le culte des Dieux, et le faisoient cesser dans les lieux où ils étoient les plus forts. Le Tyran Maximin leur fait ce reproche dans ses Edicts, comme nous l'apprenons d'Eusebe (a). *Se faut-il étonner, dit Porphyre (b), si la ville est*
 65 *affligée de peste depuis si longtems, puis qu'Esculape et les autres Dieux en ont été chassés ; depuis qu'on adore Jesus, nous ne pouvons tirer aucune assistance des Dieux.* Le but general de St. Augustin dans son livre de la Cité de Dieu,

(a) *Silius Italicus, lib. 4.*

(a) *Lib. 9, cap. 7, Hist. Eccles.*

(b) *Apud Eusebium de Præpar. Euangel.*

est de répondre aux Payens qui se plaignoient que le
 70 saccagement de Rome, et tous les ravages que les Goths
 avoient faits dans l'Empire, avoient eu pour cause le
 mepris que l'on faisoit des Idoles. L'irruption de Rada-
 gaise dans l'Italie à la tête de 200 mille hommes fit mur-
 murer d'une étrange sorte contre la Religion chré-
 75 tienne (a). On exagéroit les desordres qui arrivoient
 sous les Empereurs Chrétiens, et la félicité de Rome
 Payenne ; et c'est à quoi l'éloquent Symmaque s'em-
 ployoit de tout son cœur (b). Il osa bien écrire à des
 Empereurs Chrétiens, que la famine et les autres incom-
 80 moditez qui desoloient l'Etat, étoient le châtimement du
 mepris que l'on avoit pour les Dieux et pour les Ministres ;
 qu'il n'en falloit point accuser ni les influences des Astres,
 ni la rigueur des hyvers, ni la secheresse des étez, mais
 la colere qu'avoient les Dieux de voir qu'on avoit retran-
 85 ché aux Prêtres et aux Vestales les pensions qui servoient
 à les nourrir. Les mêmes Empereurs Chrétiens ayant fait
 cesser les sacrifices que les Egyptiens Idolatres offroient
 solennellement au Nil, lors que ses eaux ne se repand-
 oient pas sur leurs terres, se virent sur le point d'avoir
 90 sur les bras une furieuse sedition en ce pays là, les Egyp-
 tiens voulant à toute force recommencer leurs sacrifices,
 persuadez qu'ils étoient, que l'interruption de cette
 sainte ceremonie leur attiroit la sterilité en les privant
 des inondations du Nil (c).

(a) *Sigebert. Gemblac. in Coron. ad ann. 407.*

(b) *Epist. 54, l. 10.*

(c) *Histor. tripart., l. 9, c. 42.*

78. A. aux Empereurs Chrétiens.

89. C. virent presque une furieuse sedition en ce pais-là.

LXX

Application des remarques precedentes à la raison tirée de la Theologie.

Que direz-vous de cette longue digression ? Mr. assurément vous croirez que j'ay tout à fait oublié mon argument Theologique. Mais donnez vous un peu de patience, vous verrez que je me retrouverai sur les voyes, et que la
 5 course que j'ay faite dans les Pays Idolatres, ne m'aura pas été infructueuse. Car ayant etabli comme j'ay fait, I. Que les choses que l'on prenoit pour des signes de la colere du Ciel, n'étoient propres qu'à fomentier le culte sacrilege des Idoles, bien loin de mortifier le peché dans
 10 le cœur de l'homme ; II. Que les Demons ne trouvoient pas un meilleur secret pour etendre l'Idolatrie, que celui d'etonner les Peuples par des prodiges veritables ou supposez ; III. Que l'apparition vraye ou fausse d'un prodige faisoit toujourns rendre de nouveaux honnneurs aux
 15 faux Dieux ; ayant, dis-je, etabli tout cela, j'ay prouvé manifestement que si Dieu avoit formé par miracle ces grandes et vastes Cometes, qui passoient pour des signes de la colere du Ciel, il eust concouru par ses miracles avec les Demons pour abrutir de plus en plus les hommes
 20 dans la superstition Payenne, ce qui ne se peut dire ni penser sans impieté. Encore un coup, Mr. allumer des Cometes dans les Cieux, veu comme les Payens étoient faits, n'étoit. à proprement parler, que faire redoubler les actes d'Idolatrie par toute la terre, excepté peut-être

6. Les divisions I... II... ne sont pas dans A.

25 un petit coin de la Palestine ; et naturellement parlant, c'étoit tout ce que Dieu s'en devoit promettre.

LXXI

De l'horreur que Dieu a pour l'Idolatrie.

Jugez un peu si cette conduite se rapporte à l'idée que nous avons de Dieu, et s'il est possible que le même Dieu qui declare par ses Prophetes, que rien ne luy est plus abominable que le culte des Idoles ; qui temoigne
 5 plus d'indignation contre son Peuple, lors qu'il sacrifie sur les montagnes et sous le feuillage des arbres, et qu'il honnore les Divinitez des Gentils, que lors qu'il tombe dans le larcin, dans le meurtre, et dans l'adultere ; qui commence sa loy par une double defense de servir aucun
 10 autre Dieu que lui ; qui pour donner plus de poids à sa defense se propose sous l'idée d'un Dieu tout-puissant et jaloux, étendant la punition des rebelles jusqu'aux enfans de la quatrième generation, et sa bonté pour les Peres obeissans jusqu'aux enfans de la millième ; c'est à
 15 dire que pour temoigner combien il veut être obeï dans ce point là, il prend les hommes par l'endroit le plus sensible, par la menace d'un Dieu jaloux, (dont l'idée ne peut reveiller que la frayeur d'une vengeance également prompte et severe) et par les promesses d'une misericorde
 20 incomparablement plus étenduë que la rigueur de la jalousie ; qui pour faire voir combien le crime des Idolatres surpasse tous les autres, prend le soin en le defendant d'accompagner sa defense de tout ce que je viens de dire ; au lieu qu'il se contente de defendre simplement

25 le meurtre, le larcin, l'impudicité, la calomnie ; qui punit
 l'adoration du veau d'or par le plus funeste de tous les
 châtimens, puis que ce fut en abandonnant son Peuple à
 servir à l'armée des Cieux, par où il s'attira les miseres
 d'un éxil et d'une captivité lamentable, comme nous
 30 l'asseure le glorieux premier Martyr de l'Evangile
 St. Etienne (a) ; qui enfin ne veut pas seulement souffrir
 que l'on mange des choses sacrifiées aux Idoles ; consi-
 derez, dis-je, Monsieur, s'il est possible que le même Dieu,
 qui a fait toutes ces choses, ait fait néanmoins luire dans
 35 le ciel des nouveaux astres de tems en tems, pour inti-
 mider tous les Peuples de la terre, et pour les porter
 infailliblement par là à tous les actes d'Idolatrie que cha-
 cun regardoit comme plus propres à expier ses crimes,
 et à desarmer la colere de Dieu, les Gaulois et les Cartha-
 40 ginois par exemple, à sacrifier des hommes en quantité :
 abomination execrable que Dieu deteste si fort par la
 bouche de ses Prophetes dans le Peuple Juif, qui à l'imi-
 tation de plusieurs autres, faisoit brûler des enfans à la
 gloire des Idoles, et pour laquelle il chastia si exempla-
 45 ment les Roys Achas et Manassé.

(a) *Actor., ch. 7, v. 41.*

34. C. ait mis néanmoins de nouveaux astres de tems en tems dans
 le ciel.

LXXII

Que la raison pourquoy les Cometes ne pouvoient pas être des presages, avant la venue de Jesus Christ, subsiste encore.

Si cette raison prouve que les Cometes qui ont paru avant la publication de l'Évangile, n'ont pas été formées extraordinairement, pour avertir les hommes de la part de Dieu des malheurs qu'il leur preparoit en sa colere ; 5 il est evident que celles qui ont paru depuis ce tems là, n'ont pas été non plus des productions miraculeuses destinées à presager les maux à venir.

Premierement, parce que si les Cometes, avant la vocation des Gentils, n'ont pas été des signes envoyez de 10 Dieu, elles ont été des effets de la Nature tout purs, aussi bien que les eclipses et les tremblemens de terre. Et si cela est, il seroit tres ridicule de dire, que depuis la conversion des Payens les Cometes ont changé d'espece, et ne sont plus des ouvrages de la Nature, mais des signes 15 miraculeux ; comme il seroit tres ridicule de pretendre que depuis ce tems là les eclipses sont devenües des effets surnaturels. Or si les Cometes sont de purs ouvrages de la Nature, il est evident qu'elles ne sont point un signe des maux à venir, tant parce qu'elles n'ont aucune liaison 20 naturelle avec les maux à venir, comme je l'ay déjà fait voir, et comme je le montrerai plus à fond dans la suite, que parce qu'il n'y a aucune revelation qui nous apprenne que Dieu les ait établies pour signes des maux à venir, à

peu prés comme il a établi l'Arc-en-ciel pour nous être
 25 un avertissement qu'il n'y aura plus de Déluge (1).

Secondement, parce que la raison qui prouve pour le
 tems qui a precedé la Religion Chrétienne, prouve aussi
 pour les siecles du Christianisme, à cause que malgré
 tous les admirables progres de la Croix du Fils de Dieu,
 30 la plupart des hommes sont demeurez Idolatres, ou se
 sont faits Mahometans. A present même que le Christia-
 nisme est si repandu, et qu'il s'est fait jour dans le nou-
 veau monde, il est certain que la plupart des Peuples de
 la terre sont encore plongez dans les affreuses tenebres
 35 de l'infidelité. De sorte que si Dieu se proposoit d'an-
 noncer les fleaux de sa colere par des Cometes, il seroit
 vrai de dire qu'il auroit pour but de ranimer presque par
 tout le monde la fausse et la sacrilege devotion; d'aug-
 menter le nombre des Pelerins de la Meque, et des
 40 offrandes que l'on y consacre incessamment au plus
 infame Imposteur qui fut jamais; de faire bâtir de
 nouvelles Mosquées; de faire inventer de nouvelles
 superstitions aux Torlaquis et aux Dervisches; en
 un mot de faire commettre un plus grand nombre de
 45 choses abominables qu'on n'en commettrait. Car quoi
 qu'on ne connoisse plus ni Jupiter, ni Saturne, on ne
 laisse pas d'être aussi prostitué qu'anciennement dans les
 plus extravagantes et les plus criminelles Idolatries.

(1) Fromondus (*Meteor.*, l. I, c. 3) soutient que « les Cometes sont des signes celestes dont Dieu se sert pour effrayer les hommes et en les effrayant les obliger à resipiscence; de même qu'il employe l'Arc-en-Ciel pour nous delivrer de la crainte d'un second Déluge. »

(Froidmont Libert, né à Haccour, bourg entre Liège et Maestricht, en 1587, Professeur de philosophie à Louvain, mort en 1653. Auteur d'une *Dissertatio de Cometa anni 1618*, de *Meteorologicorum libri V*. Descartes l'estimait.)

LXXIII

De l'abominable Idolatrie des Payens d'aujourd'hui.

Sans parler de toutes les abominations qui se commettoient dans le Perou et dans le México il n'y a pas bien long tems, et de ces sacrifices d'hommes que l'on martyrisoit pour honorer les Idoles (a), et que les Espagnols
 5 ont fait cesser dans les lieux où ils se sont établis ; qui ne sait que les Indiens, les Chinois, et les Japonnois, sont dans les plus effroyables egaremens qui se puissent dire sur le chapitre de la Religion ; qu'ils adorent des singes et des vaches ; qu'ils consultent le Demon dans des mon-
 10 tagnes brûlantes (b) ; qu'ils honorent leurs faux Dieux jusqu'à s'enterrer tout vivans, ou à se noyer, par la devotion qu'ils leur portent, ce qui est un degré pour monter à la Canonisation ; qu'ils battissent des Temples au Diable, et au Prince des Diables nommement et directe-
 15 ment (ce que les anciens Payens ne faisoient pas) ; qu'ils se portent enfin à tous les excez qu'une aveugle et furieuse superstition peut inspirer ? Or comme vous savez, Mr. il y a une si grande liaison entre croire que le Dieu qu'on adore est irrité, et lui rendre avec plus d'atta-

(a) Voy. *Vigenere*, annotat. sur *Cesar*, pag. 317. *Essays de Montag.*, liv. I, ch. 29.

(b) Voy. *la Relat. du Japon par la Compag. Hollandoise.*

15. A. et cela sans avoir le pretexte dont se servent les Jepides, (*Etat present de la Turquie* imprimé chez Couterot, 1675) Peuple de Turquie, pour se defendre de maudire le Diable, quand même on les ecorche tout-vifs sur leur refus ; qui est que peut être le Diable fera sa paix un jour avec Dieu, et se vangera de toutes les injures qu'on aura vomies contre lui.

20 chement le culte établi par la coutume, qu'il est impos-
 sible de vouloir qu'une Nation Idolatre connoisse que le
 Ciel est en colere, sans vouloir qu'elle exerce avec un
 zele redoublé les exercices de sa Religion. Et par conse-
 quent si Dieu formoit les Cometes, afin d'apprendre aux
 25 hommes qu'il est irrité contre eux, et que s'ils n'appaisent
 sa juste indignation, il les châtiara severement, il voudroit
 que tous les Peuples infidelles recourussent avec une
 nouvelle ardeur, chacun à ses cultes et à ses ceremonies
 abominables : ce qui étant faux et impie, nous sommes
 30 obligez par des principes de Religion à dire, que dans
 l'intention de Dieu les Cometes ne peuvent presager
 aucun mal. Bien entendu, que s'il y a quelque part des
 feux extraordinaires, visibles seulement ou à quelque
 ville, on à quelque Pays qui connoisse le vrai Dieu,
 35 comme il en parût autrefois sur la ville de Jerusalem, on
 peut les prendre pour des signes envoyez par une provi-
 dence toute particuliere.

LXXIV

*Que les Cometes ont des Caracteres particuliers, qui montrent
 qu'elles ne sont point des signes.*

Mais de s'imaginer qu'un Astre qui fait le tour du
 monde chaque jour, et qui ne paroît pas en vouloir
 plutôt aux Chrétiens qu'aux Infideles, aux François
 qu'aux Espagnols, soit un prodige, que chaque Nation

35. C. comme il parut.

36. C. pas.

5 soit obligée de croire que Dieu a fait tout exprés, pour lui annoncer son mal à venir, c'est ce qui ne se peut pas : parce qu'outre mes autres raisons, il est impossible que chaque Nation soit obligée de craindre des adversitez à la veüe des Cometes. Car il paroît par l'Histoire, et même
10 par la consideration de ce qui arrive dans le monde pendant qu'on y est, que Dieu ne châtie pas tous les hommes en même tems. Les afflictions les plus generales epargnent des Nations toutes entieres. La Providence Divine dispense ses biens et ses maux de telle sorte, que chacun
15 y a part à son tour. Mais on n'a jamais veu depuis le Deluge, un châtiment general tout à la fois ; on n'a jamais veu une profusion de bonne fortune generale en même tems par toute la terre. Il faudroit que Dieu bouleversast tout le train de sa Providence pour agir autrement.
20 Or comme l'experience d'un tres grand nombre de Cometes qui ont paru ne nous apprend pas que Dieu ait jamais usé d'une conduite si extraordinaire, il n'y a point lieu de s'imaginer, quand on voit de ces nouveaux Astres, que Dieu veut faire plus qu'il n'a jamais fait en pareilles occasions. Nous savons par les evenemens qui ont suivi les
25 Cometes, que quand il en a paru le dessein de la Providence n'a pas été de plonger toutes les Nations du monde dans un abyme de maux. Bien loin de là, nous savons qu'elle a eu dessein de combler de prosperitez
30 plusieurs Peuples de la terre. Par consequent tous les Peuples de la terre n'ont pas été obligez de juger en voyant les Cometes qu'ils alloient être accablez de maux ; et il n'est pas même possible, veu le train de la Providence, qu'ils soient tous obligez à croire cela, car la
35 pluspart du tems Dieu se sert d'une Nation pour châtier l'autre, donnant à celle-cy les biens qu'il ote à celle-là. Si dans le tems que les Perses devoient craindre la des-

truction de leur Empire, les Macedoniens eussent craint le renversement de leur Royame, n'est-il pas vrai qu'ils
40 eussent été dans l'erreur ? J'inferé de là, que si c'étoit l'intention de Dieu que tous les Peuples qui voyent des Cometes crussent leur ruïne prochaine, l'intention de Dieu seroit que plusieurs Peuples se trompassent ; ceux, par exemple, qu'il destine à conquerir les Royaumes que
45 sa sagesse trouve à propos de renverser. Or comme ce seroit une impiété de croire que Dieu a de telles intentions, il est impossible que les Macedoniens, par exemple, aient été obligés sous peine de peché mortel, à croire que la Comete qui parut au commencement du Regne
50 d'Alexandre, les menaçoit d'une ruïne epouvantable. Ainsi Dieu n'étant pas capable d'obliger les hommes à juger faussement des choses, il est impossible qu'il pretende engager tous les hommes du monde à juger qu'une Comete est un signe de leur malheur. Ce seroit nean-
55 moins son intention, si l'opinion commune estoit veritable. Donc c'est une opinion fausse et qu'on ne peut excuser d'impieté, que sous le bénéfice du peu de reflexion que font les hommes sur les circonstances des Cometes, lors qu'ils les prennent pour un signe de malediction.

60 Il y a beaucoup d'apparence qu'on ne les prendroit pas pour des prodiges envoyez de Dieu, si on consideroit avec un esprit solide I. Qu'elles n'ont rien de particulier, qui fasse connoitre aux Peuples, que c'est à eux nommement que l'on s'adresse. II. Que si elles ont quelque charge de
65 denoncer la colere de Dieu, elles la denoncent generalement à tous les Peuples de la Terre, aussi bien à ceux que Dieu veut benir, qu'à ceux qu'il veut châtier. III. Que ce sont des signes fort equivoques (1), qui ne peuvent, par

(1) * J'adjouste qu'on peut les appeller aussi bien bonnes que mauvaises, puis qu'ordinairement le malheur des uns est le bonheur des

exemple, avoir presagé la ruine de l'Empire Grec, sans presager la prospérité des Ottomans : la mort d'un Pape, 70 sans presager l'élevation de son Successeur : la mort d'un Conquerant, sans presager les feux de joye qui s'allument dans tous les Pays qui craignoient de tomber sous le pesant joug de sa puissance. IV. Que ce sont des signes si generaux et si obscurs, qu'on n'y voit aucune marque 75 de ce qui doit effectivement arriver, plutôt que de ce qui n'arrivera jamais. V. Enfin que ce sont des signes accompagnez de plusieurs circonstances indignes de la sagesse et de la sainteté de Dieu. J'en ay touché quelques-unes en parlant des eclipses, et mon argument Theologique ne porte 80 que sur cela.

Vous en penserez ce que vous voudrez, Mr. mais pour moi je ne sçaurois me mettre dans l'esprit, que Dieu se propose autre chose dans la formation des Cometes par rapport à nous, que ce qu'il se propose dans tous les effects 85 de la Nature. Tous ceux qui s'elevant à Dieu par la connoissance des choses naturelles, entrent assurément dans les veües que Dieu s'est proposées en faisant les Creatures. Mais je ne sçaurois comprendre, qu'un homme qui prend pour un miracle ce qui ne l'est point, donne dans 90 la fin que Dieu s'est proposée, parce qu'il ne me semble pas que Dieu puisse jamais avoir pour but de nous faire

autres. Elles ne sauroient signifier la perte d'une bataille sans signifier aussi la victoire : si elles sont fatales à un party elles sont favorables à l'autre... et si elles sont des foudres menaçans pour les uns, ce sont des feux de joie allumez dans le Ciel pour les autres : on peut donc aussi bien les appeller heureuses comme malheureuses et les desirer autant qu'on les craint. » (Petit, *Diss. sur les Com.*, p. 143).

Cabeus (Lib. I, Met., text. 37, q. 9) dit aussi « qu'il n'arrive rien de si funeste à une personne qui ne soit bon-heur à une autre, que si l'un tombe sa couronne, un autre la releve ; si l'un perd, l'autre acquiert et que dans les combats les cyprès des uns sont les lauriers des autres. » (Cité par Comiers, p. 398).

faire de faux jugemens. Et sur ce pied-là je crois que si Dieu vouloit avertir les hommes des malheurs qui les menacent, il le feroit par des moyens, qui non seulement
 95 seroient tres-intelligibles à ceux qu'il voudroit menacer, mais aussi qui ne menaçeroient pas ceux qu'il auroit dessein de favoriser de ses graces. Cela suffit pour de-
 grader les Cometes du rang qu'on leur donne parmi les prodiges denonciateurs de la colere de Dieu, car il n'ap-
 100 partient qu'à la fabuleuse Divinité de Pan et d'Apollon, de jeter des fausses allarmes dans les esprits, et de ne s'expliquer que par des énigmes.

LXXV

*En quel sens on peut dire que Dieu menace ceux
 qu'il ne veut pas fraper.*

I. Je sçai bien ce qu'on a dit de la foudre (a), qu'elle frappe peu de gens, quoi qu'elle en epouvante plusieurs. Je sçai aussi que cela se pratique fort sagement dans le supplice d'une troupe de seditieux (b). Mais cela ne
 5 prouve autre chose, sinon que les fleaux que Dieu envoie sur un Peuple, doivent faire craindre sa justice à tous les peuples voisins, et les induire à meriter par leurs bonnes œuvres la continuation de la prosperité dont ils jouissent : ce qui est bien éloigné de l'erreur où se portent ceux qui

(a) *Cum feriant unum, non unum fulmina terrent.* (Ovide, 3 de Pont. eleg., 2.)

(b) *Statuerunt ita majores nostri, ut si à multis esset flagitium rei militaris admissum, sortitione in quosdam animadverteretur, ut metus videlicet ad omnes, pœna ad paucos perveniret.* (Cicer., pro Cluent.)

- 10 affirment qu'un certain effet de la Nature est un miracle fait exprés, pour predire de la part de Dieu à tous les Peuples de la terre leur prochaine destruction ; à quoi neanmoins, Dieu ne pense pas : car quelquefois c'est alors qu'il prepare à plusieurs Nations des joyes et des triomphes.
- 15 Joignez à cela, que la foudre est si à portée de nous faire du mal, et qu'elle en fait si souvent de terribles auprès de nous, qu'il n'y a point d'erreur à croire qu'il nous en peut arriver du prejudice ; au lieu que nous n'avons aucune raison de penser qu'une Comete ait jamais fait, ou
- 20 ait jamais peu faire le moindre mal. Outre que ce seroit un jugement faux et tres-incapable de passer pour une œuvre meritoire, que de dire que la foudre a été formée nommement et expressement pour châtier les pecheurs.

LXXVI

Qu'il est faux que les Peuples qui sont heureux après l'apparition des Cometes ayent merité cette distinction par leur penitence.

II. Quant à ceux qui pourroient dire, que les Cometes menaçent tous les Peuples du monde, parce qu'en effet Dieu a dessein de les punir tous ; mais qu'il y en a quelques-uns dont la repentance desarme sa colere : je ne

5 leur repons autre chose, sinon qu'ils se trompent manifestement. Ils m'obligeroient fort de me montrer par quelle mortification les Macedoniens ont appaisé la Justice Divine, et merité les richesses et les couronnes de Darius,

14. C. des joyes et des triomphes à plusieurs nations.

au lieu des châtimens qui leur étoient destinez par la
10 Comete dont j'ay déjà fait mention (a).

Je serois bien aise aussi qu'ils m'apprirent les actes de
devotion et de penitence, qui sauverent Mahomet II des
infortunes, dont il devoit avoir sa part en vertu des
Cometes qui parurent sous son Regne. C'étoit le plus grand
15 Athée qui fût sous le Ciel : ses Troupes commettoient les
crimes les plus enormes qui se puissent commettre, et
cependant elles ne cessoient de subjuguier des Royaumes
et des Empires dans la Chrétienté.

Avoüons donc que ce n'est pas le dessein de Dieu,
20 quand il fait paroître des Cometes, de châtier tous les
Peuples du monde. Sa Providence trouve plus à propos
de les punir successivement les uns par les autres. Les
Macedoniens n'étoient pas plus gens de bien que les
Perses ; cependant parce que le tems étoit venu où Dieu
25 vouloit ruïner la Monarchie des Perses, il les soumit aux
Macedoniens. Ceux-cy ayant fait leur tems, succomberent
à leur tour à l'épée victorieuse des Romains, qui entassant
victoire sur victoire, et subjuguant au long et au large
Royaumes et Républiques, sans être plus gens de bien
30 que ceux que Dieu leur assujettissoit, filoient leur corde,
pour ainsi dire, et accumuloient les Jugemens de Dieu
sur leur tête, comme le remarque St. Augustin (b), en
faisant voir aux Idolatres, qui accusoient les Chrétiens
d'être la cause des calamitez publiques, que tous les
35 malheurs de la Republique Romaine étoient des suites de
leurs vices et de leurs dereiglemens. Quoi qu'il en soit,
l'Empire Romain qui s'étoit formé par des usurpations
violentes, a été demembré par une semblable voye ; la

(a) *Cy-dessus. p. 191.*

(b) *De Civitate Dei.*

Providence Divine faisant voir de tems en tems parmi
 40 les hommes ce qui se fait tous les jours parmi les
 causes necessaires, dont les unes ramassent en un corps,
 qui nous cache tout le ciel, plusieurs nuages separez,
 et les autres divisent cette grande nuë en une infinité
 de petits nuages.

45 Ce que j'ay dit, que les Peuples sont punis chacun à
 son tour, sans que ceux qui sont les premiers chatiez
 soient les plus coupables, n'est pas une simple con-
 jecture : c'est Dieu lui-même qui nous l'apprend par la
 bouche de Jeremie. *C'est moi, (dit-il), qui ay fait la terre,*
 50 *et qui l'ay donnée à qui bon m'a semblé ; c'est moi qui ay*
livré tous ces Pays-cy à Nabuchodonosor Roy de Babylone mon
serviteur, et toutes les Nations lui seront sujettes, à lui, et à
son Fils, et au Fils de son Fils, JUSQUES A CE QUE LE TEMPS
AUSSI DE SON PAYS VIENNE (a). Il seroit absurde de s'ima-
 55 giner, que le Roy de Babylone étoit plus saint et plus
 devot que celui des Juifs, et que c'est à cause de sa pieté
 qu'il conquit un puissant Empire. Il étoit peut-être plus
 mechant que les Rois que Dieu lui assujettit : mais parce
 le tour des Caldéens n'étoit pas encore venu, son ambition
 60 fut un crime heureux, dont Dieu se servit pour châtier les
 Peuples dont il ne vouloit plus differer le châtiment. Le
 tour des Caldéens vint aussi quelque tems après. Les
 Medes et les Perses aussi mechans qu'eux, mais poste-
 rieurs en date dans le livre de la Providence, les desolerent
 65 et les subjuguèrent, pour être desolez et subjuguez à leur
 tour. Souvenons-nous de la declaration expresse du Fils
 de Dieu (b) sur ceux qui se trouverent accablez sous les

(a) *Chap. 27, v. 5 et suiv.*

(b) *Evangile de St. Luc, ch. 13.*

45. *Les dernières pages de cette section depuis : Ce que j'ay dit jusqu'à la fin sont une addition de B.*

ruïnes d'une tour, ou egorgez en sacrifiant, et nous n'en-
treprendrons pas de dire, que ceux qui châtient les autres,
70 sont plus gens de bien que ceux qui sont châtiez. J'avoüe
que la patience de Dieu laisse souvent combler la mesure
aux pécheurs, avant que de leur faire sentir les rigueurs
de sa justice : d'où il semble que l'on pourroit inferer,
que les Nations epargnées n'ont pas encore comblé la
75 mesure, comme celles qui sont punies ; mais il ne faut
pas juger par le comble de cette mesure, qu'une Nation
est plus ou moins criminelle qu'une autre. Etre arrivé à
ce comble signifie seulement que l'on est arrivé à l'heure
fatale où Dieu veut punir. Or qui doute que cette
80 heure fatale ne soit attachée tantôt à une plus petite
mesure de pechez, tantôt à une plus grande, selon que
Dieu trouve à propos de diversifier les evenemens, et de
faire paroître sa souveraine liberté ? Il y a des gens qui
croient avoir remarqué dans l'Histoire, que le change-
85 ment des Etats se fait regulierement après un certain
nombre d'années, et ils nous citent (a) je ne sai combien
de revolutions arrivées cinq cens ans les unes après les
autres. Je ne m'amuse pas à refuter toutes ces puerilitez ;
et peut s'en faut que je ne me repente de les avoir déjà
90 refutées en passant (b). Mais je souhaite bien que l'on
sache, que je defie tous les hommes du monde de me
faire voir dans l'Histoire, qu'après une certaine mesure
determinée de tolerance, Dieu n'a pas manqué de faire
eclater les effects de sa justice. Rien n'est plus infini que
95 la diversité qui se rencontre dans les manieres de Dieu.

(a) *Peucer, de præc. Divinat. generibus, p. 30.*

(b) *Cy-dessus, § 25.*

LXXVII

III. Dira-t-on qu'à tout le moins il y a eu quelques bonnes ames, qui par leurs prieres et par leurs bonnes œuvres, ont delivré leur Nation de la part qu'elle devoit
 5 avoir aux châtimens presagez par les Cometes ? Je consens qu'on le dise, et qu'on le croye à l'égard des Peuples qui sont dans la vraye Religion. Car quoi qu'il semble, que si Dieu se laisse fléchir en faveur de tout un Peuple, aux prieres d'un petit nombre de gens, qui passent toute leur
 10 vie dans les exercices de la pieté, il ne forme pas aussi le dessein d'exterminer ce Peuple, pendant que ce petit nombre de gens le soutiennent : quoi qu'il semble que si l'effet des Cometes peut être detourné par la penitence des hommes, ce n'est que par la penitence des
 15 mechans qui ont irrité la colere du Ciel, et non pas par les macerations des bonnes âmes toujours agreables à Dieu, et qui n'attendent pas à le servir devotement, qu'il paroisse des prodiges : quoi qu'il semble que si un petit nombre de Devots, est capable de desarmer le bras de
 20 Dieu en faveur de toute la Nation, jamais les Peuples qui sont dans la veritable Eglise ne sentiroient les pésans coups de la vengeance celeste, ni ne se ruïneroient jamais les uns les autres, comme ils font, parce qu'il y a toujours parmi ces Peuples un residu de bonnes et de saintes
 25 ames : quoi qu'il semble, dis-je, qu'on puisse m'opposer

1. En titre, dans C : *Que l'efficace des prieres d'un petit nombre de bonnes ames dans la vraye Religion, n'a point de lieu dans les fausses Religions.*

18. A. des prodiges dans le Ciel.

ces raisons, je veux bien pourtant convenir que les bonnes œuvres de ce petit nombre de Chrétiens qui se consacrent entièrement à Dieu, peuvent attirer les graces du Ciel sur toute la Nation. Je sai que la victoire passoit du côté de
 30 Josué, ou du côté des ennemis, à mesure que Moÿse elevoit ses mains vers le Ciel, ou qu'il ne les elevoit pas (a). Je sai qu'on a dit que du fond des grottes et des solitudes, où les Saints faisoient leur retraite, ils elevoient jusques au Ciel par leurs jûnes et leurs oraisons, la ma-
 35 tiere des foudres qui accabloient les ennemis de la Chrétienté : et je ne doute point qu'on ne puisse dire, que les bonnes ames en se consacrant à Dieu se devoient pour la patrie, et qu'elles lui procurent les memes avantages que la superstition Payenne s'imaginoit faussement devoir au
 40 sacrifice d'un Codrus ou d'un Decius. Mais ce seroit une impieté que d'attribuer la même vertu aux prieres des Vestales, et aux macerations des Infideles. Tant s'en faut que cela puisse expier les pechez des autres hommes, qu'il est seur que les sacrifices des Payens, et les autres actes
 45 de leur Idolatrie, doivent être mis en tête de tous les crimes qui leur ont attiré la malediction de Dieu. La pensée de Caton, qui disoit de la mere d'un fort malhonnête homme, *que quand elle prioit les Dieux pour la vie de son fils, ce n'étoit pas tant des prieres qu'elle faisoit, que des*
 50 *imprecations contre Rome*, se peut entendre generalement sur toutes les prieres adressées aux Idoles ; quoi qu'en ait

(a) *Exod.*, cap. 47.

(a) *Epist.* 54, l. 10.

32. A. Je sai qu'on a dit que les prieres des Saints elevoient du fond des grottes et des solitudes ou ils faisoient leur retraite, jusques au Ciel la matiere.

41. A. des Vestales, par exemple.

51. A. quoy que Symmaque ose bien reprocher aux Empereurs Chrétiens qu'en privant les Vestales et les Prêtres du Paganisme de leurs pensions.

voulu dire Symmaque (a) dans les reproches qu'il a faits à des Empereurs Chrétiens, qu'en privant de leurs pensions les Vestales et les Prêtres du Paganisme, ils s'en
 55 étoient pris à des personnes qui soutenoient l'éternité de l'Empire par l'assistance et par la protection du Ciel, dont ils attiroient la benediction sur les armées Romaines.

LXXVIII

Il reste quelques autres difficultez à éclaircir qui pourroient diminuer la force de ma septième Raison, si je n'en donnois pas un éclaircissement bien solide. Aussi pretends-je le donner dans une juste étendue. Mais auparavant
 5 je prendrai la liberté de faire une digression, quand vous devriez renouveler le reproche que vous m'avez fait assez souvent, d'être le plus grand Coureur de Lieux communs qui soit au monde.

(a) *Quid juvat saluti publicæ castum corpus dicare, et imperii æternitatem cælestibus fulcire præsidiiis, armis vestris, aqullis vestris amicas applicare virtutes, pro omnibus efficaciam vota suscipere, et jus cum omnibus non habere ? (Symmach. Ibid.)*

57. A. sur les Aigles Romaines.

8. A. et de marcher sur les traces de celui que M. de Furetiere en a nommé le Protecteur (*dans sa nouvelle Allegorique*), quoique je n'aye ni beaucoup d'esprit. ni beaucoup de literature, comme il en avoit.

LXXIX

VIII. RAISON : *Que l'opinion qui fait prendre les Cometes pour des presages des calamitez publiques, est une vieille superstition des Payens, qui s'est introduite et conservée dans le Christianisme par la prevention que l'on a pour l'antiquité.*

Je destine cette digression à recueillir de tout ce que j'ay remarqué, la veritable cause de la prevention qui regne dans le monde, *que les Cometes sont des signes de malheur.* Je dis donc que ce sentiment est un reste des
 5 superstitions Payennes, qui s'est perpetué de pere en fils depuis la conversion des Payens, tant parce qu'il avoit jetté de profondes racines dans l'ame de tous les hommes, que parce que, generalement parlant, les Chrétiens sont aussi frappez que les autres hommes, de la maladie de se
 10 faire des presages de tout.

LXXX

De la grande passion qu'ont les hommes de savoir l'avenir, et des effects qu'elle a produits.

Il est facile de comprendre que les Payens croioient fortement que les Cometes, les éclipses, etc., presageoient de grands malheurs, si on considere le penchant naturel

3. C. si l'on considere.

de l'homme à se tourmenter pour l'avenir, et la coùtume
 5 qu'il a de trouver du mystere et du merveilleux dans tout
 ce qui n'arrive pas souvent. Cette insatiable curiosité de
 l'avenir a fait naitre je ne sai combien de manieres de
 Divination toutes chymeriques et ridicules, dont nean-
 moins les hommes n'ont pas laissé de se payer (1). Quand
 10 quelqu'un a été assez malicieux pour vouloir profiter de
 la foiblesse de l'homme, et qu'il a eu assez d'esprit pour
 inventer quelque chose qui pust servir à ce dessein, il n'a
 pas manqué de donner là dedans, c'est à dire de se vanter
 de la connoissance des choses futures. C'est de là qu'est
 15 venuë l'Astrologie Judiciaire. Ceux qui commencerent à
 etudier les mouvemens des Cieux, n'avoient autre chose
 en veüe que de s'instruire d'un effet aussi admirable : et
 comme c'étoient apparemment des esprits plus touchez
 de l'amour des sciences, que de celui des biens du monde,
 20 ils ne pretendoient pas faire de l'Astrologie un art de
 Filou. Mais il s'est trouvé de mal-honnêtes gens dans la
 suite, qui ayant remarqué le foible de l'homme, en ont
 voulu profiter (2); et pour cet effet ils ont débité par tout,

5. C. et du merveilleux et du mystere.

8. C. *Voiez Ovide au I, livre des Fastes.*

(1) Naudé invective ceux qui ont la faiblesse de vouloir, d'une façon quelconque, connaître l'avenir :

« De telles resveries ne peuvent loger qu'en l'imagination des âmes basses, grossières et populaires, qui se laissent surprendre et arrester dans ces toilles d'araignes, lesquelles ne peuvent facilement envelopper un esprit masle et bien sensé sans le decréditer et luy faire perdre l'estime et la réputation d'un homme de jugement. » (*Apolog.*, p. 432).

(2) Les idées développées dans cette section et dans les suivantes sont indiquées dans Petit (*Dissert. sur la nat. des Com.*, p. 84) : « Les habiles Princes y trouverent leur compte pour la Politique (aux inventions des Astrologues Chaldéens), les faux Prestres pour leurs impies Religions, beaucoup de mauvais Physiciens et pauvres Astronomes pour un secours à leurs necessitez qui leur estoit fourny par les riches, les Poëtes pour de beaux sujets d'exercer leur Enthousiasme Poëtique et les Historiens pour escrire au goust et dans le sentiment du vulgaire. »

que la science des Astres apprend ce qui est, ce qui a été,
 25 et ce qui sera. De sorte que pour de l'argent chacun pou-
 voit apprendre sa bonne aventure. Pour mieux duper les
 gens, on leur a fait croire que les Cieux sont un livre où
 Dieu a écrit l'Histoire du Monde, et qu'il n'y a qu'à
 savoir lire l'écriture dont Dieu s'est servi, qui n'est autre
 30 que l'arrangement des étoiles, pour apprendre cette His-
 toire-là. De tres savans hommes, Plotin et Origene entre
 autres, ont donné dans ce panneau, jusques là qu'Ori-
 gene (a) voulant confirmer son sentiment par quelque
 chose de bien fort, se couvre de l'autorité d'un livre Apo-
 35 cryphe attribué au Patriarche Joseph, où l'on fait dire au
 Patriarche Jacob s'adressant à ses enfans, *J'ay leu dans les*
Regitres du Ciel tout ce qui vous arrivera, et à vous, et à vos
filz (b). On a profité sur tout de l'apparition des Cometes,
 et de la peur qu'elles faisoient par leur longueur deme-
 40 surée. Les Astrologues n'ont pas manqué de dire que
 c'étoient des Astres mal-faisans ; ils l'ont dit sur tout,
 après avoir éprouvé qu'ils se rendoient en quelque façon
 necessaires par ce moyen-là, chacun voulant savoir d'eux,
 comme d'un Oracle, quels étoient dans le detail les
 45 malheurs presagez par les Cometes. Les éclipses leur ont
 fourni de pareilles occasions de faire valoir leur talent.
 D'autres ont pris occasion de là, de se vanter de plusieurs
 autres sortes de Divination, de la Geomance, de la Chi-
 romance, de l'Onomance ; et insensiblement le monde
 50 s'est trouvé si plein de superstition, qu'on croyoit que
 toutes choses étoient des presages de l'avenir, particu-
 lierement lors qu'on eust fait une affaire de Religion de

(a) *Vide Euseb., præp. Evang., l. 6, c. 9.*

(b) *Legi in tabulis cæli quæcunque contingent vobis et filiis vestris.*

35. A. Joseph, (et non pas à l'historien de ce nom, comme l'a cru M. Gadrois.) *Discours Phys. des Influen. Preface.*

cette sorte de Disciplines, et que le fort du service divin se trouva placé dans la connoissance des augures. Ceux
 55 qui pour se rendre necessaires, avoient besoin de faire peur de la colere des Dieux au Peuple, ne manquoient pas d'appuyer sur les Comètes, et de mettre en proverbe qu'on n'en avoit jamais veu qui n'eust apporté du mal. Ils savoient pêcher en eau trouble, comme nous l'apprend T. Live : car à l'occasion d'une maladie contagieuse qui de la Campagne se repandit dans la Ville après une grande secheresse l'an de Rome 326 il raporte que la maladie passa jusques à l'esprit, par l'adresse de ceux qui s'enrichissent de la superstition des autres, et qu'on ne
 65 voyoit par tout que de nouvelles ceremonies(a). Le Demon, qui faisoit là beau jeu, et qui trouvoit que la superstition des Peuples lui étoit un moyen infailible de se faire adorer sous le nom des faux Dieux en cent manieres differentes, toutes criminelles, toutes detestées du
 70 souverain Maître de toutes choses, ne manquoit pas de faire valoir son art trompeur, toutes les fois qu'il paroisoit des meteores, ou des etoiles non communes, à persuader aux Idolatres, que c'étoient des signes de la colere des Dieux, et que tout étoit perdu, si on ne les appaisoit
 75 par des sacrifices d'hommes et de bêtes, etc.

(a) *Nec corpora modo affecta ludo, sed animos quoque multiplex religio, et pleraque externa invasit, novos ritus sacrificando, vaticinandoque, inferentibus in domos, quibus quæstui sunt capti superstitione animi. (Livius, l. 4, dec. 1.)*

70. C. souverain Maître de l'Univers.

70. C. ne manquoit pas lorsqu'il paroisoit des meteores, ou des etoiles non communes, d'employer son art trompeur à persuader.

74. C. si l'on ne les appaisoit.

LXXXI

Que les Politiques ont fomenté la superstition des presages.

La Politique s'est aussi mêlée du soin de faire valoir les presages, afin d'avoir de bonnes ressources, ou pour intimider les sujets, ou pour les remplir de confiance. Si les Soldats Romains eussent été des Esprits Forts, Drusus 5 fils de Tybere n'eust pas eu le bonheur de calmer la mutinerie des Legions de la Pannonie, qui ne gardoient plus aucune mesure. Mais une eclipse qui survint fort à propos etonna tellement ces mutins, que Drusus qui se prevalut en habile homme de leur terreur panique, en fit 10 tout ce qu'il voulut (a). Une éclipse de Lune epouvanta si fort l'armée d'Alexandre le Grand quelques jours avant la bataille d'Arbelles, que les Soldats s'imaginant que le Ciel leur donnoit des marques de son courroux, ne vouloient point passer outre. Leurs murmures alloient à une 15 sedition toute ouverte, lors qu'Alexandre fit commandement aux Devins Egyptiens, qui étoient les mieux versez en la science des Astres, de dire leur sentiment sur cette eclipse en presence des officiers de l'armée. Les Devins, sans s'amuser à expliquer le secret de leur Physique, qu'ils 20 tenoient caché au Vulgaire, se contenterent d'assurer le Roy que le Soleil étoit pour les Grecs, et la Lune pour les Perses, et qu'elle ne s'éclipsoit jamais, qu'elle ne les menaçast de quelque calamité : sur quoy ils raportèrent

(a) *Tacit., Annal., lib. I.*

7. C. aucunes mesures.

plusieurs vieux exemples des Roys de Perse, qui après les
25 eclipses de Lune avoient eu les Dieux contraires lors
qu'ils avoient combatu. *Rien n'est si puissant*, poursuit
Q. Curce (a), *que la superstition pour tenir en bride la popu-
lace. Quelque effrenée et inconstante qu'elle soit, si elle a une
fois l'esprit frappé d'une vaine image de Religion, elle obeïra*
30 *mieux à des Devins, qu'à ses Chefs. La reponse donc des Egy-
ptiens étant divulguée parmi les troupes, releva leur esperance
et leur courage*, etc. Le même Alexandre (b) ayant remar-
qué en se preparant au passage du Granique, que la circons-
tance du tems, qui étoit le mois de Desius, que l'on disoit
35 avoir été malheureux de toute ancienneté aux entreprises
des Macedoniens, decourageoit son armée, fit publier
qu'on appelleroit ce mois dangereux, du nom du mois
precedent, n'ignorant pas combien un vain scrupule de
Religion a de force sur les petits esprits, et sur les esprits
40 ignorans. Pour mieux assurer les esprits epouvantez, il
fit secretement avertir Aristandre son grand Devin, qui
sacrifioit alors afin que le passage fust heureux, de faire en
sorte par le moyen d'une certaine liqueur, qu'on pust lire
sur le foye de la victime, que les Dieux donnoient la
45 victoire à Alexandre. Ce miracle divulgué remplit les
esprits d'une si grande esperance, que chacun se mit à
crier, qu'il ne falloit douter de rien après des temoignages
si visibles de la protection des Dieux. L'Histoire de ce
grand Conquerant fournit quelques autres exemples de
50 pareilles ruses, quoi qu'il affectast de ne vouloir vaincre
que par sa seule valeur : et ce qui est bien plus estrange,
le même Heros, qui faisoit tomber les autres dans le
panneau, y tomboit quelquefois luy même, car il étoit fort

(a) *Liv. 4, chap. 10.*

(b) *Voy. les supplementens de Freinshem. sur Q. Curce, l. 2, ch. 5.*

superstitieux en certaines rencontres (1). Je ne dis rien de
 55 Themistocle (a), qui ne pouvant persuader aux Atheniens
 d'abandonner leur Ville pour aller tenir la mer, au tems
 de la guerre de Xerxes, fit jouer les machines de la Reli-
 gion, supposa des Oracles, et fit dire au Peuple par les
 Prêtres, que Minerve avoit quitté la Ville, prenant le
 60 chemin du Port. Philippe Roy de Macedoine, l'homme
 du monde qui s'entendoit le mieux à vaincre ses Enne-
 mis par des intelligences menagées à force d'argent, avoit
 des Oracles de Delphes à sa poste autant qu'il en vouloit :
 et de là vint que Demosthene soupçonnant avec raison
 65 que la Prêtresse se laissoit suborner par les presens de Phi-
 lippe, railla vivement sur la partialité qu'elle temoignoit
 pour lui, comme l'a remarqué Minucius Felix, après Cice-
 ron.

Il est aisé de comprendre, que les mêmes maximes
 70 d'Etat, qui ont fomenté la superstition des Peuples à
 l'égard des autres prodiges, l'ont aussi fomentée à
 l'égard des Cometes. Car il n'y avoit rien de plus aisé,
 quand il paroissoit une Comète, et qu'on vouloit faire
 la guerre à quelque Prince voisin, que de faire debiter

(a) *Plutarq. en sa vie.*

59. C. et pris le chemin du port.

(1) « Neantmoins tous ces grands Hommes de l'Antiquité soit qu'ils le fissent par ignorance, ce que j'ay peine à croire, encore qu'ils fussent à vray dire plus Capitaines que Philosophes ; soit que ce fut par Politiques ou par Religion populaire, n'eussent pas entrepris une guerre, un Embarquement ou quelque affaire de consequence sans consulter leurs Sacrificateurs et Devins, et avoir leur témoignage et celui des bestes pour le succes de leurs grands desseins. Il ne se faut donc pas estonner si le Monde qui a tousjours esté trompé ou par les Fausces Religions ou par la Politique adroite ou par la mauvaise Philosophie ou par la charlatanerie des Devins et des Astrologues, l'est encore aujourd'hui sur le sujet dont nous parlons qui est celui des Cometes. » (Petit, *Dissert. sur les Com.*, p. 80).

75 par les Astrologues, que cette Comète menaçoit particulièrement ce Prince-là ; que de faire dire fort sérieusement ce que Vespasien disoit (a) peut-être pour rire d'une Comète qui parut sous son regne, *Que c'étoit le Roy des Parthes avec sa longue chevelure, qui en étoit menacé plutôt*
 80 *que lui, qui portoit les cheveux courts.* C'étoit en même tems donner bonne esperance à son parti, et étonner l'autre. Il paroît par la 6. Satyre de Juvenal, que cela se pratiquoit ainsi. Car en nous donnant le caractere d'une femme Nouvelliste, il nous la represente debitant dans
 85 les Compagnies, *qu'il Paroissoit des Cometes qui menaçoient le Roy d'Armenie et le Roy des Parthes, et que leur Pays et leurs Villes étoient ravagez par des inondations de fleuves, et par des tremblemens de terre ;* ce qui, comme vous savez, Mr. passoit pour un presage fâcheux (b), outre le mal
 90 present qu'il causoit.

*Instantem Regi Armenio, Parthoque Cometen
 Prima videt : famam rumoresque illa recentes
 Excipit ad portas, quosdam facit isse Niphatem
 In populos, magnoque illic cuncta arva teneri
 95 Diluvio, nutare urbes, subsidere terras,
 Quocunque in trivio, cuicunque est obvia, narrat.*

Vous voyez là l'esprit d'un Nouvelliste Pensionnaire, toujours informé d'un grand nombre de malheurs qui desolent le Pays ennemi, ou celui qui le va devenir, et de
 100 plusieurs presages funestes qui le menacent.

Qui doute que les amis de Cesar n'ayent affecté de dire par tout, que la Comete qui parut après sa mort, étoit une marque du courroux du Ciel contre ses meurtriers, et un presage de la protection que les Dieux accorderoient à
 105 ceux qui en poursuivroient la vengeance ? Vous avez leu

(a) *Xiphilin. Aur. Victor in epit.*

(b) *Voi. cy-dessus, p. 165.*

sans doute que Mahomet gagna un Astrologue de reputation, pour annoncer par tout qu'il devoit arriver un grand changement dans le monde, et qu'un grand Prophete etabliroit une nouvelle Religion. Pourquoi cela ?

110 Afin de preparer les esprits à ne point s'opposer à des evenemens qu'ils regarderoient comme predestinez et inevitables. Mais si les Grands ont contribué à faire croire que les Cometes sont des presages de mauvais augure, les Peuples y ont contribué aussi de leur côté, non seulement

115 parce qu'ils se portent de leur naturel à traiter de presages les moindres choses, mais aussi par une certaine malignité, qui les porte à s'imaginer facilement, que ceux qui gouvernent ne s'en acquittent pas au contentement de Dieu ; et là dessus c'est à gloser sur ce qu'on a fait cecy,

120 sur ce qu'on n'a point fait cela. De sorte qu'il est arrivé enfin, que la Politique a trouvé de mechans côtez dans la prevention des Peuples, parce qu'on s'est enfin fausement imaginé, que les Cometes menaceoient sur tout les Rois et les Princes.

LXXXII

Que les Panegyristes ont contribué à fomentier la superstition des presages.

Il faut ajouter à toutes ces causes de la prevention generale, la flaterie des Poëtes et des Orateurs. Quand ces Mrs. là font l'eloge de leurs Heros, ils se servent entre autres Lieux communs de celui-cy, *Que toute la Nature le respecte,*

5 *qu'elle applique toutes ses forces pour lui, qu'elle s'afflige de ses malheurs, qu'elle le promet au monde ; que quand le monde*

s'est rendu indigne de le posséder, le Ciel qui le redemande allume de nouveaux feux, etc. Mr. de Balzac ne manqua pas de regaler de cette hyperbole le Cardinal de Richelieu, et de dire, *que pour voir un Premier Ministre pareil à lui, il est besoin que toute la Nature travaille, et que Dieu le promette long-tems aux hommes, avant que de le faire naître.* Il en fut critiqué, mais il se defendit (a), en faisant voir que d'autres avoient été encore plus loin que lui ; cet
 15 Ancien par exemple, qui a dit de certaines âmes *que tout le Ciel étoit occupé à faire leur destinée* ; et cet illustre Italien du tems de nos Peres, qui a écrit, *que l'Entendement Eternel étoit en une haute pensée et avoit un grand dessein, lors qu'il fit le Cardinal Hypolite d'Est.* Je m'étonne qu'il
 20 n'ait fait aussi venir sur les rangs ce Prêtre qui dit un jour à l'Empereur Constantin, *Que la Providence Divine ne s'étoit pas contentée de l'avoir rendu digne de l'Empire du monde, qu'elle avoit encore travaillé à lui donner des vertus qui meritoient qu'après cette vie il regnast avec le Fils de Dieu*
 25 *dans le Ciel.* C'est apparemment le mauvais succès de cette flatterie profane, qui a empêché Mr. de Balzac de se justifier par un tel exemple ; car Eusebe (b) rapporte que Constantin fit taire cet impertinent Harangueur.

En general on peut dire que les flateurs se sont servis
 30 de tous les effets surprenans de la Nature pour relever le merite de leur Heros, et pour plaire aux Grands du Monde. Ainsi les Poëtes de la Cour d'Auguste tâchoient à l'envie de persuader, que la mort de Cesar étoit cause de tous les prodiges qui la suivirent. Horace le dit expressement dans
 35 l'Ode que j'ay déjà citée (c), pour faire voir que les deborde-

(a) *Mr. de Balz., disc. 2, au Card. Bentivogl.*

(b) *L. 4, de vita Const., c. 48.*

(c) *Cy-dessus, p. 165.*

mens des fleuves passaient dans le Paganisme pour des presages de malheur. Il pretend que le Tybre n'avoit fait tant de ravages, que par complaisance pour sa femme Ilie, qui vouloit venger la mort de Cesar son parent. Il fait
 40 comprendre aussi que tous les autres malheurs qui avoient affligé, ou qui alloient affliger l'Empire, étoient l'effet de l'assassinat de cet Empereur. Si nous en croyons Virgile, le soleil fut tellement affligé de la mort du même Cesar, qu'il en prit le deüil, et qu'il offusqua sa lumiere de
 45 telle sorte, qu'on craignit de ne le voir plus (a). Cependant on n'eut pas plutôt veu luire une Comete peu après la mort de Cesar, que d'autres flateurs dirent que c'étoit son ame receüe au nombre des Dieux, et pour cette raison on consacra un Temple à cette Comete (b), et on
 50 representa Cesar avec une etoile sur le front.

On ne peut pas voir des contradictions plus evidentes : car si l'ame de Cesar a été receüe au nombre des Dieux, si elle a brillé dans le Ciel parmi les etoiles, pourquoi est-ce que le soleil s'afflige ? Pourquoi se couvre-t-il de
 55 tenebres ? Ne doit-il pas prendre plus de part à la gloire du Ciel, lui qui est de ce Pays-là qu'aux malheurs de Rome ? Assurement Virgile fait sa cour d'une maniere bien singuliere, puis que pendant que les autres disent que le Ciel se voit honoré de la possession d'une nouvelle etoile
 60 par la mort de Cesar, il assure lui que le soleil se couvre d'obscurité. S'il eust eu moins de bon sens, il eust accommodé sa pensée avec celle des autres, en disant que le soleil étoit si fâché de voir parmi les Astres une nouvelle etoile à qui le Ciel faisoit plus d'honneur qu'à lui, qu'il
 65 se cachoit de honte. Mais il étoit trop judicieux pour se

(a) *Georg.*, l. I.

(b) *Sueton. in Cæs.*, cap. 88.

servir d'un éloge qui, n'en déplaise au galant Mr. de Voiture, et à son Sonnet sur une Dame qui s'étoit baignée à soleil couchant, eust paru froid, selon toutes les apparences, à celui pour qui se faisoit la fête ; car, au dire
 70 d'un bel esprit de sa Cour, il ressembloit à ces chevaux qui ruent, quand on les caresse de mauvaise grace (a). Mais que dirons-nous d'Ovide, qui finissant ses Metamorphoses par celle de Cesar en Comete, nous assure qu'entre
 75 plusieurs prodiges qui precederent la mort de cet Empereur, on vit le soleil d'une pâleur extraordinaire, et la lune teinte de sang ?

Voicy, Mr. le veritable moyen de denoüer toutes ces difficultez. Ces beaux Esprits n'avoient tous qu'un même but, qui étoit de faire leur cour à force d'encens à l'Em-
 80 pereur Auguste : car pour Cesar qui n'étoit plus en etat de reconnoître la flaterie, il n'eust pas fait faire beaucoup de vers, s'il n'avoit eu pour successeur une personne tres affectionnée à sa gloire. Ainsi on ne loüoit Cesar qu'à cause de son successeur. Or soit qu'on dist que le soleil
 85 s'étoit obscurci avant la mort de Cesar, soit qu'on dist que ce fut après, c'étoit toute la même chose pour la gloire de ce Prince. C'est pourquoi Virgile l'a dit d'une façon, Ovide d'une autre, et tous deux ont adroitement conclu par loüer Auguste d'une maniere fort adroite, et
 90 poussée aussi loin qu'on peut.

(a) *Cui malè si palpere, recalcitrat, undique tutus.* (Horat. Sat. I, l. 2).

79. C. faire leur cour à Auguste, à force d'encens.

84. A. et comme pour faire le prelude de l'éloge de son successeur.

LXXXIII

A combien de choses on a fait servir une même Comete.

On peut voir par là qu'une même Comete a servi à plusieurs fins. Auguste par des veües de Politique fut bien aise qu'on crust que c'étoit l'ame de Cesar ; car c'étoit un grand avantage pour son parti, de croire qu'on poursuivoit les meurtriers d'un homme qui étoit alors parmi les Dieux. C'est la raison pourquoy il fit bâtir un Temple (a) à cette Comete, et declara publiquement qu'il la regardoit comme un très heureux presage. Ceux qui étoient dans son parti, et qui n'avoient pas assez de credulité pour se
10 persuader ces conversions d'ames en étoiles, croioient à tout le moins, ou faisoient accroire aux autres, que les Dieux temoignoient par cette Comete, combien ils étoient en colere contre Brutus et Cassius. Ceux qui étoient encore Republicains dans l'ame, disoient au
15 contraire que les Dieux temoignoient par là, combien ils desaprouvoient qu'on n'appuyast pas le parti des Libérateurs de la Patrie ; qui sans doute ne s'oubloient pas de leur côté, pour mettre à quelque usage cette Comete selon la superstition d'alors. Enfin les Poètes trou-
20 voient là, non seulement dequoy faire de magnifiques descriptions, et dequoy interesser toute la Nature à la gloire de leur Heros Deifié : mais aussi dequoy flatter leur Heros vivant, ce qui étoit le bon de l'affaire.

Ce n'est point par conjecture que j'en parle. Prenez la

(a) *Plinius, l. 2, c. 25.*

25 peine de jeter les yeux sur le passage de Virgile que je vous ay cité ; vous verrez que sa conclusion est, *Qu'à tout le moins il plaise aux Dieux, qui avoient bien eu le cœur de voir deux fois les plaines de Thessalie inondées du sang des Romains, de ne pas empêcher qu'Auguste releve l'Empire qu'ils*
 30 *avoient laissé périr : qu'il y a long-temps que le Ciel porte envie à Rome, de la possession d'Auguste, et qu'il se plaint de son attachement à triompher sur la terre.* Voyez aussi le dernier chapitre des *Metamorphoses* d'Ovide, vous y verrez que si Cesar a été élevé au rang des Dieux, il en a
 35 l'obligation au mérite de son successeur qu'il avoit adopté, autant qu'à son mérite propre. Mais pour vous épargner le chagrin de chercher tous ces passages, en voicy un d'une delicatesse consommée, qui parle de l'ame de Cesar,

40 *Simul evolat altiùs illa
 Flammiiferumque trahens spatioso limite crinem,
 Stella micat : Natique videns benefacta, fatetur
 Esse suis majora, et vinci gaudet ab illo.
 Hic sua præferri quamquam velat acta paternis,*
 45 *Libera fama tamen, nullisque obnoxia jussis,
 Invitum præfert, unaque in parte repugnat (a).*

Si je ne craignois de vous fatiguer par un trop grand nombre de citations, je vous alleguerois la flaterie dont on se sert envers l'Empereur Adrien mortellement
 50 affligé de la mort de son mignon Antinoüs, dont on lui dit que l'ame avoit été changée en une etoile qui parut

(a) *Ovidius, Metamorph., lib, 15.*

32. A. Cela me fait souvenir de ces paroles du Jurisconsulte Tribonien à l'Empereur Justinien son Maître ; je jure à Votre Majesté Impériale que la grande pieté qui vous accompagne partout, me fait extrêmement craindre de vous voir enlever au ciel subitement, lors que nous y penserons le moins.

38. C. c'est de l'ame de Cesar que l'on y parle.

de nouveau en ce tems-là. Je vous citerois Claudien (a), qui tire un heureux presage pour l'Empereur Honorius, de ce qu'une étoile apparut en plein jour environ le tems
 55 de sa naissance. J'ajouterois que l'on a dit (b) que le ciel avoit annoncé par deux admirables Cometes la future grandeur de Mithridate, l'une ayant brillé l'année qu'il vint au monde, et l'autre l'année qu'il commença de regner. Je n'oublierois pas que les Augures étant consul-
 60 tez sur le débordement du Tybre qui arriva la propre nuit, dont Octave avoit reçu le surnom d'Auguste, le jour, repondirent que c'étoit un signe de la grande elevation où il parviendroit. Ce qui montre que les Poètes n'étoient pas les seuls qui accommodoient la Nature à la
 65 passion des Grands. En un mot je raporterois cent autres faits, qui nous montrent que l'envie de plaire, de flater, de donner du merveilleux aux choses, a fait prendre des effets purement naturels pour des prodiges extraordinaires. Un Roy ou une Reyne mouroient-ils peu après
 70 qu'il avoit paru une Comete ? On ne manquoit pas de dire tout aussi-tôt, qu'au présentiment de ce grand malheur toute la Nature s'étoit remuée pour former des nouveaux Astres, et à force de le dire, on a porté les hommes à croire que quand il paroît des Cometes, c'est un signe que
 75 la Nature a quelque semblable présentiment. Avoit-il aussi paru quelque Comete à la naissance d'un Prince devenu puissant et victorieux ? Les Panegyristes eplu-

(a) *De 4. consul. Honor.*

(b) *Justin, Histor., l. 37.*

60. C. sur ce que le Tibre se déborda la nuit d'après qu'Octave avoit reçu le surnom d'Auguste.

72. A. pour former des étoiles miraculeuses. *Adeo vel summis in malis fastum et pompam amamus, quasi mortales mori non possint, nisi rerum natura perturbetur, ac cælum ipsum luctuosam funeri facem accendat. (Guimisius.)* A force de dire cela, on a porté le Peuple.

chant, selon les preceptes de la Rhetorique, les signes
antecedens et *concomitans* de cette naissance, ne manquoient
 80 pas de faire sonner haut la nouvelle étoile. Enfin il étoit
 impossible que la Comete fust prise pour ce qu'elle étoit,
 c'est à dire pour un effet naturel, y ayant tant de gens qui
 se méloient d'en faire un miracle.

Plus on étudie l'homme, plus on connoit que l'orgueil
 85 est sa passion dominante, et qu'il affecte la grandeur jus-
 ques dans la plus triste misere (a). Chetive et caduque
 creature qu'il est, il a bien peu se persuader qu'il ne sau-
 roit mourir, sans troubler toute la Nature, et sans obliger
 le Ciel à se mettre en nouveaux frais, pour éclairer la pompe
 90 de ses funeraillles (1). Sotte et ridicule vanité! Si nous
 avions une juste idée de l'Univers, nous comprendrions
 bientôt, que la mort ou la naissance d'un Prince, est une
 si petite affaire, eu egard à toute la Nature des choses, qui
 ce n'est pas la peine qu'on s'en remuë dans le Ciel. Nous
 95 dirions avec celui de tous les Philosophes de l'ancienne
 Rome, qui a eu les plus sublimes pensées ; qu'à la verité

(a) *Adeo vel summis in malis fastum et pompam amamus, quas mortales
 mori non possint, nisi rerum natura perturbetur, ac celum ipsum luctuosam
 funeri facem accendat. (Guinisius.)*

84. A. Plus on étudie l'homme, jusqu'à : Si vous ajoutez à cela,
n'est pas dans A.

(1) « Pour démontrer par raison physique que les Cometes ne luisent
 point pour nous annoncer la mort des Grands, je veux me servir des
 termes de Guinisius, traduits en notre langue : *Parlons sans flater*, dit-il,
les testes memes des Empereurs ne sont pas de si grande consequence au
Ciel, qu'il faille qu'elles soient frapées d'un Glaive celeste, que semblent for-
mer les queües des Cometes. C'est un effet de la vanité des Hommes, que
mesme dans le dernier des malheurs ils aiment jusqu'à ce point le jaste et la
pompe, comme si les Puissans de la Terre estant mortels, ne pouvoient mou-
rir, sans qu'il arrivast auparavant quelque trouble dans la Nature et que le
Ciel eust allumé quelque Corps celeste comme une Torche funebre, pour faire
bonheur à leurs funeraillles. » (Comiers, Mercure galant, Janv. 1681,
 p. 120).

les soins de la Providence descendent jusques à nous, et que nous y entrons pour notre part, mais que leur but est bien autrement considerable que nôtre conservation (a),
 100 et qu'encore que les mouvemens des cieux nous aportent des grandes utilitez, ce n'est pas à dire pourtant que ces vastes corps se meuvent pour l'amour de la terre (b) (1).

(a) *Quamquam majus illis propositum sit majorque actus sui fructus, quam servare mortalia, tamen in nostras quoque utilitates a principio rerum præmissa mens est, et is ordo mundo datus, ut appareat curam nostri non inter ultima habitam. (Senec. de Benef., l. 6, c. 23.)*

(b) *Non enim nos causa mundo sumus : nimis nos suscipimus, si digni nobis videmur, propter quos tanta moveantur. (Id. de ira, l. 2, c. 27.)*

(1) Bayle précise et développe cette idée dans le § LV de la *Contin. des Pensées div.* :

« J'ai approuvé ces maximes de Seneque que le mouvement des cieux, et l'action des elemens, qu'en un mot les ouvrages de la nature tendent à une fin bien plus vaste et bien plus sublime que ne l'est la conservation du genre humain ; qu'à la vérité les hommes entrent pour leur part dans les soins, et dans les vûës de Dieu, qu'il sait qu'il les trouvera à son passage et qu'il veut en chemin faisant les combler de biens, ce qui merite une très-juste reconnaissance, mais qu'il va beaucoup plus loin, et que nous presumerions trop de nous si nous pretendions être ses colonnes d'Hercule, son but principal, le centre à quoi aboutissent tous les mouvemens de la nature et la raison unique de tous ses travaux. »

Au § LXI il expose et critique les idées de Malebranche sur cette question dans son *Traité de la nature et de la grace* (page 8, ed. de Rotterdam, 1684). « Il faut donc dire que l'homme s'est trouvé dans les vûës et dans les desseins de Dieu comme le seul et le principal moyen de la fin, que le Createur s'est proposée en faisant le monde. Il est donc vrai que toutes les autres choses ont été faites à cause de l'homme. Ce n'est pas même à cause de l'homme en general, mais à cause des predestinez... »

« Si Dieu n'a considéré que l'homme en bâtissant cet Univers, à quoi bon placer si loin de la terre tant d'étoiles fixes, qui malgré leur prodigieuse grandeur nous paroissent aussi petites que des lampes ? Pourquoi tant d'autres étoiles qui n'avaient jamais paru aux yeux de l'homme avant l'invention tout-à-fait moderne des telescopes ? De quoi peut servir à l'Eglise militante que Jupiter ait des satellites, qui se meuvent régulièrement autour de lui ? Chose decouverte depuis quatre jours et qui demeure inconnuë à la plûpart des predestinez. Oseroit-on dire que l'anneau et les satellites de Saturne decouverts aussi depuis peu, et inconnus comme auparavant à presque tous les humains sont si necessaires à la terre, et par consequent à l'homme, et par consequent à l'Eglise des Elus, que si on ne les avoit pas posez où

Pardonnez moi cette petite approbation d'une pensée, qui ne passera jamais pour Orthodoxe parmi ceux qui prennent
 105 les Comètes pour des prodiges. Tant de gens se sont mêlez de leur conférer cette qualité, que l'erreur a été inevitable.

Si vous ajoutez à cela, que le cours du monde fournissant une infinité de revolutions et de malheurs, on en
 110 voyoit arriver souvent à la suite des Comètes ; qu'il arrive plus de grands maux dans le monde, que de grandes et d'insignes prosperitez ; que les hommes retiennent mieux le souvenir du mal, que le souvenir du bien ; que sur le chapitre des predictions ils se laissent plutôt tromper par

ils sont avec ordre de se mouvoir selon les regles qu'ils suivent, toute l'œconomie terrestre auroit été derangée ?... Il n'est donc pas vrai que la terre ait besoin de tout ce qui existe dans l'Univers. »

Il propose le moyen suivant de conciliation entre la Théologie et la Philosophie :

« Ne pourroit-on pas supposer que de tous les plans des mondes possibles, il n'y en a eu aucun que Dieu ait trouvé conforme à sa gloire excepté celui qui renfermeroit le mystere de l'incarnation et toutes ses dependances ? Si nous supposons cela, il est vrai de dire que le monde a été créé pour l'homme, que l'homme a été non seulement *conditio sine qua non*, une condition sans laquelle Dieu n'eût rien produit, mais même un objet déterminant, et auquel toutes les choses necessaires ont été subordonnées. Voila peut-être de quoi contenter la Theologie. Pour ce qui est de la Philosophie, elle se pourroit accommoder de cette autre supposition. C'est que Dieu s'étant déterminé à cause de l'homme à faire un ouvrage, ne s'est point borné au dessein qu'il avoit sur l'homme, il a mis dans son ouvrage tout ce que ce dessein principal pouvoit demander, et outre cela une infinité d'autres choses dignes de sa puissance et de sa science infinie, et pour telles fins qu'il lui a plu, suites necessaires des loix mechaniques du mouvement qu'il donnoit à l'étenduë. »

Au § LX, Bayle examine un autre aspect de la même question : l'empire que l'on attribue à l'homme sur les animaux. Il utilise pour sa discussion un passage très curieux des *Discours anatomiques* de Guillaume Lami, Médecin de la Faculté de Paris (Edit. de Rouen, 1675, P. 3).

Cf. Montaigne : Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service ? etc... (*Essais*, II, XII).

115 une qui a réussi, que detromper par vingt qui ont été
fausses ; qu'ils ont donc fait plus d'attention aux Cometes
qui ont été suivies de malheur, qu'à celles qui n'en
ont pas été suivies ; qu'il meurt plus de têtes cou-
ronnées, qu'il y en a qui deviennent des Mithridates : si,
120 dis-je, vous ajoutez tout cela aux autres reflexions que
j'ay faites, vous comprendrez aisement, Mr. que les
Payens ont deu être generalement preoccupés de la pen-
sée, que les Cometes sont un signe de malheur.

LXXXIV

*Pourquoy les Chrétiens sont dans la même prevention que les
Payens sur le sujet des Cometes.*

Maintenant il ne faut plus s'étonner que les Chrétiens
soient dans la même prevention, puis qu'ils sont la pos-
terité des Payens, et qu'à l'Idolatrie prés, ils donnent dans
les mêmes foiblesses que les Payens. Le grand ouvrage
5 de la predication des Apôtres a été de faire connoitre le
vray Dieu, et son Fils Dieu et homme, mort et résuscité
pour nous, et de remplir le cœur de l'homme de l'amour
de Dieu et de celui de la sainteté, de faire cesser le culte
des Idoles et de ruiner l'empire du vice. C'est à quoi ten-
10 doit la publication de l'Evangile. Du reste, Dieu ne s'est
pas proposé en retirant les Payens de leurs ténèbres, et
en les introduisant dans le Royaume de sa merveilleuse
lumiere, pour me servir des expressions de l'Ecriture, de
les rendre meilleurs Philosophes qu'ils n'étoient, de leur

15 apprendre les secrets de la Nature, de les fortifier de telle
 sorte contre les prejugez et contre les erreurs populaires,
 qu'ils fussent incapables d'y tomber. L'expérience nous le
 montre manifestement ; on ne voit pas que les per-
 20 sonnes à qui Dieu communique les plus riches thresors
 de sa grace, qu'il remplit de la plus ferme foy, et de la
 plus ardente charité, soient les genies les plus penetrans,
 raisonnent avec le plus de force, et se mettent au dessus,
 de mille faux jugemens, qui ne sont d'aucune consequence
 contre le salut de l'ame (1).

25 Si bien qu'on peut dire que les Payens sont passez dans
 la Religion Chrétienne, avec tous les prejugez qu'ils
 avoient eus dans le Paganisme à l'égard des choses de la
 Nature, ou en general à l'égard de tout ce qui ne detruit
 point les veritez de la foy.

30 Vous êtes trop savant, Mr. pour avoir besoin que je
 vous apprenne cette remarque, et vous la sauriez assez,
 quand même vous n'auriez leu de vôte vie que les
 ouvrages de Mr. Nicole ; car voici comme il s'exprime
 dans ce chef-d'œuvre, qu'il n'appelle qu'*Essais de Morale*
 35 par une modestie tout à fait chrétienne, *Encore que Jesus*
Christ fust plein de toute verité, comme dit St Jean, *on ne*
voit point qu'il ait entrepris d'oter aux hommes d'autres

32. Vous êtes trop savant, jusqu'à : Il paroît par les ouvrages est une
 addition de B.

(1) La Mothe le Vayer insiste déjà malicieusement sur cette contra-
 diction de la Foi et de la Science : « Ce qui ne sera pas trouvé estrange
 par ceux qui considèreront qu'on voit journellement reluire avec bien
 plus d'esclat les vertus chrestiennes dans les âmes simples et igno-
 rantes que dans celles des plus habiles en toutes sciences, lesquelles ne
 font que leur distraire et brouiller l'esprit, vacuas mentes (dit Cardan
 en son *Traité de l'Immortalité de l'Âme*) spes et fides totas occupat, ob
 id major in stupidis, idiotis et plebe quam in eruditis, nobilibus ac
 ingeniosis. » (*Dial. d'Oratius Tubero, la Divinité*, p. 342).

Cette critique, née de la Renaissance, deviendra un des arguments
 favoris des Philosophes du XVIII^e siècle.

erreurs que celles qui regardoient Dieu et les moyens de leur salut. Il savoit tous leurs egaremens dans les choses de la Nature. Il connoissoit mieux que personne en quoi consistoit la véritable éloquence. La vérité de tous les evenemens passez lui étoit parfaitement connuë. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres, ni de combatre les erreurs des hommes dans la Physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de
 40 les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait dont leurs Histoires étoient remplies (a).

Il paroît par les ouvrages des Peres qui s'étoient convertis du Paganisme, que s'ils avoient été Platoniciens, ils retenoient l'air et l'esprit de cette Secte. Il n'y a donc
 50 point lieu de douter, que ceux qui avoient cru que les éclipses, les Cometes, les tremble-terres, et choses semblables, sont des Phenomenes de mauvais augure, ne l'ayent encore cru après leur conversion, s'imaginant que pourveu qu'ils attribuassent à leurs pechez et à la colere de
 55 Dieu, ce qu'ils avoient attribué à l'omission de quelque ceremonie superstitieuse, et à quelque fausse Divinité offensée, il n'y avoit rien à redire dans leur sentiment. Par ce moyen la société des fideles s'est trouvée de generation en generation imbuë des erreurs populaires qui
 60 s'étoient établies dans le Paganisme, à la reserve de celles qui choquent manifestement les Mysteres de la Religion : car dès qu'on a veu qu'une opinion n'étoit pas condamnée comme heretique, on a suivi sans façon le torrent de ceux qui en étoient preoccupés (b). Peu de gens s'amuse-
 65 sent à examiner si les opinions generales sont vrayes, ou fausses. N'est-ce pas assez, dit-on en son esprit, qu'elles viennent de nos Peres ?

(a) *Vol. I. Traitté 4, 1. partie, n. 42.*

(b) *Fieri maluit alieni erroris accessio, quam tibi credere. (Minucius Felix.)*

LXXXV

Introduction de plusieurs ceremonies Payennes dans le Christianisme.

Il est même vrai, que quand on se fut apperceu dans l'ancienne Eglise, que la trop grande simplicité du culte que les Apôtres avoient enseigné, n'étoit pas propre pour le tems où la ferveur du zele s'étoit un peu ralentie, et qu'ainsi il étoit de la prudence Chrétienne d'introduire dans le service divin l'usage de diverses ceremonies ; on s'arrêta sur tout à celles qui avoient eu le plus de vogue parmi les Payens : soit parce qu'en general on les trouva propres à inspirer du respect aux Peuples pour les choses saintes, soit parce qu'on crut que ce seroit le moyen d'appivoiser les Infideles, et de les attirer à Jesus Christ, par un changement en quelque façon imperceptible. Quand les Huguenots nous reprochent la conformité qui se trouve entre nos Ceremonies, et celles des anciens Payens, et qu'ils la prouvent même par de bons passages, il y a plusieurs de nos Controversistes qui leur disent tout net que cela est faux, que ce sont toutes calomnies forgées par les Ministres, pour decrier nôtre Religion. Mais ceux qui sont tout ensemble et habiles et de bonne foy, avoient la dette (a), et ne manquent pas de bonnes raisons, pour justifier l'adoption que nous avons faite de plusieurs coûtumes du Paganisme. Ils disent, que c'est

(a) *Memoires de Mr de Marolles, part. 2, p. 209. — Du Boulay, Theatre des antiqu. Rom., p. 581, 587, etc.*

employer les richesses des Egyptiens à la fabrique du Tabernacle, comme firent les Juifs : Que c'est imiter
 25 Salomon, qui emprunta d'un Roy Idolâtre les matériaux et les Architectes du Temple du vrai Dieu : que David (a) ne fit point scrupule de se parer de la couronne
 grlée de pierreries, qu'il avoit fait arracher de dessus la tête de l'Idole Melchom : Que Dieu permettoit bien aux
 30 Juifs de se marier avec leurs Captives, et de changer des Moabites en filles de Sion, pourveu qu'ils leur rognassent les ongles, qu'ils leur rasassent les cheveux, et qu'ils pratiquassent à leur egard diverses purifications : Qu'ainsi
 après les retranchemens, et les purifications necessaires,
 35 nous ne devons pas faire difficulté de nous accommoder des depouilles du Paganisme, comme le remarque St. Jérôme. Le Cardinal Baronius demeure d'accord que l'Eglise s'en est souvent accommodée car après avoir avoué fort ingenuement, que la Fête de la Chandeleur est tout
 40 à fait Payenne dans son origine, il ajoute *Qu'il est arrivé la même chose à plusieurs autres superstitions des Gentils, c'est à dire qu'elles ont été loüablement introduites dans l'Eglise, ayant été expiées et sanctifiées par un usage sacré* (b). Jugez, Mr. si les erreurs et les préjugez des Payens sur le cha-
 45 pitre des presages, n'ont pas eu beaucoup de facilité pour entrer dans la Religion Chrétienne, pourveu seulement que l'on n'attribuast rien aux fausses Divinitez, puis que

(a) *Lib. 2, Reg. cap. 12.*

(b) *Itidem in multis aliis Gentilium institutis contigit ut superstitionis eorum usus sacris ritibus expiatus, ac sacro-sanctus redditus, in Dei Ecclesiam laudabiliter introductus sit. (Not. in Martyrol. Rom., 2 Februar.).*

32. C. rognassent les ongles. (*Deuteron, ch. 21, v. 12.*)

37. A. *Itidem in multis aliis Gentilium institutis* (c'est le Cardinal Baronius que vous connoissez si bien qui parle ainsi, apres avoir ingenuement avoué que la fête de la Chandeleur, est tout à fait Payenne dans son origine) *contigit*, etc.

les Ceremonies de leur fausse Religion ont été favorablement accüeillies, après avoir été deüement purifiées.

LXXXVI

Que les fausses conversions des Payens ont transporté bien des erreurs dans le Christianisme.

Il y a une autre chose qui a contribué au transport des erreurs du Paganisme dans l'Eglise Chrétienne : c'est le grand nombre des faux convertis. Car combien croyez-vous, Mr. qu'il y eut de Payens qui firent semblant d'abjurer l'Idolatrie sous les Constantins, et sous les Theodoses, lors que la Religion Chrétienne étoit la Religion Dominante, et que pour bien faire sa cour à celui de qui on attendoit sa fortune, il faloit être baptisé ? Peut-être n'y en eut-il pas beaucoup, pendant que les Empereurs Chrétiens se crurent obligez par raison d'Etat à menager les Payens. Mais je suis fort trompé, si quand Theodose se fut mis tout de bon dans l'esprit le dessein d'extirper le Paganisme, il n'y eut beaucoup d'Idolâtres, qui sans autre motif que celui d'être de la Religion du Prince, entrerent dans le giron de l'Eglise. Je dis la même chose des François qui étoient Payens, lors que Clovis se convertit à la foy. Il est fort probable que Dieu en illumina quelques-uns, et que sa Providence, qui trouve souvent à propos de se servir de nos passions pour nous retirer de

49. A. deüement purifiées, ou comme disoit un jour en votre presence nôtre Ami à quolibets, après avoir fait leur quarantaine. Une autre chose a peu contribuer.

9. A. lorsque pour bien.

19. C. il est probable.

nos egaremens, se servit de l'impression forte que l'exemple d'un grand Roy peut faire sur les esprits, pour ouvrir les yeux à quelques Seigneurs de cette Cour. Mais il est
 25 aussi fort probable, qu'il y en eut plusieurs qui se firent baptiser uniquement afin d'être du côté des plus forts. Si les Philosophes Payens qui assisterent à la Harangue que Constantin prononça devant les Peres du Concile de Nicée pour défendre la Divinité de Jesus Christ, furent
 30 plus touchés de ce discours, que de toutes les Apologies qu'ils avoient lues : si jamais la Religion Chrétienne ne leur a paru plus plausible, que quand un Empereur revêtu de toute sa Majesté, parla pour elle ; n'est-il pas bien apparent que la vue d'un grand Roy qui embrasse l'Evangile,
 35 et la force d'un si grand exemple, determinerent quantité de gens de Cour, à faire comme luy, sans examiner la chose plus amplement ? On peut donc dire, qu'en ces tems de prospérité, l'exemple des uns servoit de conviction aux autres de Province en Province ; et qu'ainsi
 40 plusieurs personnes de tout état, et de toute condition entroient dans l'Eglise sans aucune véritable vocation, et y apportoient tous leurs prejugez.

LXXXVII

Du penchant que les hommes ont à être de la Religion dominante, et du mal que cela fait à la vraie Eglise.

Mr. de Mezerai (a) rapporte une chose touchant Catherine de Medicis, qui me paroît considerable. A la bataille

(a) *Abrégé Chronol. Anno 1562.*

22. C. employa la forte impression.

Pensées sur la Comète.

5 de Dreux le parti du Roy ayant eu du pire dans le commencement, il y eut des fuyars qui piquerent jusqu'à Paris, où ils publièrent que tout étoit perdu. Catherine de Medicis sans s'emouvoir autrement se contenta de dire, *He bien, il faudra donc prier Dieu en François,* et se mit à
 10 caresser fort les amis du Prince de Condé, et des nouvelles opinions. On voit par là qu'elle étoit toute resignée à la ruine de la Religion Catholique dans ce Royaume, et toute prête à la sacrifier au parti de la nouvelle Religion, s'il fut devenu le plus puissant. Cette troupe de Filles
 15 d'honneur, qu'elle employoit à lui faire des Creatures, au depens de tout ce qu'il vous plaira, n'eust pas été non plus fort mal-aisée à persuader qu'il faloit prier Dieu en François, si le Prince de Condé victorieux les eust mariées
 20 avantageusement à des Seigneurs Huguenots : et ainsi à proportion chacun à l'exemple de la Reyne Mere se fust accommodé à la nouvelle Religion, ou pour conserver ses charges, ou pour en obtenir quelqu'une par le credit du Prince. Si bien qu'il ne tint qu'à une bataille gagnée
 25 par les Royaux, que la Religion Dominante ne devinst la Religion tolerée et disgraciée, que l'ont eust quittée par troupes pour s'avancer plus aisement. C'eust été la même chose trente ans après, si Henri IV eust peu terrasser la Ligue par la force de ses armes. En ce cas-là, je vous repons qu'il n'y eust point eu de Conferences de Sureine,
 30 point de promesses de se faire instruire ; le Roy victorieux n'eust eu aucun doute sur sa Religion. Il l'eust mise sur le trône, et c'eust été un grand bonheur pour les Catholiques d'obtenir un Edit de Nantes pour être à tout le moins tolerez. On les eust traittez haut à la main, et

10. A. les amis du Prince de Condé.

C. les amis du prince de Condé, et les sectateurs de la nouvelle opinion.

35 parce que les Huguenots avoient parmi eux en ce tems là beaucoup de ces ardens Zelateurs, qui courent la mer et la terre pour faire des Proselytes, comme nous en avons à present un tres-grand nombre par la grace de Dieu et du Roy, on n'eust entendu parler d'autre chose que de Con-
40 versions. Tous les Intendans de Province eussent été des Marillacs, et je ne sai ce que nous serions à present vous et moi, mon pauvre Mr. Il me paroît fort probable que Mr. vôtre grand Pere qui avoit une belle charge et beaucoup d'enfans, se fust fait Huguenot, pour conserver cette
45 charge, et pour pousser sa famille. Si bien, Mr, que peut-être vous seriez Ministre de Paris à l'heure qu'il est : car Mr. vôtre Pere voyant la belle naissance que vous aviez pour les lettres, et vôtre naturel devot, n'eust pas manqué de vous destiner à l'Eglise. Pour mes Ancêtres,
50 je crois franchement qu'ils eussent fait ce que je vois faire tous les jours aux Huguenots de mon voisinage, qui pour se delivrer une fois pour toutes des importunitéz pieuses et devotes des Curez et des Moines, et pour se procurer les avantages du ciel et de la terre qu'on leur promet,
55 francs et quittes de toutes les avanies, et de toutes les injustices, qui leur sont faites souvent par un zele fort dereiglé, (ce que je ne dirois pas devant tout le monde) font semblant de se faire Catholiques.

Or il est bien assuré, que toutes ces conversions pre-
60 tendües de nos Anciens, n'eussent pas empêché leur devotion secrete pour Nôtre Dame, pour les Saints, pour les Reliques, pour les Images, pour le scapulaire, etc. ni arraché de leur cœur la pieuse credulité qui leur avoit été inspirée des le berceau pour les miracles, pour le Purga-
65 toire, et ce qui s'ensuit. Nous en tiendrions encore quelque chose vous et moi et nos semblables, tout Calvinistes que nous serions. C'est pour vous dire, que quand on

n'entre dans une Religion que par Politique, on y entre avec tous ses prejugez : et c'est ce qu'ont fait plusieurs 70 Payens en embrassant la profession du Christianisme.

LXXXVIII

Réflexion sur les conversions presentes des Huguenots.

Je suis bien aise d'être tombé sur ce discours, parce que cela me donne lieu de vous demander ce que vous pensez de tant de conquêtes que nous faisons incessamment sur 5 la Religion pretendüe Reformée. Je sai que vous êtes un Catholique fort zelé, et je connois peu de gens qui vous égalent en cela. Si bien que je pourrois facilement croire, que vous êtes si sensible aux victoires que nous remportons sur le parti Huguenot, qu'il ne vous reste point de 10 tems pour en examiner les suites et les circonstances. Mais comme je sai d'ailleurs, que vôtre zele ne vous empêche pas d'avoir l'esprit fort solide, je puis m'imagi-

I. Dans A au lieu de la section LXXXVIII, on lit : Je remarque outre cela qu'il semble que plusieurs Payens ayent comme capitulé lorsqu'ils se sont convertis, et demandé qu'il leur fut libre de retenir quelque chose de leur premier état, car sainr Augustin nous est garand (*de Civitate Dei l. 19, cap. 19*) que le Christianisme recevoit les Philosophes Cyniques sans les obliger à changer d'equippage, ni de façon de vivre, pourveu qu'ils changeassent seulement quelques Axiomes contraires à la Foy. En effet on lit dans l'Histoire Ecclesiastique qu'un Philosophe de cette secte nommé Maxime vint en habit de Cynique supplier l'Empereur Theodose de le maintenir dans le siege de Constantinople, qu'il pretendoit être injustement occupé par S. Gregoire de Nazianze. On diroit aussi qu'Aquila qui aima mieux retourner dans le Judaïsme que renoncer à l'Astrologie, avait tacitement stipulé qu'il lui seroit permis de retenir ce qu'il voudroit de ses erreurs. (*Epiphanius l. de pender et mens.*) Mais je suis bien bon d'écrire tout cela à une personne qui le sait si bien. Si ces remarques ne suffisent pas.

ner que vous portés vôte veüe beaucoup plus loin que les autres. C'est pourquoi ne voyant pas clair dans vôte
 15 esprit sur cette affaire, je vous prie de m'apprendre ce que vous en pensez. S'il ne faut que vous montrer le chemin, pour vous engager à une confiance de cette nature, l'affaire est faite, car voici dans le vrai ce que je pense sur cela.

20 Je ne trouve point que ce soit entrer dans le véritable esprit du Christianisme, que d'extorquer des conversions à force d'argent, et à force de rendre malheureuse la destinée de ceux qui ne se convertissent point (1). J'avoüe que dans l'état où sont aujourd'hui les Calvinistes de France,
 25 ces moyens-là sont très propres à les faire changer de Religion, parce qu'ils ont perdu ce premier feu et cette ardeur qui accompagne tous les grands changemens, et qui à cause de cela se trouvoit avec une grande force dans leurs Ancêtres. Mais franchement, je ne crois pas
 30 que ce soit le vrai moyen d'en faire de bons Catholiques ;

(1) Il développe avec force ces idées dans son *Commentaire Philosophique sur ces paroles de Jesus-Christ, Contrains les d'entrer ; où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives, qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte et où l'on réfute tous les sophismes des Convertisseurs à contrainte et l'Apologie que S. Augustin a faite des persécutions. 1686.*

« La nature de la religion est d'être une certaine persuasion de l'âme par rapport à Dieu, laquelle produise dans la volonté l'amour, le respect et la crainte que mérite cet Être suprême et dans les membres du corps les signes convenables à cette persuasion et à cette disposition de la volonté : de sorte que si les signes externes sont sans un état intérieur de l'âme qui leur soit conforme, ils sont des actes d'hypocrisie, et de mauvaise foi ou d'infidélité et de révolte contre la conscience... C'est donc une chose manifestement opposée au bon sens et à la lumière naturelle, aux principes généraux de la raison, en un mot à la règle primitive et originale du discernement du vrai et du faux, du bon et du mauvais, que d'employer la violence à inspirer une religion à ceux qui ne la professent pas. » (*Comment. philo. II, 371^b*.) Cet emploi de la violence est également contraire à l'esprit de l'Évangile ; en user c'est « pécher contre l'Évangile ». *Comm. phil., II, 372.* — Cf. Delvolvé, p. 129.

et c'est pourtant à cela qu'il faudroit uniquement travailler. Car nous avons tant de mal-honnêtes gens et tant de scelerats dans nôtre Corps, qu'au lieu d'en grossir le nombre par cette multitude de faux convertis et de Ministres Sociniens qui s'y joignent de jour en jour, il faudroit 35 prier Dieu de chasser de son Eglise tous ceux qui la deshonnorent par leur conduite dereglée.

Vous me direz sans doute, que l'intention de ceux qui travaillent à l'extirpation du Calvinisme, n'est pas d'augmenter le nombre des mal-honnêtes gens qui sont parmi nous. Je le croi aussi, Mr. Mais vous savez bien ce que l'on dit en Philosophie contre ceux qui boivent beaucoup, et qui protestent néanmoins qu'ils n'ont pas intention de s'enyvrer. On leur dit, que s'ils n'ont pas cette intention 45 *formellement*, ils l'ont du moins *interpretativement*, c'est à dire qu'ils ont une intention qui peut être raisonnablement interpretée, par celle de s'enyvrer. Disons le même de nos convertisseurs ; ils ne veulent pas *formellement* que les Huguenots deviennent mechans Catholiques, mais 50 ils le veulent *interpretativement*, puis qu'ils veulent des choses qui meinent tout droit à une fausse conversion. Car ils veulent que les Huguenots soient pauvres, s'ils persistent dans leur Religion ; qu'ils perdent leurs charges, et leurs emplois ; qu'ils soient exposez à mille insultes ; 55 qu'ils ne puissent s'assembler qu'avec mille peines. On leur offre mille douceurs, s'ils abjurent leur creance : on les delivre d'un joug fort pésant : on leur facilite l'entrée des biens et des honneurs. Il faut être bien ignorant de ce qui se passe dans l'homme, pour ne pas savoir, qu'il y a

46. C. qui peut raisonnablement être interpretée.

52. C. qu'un Huguenot soit pauvre, s'il persiste dans sa Religion, qu'il perde ses charges et ses emplois ; qu'il soit exposé à mille insultes ; qu'il ne puisse aller au prêché qu'avec mille peines. On offre mille douceurs à ceux qui abjure leur creance.

60 une infinité de gens dans ce siecle-cy, qui à ce prix-là feroient profession de croire tout ce qu'on voudroit.

Comme nous avons deux sortes de convertisseurs, les uns de robe courte, et les autres de robe longue, je ne croi pas qu'il faille faire un même jugement de tous. Ceux
 65 de robe longue me paroissent moins excusables que les autres, tant parce qu'ils ont inspiré au Roy toutes ces manieres de convertir, que parce qu'ils ont leu dans l'Histoire Ecclesiastique la condamnation de ces manieres : au lieu que les convertisseurs de robe courte ne
 70 font qu'obeïr aux ordres du Roy, et ne sont pas de profession à savoir ce que disent les Anciens Peres. Permettez moi de vous citer un passage de Socrate, qui fait voir en même tems que ces manieres de convertir étoient blâmées par les anciens Chrétiens, et engageoient une
 75 infinité de personnes à abjurer la profession de leur creance. Je sai bien que vous n'ignorez pas ce passage ; mais vous ignorez peut-être que je le sai : alors je m'en ferai honneur, s'il vous plait, auprès de vous. Voici donc ce que dit Socrate (a), *Pour ce qui est de la trop grande*
 80 *cruauté, qu'on avait employée sous l'Empire de Diocletien, l'Empereur Julien ne s'en voulut pas servir* (b), *mais il ne laissa pas de persecuter l'Eglise* (remarquez bien ces paroles) CAR J'APPELLE PERSECUTION, LORS QUE DES GENS QUI SE
 TIENNENT EN REPOS, SONT INQUIETEZ DE QUELQUE MANIERE
 85 QUE CE SOIT. *Or il inquieta les Chrétiens de cette façon. Il fit une loi qui leur defendoit d'estudier, de peur, disoit-il, que par le secours des sciences, ils ne repondissent plus aisement aux Philosophes Payens. Il les éloigna aussi de tout emploi militaire dans le Palais, et de tout Gouvernement de Province,*

(a) *Hist. Eccles., lib. 3, cap. 12 et 13.*

(b) Οὐ μὲν πάντῃ τοῦ διώκειν ἀπέστρετο· διωγμὸν δὲ λέγω τὸ ὀπωσοῦν ταράττειν τοὺς ἡσυχάζοντας.

90 *et en partie par ses caresses, en partie par ses liberalitez, il en attira beaucoup au culte des Dieux. On vit alors, comme à l'preuve du Creuset, qui estoient les faux Chrétiens, et qui estoient les veritables. Car les veritables Chrétiens se desfirent gaiement de leurs charges, prêts à endurer toutes choses,*
 95 *plutôt que de renoncer à la foi. Mais ceux qui, au lieu d'être veritablement Chrétiens, preseroient les richesses et les honneurs du monde à la vraye felicité, ne balancerent pas à sacrifier aux Idoles. Il parle en suite d'un Sophiste nommé Ecebolius, qui est le veritable portrait d'une infinité de*
 100 *gens. Il estoit toujourns de la Religion des Empereurs. Sous l'Empire de Constantius il fit semblant d'avoir un zèle merveilleux pour l'Évangile ; mais sous Julien il parut excessivement attaché aux superstitions Payennes. Après la mort de Julien, le Christianisme étant remonté sur le thrône, le*
 105 *Sophiste ne manqua pas de reprendre la profession de Chrétien. Enfin Socrate nous apprend, que sous cet Empereur Apostat, les Chrétiens furent obligez de payer des sommes immenses pour se racheter de l'obligation de sacrifier aux Dieux.*

110 Il n'y a point d'honnête homme qui ne condamne cette maniere de convertir ; et si les Dieux de Julien eussent été raisonnables, ils eussent detesté les Chrétiens qui ne leur eussent offert des sacrifices, qu'afin de se sauver de la taxe qu'on leur faisoit payer rigoureusement. Quel cas
 115 croyons-nous donc que Dieu fasse de tant de Huguenots qui se convertissent pour du pain ; Dieu, dis-je, qui est infiniment plus digne d'être servi à cause de lui-même, que les Divinitez du Paganisme ?

Je suis presque seur que vous ne me croyez pas assez
 120 versé dans l'Histoire Ecclesiastique, pour avoir ouï parler d'un Evesque Grec, nommé Asterius, qui vivoit sur la fin du quatriéme siècle. Il est néanmoins vrai que je connois

ce nom-là, et que j'ay leu son Homilie contre l'avarice, où j'ay trouvé un passage qui ne sera pas mal placé en
 125 cet endroit. *Qui est-ce, s'écrie-t-il, qui a obligé des Chrestiens à s'abandonner au culte des Demons? N'est-ce pas le désir des Richesses? N'est-ce pas l'esperance et la promesse que les impies leur ont faites, des biens et des dignitez du monde, qui a porté ces miserables à changer de Religion*
 130 *comme d'habit? Nous nous souvenons encore des exemples des premiers tems, et nous en avons veu de nos jours de bien funestes. Car lors que l'Empereur (Julien) levant tout d'un coup le masque, decouvrit ce qu'il avoit dissimulé fort long-tems, et sacrifia publiquement aux Dieux, et incita les autres*
 135 *par diverses recompenses à faire de même, combien y en eut-il qui abandonnerent l'Eglise pour se ranger à la communion des Idolâtres? Combien y en eut-il qui attirer par differens leurres, avalerent le hameçon de l'impieté?*

Il ne faut pas douter que les Gentils ne dissent à peu
 140 près les mêmes choses, lors que les Empereurs Chrétiens attiroient les Idolâtres à la vraye Religion par l'esperance de faire fortune; et il ne faut pas douter non plus, qu'ils n'eussent raison de soutenir, qu'un très grand nombre de gens les quittoient par complaisance pour le Prince. Car
 145 il est seur, comme je l'ay déjà remarqué, que du tems des Constantins, des Theodoses et des Clovis, la plus grande partie des Payens qui vouloient être bons Courtisans, ou qui n'avoient point de conscience, ou qui croyoient qu'on peut plaire à Dieu par toute sorte de
 150 cultes, se jetterent dans la bonne Religion. Dieu sait le gré que l'Evangile leur en devoit savoir, et le prejudice que la verité en a souffert. Ces faux convertis ont été un germe de superstitions et d'erreurs, dont peut-être
 155 craindre tout le contraire de nos faux convertis, savoir un

germe d'incrédulité qui sappera peu à peu nos fondemens, et qui à la longue inspirera du mépris à nos Peuples pour les Devotions qui ont le plus de vogue parmi nous. Or si nous changeons dans ces points-là, que deviendront
 160 les fondemens de nôtre foi, qui ne subsistent que dans la supposition de l'infailibilité, et par consequent de l'immutabilité de l'Eglise ? Ne me dites pas, que quand même les nouveaux Catholiques nous ameинeroient peu à peu l'abolition de certains cultes, les Decisions des Con-
 165 ciles demeureroient hors de toute atteinte. Car quoi qu'en dise Mr. de Condom, on ne peut guere sauver l'infailibilité de l'Eglise, si on abandonne aux Protestans les Devotions qui les choquent (1). Je trouverai peut-être l'occasion de vous parler plus amplement de cela avant que de
 170 finir. Je ne la chercherai point : mais si elle se presente, je vous promets de ne la point laisser échaper.

Quand je songe (a) à la remarque que font les Rabins, que les Idolâtres qui suivirent en très grand nombre, et en qualité de Proselytes, le Peuple de Dieu sortant du
 175 Pays d'Egypte, furent les premiers Auteurs de la fonte du Veau d'or, et de tous les murmures de ce Peuple dans le desert, je tremble pour l'Eglise Catholique ; m'imaginant que tous ces nouveaux Convertis exciteront cent murmures dans l'occasion contre plusieurs choses, qui
 180 leur paroîtront d'autant plus choquantes, qu'ils les regarderont de près : Dieu sur tout. Il y a des gens fort sensez (b), qui croient que le nombre prodigieux de Sectes qui se voient parmi les Turcs, vient de ce qu'il y a eu

(a) *Voi. Ja. Windet de vitâ functorum statu, p. 256.*

(b) *Ricaud, Etat de l'Emp. Ottom., liv. 2, ch. 12.*

(1) Bossuet, *Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse.*

plusieurs personnes de différente Religion, qui ont
 185 embrassé le Mahometisme ou par intérêt, ou par force.
 Les Grecs qui l'ont fait, étant d'un Pays qui a été l'Ecole
 des arts et des sciences, ont mêlé les anciennes opinions
 des Philosophes avec les rêveries de l'Alcoran, dont ils
 n'étoient pas trop contens. Les Russiens, les Moscovites,
 190 les Circassiens, et autres Nations semblables, y ont aussi
 ajouté quelque chose du leur : et c'est ce qui a multiplié
 les Sectes à l'infini. Ce que je viens de dire après les
 Rabins est assez conforme à l'écriture (a), qui remarque
 en deux endroits, qu'il y eut une grande multitude de
 195 gens qui sortirent d'Egypte avec les enfans d'Israël ; et
 en un autre lieu, que ce furent eux qui commencerent le
 murmure. Mais c'est trop m'écarter de mon sujet ; reve-
 nons-y.

LXXXIX

*Preuves de fait de la transplantation des erreurs du
 Paganisme dans le Christianisme (1).*

Si les remarques que j'ay faites ne suffisent pas pour
 prouver que les Payens ont conservé diverses erreurs en

(a) *Exode, ch. 12, v. 38 et Nomb., chap. 11, v. 4.*

(1) Ces reproches adressés au Catholicisme sur la persistance des cérémonies et des superstitions Payennes dans son culte étaient, comme l'a justement remarqué M. Delvolvé, un lieu commun de la littérature protestante à cette époque. Dans un livre que Bayle admirait « M. Claude réfuta les *Préjugés légitimes* par un des plus beaux livres que lui ou aucun autre des ministres ait jamais faits » Claude avait élevé contre le catholicisme les mêmes griefs :

« D'ailleurs comme nos Peres voyoient une partie de ces ceremonies prises des Juifs, ils en voyoient aussi un grand nombre d'autres tirées

5 entrant dans le Christianisme, lesquelles en suite se sont
perpetuées par tradition ; je m'en vais apporter une preuve
contre laquelle il n'y a pas le mot à dire, puis que c'est
une preuve fondée sur des faits incontestables.

Il paroît par les Sermons des anciens Peres de l'Eglise,
10 que les Chrétiens de leur tems s'imaginoient, qu'en jettant
des cris de toute sa force, on soulageoit la Lune eclipsée,
et qu'on la faisoit revenir comme d'un evanoûissement,
qui lui eust été mortel, si on n'eust bien crié (a).
St. Ambroise, l'Auteur du Sermon 215 *de tempore*, qui
15 est parmi ceux de St. Augustin ; Saint Eloy, Evesque de
Noyon, ont parlé fortement contre cet abus ; ce qui fait
voir qu'il étoit en usage parmi ceux à qui ils parloient. Il

(a) *Voy. Mr Thiers, Trait. des superst., ch. 23.*

13. C. si l'on n'eût bien crié.

ou imitées des Payens, par l'aveu même de ceux qui les autorisoient
ou qui les pratiquoient. Car on peut mettre dans ce rang l'usage de
l'eau lustrale, ou de l'eau bénite, tant à l'entrée des Eglises que dans
les maisons particulières, et aux obseques des morts, les benitiers et les
aspergès, l'usage de la salive au Baptême des petits enfans, l'invocation
des Saints, leur canonisation, leurs patronages, la distribution de leurs
charges ou de leurs emplois, les Images ou simulacres, les Agnus Dei,
les Festes de la Toussaints, des Morts, de la Saint Jean et quelques
autres, l'usage des Processions, celui des Rogations, celui de la des-
cente des Chasses ou des Reliquaires, celui des Croix dans les Carre-
fours, celui des Anniversaires pour les morts, celui de jurer par les
Reliques, et je ne say combien d'autres qui évidemment étoient ou des
restes ou des imitations de l'Ancien Paganisme. » (*La defense | de la
| Reformation | contre | le livre intitulé | Préjugés | légitimes (b) | contre les
Calvinistes | se vend à Quevilly | chez Jean Lucas demeurant à Roüen ru
aux Juifs | proche l'hostel de Ville | 1673. Ch. III, § 2, p. 17.*)

Cf. *Des Traditions et de la Perfection et suffisance de l'Écriture sainte.*
Avec un Catalogue ou Dénombrement des *Traditions Romaines*, par
Pierre Du Moulin, Ministre de la parole de Dieu en l'Eglise de Sedan
et Professeur en Theologie, Sedan, 1631. Dans *l'Exposition de la doctrine
catholique sur les matières de controverse* (Séb. Mabre-Cramoisy, 1671),
Bossuet réfute ces critiques.

b) *Les Préjugés légitimes* sont l'œuvre de Nicole.

paroit aussi par les Homilies de St. Chrysostome, et par les livres de St. Basile, de St. Augustin, etc. que les Chrétiens de leur tems fondoient divers presages sur ce que quelcun eternuoit en certaines circonstances ; sur ce qu'on rencontroit en son chemin un chat, ou un chien, une femme de mauvaise vie, une fille, un borgne, ou un boiteux ; qu'on heurtoit contre quelque chose, ou qu'on étoit retenu par le manteau en sortant de son logis ; qu'un membre venoit à tressaillir, etc. St. Eloy pour delivrer ses Peuples de semblables superstitions, leur declare que c'est être Payen en partie, que de prendre garde en sortant de chés soy, ou en y entrant, à ce que l'on rencontre, ou aux voix que l'on entend, ou au chant des oiseaux, ou à ce que les autres portent. Il n'y a qu'à lire le Traitté de Mr. Thiers (1) pour être pleinement convaincu par l'autorité des Papes, des Conciles Provinciaux, des statuts Synodaux, des Peres, et d'autres graves Auteurs. I. Que les superstitions mentionnées cy-dessus, et plusieurs autres, se trouvent parmi les Chrétiens. II. Que c'est un reste du Paganisme.

Quand nous n'aurions pas l'aveu de tant de grands personnages, il seroit bien facile de prouver, qu'en effet c'est une maladie originairement venüe du Paganisme. Car outre que ceux qui ont prêché la Religion de Jesus Christ, n'ont enseigné rien de semblable, il paroît par les monumens de l'Antiquité qui nous restent, que toutes ces superstitions étoient en vogue parmi les Gentils. C'étoit

(1) Jean-Baptiste Thiers, théologien, né à Chartres en 1636. Professeur au Collège du Plessis, curé de Champrond en Gastine, puis de Vibraye, diocèse du Mans. Mort en 1703. Le plus important de ses très nombreux ouvrages est le *Traité des Superstitions selon l'Écriture sainte*. Paris, Ant. Dezollier, 1679. Il était en relation avec plusieurs savants, entre autres Luc d'Achery, Mabillon, l'abbé de Rancé, le Cardinal Bona, Adrien Valois.

45 une opinion fort generale parmi eux, que les eclipses de
 Lune procedoient de la vertu magique de certaines
 paroles, par lesquelles on arrachoit la Lune du Ciel, et on
 l'attiroit vers la terre, pour la contraindre de jeter de
 l'ecume sur les herbes, qui en suite devenoient plus
 50 propres aux sortilèges des Enchanteurs (a). Pour delivrer
 la Lune du tourment qu'elle souffroit, et pour eluder la
 force du charme, il falloit, disoit-on, empêcher qu'elle
 n'en ouït les paroles, dequoi on venoit à bout en faisant
 un bruit horrible. Et voila la cause pour laquelle on s'as-
 55 sembloit avec des instrumens d'airain, des trompètes et
 des clairons, comme à present pour faire un charivari.
 Les Perses pratiquent encore cette ridicule ceremonie, au
 raport de Pietro della Valle. Elle est aussi en usage dans
 le Royaume de Tunquin, où l'on s'imagine que la Lune
 60 se bat alors contre un dragon (b). Vous ferez réflexion
 sans doute en lisant cecy, à ce qui est dit dans le livre des
 Pseaumes, que l'Aspic bouche son oreille, afin de ne pas
 ouïr la voix de l'Enchanteur, et vous m'accorderez, je
 m'assure, que les Chrétiens qui pretendoient soulager la
 65 Lune par leurs cris, avoient puisé leur erreur dans le
 Paganisme.

Je ne perdrai point de tems à faire voir, que toutes les
 autres superstitions censurées par les Peres de l'Eglise,
 étoient en usage parmi les Payens, parce que c'est une
 70 chose trop manifeste. Mais je remarquerai, que c'est
 d'eux que nous tenons la pretendüe vertu brûlante de la
 Canicule, dont les Poëtes nous ont donné à l'envi des
 descriptions si elaborées ; la pretendüe signification de

(a) *Et patitur cantu tantos depressa labores,
 Donec suppositas propior despumet in herbas.*

(Lucan., lib. 6.)

(b) *Voy. les nouv. Relat. de Mr Tavernier.*

plusieurs malheurs, que nous attribuons aux eclipses, et
 75 toutes les chymeres de l'Astrologie. D'où il s'ensuit, que
 l'erreur où nous sommes sur les presages des Cometes,
 vient aussi de la même cause ; et par consequent que
 c'est une espèce de superstition. Je ferai cette remarque
 sur la Canicule avec vôtre permission, Mr. c'est que les
 80 Romains étoient si persuadez de la malignité de ses
 influences, que pour l'appaiser (a), ils lui sacrifioient
 tous les ans des chiens rous assez près de la Porte *Catu-*
laria, qu'on appelloit ainsi, ou du nom de l'astre auquel
 se faisoit le sacrifice, ou du nom de la victime qui lui étoit
 85 offerte, ou plutôt à cause de l'un et de l'autre : car il
 n'étoit gueres possible de faire en cela quelque distinc-
 tion, puis que la raison pourquoy on immoloit un chien
 preferablement à toute autre espèce de victime, n'étoit
 que la conformité des noms. Les autres Peuples (a), qui
 90 offroient des sacrifices à la Canicule, n'y cherchoient pas
 tant de finesse. Nous ne lisons pas qu'ils immolassent des
 chiens, plutôt que toute autre chose ; et c'étoit une erreur
 de moins. Car qu'y a-t-il de plus ridicule, que de s'imagi-
 ner qu'une étoile fait plus de cas d'une bête que d'une autre ?
 95 Neanmoins tous ces Peuples étoient et Superstitieux et
 Idolâtres : et les Chrétiens se sont contentez de rejeter le
 dernier de ces maux, aussi bien à l'égard des Cometes,
 qu'à l'égard du reste.

(a) *Apollonius, liv. 2. Valerius Flaccus, l. 1.*

81. C. que tous les ans pour l'apaiser, ils lui sacrifioient des chiens rous.

XC

*Pourquoi les S. Peres n'ont pas condamné ceux qui
croioient les presages des Cometes.*

J'avouë que je n'ay point leu, que les Peres ayent blâmé la superstition envers les Cometes, comme ils ont
5 blâmé les autres. Mais cela vient sans doute. I. De ce qu'il n'est pas si facile d'en connoitre la vanité que de connoitre la vanité des autres presages. Car il n'est pas si evident que l'apparition d'une Comete ne presage rien. II. De ce que les inconveniens de cette superstition ne
10 sont pas si frequens, que ceux qui naissent des autres. III. De ce qu'ils ont cru que la terreur des Jugemens de Dieu, excitée dans l'ame des pecheurs à la veüe d'une Comete, pouvoit les faire repentir. IV. De ce qu'ils y ont
15 été trompez tout les premiers ; leurs grandes lumieres s'étendant plutôt du côté des veritez de la Religion, que du côté des veritez naturelles (1). Quoi qu'il en soit, comme

5. Les divisions I, II, III, IV, ne sont pas dans A.

11. A. et enfin de ce qu'ils ont cru.

13. C. et c'est une erreur.

13. A. Outre qu'ils y ont été trompez.

(1) Petit remarquait déjà que « les Peres parlent en Predicateurs, non en Philosophes ». « Si Saint-Augustin, écrit-il, a ignoré la géographie quand il a nié les Antipodes, Saint Damascene a bien peu ignoré l'Astronomie et la bonne Physique quand il a parlé de la sorte (c'est lui qui a dit que « les Cometes sont formées pour être les Signes de la Mort des Rois ». Liv. 2, Orthodox). Et puis il l'a dit en devot et par un bon zele de la gloire de Dieu, pour exciter les Rois à regner avec Pieté et Justice, et tout le monde à faire son devoir, en avertissant un chacun de sa Mortalité. » (Petit, *Dissert. sur les Cometes*, p. 139.)

il y a assez d'autres motifs d'une certitude indubitable, qui doivent porter les hommes à craindre les jugemens de Dieu, et à s'amender, rien n'empêche que nous n'examinions, si la crainte des Cometes est bien fondée, quand même il en devroit arriver que les hommes seroient delivrez d'une terreur chymerique à la verité, mais pourtant utile. Autrement il faudroit approuver la conduite de ceux qui font des fraudes pieuses, qui enseignent mille fables, qui supposent des miracles à plaisir, quand ils croient que cela peut aider à la pieté ; ce qui est néanmoins une conduite très éloignée de l'esprit de l'Eglise. *N'erigeons point nos fantaisies*, dit le grand St. Augustin, *en objets de Religion ; car la moindre verité est meilleure, que tout ce que l'on pourroit inventer à plaisir* (a). Il me semble même que ce seroit aller directement contre l'intention du St. Esprit declarée dans ces paroles de Jeremie (b), *à signis cæli nolite metuere, quæ timent Gentes*, que d'epouvanter les Peuples par les presages des Cometes (1).

(a) *Non sit nobis religio in phantasmatis nostris, melius est enim quæcunque verum, quam quicquid pro arbitrio tingi potest.* (*De ver. relig.*, c. 55.)

(b) *Cap. 10, v. 2.*

30. A. Il semble.

(1) « Le Prophete Jeremie détruit tout à coup les funestes presages que le Peuple attribuë aux Comètes. Il nous affranchit de la peur qui est le seul mal qu'elles soient capables de causer aux Esprits trop crédules. *Ne craignez point*, dit-il, *les Signes du Ciel que les Gentils apprehendent.* C'est blasphemer que d'attribuer les guerres à l'apparition des Cometes, puis que l'Ecriture nous apprend que le Cœur du Roy est en la main de Dieu et qu'il l'incline et porte à tout ce qu'il veut. » (*Comiers, Discours sur les Cometes, Mercure Galant*, Janvier 1681, p. 112.)

XCI

*Qu'on a tort de blâmer ceux qui ne croient pas legerement,
qu'un effet soit miraculeux.*

Souffrez que je remarque par occasion l'injustice de ceux qui blâment la Philosophie, en ce qu'elle cherche
5 des causes naturelles, où le Peuple veut à toute force qu'il n'y en ait point. Cela ne peut venir que d'un principe extrêmement faux, savoir, *que tout ce que l'on donne à la Nature est autant de pris sur les droits de Dieu* ; car en bonne Philosophie la Nature n'est autre chose que Dieu
10 lui-même agissant, ou selon certaines loix qu'il a établies très librement, ou par l'application des Creatures qu'il a faites, et qu'il conserve. De sorte que les ouvrages de la Nature ne sont pas moins l'effet de la puissance de Dieu que les miracles, et supposent une aussi grande puissance
15 que les miracles ; car il est tout aussi difficile de former un homme par la voye de la generation que de résusciter un mort. Toute la difference qu'il y a entre les miracles, et les ouvrages de la Nature, c'est que les miracles sont plus propres à nous faire connoître que Dieu est l'Auteur libre
20 de tout ce que font les corps, et à nous desabuser de l'erreur où nous pourrions être là dessus ; en suite dequoy l'on juge assez naturellement que ce qui se fait par miracle, vient d'une bonté, ou d'une justice particuliere. Mais il ne s'ensuit pas pour cela, qu'on doive trouver
25 mauvais que les Philosophes s'en tiennent à la Nature autant qu'ils peuvent. Car comme Plutarque (a) l'a fort

(a) *In vitâ Pericl.*

bien remarqué au sujet de Pericles et d'Anaxagoras, la connaissance de la Nature nous delivre d'une superstition pleine de terreur Panique, pour nous remplir d'une devo-
 30 tion veritable, et accompagnée de l'esperance du bien. Si les Payens eux-mêmes (a) ont remarqué, qu'il importe extrêmement sur le chapitre de la Religion, et plus qu'en toute autre chose, de ne se point conduire par le principe d'une aveugle credulité ; mais de se bien asseurer du fait,
 35 parce qu'en negligeanst une ceremonie bien fondée, on tombe dans l'impieté, et qu'en s'attachant à des cultes indus, on s'engage dans des superstitions pueriles : si, dis-je, les Payens eux-mêmes ont peu voir cette verité, ne devons-nous pas être bien aises que les Philosophes
 40 Chrétiens nous delivrent de tous les prejugez, qui seroient capables de souiller la beauté mâle et solide de nôtre devot.on ? Dans le fond, il y a tant de péril que les cultes qui s'appuient sur des faussetez, ne s'abatardissent, qu'on ne doit jamais faire quartier à l'erreur de quelque
 45 espèce qu'elle soit. J'avoüe qu'il est bien moins scandaleux de combattre les erreurs, avant qu'une longue possession les ait enracinées dans les esprits de tout un Peuple, que lors que leur antiquité semble les avoir consacrées. Mais comme il n'y a point de prescription contre
 50 la verité il ne seroit pas juste de la laisser perpetuellement ensevelie dans l'oubli, sous pretexte qu'elle n'auroit jamais été connue. Je conviens aussi qu'il faut se con-

(a) *Cum omnibus in rebus temeritas in assentiendo, errorque turpis est, tum in eo loco maxime, in quo judicandum est, quantum auspiciis rebusque divinis, religionique tribuamus. Est enim periculum, ne aut neglectis iis impiâ fraude, aut susceptis, anili superstitione obligemur. (Cicero, l. 1 de Divinat.)*

45. J'avoüe qu'il est bien moins scandaleux... jusqu'à la fin de la section n'est pas dans A.

duire avec une grande discretion, et de grands menagemens, lorsqu'on attaque des vieilles erreurs de Religion :
 55 et c'est pour cela que quelqu'un a dit, en parlant des choses de cet ordre là, *Qu'il y a plusieurs veritez, que non seulement il n'est pas necessaire que le Peuple sache, mais aussi dont il est expedient que le Peuple croie le contraire* (a). Il n'y a guere de Politiques, ni de gens d'Eglise qui ne
 60 soient dans ce sentiment. Mais je dis neanmoins qu'en gardant toute la circonspection que la prudence Chrétienne exige de nous, il doit être permis de travailler à l'eclaircissement de la verité en toutes choses.

XCII

Encore une remarque, Mr. sur ce que j'ay dit que les Chrétiens sont aussi portez que les autres hommes aux superstitions des presages. Cela ne devrait pas être. La
 5 connoissance que la foy nous donne de la nature de Dieu, et la solide doctrine de ceux qui nous instruisent des veritez Chrétiennes, nous devroient guerir de ce foible-là. Mais hélas ! l'homme est toujourns homme. La Providence Divine n'ayant pas trouvé à propos d'établir sa
 10 grace sur les ruines de nôtre nature, se contente de nous donner une grace qui soutient nôtre infirmité. Mais comme le fond de nôtre nature, sujette à une infinité

(a) *Dicit de religionibus loquens, multa esse vera, quæ non modo vulgo scire non sît utile, sed etiam, tametsi falsa sint, aliter existimare populum expediat. (Varro apud D. August. de civit. Dei, l. 4, cap. 31.)*

54. C. de vieilles erreurs.

1. En titre dans C : *De quelle maniere la grace guerit la nature.*

d'illusions, de prejugez, de passions et de vices, subsiste toujours ; il est moralement impossible, que les
 15 Chrétiens avec toutes les lumières et toutes les graces que Dieu repand sur eux, ne tombent dans les mêmes desordres où tombent les autres hommes.

XCIII

Combien les Chrétiens sont infatuez des presages.

C'est une chose pitoiable, que de voir la liste des superstitions que Mr. Thiers a recueillies et qui subsistent parmi les Chrétiens, nonobstant les censures, les
 5 menaces, et les defenses mille fois reïterées par les Conciles et par les Synodes. Non seulement il y a des superstitions de la derniere bassesse dans ce catalogue là, mais aussi des profanations sacrilèges, (quoi que couvertes d'un voile specieux) et des pratiques de devotion abomi-
 10 nables. J'ay deja dit ailleurs à quel point la manie de savoir sa destinée par un Astrologue, a possédé tout l'Occident. On en est revenu enfin ; mais la curiosité est toujours si forte, qu'on recourt à des voyes encore plus criminelles (1). Pour ce qui est des presages qu'on fonde

(1) « En 1609 six cents sorciers furent condamnés, dans le ressort du Parlement de Bordeaux et la plupart brûlés. Nicolas Remi, dans sa *Demonolâtrie*, rapporte neuf cents arrêts rendus en 15 ans contre des sorciers dans la seule Lorraine. Le fameux curé Louis Sauffridi, brûlé à Aix en 1611, avait avoué qu'il était sorcier et les juges l'avaient cru. C'est une chose honteuse que le Père Lebrun, dans son *Traité des pratiques superstitieuses*, admette encore de vrais sortilèges : il va même jusqu'à dire, p. 524, que le Parlement de Paris reconnaît des sortilèges ; il se trompe : le Parlement reconnaît des profanations, des maléfices, mais non des effets surnaturels opérés par le diable. Le livre de Dom

15 sur mille cas fortuits, on peut dire que le Peuple Chrétien en est infatué d'une manière incorrigible.

Il n'y a que deux jours, qu'en parcourant l'Histoire Latine de Priolo (1), je remarquai qu'en l'an 1652 on prit pour mauvais augure de voir que pendant que Mr. le
 20 Prince consideroit le champ de bataille, où l'un de ses Ancêtres finit ses jours auprès de Jarnac, son épée lui tomba du baudrier (a). Il n'y avoit rien là qui ne fût purement casuel ; et je suis seur que ce grand Prince,
 25 Heros qu'Alexandre qui étoit superstitieux, ne fit aucun cas de ce pretendu presage. Neanmoins cela fut relevé, et se repandit. La cheute d'un tableau, d'une colombe, ou d'une horloge, fait faire cent réflexions à toute une ville. On n'en parle jamais, sans faire des conjectures, qui vont
 30 à la ruine de ceux qui avoient fait dresser la colombe, ou qui avoient fait graver leurs armes sur l'horloge. A Rome,

(a) *Subiit cupido Principem percurrere Martium Campum, et sanguine Condeano tinctam planitiem, quam inequivalenti ensis baltheo elapsus excidit, omine non fausto, apud rana mirantes.*

18. C. Prioleau.

Calmet sur les vampires et les apparitions a passé pour un délire ; mais il fait voir combien l'esprit humain est porté à la superstition. » (*Siècle de Louis XIV*, note de Voltaire, éd. Rébelliau et Marion, p. 556.)

Jean Bodin avait publié une *Demonomanie* en 1580.

Une déclaration du roi de 1675 défendit aux tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie.

(1) Priolo ou Prioli, né à Saint-Jean d'Angeli, en 1602, suivit à Leyde les leçons de Heinsius et de Vossius. Vint à Paris poussé par le désir de voir Grotius et suivit à Padoue les leçons de Ceremonius et de Licetas. Il suivit en 1652 le parti de Condé, refusa d'écouter les promesses de Mararin et se retira en Flandre. Ses biens furent confisqués et sa famille exilée. Ce fut pour dissiper ses chagrins qu'il écrivit son Histoire : *Benjamini Prioli ab excessu Ludovici XIII de rebus gallicis historiarum libri XII. Carolepoli, e typis Gedeonis Poncelleti, Gerenissimi Ducis Mantuae Typographi, 1665.*

où l'on est speculatif sur ces choses-là plus que par tout ailleurs, jusques à chercher dans le nom d'un Cardinal, s'il sera élevé au Pontificat, il en coute infailliblement la
 35 vie dans l'esprit du Peuple, au Pape, à quelque Cardinal, à quelque Roy : quelquefois même il n'y va pas de moins que d'un changement de domination.

Nôtre Gazette se chargeoit très volontiers de cette sorte de contes, dans ses commencemens. Celle du 23 de
 40 janvier 1632 raporte dans l'article de Vienne que la naissance d'un monstre composé de deux enfans, la cheute d'une tour que l'Empereur avoit fait bâtir après la defaite du Roy de Boheme à la bataille de Prague, et la mort subite d'un Conseiller d'Etat, faisoient dire bien des choses
 45 aux Interpretes des prodiges. Le monstre signifiait quelque Ligue fort étrange. La cheute de la tour ne pouvoit signifier, quoi que la Gazette n'ait pas crû qu'il s'en falust ouvrir entièrement, que la perte de tous les avantages que la maison d'Autriche avoit remporter par la defaite du Roy
 50 de Boheme, en faveur duquel se feroit la Ligue étrange. Il peut y avoir des veües de Politique dans le debit de ces nouvelles, comme je l'ay remarqué en raportant le caractere d'une femme Nouvelliste selon l'idée de Juvenal ; et ç'a été sans doute la pensée de Mr. Naudé, qui dans le
 55 Dialogue de Mascurat, applique à l'Auteur de la Gazette, tout ce que Juvenal a touché dans ce passage. Mais quoy qu'il en soit, on peut voir par là, que le genie des Peuples d'aujourd'huy est tout semblable à celui des Anciens, qui se repaissoient de fables et de vaines conjectures. Je suis
 60 bien aise que pour l'amour de la France, que nôtre Gazette abandonne depuis assez long-temps cette espèce

38. A. Nôtre Gazette dans ses commencemens se chargeoit.

39. A. Celle du 23 de Janvier 1632, à l'article de Vienne nous apprend.

de nouvelles aux Gazetiers des autres Nations, qui nous ont débité cent choses absurdes sur la presente Comete. Je connois bien des gens qui en sont fort aises aussi, et
 65 qui aiment mieux apprendre de nôtre Gazetier, tantôt ce que les Jesuïtes de Londres lui ecrivent pour justifier leurs saintes et zelées entreprises dans ce Royaume-là ; tantôt les conversions que l'on fait dans le Poictou à la tête de cinq ou six Compagnies de Cavalerie, sous l'au-
 70 thorité toute puissante d'un Intendant vigoureux ; je connois, dis-je, bien des gens, qui aiment mieux apprendre du Bureau d'adresse, des nouvelles de cette nature, que mille fades rélations de prodiges.

Je m'en vais vous dire une chose, qui vous convaincra
 75 plus que tout le reste, que l'entêtement des presages s'est enraciné d'une façon étrange dans l'esprit des Peuples Chrétiens. Chacun sait la revolution que les affaires de l'Eglise souffrirent dans le dernier siecle, et la guerre sans misericorde que les Protestans declarerent à tout ce
 80 qu'ils appelloient *les superstitions de la Papauté*. Les Calvinistes se signalerent sur tous les autres dans cette guerre, et ne pardonnerent à rien qui leur semblait superstitieux. Mais avec tout cela, ils ne toucherent point à la superstition des presages ; ils en sont aussi infatuez que nous, et leurs
 85 Auteurs en sont, tout pleins (1). Un Allemand nommé

64. A. J'ayme bien mieux que nôtre Gazetier m'apprenne ce que les R. P. Jesuïtes de Londres lui écrivent.

68. A. et les Conversions que fait Monseigneur l'Evesque de Poitiers dans son Dioceze à la fête de.

70. A. j'ayme mieux, dis-je, apprendre du Bureau.

74. A. Je m'en vais vous dire..., *jusqu'à la fin de la section est une addition de B.*

83. C. les Protestans ne toucherent point.

(1) Jurieu l'accuse ici de tourner « en ridicule nos Historiens Protestans, lesquels ont rapporté des presages. »

Bayle répond : « Un homme peut être tout à la fois bon Protestant

Peucer (a), habile homme, gendre de Melanchthon, fort passionné contre l'Eglise Romaine, et Medecin qui plus est, rapporte je ne sais combien de prodiges, qu'il pretend avoir signifié plusieurs grands evenemens. Wolfius, Lutherien fort entêté, fait mention presque à chaque page, de quelque vision ou de quelque meteore, ou de quelque monstre de mauvais augure ; et c'est beaucoup dire, puisqu'il a compilé deux gros volumes *in Folio* de leçons memorables. Si vous lisez jamais un livre intitulé, *Fatidica sacra*, composé par un Hollandois qui s'appelle *Neubusius*, je ne doute pas que vous ne tombiez d'accord, qu'il est difficile d'aller plus loin en matière de bons et de mauvais augures. Ne nous etonnons plus, si les Chrétiens nouvellement convertis du Paganisme, ont conservé un grand nombre de superstitions.

XCIV

*Combien les Historiens se jettent dans le merveilleux ;
ceux de Charles V par exemple.*

La passion de donner du merveilleux aux evenemens, qui a si fort possédé les Auteurs profanes, possède aussi nos Auteurs chrétiens, et leur fait faire souvent des observations si pueriles, que rien plus. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus frivole, que la remarque de Sandoüal, qui ecrit

(a) *Voi. son traité de præcip. divinat. generibus ; et surtout : de teratocopia.*

et mauvais Auteur, et par conséquent un autre homme peut être tout à la fois bon Protestant, et censeur de ce mauvais Ecrivain. »

dans la vie de l'Empereur Charles V que la Reyne Marguerite, femme de Philippe III, nâquit le propre jour de Noël entre neuf et dix heures du matin ; pendant que la cloche d'une Eglise sonnoit l'elevation du S. Sacrement à la Messe ; ce qui, ajoûte-t-il, fut un signe de sa grande devotion : qu'on vit quelques jours après les funeraillles de cet Empereur, un grand oiseau venu du côté de l'Orient sur la Chapelle du Monastere de S. Juste : qu'un Cordelier de Guatemala aux Indes Occidentales vit l'accusation intentée par les Diables contre le même Empereur, et puis son absolution fondée sur ses bonnes intentions ; apres quoy Dieu conduisit Charles par la main à la place qui lui étoit destinée dans le Paradis. Qu'il eût été aise de pouvoir dire, qu'une Comete, ou qu'une eclipse avoit annoncé aux hommes la mort de cet Empereur ; car s'étant rencontré qu'il y eut de tout cela quelque tems avant la mort de l'Imperatrice, il n'a pas manqué de nous garantir, que ce furent des predictions de cette mort ! Il faut qu'il ait oublié, qu'il parut effectivement une Comete l'an auquel Charles V mourut, et une Comete encore fort singuliere, puis qu'ayant panché du côté du Septentrion, elle s'arrêta enfin (a) sur le Monastere de St. Juste, et disparut à la mort de Charles ; de telle sorte qu'à même tems que l'Empereur finissoit sa vie, la Comete dispa-roissoit aussi ; et qu'aussi tôt qu'il fut mort on ne la vid plus du tout. Quelle perte pour Sandoüal, de ne s'être pas souvenu de ces belles choses !

(a) *Jean Ant. de Vera et Figueroa, Comte de la Roca, en la vie de Charles V.*

25. *Ce passage depuis : Il faut qu'il ait oublié jusqu'à la fin de la section n'est pas dans A.*

XCV

Que quand on dit que les Cometes presagent la mort des Rois, on ne distingue pas comme il faudroit faire, ceux dont la mort est prejudiciable de ceux dont la mort ne fait aucun mal.

5 Peut-être penserez vous, qu'à cause que Charles-Quint étoit déjà mort au monde, quelque tems avant qu'il cessât de vivre, Sandoüal ne se fust pas imaginé qu'une Comete, ou qu'une eclipse, eussent annoncé son trepas. Mais ne vous y trompez point, Mr. ce n'est pas à cela que l'on
 10 regarde. On vous dit d'un côté que les Cometes presagent de grands malheurs, et de l'autre on met au rang de ces malheurs le décez des Rois et des Reynes, sans examiner si ces Têtes Illustres meurent dans un tems où leur mort ne tire point à consequence, et n'apporte aucun
 15 changement dans les affaires, ce qui se rencontre assez souvent. Par exemple, la mort de Charles Quint ne fût contée pour rien, ni par ses Amis, ni par ses Ennemis, parce que sa retraite avoit réduit toutes ces grandes pas-
 20 sions qui avoient remué toute l'Europe, à ne plus inquieter personne, si ce n'est peut-être les Moines de St. Juste, lesquels il empêchoit de dormir, à ce qu'on dit. Nous trouvons dans l'Histoire plusieurs exemples de Têtes Couronnées, dont la mort n'a point été prejudiciable à leur Etat, parce que c'étoient des Princes qui laissoient
 25 des Successeurs aussi dignes de commander, ou même plus dignes de commander, et plus aimez de leurs sujets

26. A. de leurs sujets qu'eux, ou qui pouvoient dire fort veritablement ce que le P. Strada (*Hist. Belg.*, t. I, Decad I) fait dire à l'Em-

qu'eux. Pour ne rien dire de tant d'autres qui ne sauroient jamais mourir assez tôt, parce que leur vie est le fleau, non seulement de leurs voisins, mais aussi de leurs sujets.

30 Nous pouvons mettre en ce rang Jean Basilides, Grand Duc de Moscovie, mort l'an 1584 deux ans après l'apparition d'une Comete. Pour Soliman Empereur des Turcs, on m'avoüera que sa mort a été le bien general de la Chrétienté, et même de toute l'Europe. Si bien que c'est

35 très mal raisonner, que de conclurre en general, que les Cometes en veulent aux Souverains, de ce qu'elles sont le presage des Jugemens de Dieu ; puis qu'il est certain, que la longue vie de quelques Princes a été l'instrument de la justice divine la plus severe, et qu'ainsi on auroit eu

40 plus de raison de dire, que les Cometes leur presageoient une longue vie, que de dire qu'elles presageoient leur mort. C'est à peu près en ce sens-là que Lucain (a) a parlé de la conservation de Marius, et c'est ainsi que l'entendoit l'Auteur d'une Epigramme latine (b) sur une

45 Comete qui avoit etrangement allarmé Catherine de Medicis, parce que les Astrologues avoient publié, que c'étoit le presage de la mort d'une Reyne, et d'un insigne malheur.

(a) *Si libet ulcisci deletae funera gentis,
Hunc, Cimbri, servate senem. Non ille favore
Numinis, ingenti Superum protectus ab ira.*
(Lib. 2 de bell. civil.).

(b) *Voiez le journal du regne de Henri III ad ann. 1577.*

pereur Charles V, remettant son sceptre à Philippe II. *Pro senè itaque membris capto ac magna meï parte præsepulto validum juventâ experrectique vigoris ac virtutis principem substituo.* Pour ne rien dire de ceux dont la vie est à charge non seulement à leurs voisins, mais aussi à leurs Peuples, comme un Jean Basilides.

40. A. presageoient leur mort, selon la pensée d'une epigramme faite sur la Comete de l'an 1577 qui fit tant de peur à Catherine de Medicis, parce que les Astrologues dirent.

50 *Spargeret audaces cùm tristis in aethere crines,
 Venturique daret signa Cometa mali ;
 Ecce suae Regina timens malè conscia vitae,
 Credidit invisum poscere fata caput.
 Quid, Regina, times ? Namque haec mala si qua minatur
 Longa timenda tua est, non tibi vita brevis.*

55 Je vous ai déjà parlé plus d'une fois de la Comete qui parut, lors qu'Alexandre le Grand monta sur le thrône de Macedoine. S'il fut mort peu de tems après, comme il pouvoit arriver fort aisement, qu'est-ce que l'on n'eust point dit ? On n'eust pas manqué de mettre cela parmi les principaux malheurs présagez par la Comete. L'évenement a
 60 pourtant fait voir, que la mort de ce jeune Prince anticipée de dix ou douze ans, eust été le plus insigne bonheur du monde, et que le plus grand service qu'on eust peu rendre au genre humain, eust été de faire perir cet étourdi dès
 65 l'enfance,

*Heureux, si de son tems pour cent bonnes raisons,
 La Macedoine eust eu des Petites Maisons,
 Et qu'un sage Tuteur l'eust en cette demeure,
 Par avis de Parens enfermè de bonne heure (a).*

70 Etrange prevention des hommes ! S'il y a des Rois, dont ils croient que la vie soit particulièrement menacée par ces affreuses Cometes, à qui on attribüe la charge

(a) *Mr. Des-Preaux, Satyre 8.*

55. Dans A manque toute la fin de cette section depuis : Je vous ai déjà parlé. On lit à la place de ces paragraphes : A cela se peut rapporter ce que l'on dit des Valaques, que s'étant revoltez contre l'Empereur Michel l'Ange, ils prioient Dieu tres instamment de lui donner une longue vie, s'imaginant que plus il vivroit, plus sa mollesse leur donneroit les moyens d'affermir leur independance. Voila comment ceux qui suivent la preoccupation generale touchant les Presages des Cometes, tombent dans l'illusion en tout et par tout.

64. C. dès l'enfance cet étourdi.

72. C. à qui l'on attribüe.

d'annoncer les plus funestes calamités, ce sont ceux qui ont acquis une grande reputation et une puissance formidable. Et tout au contraire, ce sont ceux-là qu'il est probable que la justice divine veut conserver le plus chèrement, lors qu'elle a dessein de nous punir. Vous le croirez mieux, si je vous dis que c'étoit la pensée d'un Illustre Conquerant ; car un temoignage comme le sien en vaut mille pour cette sorte de choses. Considerez donc bien ce qui suit ; c'est un Officier François, fort habile homme, qui le debite.

J'ay autrefois ouï prouver un paradoxe au Roy de Suede, qui revenoit assez à ce que je dis. Quelqu'un loïoit ses grands
 85 *progrez en Allemagne, et souïtenoit en sa presence que sa valeur, ses grands desseins, et ses hauts faits d'armes étoient les ouvrages les plus accomplis de la Providence, qui furent jamais ; que sans lui la Maison d'Autriche s'acheminoit à la Monarchie Universelle, et à la destruction de la Religion des*
 90 *Protestans ; qu'il paroïsoit bien par les miracles de sa vie que Dieu l'avoit fait naître pour le salut des hommes, et que cette grandeur demesurée de son courage estoit un present de la toute-puissance, et un effet visible de sa bonté infinie. Dites plutôt, repartit le Roy, que c'est une marque de sa colere. Si*
 95 *la guerre que je fais est un remede, il est plus insupportable que vos maux. Dieu ne s'eloigne jamais de la mediocrité pour passer aux choses extrêmes, sans châtier quelqu'un. C'est un coup de son amour envers les Peuples, quand il ne donne aux Rois que des ames ordinaires. Celui qui n'a point d'elevation*
 100 *excessive, ne conçoit que des desseins de sa portée. La gloire et l'ambition le laissent en repos. S'il s'applique à ses affaires, ses Etats en deviennent plus heureux ; et s'il se decharge de ses soins sur quelqu'un de ses sujets, à qui il fait part de son autorité, le pis qu'il en peut arriver, est qu'il fait sa fortune*
 105 *aux depens de son peuple, qu'il impose quelques subsides pour*

en tirer de l'argent, et pour avancer ses amis, et qu'il fait gronder ses egaux, qui ont peine à soutenir son pouvoir. Mais ces maux sont bien legers, et ne peuvent être en aucune consideration, si on les compare à ceux que produisent les humeurs
 110 d'un grand Roy. Cette passion extrême qu'il a pour la gloire, lui faisant perdre tout repos, l'oblige necessairement à l'ôter à ses sujets. Il ne peut souffrir d'egaux dans le monde. Il tient pour ennemis ceux qui ne veulent point être ses Vassaux. C'est un torrent qui desole les lieux par où il passe ; et portant ses
 115 armes aussi loin que ses esperances, il remplit le monde de terreur, de misere, et de confusion (a).

Voilà comment ceux qui suivent la preoccupation generale touchant les presages des Cometes, tombent dans l'illusion en tout et par tout.

XCVI

Suite des exagerations Espagnoles à la loüange de Charles V.

Les imaginations hyperboliques des Espagnols à la loüange de Charles-Quint, sont si outrées, qu'au lieu de relever le merite de ce grand Prince, on peut dire qu'elles
 5 font tort à sa gloire ; non seulement parce que les Lecteurs, qui remarquent dans un Historien une affectation dominante de tourner toutes choses du côté de l'admiration, soupçonnent qu'il leur conte des Histoires faites à plaisir ; mais aussi parce que bien des gens aiment si peu
 10 qu'un Historien s'amuse à faire le Panegyriste, que cette partialité les irrite extremement contre lui, et par contre-

(a) Mr. de Caillere, *Fortune des Gens de Qualité*, 2. part., ch. 10.

coup contre son Heros ; après quoi ils ne sont plus capables de croire que ce Heros ait eu du merite.

Je vous renvoye au dernier ouvrage du P. Maimbourg,
 15 pour voir les excez de flaterie où sont tombez les Historiens de Charles V au sujet de la celebre victoire qu'il remporta sur le Duc de Saxe l'an 1547. Non contens d'avoir dit qu'une Aigle vola doucement durant quelque tems sur l'Infanterie Espagnolle, pendant qu'elle passoit
 20 l'Elbe sur un pont de bateaux, et qu'un grand loup, qui était sorti d'une forêt prochaine, fut tué par les Soldats qui étoient déjà passez ; ils ont assureé fort serieusement, que le Soleil s'arrêta tout court, pour donner aux Imperiaux le loisir de remporter une pleine victoire : ce qui est un
 25 renouvellement de l'un des plus grands miracles que Dieu ait faits pour etabliir son Peuple dans le Pays de Canaan. Ce ne sont point de ces contes que l'on debite en feuille volante sur les premiers avis d'un Courier : ce sont des Historiens d'importance qui l'ont dit dans des ouvrages
 30 fort etudiez ; c'est un Sandoüal, Historiographe de Philippe III et évêque de Pampelonne, qui dit de plus, que le jour de la bataille le Soleil fut veu de couleur de sang en France, en Allemagne, et en Piedmont ; c'est un Dom Louïs d'Avila, Gentil-homme de la Chambre de l'Empereur, et Grand Commandeur d'Alcantara, qui avoit un
 35 emploi considerable dans l'Armée de Charles-Quint, et qui étoit present au combat. Il parle de ce prodige comme temoin oculaire, en cela plus heureux que le duc d'Albe, Lieutenant General de l'Empereur, et l'un de ceux qui
 40 eurent le plus de part à la gloire de cette journée. Nôtre Roy Henri II qui avoit ouï parler du miracle, voulut savoir de lui ce qui en étoit. Il en eût pour toute reponse *qu'il*

35. A. c'est un Grand Commandeur d'Alcantara, qui avoit.

étoit si occupé ce jour-là à ce qui se passoit sur la terre, qu'il ne prit pas garde à ce qui se faisoit au Ciel.

XCVII

Avertissement aux Historiens François.

Je n'ay rien à dire pour refuter ces visions, après ce que le P. Maimbourg en a dit avec son esprit et son éloquence ordinaires (a). Mais je voudrois bien que les railleries de ce Jésuite servissent de leçon à nos François, et qu'elles leur fissent bien prendre garde à ne point donner dans les enflures Espagnoles, quand ils parlent de la gloire de nôtre Roy, qui de l'aveu de toute l'Europe est un des plus grands Princes du monde. Car comme je l'ay déjà dit au sujet de Charles V il n'y a rien qui fasse plus de préjudice à la véritable réputation d'un grand Monarque, que les efforts continuels que font les Historiens, pour le mettre en tout et par tout au dessus de tout ce qui a jamais été dit des autres Heros. On peut leur dire ce qui fut reproché à certains Herétiques qui attribuoient un corps à Dieu, mais un corps le plus grand qu'ils se pouvoient imaginer, *fecistis molem, fecistis minorem ; en le faisant une grosse masse, vous l'avez rendu plus petit*. Quand je vois cette affectation, il me semble que je vois ces anciens Sophistes de la Grece, qui gaignoient leur vie à faire des Declamations et des Panegyriques, non pas sur les mémoires qu'on leur fournissoit, mais sur les idées qu'ils se

(a) *Hist. du Luther.*, l. 4.

formoient eux-mêmes de tout ce qui peut paroître le plus admirable.

25 Pourveu qu'il n'y ait que les Harangues de Mrs. de l'Academie Françoisé qui soient toujourns dans le sublime, toujourns dans les exclamations, toujourns dans les figures les plus outrées, le mal ne sera pas grand. On ne s'avise pas d'aller chercher le merite d'un Roy, ni dans une
 30 Harangue, ni dans une Epître Dedicatoire, ni dans un Panegyrique. On sait assez, avant que de lire cette sorte d'ouvrages, qu'un Roy y est toujourns le plus grand Monarque de l'Univers, sans en excepter ni Alexandre, ni Cesar : ainsi on souffre sans murmure, qu'il n'y ait là que
 35 de magnifiques idées. Mais si nos Historiens ebloüis de la gloire qu'ils auront à decrire, s'amusement à faire les Declamateurs, je vous assure, Mr. que les Espagnols se moqueront de nous à leur tour, et que toute l'Europe nous tournera en ridicules, comme elle s'est moquée des Espagnols
 40 qui ont porté les eloges de leur Charles V et de leur Philippe II à des excez inconcevables. Apparemment ceux qui travaillent d'office à l'Histoire de S. M. oublieront qu'il ne s'agit plus de représenter des grandes passions, et des grands sentiments sur le theatre imaginez à plaisir, ni
 45 de chercher les idées satyriques du Ridicule ; mais qu'il s'agit de rapporter fidèlement des choses de fait. Ils ont d'ailleurs un caractere d'esprit à ne pas croire facilement que le Soleil interrompe sa course pour faire durer une bataille, comme les Espagnols l'ont publié ; ni que les
 50 murailles d'une ville s'abbatent tout à coup par la vertu d'une petite phiole, comme firent les murailles d'Angoulême sous le regne de Clovis, à ce que disent quelques uns (a). Je ne sai même, si en debitant de tels miracles,

(a) *Voiez le Thresor Chronol. de Pierre de St.-Romuald à l'an 508.*

ils ne craindroient pas de faire trop mal leur cour, et qu'on
 55 ne leur dist, que la valeur des François n'a que faire de
 tout cela ; que leur ardeur et leur promptitude n'a pas
 besoin que le Soleil s'arrête pour leur donner le tems
 d'achever ; que cela est bon pour les Espagnols et pour
 les Allemands, qui sont lents et pésans de leur nature.
 60 Ainsi on peut s'assûrer sur ces deux Messieurs (a).

J'avois bonne esperance d'un troisiéme Historien de
 S. M. (b) avant que d'avoir leu dans un petit livre fort
 nouveau (c), et qui merite qu'on le refute solidement, la
 lettre qu'il a écrite à un Prelat. Vous entendez bien que je
 65 parle du celebre Historien de l'Academie Française, et
 vous n'ignorez pas que la delicatesse de son esprit et de
 son stile, et l'exactitude avec laquelle il a composé l'His-
 toire de ce Corps illustre, dont il est un des principaux
 Ornemens, font avoir de grandes esperances du dessein
 70 qu'il a de nous donner l'Histoire du Roy. J'étois de ceux
 qui en attendent le plus de merveilles. Mais je vous avoüe
 que cette lettre m'a fait rabatre beaucoup de mon espe-
 rance, en m'apprenant que cet Auteur se fait une grande
 affaire de reigler les petites gratifications que l'on fait aux
 75 Huguenots qui se convertissent. Il entre dans mille petits
 soins, qui ne me semblent pas convenir à un homme qui
 travaille à une histoire aussi considerable que celle de
 LOUIS LE GRAND. Croyez-vous, Mr. qu'un Historien qui
 s'embarrasse de l'acquit de quelques lettres de change,

(a) *Racine et Boisseau.*

(b) *Mr. Pelisson.*

(c) *La Politique du Clergé de France.*

61. Tout le passage relatif à Pelisson est une addition de B depuis :
 J'avois bonne esperance d'un troisiéme Historien, jusqu'à : Mais il n'en
 est pas de même.

80 qu'on tire sur lui pour des nouveaux Catholiques (1) ; qui examine les listes bien certifiées de ces Convertis ; qui cherche mille expédiens, pour faire que le peu de fonds qu'il a en main, et qu'il compare avec l'huile et la farine de la Veuve, suffise pour toutes les Conversions qui se
 85 presentent ; mais qui pour en venir à bout, est obligé d'exhorter Mrs. les Evesques par des Memoires qu'il leur envoie, à user d'une grande œconomie, et à se proposer pour modèle l'exemple de Mr. de Grenoble, qui a converti sept ou huit cens personnes, sans depenser que deux
 90 mille Francs en tout : Croiez-vous, dis-je, Mr. qu'un Historien qui outre tout ce que je viens de dire, suppute diligemment le tems qu'il y a qu'un homme s'est converti, et recommande très expressement qu'on ne lui envoie point des lettres de change pour des personnes converties de-
 95 puis six ou sept mois ; et qu'encore qu'on puisse donner cent francs à un Converti, *on n'aille pas toujours jusques-là, étant necessaire d'y apporter le plus d'œconomie qu'il se pourra* ; Encore un coup, Mr. croyez-vous qu'un Historien qui se donne tant de cette sorte de peine, soit fort propre à
 100 nous donner une bonne Histoire de sa Majesté ? Si vous le croiez, permettez-moi de vous dire, que nous ne sommes pas toujours vous et moi dans les mêmes sentimens.

(1) En 1676 fut établie la caisse des conversions que dirigea l'académicien Pellisson, huguenot converti, devenu intime serviteur du Roi. La caisse était entretenue par des fonds de l'Eglise et du Roi. Le tarif des consciences n'était pas très élevé ; en général, six livres pour une conversion. Le converti signait un acte d'abjuration et une quittance ; les Commis de la Caisse vérifiaient et classaient les pièces de cette comptabilité. Des apostasies furent ainsi obtenues parmi les misérables et les indifférens. Même il y en eut qui, après s'être convertis, retournèrent au prêche pour se convertir et toucher la prime une seconde, une troisième, une quatrième fois. Il semble que les conversions aient été assez nombreuses, mais que le chiffre ait été grossi pour les yeux du Roi. C'était à qui enverrait les plus longues listes. (Ern. Lavisse, *Histoire de France*, VII, II, p. 57.)

J'ay grand peur que cet ouvrage ne soit rempli de plusieurs impressions de Bigoterie, et qu'on ne nous dise que
 105 toutes les victoires du Roy sont la recompense des Arrêts qu'il avoit donnez, ou qu'il devoit donner pour reduire les Huguenots. Ce seroit dommage qu'un bel esprit comme celui-cy echoüast si pitoyablement, et s'il y a moyen de l'empêcher, empêchons-le. Vous êtes ami de
 110 plusieurs personnes pour qui il a beaucoup de deference, et sur tout de Mr. *** et de Mr. ***. Avertissez-le par leur moyen, qu'il court grand risque de gâter tout son ouvrage par le grand commerce qu'il a avec les Convertisseurs ; qu'on se fait un esprit tout particulier, et un goût
 115 tout à fait nouveau par l'administration de ces petites affaires dont on lui a donné l'Intendance, et qu'il est à craindre, qu'étant tout rempli des affaires du Clergé, il ne donne ses principaux soins à parler des actions pieuses de son Heros. Que non seulement tous les Heretiques, mais
 120 aussi plusieurs Catholiques l'attendent là ; et que s'il s'amuse à faire trop en detail l'Histoire de l'extirpation du Calvinisme, il se ruïnera de reputation, parce qu'il fera voir qu'il n'aura pas sceu faire le discernement des beaux endroits de la vie d'un grand Monarque.

125 Mais à quoi est-ce que je songe, de donner une semblable commission à un homme de vôtre Robe ? Je vous en demande très-humblement pardon, et je suis bien fâché de vous en avoir tant dit. Non, Mr. ce n'est point vous que je prie de faire savoir à l'Historien du Roy, qu'il n'est
 130 pas bon de particulariser toutes choses. Je connois une personne qui se chargera de cette commission sans repugnance ; car je lui ay ouï dire, que s'il faisoit l'Histoire de nôtre tems, il se contenteroit de faire une description pompeuse du mal que les Heretiques apportent à l'Eglise
 135 et à l'Etat, et du grand bien qui resulte de la reduction de

toutes les Sectes à la véritable Eglise. Qu'il diroit en peu de mots après cela, que S. M. pénétrée de ces grandes veritez, avoit procuré à son Royaume cet insigne bonheur, d'une maniere qui est tout ensemble digne d'un Roy très-
 140 chrétien, et d'un Heros. Mais qu'il se garderoit bien de faire la discussion de toutes les manieres qui ont été suggerées à S. M. parce qu'il est evident que ce seroit faire tort à la gloire de ce Grand Prince. Il est bien necessaire, disoit-il, qu'un Monarque né pour les plus grandes choses,
 145 et qui devoit être déjà sur les bords de l'Hellespont, où l'un de ses Historiens l'attend de pied ferme depuis plus de six ans, s'amuse à interdire quelques sages-femmes, et à procurer toute la pratique des accouchemens à quelques autres, et à faire la reveüe *de toutes les listes des Convertis* (a),
 150 et de la depense que l'on a faite pour chaque Conversion, et à consulter s'il est à propos *pour des coups considerables de fournir aux Convertis des secours plus grands* que cent Francs. Voila l'homme dont je me servirai pour faire en sorte que l'on ne particularise point dans l'Histoire de
 155 Louïs XIV l'affaire des Conversions. Il a beaucoup de credit auprès de l'Historien, et peut-être qu'il lui fera entendre raison, principalement pour l'Arrêt qui declare les enfans de sept ans capables de discerner que l'Eglise Romaine est plus conforme à la revelation de Dieu que la
 160 pretendüe-Reformée. C'est un article dont on ne parlera point du tout, si on est bien conseillé.

Pour ce qui regarde l'œconomie que Mr. Pelisson recommande tant aux Convertisseurs, je croi qu'il n'en diroit rien, encore que personne ne l'avertist des railleries qu'on
 165 en peut faire. Il n'eust jamais écrit cela, s'il eust preveu

(a) *Lettr. de Mr. Pelisson.*

161. C. si l'on est bien.

qu'on le feroit imprimer ; car il n'y a rien de plus choquant pour le Roy, que de dire. I. Que la principale ressource pour remedier à la petitesse des fonds destinez à payer les Convertis, est cette providence miraculeuse de
 170 Dieu qui a fait croître l'huile et la farine de la Veuve, et multiplié les cinq pains. II. *Que Mrs. les Prelats ou autres qui entreront charitablement dans les soins des conversions ne peuvent mieux faire leur cour au Roy, devant les yeux duquel toutes ces listes des convertis repassent, qu'en imitant ce qui a*
 175 *été fait au Diocese de Grenoble où presque jamais on n'est allé jusqu'à la somme de cent Francs, et presque toujours on est demeuré extrêmement au dessous.* Toute l'Europe est informée des richesses immenses du Roy, et des depenses magnifiques qu'il fait en toutes choses, et cependant pour
 180 une affaire qui regarde la Religion, on nous vient dire que les fonds en sont très petits, mais que la premiere et principale consolation viendra par quelque miracle de celui qui fait croître l'huile et la farine de la Veuve ; et on ajoute, qu'on ne sauroit mieux faire sa cour au Roy,
 185 qu'en menageant excessivement les fonds qu'il destine aux Convertis.

A l'égard des prodiges, j'espere que si on donne de bons avis à cet Historien, il n'en chargera point son ouvrage. Mais il n'en est pas de même de tant d'autres Secu-
 190 liers et Reguliers, qui se mêlent d'ecrire l'Histoire de nôtre tems. Ils nous vont accabler de miracles et de presages. Tant pis, Mr. car c'est une erreur la plus insoûtenable du monde, que celle qui admet des presages. Plus j'y pense, plus j'en demeure convaincu ; et peu s'en faut
 195 que je ne m'emporte jusqu'à la colere contre les Conteurs de prodiges. Cependant tout en est plein : nos Historiens

ne le sont gueres moins que les autres. Voyez moi Mr. de Préfixe, qui a eu l'honneur d'être Precepteur du Roy, et qui est mort Archevêque de Paris. Il raporte dans son
 200 Histoire d'Henri IV je ne scai combien de prodiges qui precederent l'assassinat de ce Prince : et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces prodiges sont tout à fait semblables à ceux que les Payens eussent debitez dans une pareille conjuncture. Pures illusions.

XCVIII

Refutation des Historiens de France qui ont avancé qu'il y eut des présages de la mort du Roy Henry IV.

La mort funeste de ce bon Roy fut cause que l'on ramassa, et que l'on grossit mille choses qui arrivent selon
 5 le cours de la Nature, et qu'on laisse tomber, lors qu'elles ne sont suivies d'aucun evenement memorable : et de là, vint que le tems qui preceda cette mort, fut distingué dans l'opinion des hommes par certains Phenomenes prodigieux. Peut-être même y en eut-il beaucoup plus qu'à
 10 l'ordinaire cette année-là, comme il arrive souvent, par la pure vertu des loix generalles de la Nature, qu'on voit en certaines années cent choses coup sur coup, que personne ne se souvenoit d'avoir veües. Si on se fût contenté de caracteriser par là l'année 1610 je n'y trouverois rien à
 15 dire. Mais on a pretendu que ces Phenomenes s'étoient fait voir expressement pour annoncer les miseres de la France, et la mort tragique de son Roy. C'est une erreur

13. C. si l'on se fût contenté.

qui me paroît insoutenable ; parce que pour cela, il eust fallu que ces Phenomenes eussent été excitez extraordinairement, ou par Dieu, ou par les Demons. De dire que Dieu les excita extraordinairement, c'est lui attribuer une conduite indigne de sa sagesse ; parce que ces pretendus presages ne portent aucun caractere de ce que l'on suppose que Dieu veut signifier aux hommes. D'attribuer
 20 cela aux Demons, c'est se moquer ; car ils n'ont garde d'epouvanter un Royaume très-Chrétien par des prodiges, comme ils font les Pays Idolâtres. Car qu'y gagneroient-ils ? Ils feroient faire des restitutions, ils feroient aller à confesse, et c'est ce qu'ils ne cherchent pas. Outre
 30 que ne connoissant point l'avenir, ils ne savent pas en quel tems doivent arriver les grandes revolutions ; et ainsi ils ne sont pas en etat d'en produire des presages. Est-ce que Dieu nous envoie des presages, afin de nous convaincre que l'avenir est en sa diposition ? C'est la pensée d'un
 35 Historien très-judicieux, qui après avoir raporté beaucoup de prodiges arrivez avant la mort de Henri IV, ajoute cette réflexion (a) *qu'il semble que tous les avis que le Ciel lui donnoit, n'étoient pas tant pour le sauver du peril, que pour faire connaître aux hommes, qu'il y a*
 40 *une souveraine Puissance qui dispose de l'avenir, puis qu'elle le connoit.* Mais cette pensée n'est pas moins combatuë que les autres, par les raisons que j'ay alleguées. Car qui doutoit en France, lors que Henri le Grand fut tué, qu'il y eust une souveraine Puissance dans le monde qui dispose
 45 de l'avenir ? Ne sont-ce pas là les premiers élemens de toutes les Religions du monde ? Tous ceux qui font des

(a) *Mezeray, Abregé Chronol. ad ann. 1610.*

32. Est-ce que Dieu nous envoie, jusqu'à : Je dirai encore quelque chose ailleurs, est une addition de B.

prieres, ou des vœux, qui offrent des sacrifices, qui consultent les Oracles, les Devins, et les Astrologues, qui ajoutent foi aux presages et aux sottises des diseurs de
 50 bonne aventure, ne temoignent-ils pas ouvertement qu'ils sont convaincus qu'il y a quelque Puissance dans le monde à qui l'avenir est assujetti ? Où en serions-nous, s'il faloit que Dieu fist encore des miracles dans le Royaume très-Chrétien pour nous guerir d'une incredu-
 55 lité que les Payens n'ont point eüe ? Quand est-ce que nous serions fideles, si pour être seulement assurez que Dieu connoît l'avenir, nous avons besoin que Dieu entassast miracles sur miracles, et prodiges sur prodiges ? Disons donc que l'intention de la Providence n'est
 60 point celle que Mr. de Mezerai lui attribué, puisque ce seroit l'intention du monde où il y auroit le plus d'inutilité. Et comme il reconnoit outre cela, que ce qu'on appelle des prodiges ne sert point à nous faire éviter le peril, il faut qu'il reconnoisse que l'intention de la Provi-
 65 dence n'est pas qu'il nous serve de presage. Je dirai encore quelque chose ailleurs pour justifier ce raisonnement, et sur tout dés que j'aurai achevé les remarques, que j'ay destinées à vous montrer l'entêtement des Chrétiens pour les prodiges.

XCIX

*Nouvelles preuves de l'inclination des Chrétiens à croire
 les prodiges et les presages.*

Je trouve dans un Traitté de St. Agobard Evesque de Lion, composé l'an 833 un passage qui m'est si favorable

3. C. d'Agobard.

5 que je ne saurois m'empêcher de le rapporter. Ce savant
 Prelat composa ce livre, pour desabuser une infinité de
 gens de la fausse imagination qu'ils avoient conceüe, qu'il
 y avoit en ce tems-là des Enchanteurs, dont le pouvoir
 s'étendoit jusqu'à exciter la grêle, la foudre et la tempête,
 10 toutes les fois qu'ils trouvoient bon de ruïner les biens
 de la terre, et qui faisoient trafic de cet art avec les habi-
 tans d'un certain Pays appelé *Magonie*, qui venoient
 tous les ans sur des Navires par le milieu de l'air, pour
 charger tous les grains qui avoient été gâtez par la tem-
 15 pête, desquels ils payoient le prix aux Enchanteurs. On
 doutoit si peu de cela, qu'il falut un jour que cet Evesque
 se donnast beaucoup de fatigue pour delivrer trois
 hommes et une femme des mains de la populace qui les
 vouloit lapider, comme étant tombez de ces Navires.
 20 Voici le passage de question qui est à la fin de ce Traitté-
 là : *Une si grande folie s'est emparée déjà du pauvre monde,*
que les Chrétiens se persuadent des absurditez, que personne
ne pouvoit auparavant persuader aux Gentils (a).

Je n'examine point s'il est vrai au pied de la lettre,
 25 qu'on étoit plus credule en ce tems-là, que du tems du
 Paganisme. Il me suffit de savoir qu'on l'étoit beaucoup :
 et de là vint que peu d'années après on s'avisa d'écrire
 l'Histoire d'un air Romanesque, et d'ajouter mille fables
 aux faits des vaillants hommes, comme étoit Roland,
 30 neveu de l'Empereur Charlemagne, ce qui acheva de
 gâter le goût aux Lecteurs ; si bien qu'on n'osoit plus
 leur rien presenter qui ne fust de ce style-là : témoin
 l'ouvrage de dévotion, que Jaques de Voragine, Arche-
 vêque de Gênes, composa sur la fin du 13. siècle, et

(a) *Tanta jam stultitia oppressit miserum mundum, ut nunc sic absurdè
 res credantur a Christianis, quales nunquam antea ad credendum poterat
 quisquam suadere Paganis.*

35 contre lequel Melchior Canus, savant Evêque Espagnol, paroît si indigné dans l'onzième livre de ses Lieux communs. Un autre (a) Docteur en Theologie sera ma caution, s'il vous plait, Mr. pour ce que j'ay dit du goût qui regnoit dans certains siccles. Voici comme il en
 40 parle : *C'étoit le defaut, ou plutôt la simplicité grossiere de plusieurs de nos Anciens, de s'imaginer qu'en écrivant les actions des personnes illustres, ils ne seroient point eloquens, si pour l'ornement du discours, comme ils se le figuroient, ils ne méloient dans leurs ouvrages les fictions poétiques, ou*
 45 *quelque chose de semblable, et par consequent le mensonge avec la verité (b).*

Cela étant, je suis fort tenté de croire que les Historiens des Croisades nous en baillent souvent à garder ; et c'est apparemment l'opinion du P. Maimbourg (c), car
 50 voici comme il parle après le recit de la bataille d'Iconium, gagnée par Frederic Barberousse l'an 1190. *Ce qu'il y eut de plus merveilleux en cette victoire, est que le Vainqueur ne fit presque aucune perte . ce que plusieurs attribuerent à la protection particuliere de St. George et de St. Victor, qu'on*
 55 *reclamoit ordinairement dans l'armée, et que quelques-uns asseuroient avoir veu combattre devant les escadrons, soit qu'il y eut eu en effet quelque chose d'extraordinaire, comme il est quelquefois arrivé, selon le temoignage même de l'Ecriture ; soit que pour avoir souvent oüï dire, qu'on avoit veu des esca-*
 60 *drons celestes, durant la premiere Croisade, à la bataille d'Antioche, l'imagination de quelques-uns preoccupée de ce recit, et imprimée de ces idées, se formast de pareilles appa-*

(a) *Pitseus in Galfredo Monimetensi.*

(b) *Hoc erat antiquorum plurium vitium, vel potius quaedam sine judicio simplicitas, ut in clarorum virorum gestis scribendis, se minus existimarent elegantes, nisi ad ornatum, ut putabant, sermonis poeticas fictions, vel aliquid eorum simile admiscerent, et consequenter vera falsis committerent.*

(c) *Hist. des Croisades, liv. 5.*

ritions. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un Cavalier de
reputation, et nullement visionnaire, appelé Loüis de Helfens-
65 tein, assura la même chose à l'Empereur, et lui protesta
devant toute l'armée, sur son serment, et sur sa foy de Pelerin
voüé du St. Sepulcre, et de Croisé, qu'il avoit veu plus d'une
fois Saint George à la tête des escadrons, tourner les Ennemis
en fuite : ce qui fut après confirmé par les Turcs mêmes, qui
70 disoient avoir veu à la tête de l'armée Chrétienne certaines
troupes toutes vêtües de blanc, que l'on ne trouvoit plus parmi
les nôtres. J'avoüe qu'on n'est point du tout obligé de croire à
ces sortes de visions, qui sont sujettes la pluspart du tems à de
grandes illusions, mais je sai bien aussi qu'un Historien
75 ne doit pas, de son autorité, rejeter celles qui sont soutenües
d'un temoignage aussi remarquable que celui-cy ; et que si on
lui laisse la liberté de ne les pas croire, il n'a nul droit en les
supprimant d'ôter à ses Lecteurs celle qu'ils ont, après les
avoir leües, d'en juger ce qu'il leur plaira. La réflexion
80 d'un aussi celebre Historien, nullement suspect d'avoir
voulu favoriser l'incroyance des Huguenots, est une forte
preuve de ce que j'ay dit.

Voici quelque chose de plus fraiche datte. Vous savez
que la ceremonie du mariage du Roy d'Espagne avec
85 Mademoiselle, se fit à Fontainebleau le 31. du mois
d'Août 1679. et que peu de temps après cette Princesse
vint à Paris, où elle eut à essayer un nombre innombrable
de Harangues. Mais peut-être ne savez-vous pas, qu'aux
Peres de l'Oratoire on assura sa Majesté, que la gloire
90 d'être le nœud d'une union eternelle entre les deux plus grandes
Monarchies du monde, et celui de la paix generale, étoit
reservée à sa sacrée personne, et que le Ciel l'avoit depuis
longtemgs promise à la Terre. L'empereur Charles-Quint
(c'est la preuve de la promesse du Ciel) en fit la prophétie
95 par ce Lys mysterieux, qu'il planta de ses mains augustes dans

le Jardin de sa solitude sur la fin du mois d'Août de l'an 1558. Car au moment de la mort de ce grand Monarque, laquelle arriva peu de tems après dans l'automne de cette mesme année, cet Oignon de Lys jetta tout d'un coup une tige de deux
 100 coudées avec une merveilleuse fleur, aussi épanouïye et aussi odoriferante que ces sortes de fleurs ont accoûtumé de l'être en Espagne en leur saison ordinaire. Presage certain, Madame, qu'un Lys miraculeux seroit transplanté en Espagne sur la fin du mois d'Août, au tems où la gloire de cet Empire sem-
 105 bleroit souffrir quelque sorte d'eclipse, pour y porter dans l'automne avec la paix les joyes du printems, etc.

Ce qu'il y a d'étonnant là dedans, n'est pas qu'à la tête d'une des plus savantes Communautéz de l'Univers, on se soit servi de fausses pensées pour une Reyne qui, malgré
 110 sa grande jeunesse, avoit trop de discernement et trop de penetration, pour ne pas reconnoître que c'étoient de vains fantômes. Il ne faut pas être si sévère à ceux qui parlent en public. Laissons-leur le privilége dont ils jouissent de tout tems, de proposer les choses sous des
 115 idées brillantes et pompeuses, quoy que fausses en bien des occasions (a). Mais ce qui m'étonne, c'est qu'une bonne partie de ce nombre prodigieux de gens qui ont leu cette harangue dans le Mercure Galant, s'est recriée sur cet endroit-là, et a crû tout de bon que ce Lys avoit été
 120 un type du mariage du Roy d'Espagne à present regnant. Tant il est vrai que nous sommes accoûtuméz à trouver du mystere et du presage par tout. Le Comte de la Roca, petit-fils de Dom Louïs d'Avila, et Historien de l'Em-

(a) *Rhetori concessum est sententiis uti falsis, audacibus, subdolis, captiosis, si modo verisimiles sunt et possunt ad movendos hominum animos qualicunque astu irrepere. (A. Gellius. Noct. Attic., l. 1, c. 6.)*

125 pereur Charles V. aussi bien que lui, raporte d'une autre maniere l'Histoire de ce *Lys miraculeux*, et l'applique à un presage tout different : ce qui montre que ces sortes d'observations sont quelquefois aussi fausses dans le fait que dans le droit.

C

Nouvelle remarque, pour faire voir que l'antiquité et la generalité d'une opinion n'est pas une marque de verité.

Prenez la peine de voir presentement, s'il faut conter pour beaucoup la conformité qui se trouve entre les
 5 Anciens et les Modernes, à juger que les Comètes sont des presages sinistres. Je le dis encore un coup ; c'est une illusion toute pure, que de pretendre qu'un sentiment qui passe de siecle en siecle, et de generation en generation, ne peut être entierement faux. Pour peu qu'on
 10 examine les causes qui etablissent certaines opinions dans le monde, et celles qui les perpétuent de pere en fils, on verra qu'il n'y a rien de moins raisonnable que cette pretension. On m'avoüera sans doute, qu'il est facile de persuader au Peuple certaines opinions fausses, qui s'ac-
 15 cordent avec les prejugez de l'enfance, ou avec les passions du cœur, comme sont toutes les pretendües reigles des presages. Je n'en demande pas davantage, car cela suffit pour rendre ces opinions eternelles ; parce qu'à la reserve de quelques esprits Philosophes, personne ne s'avise
 20 d'examiner, si ce qu'on entend dire par tout est veritable.

20. C. ce que l'on entend.

Chacun suppose qu'on l'a examiné autrefois, et que les Anciens ont assez pris les devans contre l'erreur ; et là dessus c'est à l'enseigner à son tour à la posterité, comme une chose infaillible. Souvenez vous de ce que j'ay dit
 25 ailleurs de la paresse de l'homme, et de la peine qu'il faut prendre pour examiner les choses à fond, et vous verrez qu'au lieu de dire avec Minucius Felix, *Tout est incertain parmi les hommes, mais plus tout est incertain, plus y a-t-il lieu de s'étonner que quelques-uns par le degoût d'une recherche*
 30 *exacte de la vérité, aiment mieux embrasser temerairement la première opinion qui se présente, que d'approfondir les choses long-tems et soigneusement* (a) ; il faut dire, *plus tout est incertain, moins y a-t-il lieu de s'étonner que quelques-uns,* etc. L'Auteur de *l'Art de penser* remarque (b) fort judi-
 35 cieusement, que la plus-part des hommes se déterminent à croire un sentiment plutôt qu'un autre, par certaines marques exterieures et étrangères, qu'ils jugent plus convenables à la vérité qu'à la fausseté, et qu'ils discernent facilement ; au lieu que les raisons solides et essentielles,
 40 qui font connoître la vérité, sont difficiles à decouvrir. De sorte que comme les hommes se portent aisement à ce qui leur est plus facile, ils se rangent presque toujours du côté où ils voyent ces marques exterieures. Or comme vous savez, Mr. l'antiquité et la generalité d'une opinion
 45 passent volontiers dans nôtre esprit pour une de ces marques exteieures.

Je voi tous les jours des gens qui evitent de se marier dans le mois de May, parce qu'ils ont ouï dire, qu'on a

(a) *Omnia in rebus humanis dubia, incerta, suspensa : magisque omnia verisimilia, quam veras quo magis mirum est, nonnullos taedio investigandae penitus veritatis cuilibet opinioni temerè potius succumbere, quam in explorando pertinaci diligentia perseverare. (Il y a des exemplaires qui portent, quo minus mirum.)*

(b) *Part. 3, ch. 19, n. 6.*

crû de tems immemorial que cela portoit malheur : et
 50 je ne doute point que cette superstition, qui nous est
 venue de l'ancienne Rome, et qui étoit fondée sur ce que
 l'on y celebroit dans le mois de May la fête des Esprits
 malins, *Lemuralia*, ne subsiste parmi les Chrétiens
 jusques à la fin des siècles. Car il ne faut pour la
 55 conserver dans une famille, sinon qu'on se souvienne
 qu'un grand-pere, ou qu'un oncle, ont eu ce scrupule-là.
 C'est une raison invincible, et qui fait d'autant plus
 impression sur l'esprit, qu'on voit des gens d'enten-
 dement dans la même preoccupation. En effet, il y en a
 60 qui sans être superstitieux, reculent, ou avancent leurs
 nôces, pour éviter le mois de May, parce qu'il leur
 importe qu'on ne croye pas qu'ils se sont livrez eux-
 mêmes à la mauvaise fortune. Il ne faut rien negliger en
 ce monde. Un Marchand peut devenir effectivement
 65 malheureux, par la ridicule opinion que l'on a, qu'il est
 menacé de malheur, personne ne voulant lui faire credit,
 ni se lier de commerce avec lui. Oui voudroit rechercher
 toutes les causes qui fomentent les erreurs populaires, ce
 ne seroit jamais fait.

CI

*Preuve convainquante de l'erreur où l'on est touchant
 les presages.*

Il n'est pas jusques à l'Histoire Sainte dont on n'abuse.
 Car ceux qui nous debitent, comme en étant fort per-
 5 suadez, que la maniere dont Tamerlan donne sa bene-
 diction à ses deux fils, abaissant la tête de l'aîné, et rele-

vant le menton de l'autre, fut un presage de l'elevation
 de celui-cy, au prejudice de celui-là; se fondent appa-
 remment sur le chapitre 48 de la Genèse, où il est dit
 10 que le Patriarche Jacob benissant les deux fils de Joseph,
 mit sa main droite sur la tête du plus jeune, parce qu'il
 prevoyoit par un esprit prophetique, qu'il deviendroit
 plus puissant que son aîné. Cependant il y a une très
 grande difference à remarquer entre ces deux bene-
 15 dictiones. Le Tartare n'étant point éclairé de la connois-
 sance de l'avenir, ne pouvoit pas diversifier le mouvement
 de ses mains pour etablir un presage: et Dieu ne voulant
 pas reveler les choses futures aux Infideles, ne conduisoit
 pas les mains de Tamerlan d'une certaine façon, afin
 20 qu'elles formassent un presage de ce qui arriveroit à ses
 enfans. Au contraire Jacob, qui étoit rempli d'une reve-
 lation celeste, par laquelle il connoissoit la destinée de
 ses Descendans, dirigeoit ses actions et ses paroles selon
 cette connoissance, et ainsi elles étoient des presages.
 25 Il faudroit considerer, que la connoissance de l'avenir
 ne pouvant venir que de Dieu, il n'y a point de presage
 des choses contingentes, qui ne soit immediatement
 etablí de Dieu. De sorte que si la rencontre d'une belette
 presage quelque chose, il faut que ce soit par une loy
 30 eternelle de Dieu, qui a enchainé ensemble un tel mou-
 vement de la belette avec une autre chose. Or comme
 il seroit absurde de dire, que Dieu a fait une infinité de
 ces sortes de combinaisons, afin d'apprendre l'avenir à tous
 les hommes du monde, l'avenir, dis-je, dont il nous
 35 apprend qu'il se reserve à lui seul la connoissance, pour
 confondre les faux Dieux (a), et dont il n'a fait part qu'à
 quelques Prophetes par une faveur singuliere: Comme il

(a) *Annunciate quae ventura sunt in futurum, et sciemus quia Dii estis vos. (Isai., cap. 41.)*

seroit indigne de la bonté et de la sagesse de Dieu, supposé qu'il voulust nous avertir d'une destinée que nous
 40 ne pourrions éviter, de se servir d'une manière de signes aussi vagues et aussi obscurs, que le sont tous ceux que l'on nous debite pour des presages de l'avenir ; il faut dire que ce sont tous ouvrages de l'esprit humain, et non pas des institutions de la Providence, comme l'a fort bien
 45 remarqué Petrone à l'égard des songes (a).

Voilà, ce me semble, deux puissantes raisons contre les presages. Premièrement ils sont innombrables, si nous ajoutons foi à tout ce qu'on nous raconte sur ce sujet. Il ne se passoit point d'année à Rome sans des prodiges,
 50 et si nous prenions la peine d'unir bout à bout (b) les remarques qui se trouvent dans les Historiens touchant les presages, qu'ils disent que Dieu a donnez de ce qui devoit arriver sur la terre, nous ferions une enchaînage qui embrasseroit tous les tems sans aucune interruption.
 55 Si nous consultons les gens credules sur cette matiere, nous trouverons qu'il ne leur est jamais rien arrivé de remarquable, sans y avoir été preparez par quelque presage. Or dès là on peut conclure que ce ne sont que de vaines imaginations, parce que d'un côté cela montre que
 60 les hommes demeurent inébranlablement attachez à croire qu'il y a une puissance à qui l'avenir est connu, et par consequent que leur incredulité ne porte point Dieu à faire des miracles pour la guerir ; et que d'autre côté cela

(a) *Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
 Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt,
 Sed sibi quisque facit.*

(b) *Voiez l'Abbé Lancelot de Perouse dans son Hoggidi disinganno, 49 et 50, prem. part.*

46. La fin de la section manque dans A depuis : Voilà ce me semble, jusqu'à : mais comme j'en veux aux Comètes. La date est aussi une addition de B.

fait voir, que si Dieu établissoit effectivement des presages, il avertiroit les hommes extraordinairement et continuellement tout ensemble de ce qui leur doit arriver, ce qui implique contradiction. Ce seroit alors que l'on auroit quelque raison de juger avec Maxime de Tyr que la Divinité se tiendroit sur les grands chemins, pour dire
70 la bonne aventure à tout venant (a).

La seconde raison est, que ces presages dont on nous parle, non seulement n'apprenent pas d'une manière intelligible les choses qui doivent arriver, mais aussi ne servent pas à les empêcher d'arriver. Je le prouve, parce
75 qu'on ne sait jamais qu'une chose a été le presage d'une autre, que quand cette autre est arrivée, car quelque infatuez que nous soyons des presages, nous ne croyons jamais en avoir eu d'une chose qui n'a point été. Un homme qui perd son argent au jeu, n'est pas assez bête,
80 pour s'imaginer qu'il a eu des presages du gain qu'il feroit ; et quand même il auroit eu avant sa perte certains presages de bon augure, il cesseroit de les reputer pour tels, dès qu'il s'apercevrait de la perte de son argent. Les Payens qui se croyoient menacez par des presages, et qui
85 tâchoient d'en éviter les effets, n'avoient que des notions très confuses et très générales, avant que les choses fussent arrivées ; et quand il n'arrivoit rien de fâcheux, ils croyoient facilement que ce que l'on avoit pris pour un presage, ne l'étoit pas effectivement. C'est pourquoi l'on peut
90 assurer, qu'il n'y a que l'évenement qui nous assure qu'une chose a été le presage d'une autre, et par conse-

(a) Δεινῶς τινα πολυπράγμονα ἴγῃ τὸν Θεὸν καὶ περίεργον καὶ εὐθήτη καὶ μηδὲν τῶν ἐν τοῖς κύκλοις ἀγειρόντων διαφέροντα οἱ δυοῖν ὀβολοῦν τῷ προστύχοντι ἀποθεσπίζουσι. (Max. Tyrius, Orat. 3, p. m. 29).

Equidem ardelionem potius mihi narras quam Deum, miraque curiosum ac vanum : similem mendicis illis qui in trivii stipem colligunt et duobus obolis obvio cuique ventura praedicunt.

quent que les presages ne servent de rien pour nous faire éviter le mal. Outre que si les presages nous mettoient en état d'éviter nôtre destinée, la raison de Mr. de Mezerai
 95 seroit nulle ; puis que nous aurions sujet de croire, qu'il est en nôtre puissance de changer l'avenir : d'où il s'ensuivroit, que nous ne donnerions pas à Dieu la suprême disposition de l'avenir, qui est pourtant le seul fruit que cet Historien pretend que l'on retire de la connoissance
 100 des presages. La seule chose à quoi nous puissions destiner cette connoissance, c'est de dire que Dieu a établi une infinité de signes pour nous presager l'avenir, afin de nous combler d'amertume dès avant que les choses soient arrivées ; de sorte que dans cette supposition il est
 105 vrai de dire, que Dieu fait continuellement des miracles, pour affliger indifferemment tous les hommes, bons et mauvais, avant même que les maux qu'il leur prepare leur arrivent. Or comme cela est tout à fait contraire à l'idée que nous avons de Dieu, qui nous le represente si
 110 grand et si bon, que rien ne lui peut convenir qui sente la malignité et la bassesse, il faut necessairement conclurre, qu'il n'est point l'auteur de ces presages qu'on nous prône tant ; et qu'ainsi les plaintes que les Payens ont quelquefois faites contre la Divinité à cette occasion,
 115 sont les plus injustes du monde. Ils eussent voulu que Dieu ne les eust pas exposez à être doublement malheureux, I. Par les presages du mal à venir, II. Par le mal même, comme on le peut lire dans cet endroit de la Pharsale,

120 *Monarque tout-puissant qui conduis les humains,
 Pourquoi nous laisses-tu lire dans tes desseins,
 Prevoir nôtre infortune, aller à sa rencontre,
 Et sentir ta vengeance avant qu'elle se montre ?*

.

- 125 *Cache un peu ton courroux, et permets seulement*
Qu'il tonne et qu'il foudroie en un même moment.
Assouvis ta rigueur, mais suspens tes menaces,
Et laisse nous sentir sans hâter nos disgrâces,
Sans aller vainement chercher dans l'avenir,
 130 *Et de quoi te venger, et de quoi nous punir (a).*

Pauvres aveugles qu'ils étoient ! ils attribuoient à Dieu ce qui ne venoit que de leurs faux jugemens. Ils étoient eux-mêmes les Auteurs de leurs presages, non seulement parce qu'ils s'imaginoient sans raison qu'il y en avoit,
 135 mais aussi parce qu'en suite de leur preoccupation, ils se portoient bien souvent aux choses qu'ils croyoient avoir été presagées, et se confirmoient puissamment après cela dans leur erreur, par le succez qu'ils voyoient que leurs pretendus presages avoient eu. C'est une des causes qui
 140 ont fomenté dans le monde la plus part des Divinations. Un Astrologue predisoit à un homme qu'il mourroit dans peu de tems, et cet homme étoit assez simple pour le croire, et pour tomber dans une melancolie qui le tuoit. Cette mort persuadoit tellement à tout un Peuple la certi-
 145 tude de l'Astrologie, qu'on ne croyoit plus pouvoir éviter ses predictions : de sorte que si on disoit à une fille, que son Horoscope la marioit à un tel, dès lors elle s'y resolvoit comme à une chose predestinée ; ce qui faisoit réüssir le mariage, et fortifioit l'illusion de plus en plus.
 150 Je pourrois pousser cette matière plus loin : mais comme j'en veux aux Cometes principalement, il me suffira pour le coup, Mr. que vous compreniez, que non

(a)

Cur hanc tibi, rector Olympi,
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omnia clades ?
 *sit caeca futuri*
Mens hominum fati : liceat sperare timenti.

(Pbars., l. 2.)

seulement il est très possible que l'opinion generale de leurs presages soit fausse, veu la maniere dont elle s'est
 155 etablie et perpetuée dans les esprits ; mais qu'il faut de toute necessité qu'elle soit fausse, veu l'opposition qui se trouve entre ce sentiment et la nature de Dieu.

Après cette longue digression, me voici prêt à vous donner tous les eclaircissemens que vous pouvez souhaiter de moy.
 160

A..., le 23. de Juin, 1681.

CII

PREMIERE OBJECTION, *contre la Raison tirée de la Theologie.*

Dieu a formé des Comètes, afin que les Payens connussent sa providence, et ne tombassent pas dans l'Atheïsme.

Je ne voi qu'une objection considerable contre ce que j'ay etabli par ma septième Raison. On me peut dire, que
 5 l'intention de Dieu n'a pas été de fortifier l'Idolatrie, mais seulement de faire connoître au monde, qu'il y a une Providence qui dispense les biens et les maux, qui aime les hommes, qui ne veut pas les perdre sans leur donner le temps de se repentir, qui merite à cause de
 10 cela leur amour et leur reconnoissancè. Voila, me dira-t-on, la fin que Dieu s'est toujourns proposée en faisant voir des Comètes. Cette fin est très digne de la bonté et de la sagesse de Dieu. Les Comètes ont été une occasion d'Idolatrie, il est vrai : mais c'est la faute des Idolâtres,
 15 qui n'ont pas seu connoître ce que Dieu demandoit d'eux. Et après tout, les Comètes et les autres prodiges ont été d'un grand usage, ayant empêché que les hommes ne

tombassent dans l'Atheïsme, qui eust été la ruïne de la société humaine. Qu'en effet Horace nous apprend (a), que
 20 le tonnerre qu'il avoit ouï diverses fois en tems sérain, le degagea de la Secte d'Epicure qui nioit la Providence divine.

CIII

PREMIÈRE REPONSE : *Que Dieu ne fait point de miracles, pour chasser un crime, par l'établissement d'un autre crime ; l'Atheïsme, par l'établissement de l'Idolatrie.*

Je repons, que tout cela ne balance point les inconve-
 5 niens qui naissent de l'opinion que je refute. Car I. il ne semble pas être de la sainteté et de la sagesse de Dieu, de faire des miracles, afin de guerir un mal par un autre mal. Il est bien dit, que Dieu tire la lumière des ténèbres, et que son infinie providence trouve jusques dans la cor-
 10 ruption du Pêcheur, dequoi se faire admirer. Mais il seroit absurde de dire, que Dieu produit ces ténèbres et cette malice du Pêcheur, afin d'en tirer ensuite la lumière et la manifestation de sa grace. Ce seroit une impiété de dire, que Dieu fait du mal, afin qu'il en arrive du bien ; qu'il
 15 rend tous les hommes Idolâtres, afin d'empêcher qu'ils ne deviennent Athées. Mais si c'est une impiété de dire cela, comment peut-on dire que Dieu a fait des miracles, qui dans l'état où étoient les choses, ne pouvoient qu'enraciner l'Idolatrie dans le cœur de l'homme : comment,

(a) *Ode 34, l. 1.*

18. A. ne pouvoient qu'enraciner l'Idolatrie dans le cœur de l'homme, sous pretexte que par là il empechoit l'Atheïsme ?

20 dis-je, peut-on attribuer à Dieu ces miracles, sous prétexte qu'il empêchoit par là l'établissement de l'Athéisme ; c'est à dire qu'il a contribué à un très grand mal, non pas pour procurer un très grand bien, (car l'extirpation de l'Athéisme précisément ne peut ni sauver personne, ni

25 glorifier Dieu comme il le demande) mais seulement pour éviter un plus grand mal ? C'est en vérité un objet bien digne de la grandeur de Dieu, et une fin bien proportionnée à sa sagesse, que de bouleverser la Nature, afin de fermer la porte à un mal par la conservation et par

30 l'amplification d'un autre qui ne vaut guere mieux, et contre lequel Dieu a toujours temoigné une aversion infinie. A-t-on jamais veu que JESUS CHRIST, ou les Saints ayent fait des miracles pour chasser une maladie par une autre, la paralysie, par exemple, par l'hydropisie ? Quelle sorte de miracles seroit-ce que ceux-là ? Ainsi,

35 Mr. gardez-vous bien de penser, que Dieu ait produit des miracles, afin d'empêcher l'Athéisme par la fomentation de l'Idolatrie, et souvenez-vous, qu'après la haine que Dieu a temoignée contre l'Idolatrie, il ne semble pas qu'il

40 ait peu rien faire en sa faveur que la tolerer. S'il eust voulu bannir l'Athéisme par des voyes extraordinaires, eust-il choisi celles qui alloient manifestement à établir ce qu'il a si fort en horreur, ce qui provoque sa jalousie, comme parle l'Écriture ?

45 Ne vous semble-t-il pas, Monsieur, que cette idée de Dieu jaloux, sous laquelle Dieu s'est manifesté, nous induit à croire, qu'il eust mieux aimé n'être point connu des hommes, que de voir donner à d'autres les honneurs qui ne sont deus qu'à lui ; et par consequent que s'il eust

28. A. les Loix de la nature.

34. C. la paralysie par l'hydropisie.

36. A. gardez-vous bien de dire.

50 voulu s'opposer par ses miracles à la liberté de l'homme, et le détourner de son train, il l'eust plutôt empêché de tomber dans l'Idolatrie, que dans l'Atheïsme ? Il ne m'appartient pas de rien décider là dessus. Seulement diray-je, que la jalousie d'un mari va beaucoup plutôt à souhaiter
 55 que sa femme n'aime personne, qu'à souhaiter qu'elle partage son cœur entre son mari et un autre. A quoi j'ajoute, qu'il ne semble pas que Dieu ait peu choisir pour l'objet de ses miracles, ni l'extirpation de l'Atheïsme par la conservation de l'Idolatrie, ni l'extirpation de l'Ido-
 60 latrie par l'introduction de l'Atheïsme, I. Parce que l'Atheïsme et l'Idolatrie sont deux choses dont la meilleure ne vaut rien, et qui ne peuvent servir ni l'une ni l'autre qu'à deshonoré Dieu. II. Parce qu'il est certain d'ailleurs, que Dieu n'agit surnaturellement, que pour
 65 manifester sa gloire d'une façon plus sensible, et plus propre à confondre l'erreur de ceux qui ne le connoissent pas comme il faut.

Qu'on ne me dise donc plus, que Dieu a fait des miracles, afin d'empêcher l'Atheïsme ; à moins qu'on
 70 n'ajoute, qu'il a fait cesser l'Atheïsme, pour être véritablement connu et adoré. Car si on n'ajoute pas cela, je serai fondé à dire que Dieu a fait cesser l'Atheïsme par des miracles, afin que Jupiter et Minerve, Venus et Mercure, et une infinité d'autres prétendues Divinitez,
 75 reçussent par toute la terre les honneurs qui ne sont deus qu'à Dieu ; ce qui est directement contraire à la revelation, Dieu lui-même s'en étant déclaré, et ayant juré par lui-même (a), *qu'il ne donneroit point sa gloire à*

(a) *Isai., chap. 42, v. 48.*

60. *Les divisions I, II, ne sont pas dans A.*

69. *C. si l'on n'ajoute.*

75. *C. qui ne sont dûs qu'à lui.*

un autre, ni sa loüange aux statues de bois et de pierre.

80 Qu'on ne me dise pas, que Dieu étoit honoré indirectement à tout le moins, par ceux qui adoroient Jupiter et Junon. Car il n'y a rien de plus faux, ni de plus contraire à la revelation ; puis qu'encore que les Idolâtres ayent toujours pretendu honorer quelque Divinité, et qu'ils
85 ayent adoré sous l'idée de Divinité tout ce qu'ils adoroient, Dieu a toujours déclaré qu'il ne regardoit point ce culte comme sien ; mais au contraire comme un vol et une usurpation de ce qui lui étoit deu, qui meritoient ses plus terribles châtimens. Ne me dites point, qu'il y a des
90 Peres de l'Eglise, qui soutiennent que les Astres ont été placez dans les cieux par les soins d'une providence particulière, qui a voulu empêcher que les hommes ne tombassent dans l'Atheïsme en exposant à leur veüe des objets qui leur parussent dignes d'adoration ; gardez-
95 vous bien, dis-je, de m'objecter cette pensée, car elle est trop horrible pour ne la pas rejeter, quand même nous la verrions dans plusieurs ouvrages des Saints Peres. Admirons leur sainteté tant qu'il vous plaira ; mais ne faisons pas difficulté de reconnoître qu'ils raisonnent quel-
100 quefois fort mal. Vötre Sorbonne n'adopte pas tout ce qu'ils ont dit ; et souvent après avoir chommé leur fête, et s'être recommandé à leurs prieres, elle ne fait point scrupule de les refuter de toute sa force.

89. Ne me dites point, *jusqu'à la fin de la section est une addition de B.*

CIV

SECONDE REPONSE. *Qu'il n'a jamais été nécessaire d'empêcher que l'Athéisme ne s'établît en la place de l'Idolatrie, et que les Comètes ne sont pas capables de l'empêcher.*

Mais supposons que la sainteté et la sagesse de Dieu
5 lui aient peu permettre de faire des miracles, pour chasser l'Athéisme par le moyen de l'Idolatrie ; il n'en sera pas moins vrai, que Dieu n'en a jamais fait effectivement pour cette fin-là, parce que Dieu ne fait rien d'inutile, et qu'il n'a jamais été nécessaire de prévenir par des mi-
10 racles l'extinction de notre Religion dans le monde. Il est impossible d'une impossibilité morale et physique, qu'une Nation entière passe de la croyance d'un Dieu, et de l'usage d'une Religion, dans une croyance et un usage contraires. A peine se peut-on persuader, qu'un homme
15 seul, ou par abrutissement, ou par de fausses subtilitez, étouffe dans son ame l'idée d'une première cause, de qui tout dépend, et à qui tout doit hommage. Comment donc croiroit-on possible, qu'un Peuple entier élevé dans la pratique d'une Religion, accoutumé à recourir aux Dieux
20 dans ses besoins, et à les remercier dans ses prosperitez, prevenu de mille sentimens de crainte, composé d'un grand nombre de superstitieux, passe dans l'abnegation totale d'une Divinité ? Pour peu qu'on connoisse le genie des Peuples, on m'avoüera que c'est une chose
25 impossible. A quoi bon donc créer si souvent des Cometes, pour éviter un mal qui ne peut jamais arriver ? Quoi de plus inutile, que cette sorte de miracles ?

Ils servent, me dira-t-on, à convertir les Peuples qui

ne reconnoissent aucun Dieu. Je reponds que cela est
30 faux. Car s'il est vrai, comme quelques Relations l'asseu-
rent, qu'on a trouvé des Peuples qui ne faisoient profession
d'aucune Religion, il s'ensuit que les Cometes n'ont pas
la vertu d'introduire la croyance d'une Divinité dans les
Pays qui n'en reconnoissent aucune. Et d'ailleurs il est
35 evident, que des hommes qui ne sont pas touchez des
effets ordinaires et extraordinaires de la Nature, qui peu-
vent s'imaginer que le Monde a été fait par hazard, que
les mouvemens des Cieux ne sont dirigez par aucun
Etre suprême, que tout se fait par la rencontre fortuite
40 de certains Principes, sont très capables de faire le même
jugement de tous les astres et de tous les feux qui appa-
roîtront de nouveau. Si bien qu'il est hors de toute vrai-
semblance, qu'une Comete, de quelque longueur qu'on la
suppose, puisse faire songer qu'il y a un Dieu, à un
45 Peuple, que les ouvrages de la Nature si beaux et si
reguliers, les eclipses, les tremblemens de terre, les
ouragans, les tonnerres, et les foudres n'ont point
convaincu, qu'il y en a un.

CV

*De la prodigieuse inclination des anciens Payens à multiplier
le nombre des Dieux.*

Pour ce qui regarde les Nations que l'Histoire ancienne
nous fait connoître, il y avoit si peu de danger qu'elles
5 tombassent dans l'Atheïsme, que leur entêtement princi-
pal étoit de multiplier leur Dieux et leurs Religions à

l'infini. Vous savez la remarque d'un Poëte Chrétien (a) écrivant contre Symmaque ; que la ville de Rome multiplioit ses Dieux à proportion de ses Victoires ; et vous
 10 n'ignorez pas sans doute la raillerie de Juvenal (b), que le pauvre Atlas étoit accablé sous le fardeau de tant de Dieux qu'il avoit à soutenir. Vous savez qu'il n'y a sorte de creature que les Payens n'ayent Deifiée ; qu'ils ont adoré jusqu'aux herbes de leurs jardins, qu'ils ont
 15 sacrifié aux vents et à la tempête ; qu'ils ont élevé des Autels à l'impudence, à la calomnie, à la peur, à la mort même toute implacable qu'elle est (c) ; qu'ils ont mis au rang des Dieux leurs Rois et leurs Empereurs, non seulement après que la mort les avoit delivrez de la
 20 nécessité d'être veus sujets aux mêmes infirmités que les autres hommes, mais aussi pendant qu'on les voyoit

(a) *Roma triumphantis quoties ducis inclyta currum
 Plausibus excepit, toties altaria Divum
 Addidit et spoliis sibimet nova numina fecit.*

(Prudence.)

(b) *... Nec turba deorum
 Talis, ut est hodie, contentaque Sydera paucis
 Numinibus miserum urgebant Atlanta minori
 Pondere. (Satyr., 13.)*

(c) *Vossius, de Idololatr., l. 3, c. 20 (1).*

8. A. *Les citations de Prudence et de Juvenal sont dans le texte.*

(1) Vossius (Gérard-Jean), 1577-1649. Né dans le voisinage d'Heidelberg, directeur du collège de Dordrecht, puis de Leyde, ensuite professeur d'histoire à Amsterdam. Très nombreux ouvrages. En 1641, il publia son grand traité de l'Idolatrie : *De theologia gentili et physiologia christiana, lib. IX, sive de origine ac progressu Idolatriæ* (2^e édit. Amsterdam, 1668, 2 vol. in-fol.).

C'est l'histoire de tous les genres de cultes païens : démons, génies, dieux et éléments, météores, hommes, quadrupèdes, oiseaux, poissons et insectes, plantes, fossiles, univers et nature, affections humaines, symboles. Sous chacun de ces titres, il avait extrait et rangé tous les textes, faits et documents qui pouvaient s'y rapporter. C'est un répertoire utile, mais confus. Conscient de ce défaut, il avait eu le projet de l'intituler les *Nuits d'Amsterdam* à l'imitation des *Nuits Attiques*, d'Aulu Gelle.

exposez à toute sorte de foiblesses. Il n'y a point d'exag-
 25 generation à tout cecy. Ce sont des Faits avoüez de tout ce
 qu'il y a de gens qui connoissent l'Antiquité. Ce que j'ay
 dit concernant les Roys et les Empereurs, se justifie tant
 par l'usage des Perses (a) qui adoroient leur Monarque
 d'une adoration proprement dite, et que plusieurs Etran-
 30 gers ont refusé de rendre par scrupule de Religion ; que
 par la pratique des Romains, qui juroient par la Divinité
 de leurs Empereurs vivans, et leur consacroient des
 Temples et des Autels à leur veue (b), ou à leur sceu ;
 comme il paroît par l'Ambassade extraordinaire que
 ceux de Tarragone envoyerent à l'Empereur Auguste,
 45 pour lui apprendre qu'il étoit né un palmier sur l'Autel et
 dans le Temple qu'ils lui avoient fait bâtir. A la verité
 cela ne parut pas fort probable à Auguste, puis qu'il
 repondir d'un air moqueur (c), *qu'il voyoit bien qu'on ne*
faisoit gueres brûler de victimes sur cet Autel. Mais nean-
 moins et ce Temple et cet Autel demeurèrent sur pied
 40 avec plusieurs autres qui étoient consacrez au même Dieu,
 dont quelques-uns mêmes étoient desservis par une Com-
 munauté de Prêtres, etablie uniquement pour cette fon-
 ction ; et quelques autres étoient bâtis dans le petit coin
 du monde que le vrai Dieu s'étoit reservé : car vous
 45 n'ignorez pas qu'Herode a bâti des Temples à Auguste
 dans la Judée. Generalement parlant, la coûtume de
 mettre les Empereurs au rang des Dieux, étoit si bien
 etablie parmi les Payens, qu'encore que Constantin eût

(a) *Brissonius, de Princip. Persarum, lib. 1.*

(b) *Sueton. in Jul. Cæs., cap. 76.*

(c) *Apud Quintil., l. 6, c. 4.*

46. A. dans la Judée. On voit encore à Frascati (*Mr. Spon, voyag. d'Italie*), proche de Rome, une base de marbre où le titre de *Divinité presente aux mortels*, est donné à l'Empereur Antonin Caracalla, et generalement.

abandonné leur fausse Religion pour embrasser l'Evan-
 50 gile, qu'il professa fidèlement jusqu'à sa mort, ils ne laisserent pas de le mettre au rang des Dieux après son decez (a). Ce qui ne me paroît gueres plus etonnant, que la debonnaireté philosophique de l'Empereur M. Aurele, qui après avoir été deshonoré par les impudicitez effre-
 55 nées et publiques de sa femme, lui fit rendre les honneurs divins dès qu'elle fut morte, et lui fit bâtir un Temple.

Il n'y a jamais eu de malheur moins à craindre que l'Atheïsme (1); et par consequent Dieu n'a point produit

(a) *Eutropius, l. 10.*

56. A. L'eloge de Divinité et d'Eternité en parlant des Empereurs étoit si fort du stile de la chancellerie (s'il n'est permis de parler ainsi) et du stile epistolaire, que les Theodoses, les Valentiniens, et les Honorius quoy que chrétiens n'ont pas fait difficulté de se donner dans leurs Edits du *nostrum numen, nostram Divinitatem* (voy. *Vossius, de Idolatr., l. 3, c. 17 et Filesac. de Idol. polit.*), et d'appeller leurs Edicts, *nostrum Divinum præceptum, cæleste oraculum, divinum verbum, sacrum oraculum*. On voit dans la 68^e lettre de S. Augustin, qu'un Proconsul d'Afrique écrivant à l'Empereur Constantin se sert de ces termes, *scripta caelestia Majestatis vestra accepta atque adorata*. Symmaque dans les lettres qu'il écrit aux Empereurs chrétiens leur donne à tout moment le titre, *de votre Divinité, de votre Eternité, de votre divine Clemence. Præcipua quidem beneficia* (c'est le commencement de la 19^e lettre du 10^e livre) *Populus Romanus expectat, Divi Imperatores, sed ea jam quasi debita repetit quæ æternitas Vestra sponte promisit*. Apparemment ces Empereurs ne souffroient ces expressions que parce que l'entêtement des Payens à se faire des Dieux visibles et invisibles, presens et absens les avoit converties en formulaire : et Symmaque ne s'en servoit que par un esprit de flaterie fortifié peut être de celui de sa Religion, qui se plaisoit infiniment à faire des Dieux de tout. Car ce Symmaque étoit un Payen à bruler, qui s'opiniatra à demeurer Payen, nième dans le tems où le grand Theodose achevoit de ruiner le Paganisme dans son Empire, et où il n'y avoit rien à faire ni pour le tems ni pour l'Eternité quand on n'étoit pas de la bonne Religion. Il est vrai qu'il y eut exception pour lui, puisque tout Payen qu'il voulut être, il fut honoré de la Prefecture de Rome et du Consulat. Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il eust renoncé à ces honneurs plutôt qu'à son Idolatrie. Quoiqu'il en soit Mr. il demeure pour constant que jamais malheur n'a été moins à craindre, etc.

(1) Jurien : « On trouve cette scandaleuse proposition : *Il n'y a jamais eu de malheur moins à craindre que l'Athéisme, et par conséquent*

de miracles pour l'empêcher. D'où il s'ensuit, que si Dieu
 60 avoit contribué par la production des Comètes à fortifier
 le regne de l'Idolatrie, il ne l'eust point fait pour éviter
 un plus grand mal ; et qu'ainsi c'eust été contribuer par
 des miracles à un très grand mal purement et simplement,
 ce qui ne se peut dire sans blasphème.

Dieu n'a point produit de miracles pour l'empêcher. Et son sens est que les hommes sont assez poussez à croire un Dieu, premièrement par des prodiges que les hommes s'imaginent fausement être divins. 2. Par la politique des Magistrats. 3. Par l'artifice des Prêtres. Il n'attribue pas la difficulté d'être Athée, ni au sentiment de la conscience, ni aux merveilles de la Providence : « mais uniquement à la sottise du peuple, à l'artifice des Magistrats, et à l'ambition des Prêtres. Jamais Athée en dit-il davantage ? » Il est bon ici de remarquer la perspicacité de la critique de Jurieu. Que répond Bayle ? « Tant s'en faut que cette proposition soit scandaleuse, que l'on ne sçauroit la nier sans mériter une reprimande de tous nos Théologiens... La première chose que l'on fait dans tous les systèmes de Théologie, est d'établir que Dieu a gravé son idée dans l'esprit et le cœur de tous les hommes, et qu'il se peint si visiblement dans les œuvres de la création, et dans la conduite du monde, que la notion de Divinité est une des plus ineffaçables... Je prétends que l'idée de Divinité imprimée dans l'esprit de l'homme se conserve par le seul ordre que Dieu a établi dans la nature ; et mon adversaire prétend que cet ordre ne suffiroit pas, et que si Dieu n'en suppléoit l'insuffisance par des corps extraordinaires presque tous les mois, l'Athéisme inonderoit facilement le Genre humain.

En 2^e lieu, il est très-faux que je n'attribue pas la difficulté d'être Athée aux merveilles de la Providence ; car dès là que je suppose que l'on trouve aisément l'esprit de l'homme du côté de la superstition, et qu'il n'est nullement à craindre qu'on puisse le tourner du côté de l'Athéisme, je suppose de toute nécessité que l'esprit et le cœur de l'homme sont tout pénétrez de l'idée de Divinité, et que cette idée les remplit de crainte, et se conserve et se fortifie à la vue des productions de la nature et des merveilles de la providence. N'est-ce point sur ce fondement que les souplesses des Politiques, et les fourberies des Prêtres ont dû nécessairement élever toutes les fausses Religions ? » Bayle se tire habilement d'affaire, mais, comme le remarque justement Delvolvé (p. 202), sa réponse est inexacte. Dans cette phrase du ch. CV, « il n'est question que du penchant des hommes aux superstitions les plus absurdes » c'est la sottise naturelle des hommes qui s'oppose victorieuse à l'athéisme.

CVI

III. REPOSE. *Que quand même il y auroit eu lieu de craindre que l'Atheïsme ne s'établît en la place de l'Idolatrie, il n'eust point falu se servir de miracles pour l'empêcher.*

5 Je passe plus avant, et je dis en troisième lieu, que quand même il y auroit eu quelque sujet de craindre que l'Atheïsme ne s'établît dans le monde, il n'auroit été nullement nécessaire de recourir au miracle, pour prévenir ce grand mal. Il suffisoit de laisser agir la Nature selon
10 ses forces. On s'en pouvoit fort bien reposer sur les soins des hommes et des Demons.

CVII

Les effets de la Nature pouvoient empêcher l'irreligion.

I. En effet, les corps agissant continuellement les uns sur les autres, amènent de tems en tems par une suite nécessaire mille choses surprenantes, des monstres, des météores
5 d'éclat, des tempêtes furieuses, des inondations, des mortalitez, et des famines horribles. Et comme par tout où l'on croit une Religion, on regarde ces choses-là comme des effets particuliers de la Providence Divine, qui demandent un renfort de culte et de devotion ; il est

10 impossible, veu comme le monde va (1), que les hommes
 laissent effacer de leur ame la crainte et la croyance de
 leurs Dieux. De sorte que sans se departir des loix gene-
 rales de la Nature, Dieu a peu trouver dans le progresz et
 dans l'enchainement des causes secondes, assez de Phè-
 15 nomenes extraordinaires pour se faire redouter. Une

(1) Jurieu : « Il tourne en ridicule ceux qui concluent qu'il y a un Dieu des monstres et meteoires d'éclat, des famines, mortalitez, etc. *Il dit que tout cela arrive necessairement par l'action des corps les uns sur les autres.* Mais, *vû comme le monde va*, cela sert à persuader aux hommes qu'il y a un Dieu. Ce, *vû comme le monde va*, me paroît contenir un fonds de libertinage et d'impiété infini. C'est-à-dire, vû comme le peuple est sot, comme les politiques sont rusez, et les gens d'Eglise fourbes et trompeurs pour imposer aux sots, il ne faut pas craindre que les sociétez demeurent sans Dieu et sans Religion. Pas un mot d'un sentiment de conscience qui force les hommes à croire un Dieu ; pas un mot de ces merveilles du monde et de la Providence qui présentoient au Payens la Divinité d'une manière si sensible. » Bayle : « Il n'est point vrai que ces paroles *vû comme le monde va* soient des paroles de libertinage, et il faut n'avoir rien lû avec jugement, pour douter que hors de la vraye Religion que j'ay exceptée d'abord, la sottise des Peuples, la ruse des Politiques, et la fourberie des Prêtres ne paroissent jamais mieux que dans les choses qui concernent la Religion. Je defie mon delateur avec toute sa temerité, d'oser se rendre l'Apologiste du Genre humain sur ce sujet-là. » « Il n'est pas vrai que je ne dise pas un mot d'un sentiment de conscience qui force les hommes à croire un Dieu ; car je dis expressément dans la même page, que le delateur a citée, que *partout où l'on croit une Religion, on regarde les tempêtes, les mortalitez, les famines. etc., comme des effets particuliers de la providence divine, qui demandent un renfort de culle et de devotion.* Si notre homme entend ce que c'est que la conscience, n'en voit-il point là un acte ?... Un peu plus bas je m'exprime en cette manière : *sans se departir des loix generales de la nature, Dieu a pu trouver dans le progrès et dans l'enchainement des causes secondes assez de phenomenes extraordinaires pour se faire redouter.* N'est-ce pas reconnoître la conscience dans les Payens ? N'est-ce pas par la conscience qu'ils redoutoient leurs Divinitez ? Il n'est pas vrai que je ne dise pas un mot de ces merveilles du monde et de la providence, qui presentoient aux Payens la Divinité d'une manière si sensible ; car ne voit-on pas manifestement dans les paroles que j'ai citées de la page 210, que j'attribuë à la dispensation de la providence l'effet que les phenomenes peu communs produisoient sur les esprits par rapport à la Religion ? » Bayle joue ici sur les mots : Jurieu entend évidemment par conscience le sentiment religieux inné dans l'âme humaine, ce que l'on a appelé le « besoin de croire ». Bayle ne fait que revenir à « la superstition des peuples pour les prodiges ». explication condamnée par Jurieu.

legere réflexion sur ce qui a été dit de l'attachement des Payens à regarder les moindres choses comme des prodiges, suffit pour nous convaincre de cela.

CVIII

La Politique pouvoit empêcher la même chose.

II. Mais outre que les hommes sont assez portez d'eux mêmes à pratiquer les actes extérieurs de devotion, toutes les fois qu'ils se croient menacez de la part du Ciel par
 5 des prodiges ; il faut considerer que la politique des Magistrats preposez aux affaires civiles, et à celles de la Religion, avoit grand soin de tenir les hommes dans la dependance par le frein de la crainte des Dieux (1). On a reconnu de tout tems, que la Religion étoit un des liens
 10 de la société, et que les sujets n'étoient jamais mieux retenus dans l'obeïssance, que lors qu'on savoit faire intervenir à propos le Ministère des Dieux, et qu'on ne pouvoit jamais encourager les Peuples avec plus de succes à la
 15 defense de la Patrie, qu'en attachant leur cœur à certaines devotions pratiquées dans certains Temples, avec

(1) « Vous auriez voulu que je n'eusse point parlé des influences de la politique sur la Religion des Gentils, car il n'y a que trop de gens, dites-vous, qui abusent de cette sorte de remarques et qui en infèrent que partout le culte divin est une invention humaine. A leur dam, Monsieur, s'ils abusent de leur esprit et de leur raison avec une impertinence si audacieuse, je n'en dois pas être responsable, j'ai pour garans de ce que j'ai dit une infinité d'Auteurs, et vous ne devez pas ignorer que nos plus zelez Theologiens donnent aux fausses religions une origine plus infame que ne l'est la ruse des hommes ; ils soutiennent qu'elles sont la production de l'orgueil et de la malice du diable. » (*Contin. des pensées div.*, § LXXI.) Cf. *Addition aux Pensées div.*, chap. IV, 4^e Object.)

des ceremonies pompeuses, sous la protection mille fois éprouvée de certaines Divinitez, et qu'en leur faisant acroire, que les Ennemis qui vouloient profaner ces saints lieux, étoient menacez d'un châtiment terrible par
 20 les presages des victimes. Pour faire agir tous ces ressorts, il falloit non seulement qu'il y eût une Religion autorisée par le Magistrat, mais aussi que les sujets fussent prevenus de crainte, de veneration, et de respect pour tous les exercices de cette Religion. C'est pourquoi la Poli-
 25 tique vouloit que l'on menageast soigneusement tout ce qui seroit propre à fomenteur dans les esprits le zèle de la Religion, et à leur inspirer un profond respect pour ses plus petites ceremonies. Jugez, Mr. si après cela il y avoit lieu de craindre que les Peuples tombassent dans
 30 l'Atheïsme.

CIX

L'interêt des Prêtres le pouvoit empêcher aussi (1).

III. Le respect des Peuples pour les choses de la Religion, s'étendant jusques sur les personnes qui en avoient la charge, il arrivoit que ces personnes se servoient de

27. C. et à inspirer.

(1) Vanini, dans ses *Secrets de la Nature*, 1616, n'admet « que la seule loi naturelle que la nature qui est Dieu a gravée elle-même dans l'âme de toutes les nations ». « Quant aux autres religions, c'étaient, aux yeux de ce philosophe, des œuvres d'illusion et de mensonge, œuvres où les démons sont de pures fables, œuvres à vrai dire imaginées par les princes pour rendre leurs sujets plus dociles; par les prêtres pour attraper adroitement de l'or et des honneurs. » (F. Strowski, *Pascal et son temps*, I, 149.)

5 plusieurs artifices pour entretenir des sentimens superstitieux dans les esprits ; car ils se faisoient valoir par là, et ils rendoient leur emploi si considerable, que les plus grands Seigneurs y aspiroient. Il y a eu des Têtes Couronnées qui se piquoient de la connoissance des augures (a).

10 Le Roy Dejotarus étoit lui-même son Devin, et il semble que ce fust lui-même qui trouva que les auspices l'engageoient à suivre le parti de Pompée, à quoi pourtant il ne trouva point son conte. Plusieurs personnes considerables, ou par leurs Charges, ou par leur Qualité, se

15 piquoient de la même connoissance. Le Senat de Rome ordonna qu'on envoyeroit six jeunes garçons des meilleures familles de l'Etat vers chaque Peuple de l'Etrurie, pour y apprendre les Disciplines augurales. C'est qu'on croyoit, qu'en relevant ainsi la dignité de cette Profes-

20 sion, par la naissance de ceux qui s'en mêloient, on empêcheroit l'abus où tombent les arts entre les mains des personnes avarés et mercenaires (b). C'est sur un semblable principe, que le celebre Cardinal Pallavicin a prouvé très-doctement et très-pieusement tout ensemble,

25 que l'Eglise Catholique doit être dans le monde sur le pied d'une puissance temporelle, afin d'attacher à son service, par l'esperance d'un gros revenu, les Barons, et autres personnes de la première Qualité ; ce qui rend la Religion extrêmement considerable : car qui oseroit

30 mepriser les ceremonies de la Messe, sachant que celui qui officie, a le plus beau train et la meilleure table de l'Etat ?

Mais si par cette conduite on evitoit les abus d'un trafic sordide, on tomboit d'ailleurs dans un autre inconve-

(a) Cicero, l. 1 de Divinat.

(b) *Ne ars tanta propter tenuitatem hominum à Religionis auctoritate abduceretur ad quæstum. (Id., Ibid.)*

35 nient. Car des Augures de cette naissance, remplis d'ambition, travailloient de plus en plus à faire un Empire sur les ames, par l'invention de plusieurs ceremonies, et en imposant un nouveau joug de scrupules sur les esprits, et en faisant publier une infinité de prodiges, dont il falloit
 40 qu'ils fussent les Interprètes. Cette fonction d'examiner les prodiges, et de chercher les voyes de les expier, les faisoit regarder comme des Mediateurs entre les Dieux et les hommes. On se persuadoit qu'ils avoient la clef du ciel, qu'ils detournoient les malheurs dont l'Etat étoit
 45 menacé, en un mot, qu'en eux residoit le salut public. Jugez, Mr. si après cela les prodiges étoient rares. Doutez-vous que les moindres effets de la Nature ne fussent debitez comme des marques du courroux du ciel ? Ne croyez-vous pas qu'on avoit des gens apostez pour venir
 50 annoncer dans la Capitale, qu'un loup étoit entré en plein jour dans le milieu d'une ville, qu'on avoit veu des chevaux en l'air, et choses semblables ? C'étoit l'interêt des Pontifes, des Prêtres et des Augures, qu'il courust perpetuellement de ces nouvelles, comme il est de l'interêt des
 55 Avocats et des Medecins, qu'il y ait des procez et des maladies ; c'est pourquoi on n'avoit garde de donner le tems au Peuple de devenir tiède dans sa Religion (1).

(1) Jurieu : « Dans les chap. 107, 108 et 109, il établit nettement que les Religions ont pris uniquement leur source de là : De la politique des Magistrats, de l'artifice des Prêtres, et de la superstition des peuples pour les prodiges. » Bayle répond par son argument habituel : « On m'objecte... qu'il eût été à craindre que si les Idolâtres n'avoient point vû de prodiges de tems en tems, ils ne fussent devenus Athées. Je répons qu'il ne le falloit pas craindre, et j'en donne entre autres raisons le penchant naturel des peuples à la superstition, l'adresse des Politiques, les stratagèmes des Prêtres, et la malice du Diable. *Il est visible que la véritable Religion, qui étoit en ce tems-là celle des Juifs, demeure toujours exceptée de cette regle, et qu'il s'agit uniquement de l'idolâtrie Payenne. Il n'est pas moins visible par la page 104 de mes Comètes, qu'aujourd'hui ! Eglise Chrétienne demeure dans une semblable exception.* Il n'est

CX

*Combien les Peuples aimoient à croire que les prodiges
n'étoient point naturels.*

On l'avoit mis sur un tel pied, qu'il ne pouvoit souffrir, que les Philosophes entreprissent d'expliquer les
5 prodiges par des raisons naturelles. Car Plutarque nous est garand (a), que du tems de Nicias, c'est à dire dans le quatriéme siecle de la fondation de Rome, on n'osoit encore s'ouvrir qu'à ses meilleuts Amis, et en prenant bien ses
precautions, de la cause des eclipses de Lune, qu'Anaxa-
10 goras avoit enseignée depuis peu. Il ajoûte, que c'étoit parce que le Peuple ne pouvoit souffrir en ces tems-là les Physiciens, s'imaginant qu'ils attribuoient à des causes
nécessaires et insensibles, ce qui ne venoit que des Dieux ; que c'est pour cela que Protagoras fut banni
15 d'Athenes, et Anaxagoras mis en prison, dont Pericles avec tout son credit et toute son eloquence, put à peine le delivrer ; et que ce ne fût qu'après bien du tems, que le Peuple s'apprivoisa avec la Philosophie, en suite des
éclaircissemens qu'il tira de la doctrine de Platon, qui
20 soumettoit la nécessité des causes naturelles à la puissance

(a) *In vita Nicia.*

donc plus question que de sçavoir si les fausses Religions sont l'ouvrage des Politiques, des Prêtres et des Demons, ou si elles sont l'ouvrage de Dieu. Attribueroit-on à Dieu la Religion que Numa Pompilius établit à Rome ? Les homicides des Carthaginois en l'honneur de Saturne, les parricides des habitans de la Palestine en l'honneur de Moloch, seroient donc l'ouvrage de Dieu ? Qui n'auroit horreur de le penser ? »

divine. J'approuverois le zèle du Peuple, si les Philosophes eussent prétendu exclure l'influence divine de tous les effets dont ils expliquoient les causes ; mais ce n'étoit pas là ce qui effarouchoit le vulgaire : le mal étoit, 25 qu'en expliquant les prodiges par une cause physique, on les reduisoit à ne presager plus rien, ce qui ôtoit au Peuple une infinité de vaines imaginations dont il se repaissoit, et aux Devins la plus considerable partie de leur emploi. Peu s'en faut que Stace (a) ne se mette fort 30 en colere contre ses Heros, qui avoient veu qu'une fléche rencontrant un arbre, étoit revenuë vers celui qui l'avoit tirée, et qui au lieu de reconnoître que ce fust un prodige extraordinairement envoyé des Dieux, pour signifier qu'Adraste retourneroit à la guerre de Thebes, l'expli- 35 quoient naturellement.

CXI

Que le Sacerdoce et l'Autorité Souveraine ont été quelquefois unis.

IV. Je considère de plus qu'il y avoit des Etats (b), où la dignité Sacerdotale étoit jointe avec la 5 Royale. Je mets l'Empire Romain de ce nombre-là, puis qu'il est certain, que comme les Empereurs se saisirent de la dignité de Tribun du Peuple, pour se rendre per-

(a) *Multa duces errore serunt... penitus latet exitus ingens. Monstratumque nefas, Uni remeabile bellum, etc., l. 6, Theb. sub fin.*

(b) *Rex Anius, Rex idem hominum, Phoebique Sacerdos.*

29. Cette dernière phrase et la citation manquent dans A.

sonnes sacrées et inviolables, et pour s'approprier toute la puissance du Peuple ; ils unirent aussi à leur Majesté
 10 Imperiale la dignité de Souverain Pontife, tant pour dominer sur les choses de la Religion, que pour se rendre de plus en plus inviolables, par la raison que les Pontifes n'étoient ni sujets à aucune punition, ni responsables de leurs actions à personne, soit du Peuple, soit du Senat (a). Il
 15 y a grande apparence que c'étoit aussi afin d'empêcher qu'une charge qui avoit tant de privilèges, ne tombast entre les mains d'aucune personne qui en pust abuser au prejudice de l'Empereur, comme il pouvoit arriver fort naturellement. Cette union subsista assez long-tems
 20 après le baptême de Constantin ; mais elle fut enfin supprimée par l'Empereur Gratien. On a veu depuis une semblable union dans l'Empire des Sarrazins, dont le Caliphe étoit tout ensemble Chef de la Religion et de l'Etat. En d'autres Pays c'étoient les Prêtres qui rendoient
 25 la justice ; en Egypte, par exemple, et dans la Gaule, où les Druydes avoient toute l'intendance du culte des Dieux, et terminoient tous les différens des particuliers. En d'autres c'étoit à un même Ordre de gens, savoir à la Noblesse, qu'il appartenoit de connoître des affaires de la
 30 Religion, et des Charges de la Republique, d'interpreter les Loix sacrées et les profanes ; (c'est le reglement que Thesée fit dans Athenes.) En d'autres enfin, comme dans la Republique de Rome, c'étoit le Senat, qui sur le rapport des Pontifes, des Augures, des Aruspices, etc.,
 35 ordonnoit qu'on feroit des Processions, des Sacrifices, des Bouquets sacrez, et le reste. Je vous laisse à penser

(a) *Dion Cassius, l. 2.*

21. C. et renouvelée pourtant par quelques-uns de ses successeurs.
 22. C. une semblable conjonction.

après cela, si on donnoit bon ordre que la Religion fust
maintenuë dans toute sa force, y ayant concours de deux
Puissances, dont chacune en son particulier avoit grand
40 interêt à cela.

CXII

*Du soin que l'on prenoit de châtier ceux qui meprisoient
la Religion.*

Aussi voit-on par l'Histoire, qu'on n'oublioit rien de
tout ce qui pouvoit aller au devant du mepris des cere-
5 monies de la Religion, et tenir les Peuples en respect sur
cet article. On fit mourir Socrate dans Athenes, parce que
sa doctrine tendoit à rendre suspecte d'erreur la Religion
dominante. Le Senat de Rome ayant donné commission
au Preteur Petilius, de lire les Escrits du Roy Numa (a),
10 qu'on avoit trouvez dans un coffre de pierre 400 ans après
sa mort, et ouï le rapport du Preteur, qui fut, que ces
livres contenoient des choses fort éloignées de l'etat pre-
sent de la Religion, et capables par consequent de jeter
mille scrupules dans l'esprit du peuple : le Senat, dis-je,
20 fit brûler ces livres-là, craignant avec raison que le Peuple
detrompé de la pensée où il étoit, que la Religion d'alors
étoit la même que Numa Pompilius avoit apprise de la
Deesse Egerie, ne vinst à la mepriser. Cette prevention
étoit passée des peres aux enfans, parce que les changemens

(a) *Plutarchus in vit. Numæ.*

37. C. si l'on donnoit.

9. La référence n'est pas dans A.

25 dans ces choses-là, se font pas des progresz insensibles, et ne se remarquent gueres durant la vie d'un homme ; de sorte que chacun croit en mourant laisser la Religion au même état qu'il l'avoit trouvée en venant au monde. Cependant ces progresz insensibles, au bout de plusieurs
30 siècles, portent les choses fort loin.

Le même Senat avoit grand soin de conserver la Religion des auspices et destituoit de leurs charges les personnes les plus notables, dès qu'il apparoissoit que la prise des possessions n'avoit pas été conforme à ce que
35 prescrivoient les ceremonies des augures. Il châtia même rigoureusement le Consul C. Flaminius, parce qu'il avoit meprisé les auspices ; ce qui pourtant ne l'avoit pas empêché de remporter une signalée victoire sur les Gaulois (a). P. Claudius et L. Junius, qui du tems de la pre-
40 miere guerre de Carthage avoient meprisé les mêmes auspices, furent encore plus severement punis, car il leur en coûta la vie. Pour empêcher qu'on ne vinst à secoüer le joug des Loix augurales, on affectoit de repandre parmi la multitude, que les batailles gagnées par les
45 ennemis de la Republique étoient des punitions du mepris que les Généraux avoient eu pour les presages, ou du peu d'exactitude qu'ils avoient apporté à s'acquitter des ceremonies de la Religion. On disoit par exemple, que le Consul Q. Flaminius avoit été batu par Annibal
50 auprès du Lac de Thrasymene (b), parce qu'il avoit eu la temerité de livrer bataille, sans avoir egard à ce que son cheval l'avoit fait tomber, lors qu'il commanda de marcher à l'ennemi, ni à ce qu'on lui raporta, que les Drapeaux ne pouvoient être remuez de leur place : Que le

(a) *L'an de Rome 537.*

(b) *L'an de Rome 536.*

55 Consul Varron avoit perdu la funeste bataille de Cannes (a),
à cause qu'il avoit encouru la haine de Junon, pour avoir
mis en sentinelle dans le Temple de Jupiter un beau
Jeune Comedien durant la celebration des Jeux Cir-
censes (b) : action qu'il fallut expier par divers sacrifices
60 au bout de quelques années.

V. Si vous joignez à toutes ces observations ce que
j'ay déjà touché cy-dessus (c), savoir que les Demons
faisoient tout leur possible pour intimider les Peuples
par mille sortes de presages, voyant bien que cela ne pro-
65 duisoit aucun amendement de vie, mais seulement une
infinité d'actions superstitieuses et idolâtres ; vous com-
prendrez, Mr. que sans que Dieu s'en mêlast par des voyes
extraordinaires, le monde étoit plus que suffisamment à
couvert du peril de l'Athéisme.

CXIII

*Que les Demons aiment mieux l'Idolatrie que
l'Atheïsme.*

Et sur cela permettez-moi de vous dire une pensée qui
me vient. C'est qu'apparemment le Demon trouve mieux
5 son conte dans l'Idolatrie, que dans l'Atheïsme : d'où il
doit arriver, qu'il employe plutôt ses artifices pour pou-
ser les hommes dans l'Idolatrie, que pour les jeter dans
l'Atheïsme. La raison de cette conduite est, à mon avis,

(a) *L'an de Rome 537.*

(b) *Valer. Maxim., l. I, c. I.*

(c) §§ 61 et 68.

10 celle-ci ; c'est que les Athées ne rendent aucun honneur
 au Demon, ni directement, ni indirectement, et nient
 même son existence : au lieu qu'il a tant de part
 aux adorations qui sont rendües aux faux Dieux, que
 l'Ecriture Sainte declare en divers endroits, que les
 15 sacrifices offerts aux faux Dieux sont offerts aux
 Diables (a). Les St. Peres enseignent la même chose.
 Or cet Esprit vain et ennemi de Dieu, doit mieux aimer
 sans doute que le culte derobé à Dieu lui revienne ou en
 tout, ou en partie, comme il lui revient effectivement,
 20 lors que les hommes sont Idolâtres, que non pas qu'il ne
 lui revienne point, comme il arriveroit, si les
 hommes étoient Athées. Je croi même qu'il aimeroit
 mieux partager avec le vrai Dieu le culte que tous les
 hommes doivent à cet Etre souverain et infini, que de
 25 voir tous les hommes dans l'Atheïsme ; car ce partage
 suffiroit pour damner tous les hommes, et pour ôter à
 Dieu la gloire qui lui est deuë, qui est tout ce que le
 Diable peut souhaiter, et procureroit d'ailleurs au Demon
 un honneur très propre à flatter sa vanité, et qu'il ne
 30 trouveroit pas parmi des Athées. Il n'en va pas d'un Usur-
 pateur, comme de celui qui a un droit legitime ; d'un
 Galant, par exemple, qui a dessein sur la femme de son
 voisin, comme du mari de cette femme. Si celui-ci avoit
 à choisir, ou de voir sa femme tout à la fois amoureuse
 35 de lui et d'un autre, ou de la voir indifferente pour tous
 les hommes, il prendroit le dernier parti, à moins que
 d'être de ces maris commodes, qui foulant aux pieds les
 loix sacrées du mariage, se consolent aisement de l'infi-
 délité de leur Epouse, par les repréailles dont ils usent

(a) *I. ad Corinth.*, c. 10, vers. 20. — *Deuteron.*, c. 32, vers. 17. — *Tertullian. de Idolol.*, c. 15.

40 sur les autres maris. Mais pour le Galant, il ne se met point en peine si sa Maîtresse conserve de l'amitié pour son mari, pourveu qu'il soit admis aux mêmes prerogatives que le mari : à moins que de donner dans la delicatesse chymerique d'un Heros de Roman, laquelle n'a
 45 peut être jamais subsisté qu'en idée. Ne trouvez pas étrange cette comparaison, Mr. puis que l'écriture ne parle de l'Idolatrie, que comme d'un adulateur commis contre la gloire d'un Dieu jaloux, et souffrez que je m'en serve, pour prouver que le Demon aimeroit mieux que
 50 les hommes adorassent et Dieu et lui, que non pas qu'ils n'adorassent rien.

De tout ce que je viens de repondre à l'objection, vous me laisserez conclurre apparemment, que l'apparition des Comètes a été extrêmement favorable à l'Idolatrie, sans
 55 avoir été aucunement necessaire au monde, afin d'empêcher que l'Atheïsme ne ruinast la société humaine, et qu'ainsi les Comètes ne sont pas des signes extraordinairement envoyez de Dieu.

CXIV

IV. REPONSE. *Que l'Atheïsme n'est pas un plus grand mal que l'Idolatrie* (1).

Cela étant, je puis me passer de faire le parallele de l'Idolatrie et de l'Atheïsme, et de montrer que l'Idolatrie

(1). « M. Silvestre... a raison d'être surpris que parmi les Auteurs qui ont dit que *l'Idolatrie étoit pire que l'Atheïsme*, je n'aie pas cité le Chancelier Bacon. Je n'y eusse pas manqué, si j'eusse pû retrouver l'Endroit, dont il m'étoit resté une Idée si confuse, que je ne me souvenois pas

est pour le moins aussi abominable que l'Athéisme, car je n'ai pas besoin que ce Paradoxe soit vrai (1). Je l'ai ouï

même dans quel Livre je l'avois vu cité pour cela. Peu de jours après que mon Livre fut en vente, je cherchai quelque chose dans les *Dialogues d'Oratius Tubero* et j'y trouvai ce Passage de Bacon. Je consultai les Œuvres latines de Bacon et la Traduction François de ses Essais moraux et Politiques : et je trouvai que La Mothe le Vayer, Auteur des Dialogues d'Oratius Tubero que j'avois lus autrefois d'un bout à l'autre, citoit fidelement (a). Je fus bien fâché que la Découverte fut trop tardive, car l'Autorité d'un aussi grand homme que le Chancelier Bacon est d'un grand Poids. (*A. M. Des-Maizeaux. Rotterdam, le 3 d'Avril 1705.*) Cf. *La Réponse aux Questions d'un Provincial*, IV, p. 118

(a) Voici le passage de La Mothe le Vayer : « L'Athéisme (dit le Chancelier Bacon dans ses essais moraux Anglois) laisse à l'homme le sens, la Philosophie, la piété naturelle, les loix, la réputation et tout ce qui peut servir de guide à la vertu : mais la Superstition détruit toutes ces choses et s'érige une Tyrannie absoluë dans l'entendement des hommes : c'est pourquoy l'Athéisme ne troubla jamais les Estats, mais il en rend l'homme plus prevoyant à soy-mesmes, comme ne regardant pas plus loin. Et je voy (ajouste-t-il les tems inclinez à l'Athéisme comme le tems d'Auguste Cesar et le notre propre en quelques contrées ont esté tems civils et le sont encore, là où la superstition a esté la confusion de plusieurs Estats : ayant porté à la nouveauté le premier mobile qui ravit toutes les autres spheres des gouvernemens, c'est-à-dire le Peuple. » (*Dial. d'Oratius Tubero, la Divinité*, p. 393-394).

(1) Jurieu : « On lit le dangereux paradoxe, que l'Athéisme n'est pas un plus grand mal que l'Idolâtrie. Impiété qui porte les hommes à négliger les Athées, et à n'avoir pas plus d'horreur pour eux que pour les Idolâtres. Comme on ne punit pas les Idolâtres de mort, aussi ne faudra-t'il pas punir les Athées de mort. » Bayle répond : « Il est bon de remarquer que mon paradoxe, l'Athéisme n'est pas un plus grand mal que l'Idolâtrie, est infidèlement rapporté encore qu'on trouve ces mêmes paroles dans la page que le delateur a citée. Il faut sçavoir qu'après qu'un Auteur a posé l'état de la question, et déclaré les restrictions qu'il donne à ses termes, il negligé ensuite de repeter à chaque page ces restrictions ; mais il faut néanmoins qu'elles soient toujours sous-entendûes, et un faiseur d'extraits qui les supprime est coupable ou de mauvaise foi, ou d'ignorance. Mon paradoxe doit être entendu dans un sens de restriction tant du côté du sujet, que du côté de l'attribut : le sujet, sçavoir, l'Athéisme a été borné dans la page 227 à une sorte d'Athées. C'est ce qui paroît par ces paroles : « Je vous avertis une fois pour toutes, Monsieur, que je parle de ces Athées qui ignorent l'existence de Dieu, non pas pour avoir étouffé malicieusement la connoissance qu'ils en ont euë, afin de s'abandonner à toute sorte de crimes sans nul remors, mais parce qu'ils n'ont jamais ouï dire

soutenir à un des habiles hommes de France, et qui est aussi bon Chrétien que j'en connoisse. Permettez-moi de

8. A. Il disoit entre autres raisons. I. Premièrement, qu'il est autant.

qu'on doit reconnoître un Dieu. » L'attribut, sçavoir l'idolâtrie est borné aux abominables cultes des Payens. Cela se prouve par deux raisons. 1^o Tout le livre est écrit sous la fiction d'un Catholique Romain, et de sorte que le mot idolâtrie se doit entendre selon le style de la Communion de Rome. Or selon ce style, il n'y a point d'autres idolâtres que ceux qui adorent les faux Dieux. 2^o Il est évident que je ne parle que de l'idolâtrie dont j'avois parlé dans ma preuve theologique contre les presages des Comètes. Or il est manifeste que dans cette preuve il ne s'agit que du Paganisme, qui couvroit toute la terre hormis la Judée, avant que les Apôtres annonçassent JESUS-CHRIST. Il est donc visible que l'objection contre ma preuve se rapporte au même Paganisme, et que la reponse à cette objection se rapporte au même objet. Ainsi pour extraire fidèlement il faloit représenter ma doctrine en cette maniere. Il prouve que l'idolâtrie des anciens Payens n'est pas un mal plus affreux que l'ignorance de Dieu, dans laquelle on tomberoit par stupidité, ou par défaut d'attention, sans une malice premeditée, fondée sur le dessein de ne sentir nul remors en s'adonnant à toute sorte de crimes. L'état de la question ainsi posé, je soutiens que mon sentiment est très-véritable : car s'il est vrai,

I. Que l'on offense beaucoup plus celui que l'on nomme fripon, scelerat, infame, que celui auquel on ne songe pas, ou de qui on ne dit ni bien ni mal.

II. Qu'il n'y a point d'honnête femme qui ne prit pour une plus mortelle injure que des medisans la decriassent comme une infame prostituée, que s'ils la faisoient passer pour morte.

III. Qu'il n'y a point de mari jaloux qui n'aime mieux que sa femme fasse vœu de continence, ou en general qu'elle ne veuille plus oïr parler de commerce avec un homme, que si elle se prostituoit à tout venant.

IV. Qu'un Roi chassé de son trône s'estime plus offensé, lorsque ses sujets rebelles sont ensuite très-fidèles à un autre Roi, que s'ils n'en mettoient aucun à sa place.

V. Qu'un Roi qui à une forte guerre sur les bras, est plus irrité contre ceux qui embrassent avec chaleur le parti de ses ennemis, que contre ceux qui se tiennent neutres.

Si, dis-je, ces cinq propositions sont vraies, il faut de toute nécessité que l'offense que les Payens faisoient à Dieu, soit plus atroce que celle que lui font les Athées dont je parle, s'il y en a.

Je voudrois bien qu'il m'apprit ce qu'il veut dire, quand il avance qu'on ne punit pas les Idolâtres de mort. A-t-il oublié qu'il n'y avoit point de gens qui selon les loix de Moïse fussent plus punissables que les Idolâtres? Croit-il que Servet et Gentilis auroient dogmatisé impunément qu'il faloit retablir l'ancien Paganisme? Oseroit-on bien prêcher à Rome, en Espagne, en Suisse, en Suède, qu'il faut adorer

vous rapporter une partie de ses raisons, et de les para-
10 phraser ou commenter selon que je le jugerai à propos (1).

CXV

I. PREUVE : *L'imperfection est aussi contraire pour le moins à la nature de Dieu, que le non-être.*

Il disoit en premier lieu, qu'il est autant pour le moins
contre la Nature Divine d'être divisée en un très-grand
5 nombre de Divinitez différentes, et sujettes aux défauts
que l'on reconnoissoit dans les Dieux du Paganisme,
que de n'être point du tout. Ainsi les Idolâtres qui nient
que Dieu soit un, et au dessus de l'infirmité, forment un
jugement aussi absurde pour le moins et aussi desavanta-
10 geux à Dieu, que les Athées qui nient son existence ; car

7. A. et qu'ainsi les Idolâtres.

10. A. secondement, que comme l'a fort bien remarqué.

non pas JESUS-CHRIST, mais Jupiter et sa femme Junon, Minerve, Mars, et la très-impudique femme de Vulcain ? On feroit pendre pour le moins de semblables Predicateurs. Servet fut brûlé pour avoir dogmatisé contre les mysteres de l'Evangile ; mais s'il avoit soutenu le Paganisme, et qu'il y eût eu des supplices plus affreux que celui du feu, on l'y auroit condamné sans doute ».

Il revient sur cette idée (ch. VIII, § VI) : « Comment accorderait-il cela avec le supplice de Servet, qu'il a approuvé dans ses Pastorales, et avec le droit qu'il attribué aux Magistrats de punir les fausses doctrines ? Ne leur ôte-t-il pas le plus beau droit, s'il leur ôte celui d'infliger la peine de mort dans les cas qui le demandent ? Il seroit facile de lui montrer que rien n'est plus ridicule que de soutenir qu'ils peuvent punir par la prison, par l'exil, par la confiscation des biens, mais non pas par le gibet. »

(1) C'est là une de « ces petites adresses pour divertir davantage les Lecteurs » dont il parle dans la lettre à son frère aîné du 6 janvier 1684. Ce genre d'artifice servira souvent aux Philosophes du XVIII^e siècle et en particulier à Voltaire.

comme l'a fort bien remarqué Mr. le Marquis de Pianezze (a), croire que Dieu n'est point, est un sentiment moins outrageux pour lui, que de le croire ce qu'il n'est pas, et ce qu'il ne doit pas être. *Si Dieu* (dit Tertullien) *n'est*
 15 *point unique, il n'est point, parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point, qu'à être autrement que l'on ne doit* (b).
 Il y a donc plus d'extravagance, plus de brutalité, plus de fureur, plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs et des Romains,
 20 presque infinis en nombre, et agitez de toutes les passions, et souillez de tous les crimes qui se voyent parmi les hommes, que dans l'opinion d'un Athée.

Plutarque est allé encore plus avant : car il dit qu'on fait plus de tort à la Divinité, en la croyant telle que les
 25 superstitieux se la representent, qu'en croyant qu'elle n'est rien (1). *Je ne puis assez m'étonner* (dit-il) *qu'on die*

(a) *De la verité de la Rel. Chrest.*

(b) *Deus si non unus est, non est, quia dignius credimus non esse quodcumque non ita fuerit, ut esse debebit.*

(Tertull. contra Marc., l. I, c. 3.)

17. A. qu'il y a donc.

23. Plutarque est allé encore jusqu'à la fin de la section est une addition de B.

(1) « On a grand tort de pretendre que les questions de mon livre des Cometes sont difficiles; car est-il besoin ni d'étude ni de lecture pour savoir qu'on offense plus sensiblement un homme d'honneur, lorsqu'on dit faussement qu'il a fait une lâcheté, que lorsqu'on dit faussement qu'il n'est point en vie? Cette verité n'est-elle pas à la portée de tous les hommes? Y a-t-il un païsan qui se fachât plus contre ses fils, s'ils ne songeoient point du tout à lui que s'ils le decrioient par tout comme un infame scélérat? Je suis bien assuré que mon adversaire aimeroit mieux que l'on dit qu'il n'invoque et n'adore rien, que si l'on disoit que soir et matin il adore devotement l'un de ses livres et qu'il met tout son espoir et toute sa confiance dans ce seul objet. Je ne crois pas qu'aucun Protestant, s'il y songe bien, trouve plus fou celui qui n'adresseroit ses prieres à aucun être, que celui qui adoreroit son chien, son chapeau ou son haut de chausse. (Personne n'oseroit dire qu'il vaut

que l'Atheïsme est une impiété : cela se devoit dire de la superstition, et non pas de l'Atheïsme : car il est bien vrai qu'Anaxagoras fut condamné autrefois comme impie, pour
 30 avoir soutenu que le Soleil étoit une pierre ; mais personne n'a encore dit que les Cimmeriens qui ne croient pas qu'il y ait de Soleil au monde, soient impies pour cela. Quoi, celui qui ne croit point qu'il y ait des Dieux est impie, et celui qui croit qu'ils sont tels que les superstitieux se les figurent,
 35 n'a-t-il pas une opinion dont l'impiété surpasse de beaucoup celle de l'Athée ? Pour moi, j'aimerois bien mieux que tous les hommes du monde dissent, que jamais Plutarque n'a été, que s'ils disoient, Plutarque est un homme inconstant, léger, colére, qui se ressent des moindres offenses, qui se met en mau-
 40 vaise humeur pour rien, qui se fâche, si on ne l'appelle aux belles assemblées, qui se met aux champs, si quelqu'un ayant des affaires, ne lui est pas venu faire la cour au matin ; c'est un homme qui vous déchireroit à belles dents, si vous aviez passé à côté de lui sans l'aborder et sans le salüer, il feroit pen-
 45 dre votre fils, et lui feroit donner la gêne en son logis, où dès la nuit suivante, il feroit lâcher des bêtes sauvages sur vos terres pour en ravager les fruits (a).

(a) *Traité de la superst. (de la version de Mr. le Fèvre.)*

mieux renoncer à son baptême pour se consacrer tout entier au Diable, que d'ignorer qu'il y ait un Dieu.) Si vous prétendez qu'un Egyptien a honoré le vrai Dieu en adorant les herbes de son jardin, vous avez grand tort d'accuser l'Eglise Romaine d'une idolâtrie qui a mérité qu'on sortit de sa communion. Où sont les paisans qui ignorent que tous les jours on commet des fautes contre ses lumières, et que l'on a des idées d'honneur, de gloire, d'infamie, toutes contraires à sa Religion. Voilà les veritez que l'on combat quand on se mêle de me censurer. » (*Addition aux Pensées div. Avertissem. au Lecteur.*)

CXVI

II. PREUVE : *L'Idolâtrie est le plus grand de tous les crimes selon les Peres.*

La seconde raison est, que les Peres de l'Eglise ont dit sans nulle exception, que l'Idolâtrie est le principal crime 5 du genre humain(1), le plus grand peché du monde (a), le plus grand de tous les pechez (b), le dernier et le premier de tous les maux (c). Le Docteur Angelique est dans le même sentiment, puisqu'il dit, *que de tous les pechez que l'on*
 10 *commet contre Dieu, qui sont néanmoins très-grands, le plus*
enorme semble être celui par lequel on rend à la creature les
honneurs divins, parce qu'autant qu'on le peut, on intro-
duit un autre Dieu dans le monde, et on diminue l'Empire

(a) *Principale crimen generis humani, summus sæculi reatus.*
 (Tertull., de Idololâtr., c. 1.)

(b) *Summum delictum.* (Cyprian., Epist. 10.)

(c) *Greg. Nazianz., orat. 38.*

3. A. En 3^e lieu que les Pères de l'Eglise ont dit, sans exception.

5. A. le plus grand de tous les pechez; *Principale crimen generis humani, summus sæculi reatus, summum delictum* : et le Docteur Angelique, que l'Idolâtrie est le plus grand peché que l'on puisse commettre contre Dieu, *in peccatis quæ, etc.*

(1) Cf. Thiers, *Traité des Superstitions*. I, Livre II, ch. III, *De l'Idolâtrie. Ce que c'est ? Que c'est une espece de superstition et le plus grand de tous les pechés.* C'est ce qui a fait dire au Cardinal Cajetan que l'Idolâtrie est un peché tres-mortel, *peccatum mortalissimum*, parce qu'elle égale, autant qu'elle peut, la creature au Createur... Tertullien l'appelle le principal crime du genre humain, le plus grand peché du monde : *Principale crimen generis humani, summus sæculi reatus*. Et Saint Cyprien le plus grand de tous les pechés : *summum delictum* (p. 125, 2^e édit., 1697).

de la Divinité (a). Le crime des Chrétiens qui sacrifioient aux Idoles durant la persecution s'appelloit *prevarication* et ne se remettoit pas même à la mort selon l'ancienne Discipline, et excluoit pour jamais de l'entrée du Clergé (b).

CXVII

III. PREUVE : *Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain sens.*

La troisième raison est, que si l'on y prend bien garde, l'on trouvera que les Idolâtres ont été de vrais Athées, aussi destituez de la connoissance de Dieu, que ceux qui nient formellement son existence. Car comme ce ne seroit point connoître l'homme, que de s'imaginer que l'homme est du bois ; de même ce n'est point connoître Dieu, que de s'imaginer que c'est un être fini, imparfait, impuissant, qui a plusieurs compagnons. De sorte que les Payens n'ayant connu Dieu que sous cette idée, on peut dire qu'ils ne l'ont point connu du tout, et qu'ils détruisoient par leur idée ce qu'ils établissoient par leurs paroles, comme on l'a remarqué d'Epicure (c). Et c'est ce qu'a voulu dire St. Paul (d), lors qu'il reproche aux Payens,

(a) *In peccatis quæ contra Deum committuntur, quæ tamen sunt maxima, gravissimum esse videtur, quod aliquis divinum honorem creaturae impendat, quia quantum est in se facit alium Deum in mundo, minuens principatum divinum. (Secund. 2, quæst. 94. Art. 3.)*

(b) *Mr. Herman, Vie de S. Athan., l. 2, ch. 18.*

(c) *Epicurum Deos verbo posuisse, reverà sustulisse.*

(Cicero, 3 l. de nat. Deor.)

(d) *Epist. ad Roman., c. I.*

3. A : IV. Que si on y prend bien garde, on trouvera.

qu'ayant connu qu'il y avoit un Dieu, ils ne lui avoient pas pourtant donné la gloire qui lui est deüe ; mais qu'au lieu de cela ils s'étoient perdus dans leurs vains raisonnemens, et s'étoient plongez dans des extravagances, des
 20 folies, et des tenebres prodigieuses, jusqu'à reduire la gloire du Dieu incorruptible à la forme d'un homme corruptible, d'un oiseau, d'un serpent, et d'une bête à quatre pieds. C'est dire proprement, qu'ils avoient cru connoître Dieu, mais que leur connoissance étoit devenuë un fan-
 25 tôme chymerique, et si rempli de contradictions, qu'ils étoient tombez dans une ignorance totale du Dieu qui a fait le ciel et la terre. Ailleurs (a) cet Apôtre dit formellement, que les Gentils étoient sans esperance et sans Dieu au monde.

CXVIII

IV. PREUVE : *La connoissance de Dieu ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces.*

S'il y a quelque difference entre l'Atheïsme d'un Idolâtre, et celui d'un Athée, c'est principalement en ce que
 5 l'Atheïsme de l'Idolâtre ne diminüe en rien l'atrocité de ses crimes, au lieu qu'un homme qui est Athée, pour être né parmi ces Peuples que l'on dit qui de tems immemorial ne reconnoissent aucune Divinité, trouvera quelque diminution de peine par le moyen de son ignorance : car
 10 en bonne Theologie, et sur l'expresse declaration de

(a) *Epist. ad Ephes., c. 2.*

3. A : V. Que s'il y a quelque difference.

JESUS-CHRIST (a), ceux qui savent la volonté de leur maître, et néanmoins ne la font pas, seront plus sévèrement punis, que ceux qui ne l'ont ni faite, ni connue ; ce qui suppose manifestement, qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers, que dans celle des derniers, et que Minucius Felix (b) n'a pas eu raison de soutenir sans aucune limitation, *que c'est une aussi noire méchanceté de ne pas connoître Dieu que de l'offenser*. Donc c'est un plus grand crime à un Idolâtre de faire de faux sermens, de piller les Temples, et de commettre toutes les autres actions qu'il sçait n'être pas agréables à ses Dieux, qu'il ne l'est à un Athée de faire les mêmes choses. Donc la condition des Idolâtres est pire que celle des Athées, puis que les uns et les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu, et incapables également de le servir, les Idolâtres ont en particulier certaines notions et certaines persuasions, contre lesquelles ils ne sauroient agir sans une malice extrême, et sans un mépris visible de leurs Divinités. Or quoi que Dieu ne prenne point part aux cultes et aux honneurs qui sont rendus à Jupiter et à Neptune, par exemple, et qu'il les regarde comme des abominations qui méritent tous les fleaux de sa colère, il ne laisse pas de prendre part aux impiétés qui se commettent contre eux. Ainsi quand un Payen, demeurant persuadé que Jupiter et Neptune étoient ses Dieux, voloit les choses qui leur étoient consacrées, et leur disoit des injures, il étoit sacrilège et blasphémateur devant Dieu : et ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'appeler son Ju-

(a) *Evangel. sec. Luc., c. 12, v. 47.*

(b) *Cùm parentem omnium, et omnium dominum non minoris sceleris sit ignorare, quam lædere.*

16. La fin de la phrase : et que Minucius Felix et la citation ne sont pas dans A.

piter en duel (a), et de lui jeter des pierres vers les nuës,
 40 avec ces paroles, « *ôte moi du monde, ou je t'en ôterai* », toutes
 les fois qu'il voyoit tomber la foudre, qu'il le seroit à un
 Chrétien de faire la même chose à l'égard de JESUS-CHRIST;
 si ce n'est que la persuasion du chrétien fust plus grande
 que celle de Caligula, ou que le défaut de persuasion fust
 45 moins inexcusable dans Caligula, que dans le chrétien. Car
 pour juger si un crime est plus atroce qu'un autre dans la
 même espèce, il faut savoir non seulement si l'un a été
 commis avec plus de connoissance que l'autre, mais aussi
 lequel des deux criminels a contribué le plus à son igno-
 50 rance par sa malice : se pouvant faire qu'un homme
 ignore certaines choses, parce qu'il a refusé de s'instruire,
 de peur que l'instruction ne le detournast de ses perni-
 cieux desseins, auquel cas l'ignorance ne peut aucune-
 ment excuser. De sorte que si Caligula s'est porté à cet
 55 excès de fureur contre Jupiter, quoi qu'il le reconnust
 pour le Dieu qui lance la foudre, et qui gouverne le
 monde, il y a autant de malice dans son fait, *cæteris par-*
tibus, que dans celui d'un Chrétien, qui reconnoissant
 JESUS-CHRIST pour Dieu, se porteroit néanmoins à un
 60 semblable excès de brutalité contre lui.

Cela nous fait voir, que le pillage des Temples des faux
 Dieux, et le renversement de leurs statuës, ne peut être
 une bonne action que quand il procede d'un bon Prin-
 cipe, c'est à dire qu'il se fait par un zele bien conduit
 65 pour la véritable Religion ; et par consequent, que toutes
 les actions des Payens commises, ou contre les Principes
 de leur fausse Religion, ou contre les lumières de leur
 conscience, sont des crimes très-reels, quoique les actions

(a) *Dion Cassius, l. 58. Seneca, de ira, l. I, cap. 21.*

61. A. le saccagement des Temples.

qu'ils commettent suivant leurs faux Principes, ou suivant
 70 leurs fausses lumières, ne puissent jamais être bonnes. De
 quoi il ne faut pas s'étonner, car il faut bien plus de cir-
 constances afin qu'une action soit bonne, qu'afin qu'elle
 soit mauvaise (a). Adorer ce que l'on s'imagine fausse-
 ment être Dieu, est un acte d'Idolatrie. Fouler aux pieds
 75 ce que l'on s'imagine fausement être Dieu, est un acte
 d'impiété. Ce sont deux actions diametralement opposées,
 cependant elles produisent le même effet. Dieu prend sur
 soi, pour ainsi dire, l'affront qui est fait aux faux Dieux,
 par des gens qui les croyent être le vrai Dieu : mais il ne
 80 prend pas sur son conte l'honneur qui est rendu aux faux
 Dieux, par des gens qui les croyent être le vrai Dieu. D'où
 il paroît, que les Athées ne peuvent pas offenser Dieu en
 tant de manieres, ni avec tant de malice, que les Idolâtres ;
 et qu'ainsi allumer des Comètes extraordinairement, afin
 85 que les hommes ~~soient~~ plutôt Idolâtres qu'Athées, n'est
 autre chose que vouloir faire les hommes plus mechans et
 plus malheureux. Je vous avertis une fois pour toutes,
 Mr. que je parle de ces Athées qui ignorent l'existence de
 Dieu, non pas pour avoir étouffé malicieusement la con-
 90 noissance qu'ils en ont euë, afin de s'abandonner à toute
 sorte de crimes sans nul remors, mais parce qu'ils n'ont
 jamais ouï dire qu'on doive reconnoître un Dieu.

(a) *Bonum ex integra causa, malum ex quolibet defectu.*

83. A. les Idolâtres (j'entens ceux qui ignorent l'existence de Dieu non pas pour avoir étouffé malicieusement la connoissance qu'ils en ont euë, afin de s'abandonner à toute sorte de crimes sans nul remors, mais parce qu'ils n'en ont jamais ouï parler à qui que ce soit.) et qu'ainsi.

CXIX

V. PREUVE : *L'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir, que l'Athéisme.*

La cinquième raison est, que rien n'indispose davantage les hommes à se convertir à la vraie Religion, que
5 l'Idolatrie. Car quoi qu'il y ait des exemples qui font voir que les Idolâtres et les superstitieux s'étant une fois convertis, ont plus de zèle pour la bonne cause, que ceux qui se convertissent après avoir été tièdes dans leur fausse Religion ; il est pourtant vrai généralement parlant, que
10 le zèle d'un Idolâtre est une disposition du cœur beaucoup plus pernicieuse que l'indifférence ; parce que généralement parlant, un homme rempli de bigoterie et entêté de ses faux Principes, se rend avec plus de peine à la vérité, qu'un homme qui ne sait ce qu'il croit. Et sur
15 ce pied-là, il semble qu'il vaudroit mieux être Athée, que plongé dans les abominables Idolatries des Gentils, parce qu'il y a beaucoup d'apparence, que les Prédicateurs de l'Évangile expliquant nos Mystères, et les appuyant de beaucoup de miracles éclatans, ouvriraient
20 plutôt les yeux à des personnes qui n'auraient pas encore pris leur parti, je veux dire, qui seroient sans Religion, qu'à des gens infatués de l'antiquité de leurs cérémonies, et enracinés dans la foi et dans le culte de leurs idoles.

3. A. VI. La sixième raison est, que rien.

CXX

Comparaisons qui prouvent cela.

Le bon sens veut cela, et l'expérience le confirme. Parlez à un Cartesien, ou à un Peripateticien, d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les Principes dont il est
 5 préoccupé, vous trouvez qu'il songe bien moins à pénétrer ce que vous lui dites, qu'à imaginer des raisons pour le combattre. Parlez en à un homme qui ne soit d'aucune Secte, vous le trouvez docile, et prêt à se rendre sans chicaner. On éprouve à peu près la même chose quand on
 10 attaque un Heretique bigot, ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin, sont plutôt non Catholiques qu'Heretiques, *magis extra vitia, quàm cum virtute*. On sait de plus qu'en bonne Philosophie, il est bien plus mal-aisé d'introduire quelque habitude dans une ame qui a déjà
 15 contracté l'habitude contraire, que dans une ame qui est encore toute nuë. Il est plus difficile, par exemple, de rendre liberal un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni avare, ni liberal ; tout de même qu'il est plus aisé de plier d'un certain sens
 20 un corps qui n'a jamais été plié, qu'un autre qui a été plié d'un sens contraire. Il est donc très raisonnable de penser, que les Apôtres eussent converti plus de gens à JESUS-CHRIST, s'ils l'eussent prêché à des Peuples sans Religion, qu'ils n'en ont converti annonçant l'Évangile à des Na-
 25 tions engagées par un zèle aveugle et entêté aux cultes superstitieux du Paganisme. Et il n'y a rien de plus vrai, que les persecutions horribles qu'on a fait souffrir aux

premiers Chrétiens, partoient d'un Principe de bigoterie idolâtre ; car comme c'étoient les meilleurs sujets du
30 monde, qui prêchoient continuellement l'obeïssance deüe aux Magistrats, et qui n'ont jamais fait paroître la moindre envie de repousser la force par la force, il n'y avoit aucune maxime d'Etat, qui deust porter les Empereurs à les faire maltraiter, ni les Gouverneurs de Province à excu-
35 ter les ordres de leur Maître avec plus de rage qu'on ne leur en demandoit.

C'étoit donc uniquement à cause que les Chrétiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganisme, qu'on leur suscitoit des persecutions : c'étoit le faux zele de l'Ido-
40 latrie qui animoit les Empereurs contre la Croix du Fils de Dieu, ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prince à lui inspirer les sentimens de haine contre les Chrétiens, que d'autres leur avoient inspirez à eux-mêmes. Si personne ne se fût trouvé dans les pernicieuses preoc-
45 cupations de l'erreur, on eust laissé croître l'Eglise Chrétienne sans lui donner de l'empêchement. De sorte qu'on peut dire, que si Dieu avoit formé miraculeusement des Comètes de tems en tems, il eust fait de tems en tems des miracles, pour preparer les hommes à rejeter la Croix
50 de son Fils, et pour les aheurter par leur attachement à l'Idolatrie, qui se fortifioit à la veuë des Comètes, à combatre la veritable Religion.

Je sai bien que la resistance des Idolâtres a servi à faire voir la grandeur et la puissance de Dieu, et la Divinité de
55 l'Evangile. Mais il seroit absurde de dire sous ce pretexte, que Dieu s'est préparé par des voyes extraordinaires, ces moyens de faire eclater sa vertu. Ni sa justice, ni sa bonté ne souffrent point qu'il facilite aux pécheurs les occasions de s'endurcir, quoi que sa sagesse lui fasse
60 trouver dans l'endurcissement où les pécheurs tombent

par leur propre faute, et contre son intention, des moyens admirables de manifester sa Gloire.

CXXI

Qu'il est difficile que ceux qui ont long-tems aimé une chose, se portent à aimer le contraire.

D'ailleurs, quoi qu'on m'oppose qu'il n'y a qu'à tourner du bon côté le zele d'un Idolâtre, pour en faire un
 5 veritable Devot ; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendresse de conscience dans un Payen qui se moque de sa Religion, on trouve dans un Payen superstitieux un bon fonds à cultiver ; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le temperament porté à l'amour, lesquelles n'ont pas
 10 plutôt compris, qu'elles ne sont plus propres au monde, qu'elles tournent toutes leurs pensées vers Dieu, et l'aiment encore plus tendrement qu'elles n'ont aimé les creatures ; qu'un indevot qui passe dans la vraie Religion, y apporte bien souvent toute son insensibilité, et
 15 choses semblables ; je ne laisse pas d'avoir raison. Il se peut faire, que tout ce que l'on m'oppose arrive quelquefois, j'en tombe d'accord. Mais on m'avoüera aussi, qu'il y a des exemples du contraire. On voit des gens qui epuisent si fort toute la capacité de leur cœur à aimer les
 20 vanitez du siècle, que quand l'âge, ou quelque disgrâce les en degoutent, ils n'aiment plus rien, et se sentent encore plus degoutez des choses du Ciel, que des choses de la Terre. On en voit qui ne s'epuisent jamais pour le monde, et qui l'aiment jusques à leur extrême vieillesse,
 25 nonobstant ses rebuts et ses froideurs. Il y en a qui dans

le chagrin de ne se voir plus à la mode, font quelque tentative pour se détacher du monde ; mais le peu d'habitude qu'ils ont toujours eu avec les choses du Ciel, les leur fait paroître si insipides, qu'ils les quittent tout aussitôt, pour rattraper leur premier maître qui les fuit. Ceux-cy ne sont pas en petit nombre ; car au dire du P. Rapin, *La plupart des personnes qui ont vieilli dans les vanitez du monde, et qui pensent à leur salut, voyent la devotion comme une ressource ; mais elles n'y voyent rien que de penible, parce qu'elles la regardent d'une veüe trop humaine : le degoût du monde qui est degoûté d'elles les fait penser à Dieu, sans leur faire sentir les douceurs qu'il y a à le servir : elles n'envisagent que les plaisirs qu'elles quittent, sans voir ceux qu'on leur promet ; et possédées qu'elles sont du present, elles ne voyent dans l'avenir que tout ce qui est propre à les rebuter* (a). Tout ceci est le train general. On en voit qui abjurent tout à la fois et leurs Heresies et leur indevotion, qui passent de l'impieté à la veritable crainte de Dieu, et quelquefois mêmes jusqu'à des pratiques superstitieuses, à l'exemple de ce Roy de Rome, dont T. Live parle ainsi, *Il fut lui-même long-tems malade. Et alors la fierté de son esprit fut tellement abatuë avec les forces de son corps, qu'au lieu qu'auparavant il ne trouvoit rien de plus indigne d'un Roy, que de s'attacher aux choses sacrées il devint tout d'un coup bigot, et s'engagea dans toute sorte de superstitions, grandes et petites, et en remplit toute la ville* (b).

(a) *Foi des derniers siècles*, p. 141.

(b) Tullus Hostilius. « *Ipsè quoque longinquo morbo est implicitus. Tunc adeo fracti, simul cum corpore, sunt spiritus illi feroces, ut qui nihil ante ratus esset minus regium, quàm sacris dedere animum, repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret, religionibusque etiam populum impletet.* » Vide Plutarch. in N. Pomp.

31. La phrase : Ceux-cy ne sont pas, et la citation du P. Rapin sont une addition de B.

Ce sont donc tout au plus des exceptions combattues par des exceptions. Si bien que le parti le plus raisonnable, est de prendre pour la règle générale, ce qui en
 55 d'autres sujets est la règle sans difficulté, savoir, *qu'un homme entêté d'une fausse Religion, résiste plus aux lumières de la véritable, qu'un homme qui n'a aucun entêtement.* On m'avouera, que si Julien l'Apostat eust été Athée, de l'humeur dont il étoit d'ailleurs, il n'eust fait
 60 aucune chicane aux Chrétiens ; au lieu qu'il leur faisoit des avanies continuelles, infatué qu'il étoit des superstitions du Paganisme, et tellement infatué, qu'un Historien de sa Religion n'a peu s'empêcher d'en faire une espèce de raillerie, disant, *que s'il fust retourné victorieux de son expédition contre les Perses, il eut dépeuplé la Terre de bœufs, à force de sacrifices (a).*

CXXII

VI. PREUVE. *Ni l'esprit ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres, que dans les Athées.*

La sixième raison est, que soit qu'on considère les Payens et les Athées par la disposition de leur entendement, soit par la disposition du cœur, on trouve tout
 5 autant de désordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

(a) *Julianus superstitiosus magis, quàm sacrorum legitimus observator, innumeras sine parsimonia pecudes mactans, ut æstimaretur si revertisset de Parthis, boves jam defuturos, Marci illius similis Cæsaris, in quem id accepimus, οἱ γευκοὶ ζῴες Μίσκῳ τῷ Καίταρ: ἐν τῷ νικηστῆς ἡμεῖς ἀπωλόμεθα. — Ammian Marcellin., lib. 25.*

3. A. VII. Que soit qu'on considère.

CXXIII

Consideration du jugement que les Payens faisoient de Dieu.

Si on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'existence, on y voit un
 5 excez horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses, un esprit qui renverse toutes les loix du bon sens, et qui se fait une maniere de raisonner fausse et dereglée plus qu'on ne sauroit le dire. Mais
 10 voit-on, je vous prie, quelque chose de plus souffrable dans le jugement que les Payens ont formé de Dieu ? Les Payens, dis-je, qui ont pensé qu'il y avoit un très-grand nombre de Divinitez, dont chacune avoit ses interêts à part, ses veües et ses passions particulières ; de sorte que les honneurs qu'on rendoit à Jupiter, par
 15 exemple, ne servoient de rien pour appaiser la colere de Junon, et qu'on pouvoit être favorisé d'un Dieu, pendant qu'on avoit l'autre pour ennemi, les Payens qui ont attribué differens sexes aux Dieux, et des relations de pere, de fils, de mari, de femme, toutes semblables à
 20 celles qui se rencontrent parmi les hommes, les Payens, en un mot, qui ont jugé qu'un Cocher, qui pendant la marche d'une procession, prend une bride de la main gauche, par un pur hazard et sans aucune malice, ne laisse pas de gâter toute la bonne intention d'un Peuple,
 25 et d'empêcher que l'indignation divine, qui alloit être

3. C. Si l'on regarde.

9. C. quelque chose de plus suportable.

appaisée sans cela, ne soit diminuée de quelque peu. Tous ces jugemens que les Payens ont formés de la Divinité, avec plusieurs autres qu'il seroit ennuyeux de particulariser, supposent manifestement que la nature Divine

 30 est bornée, et sujette à mille sensualitez, et à des caprices qu'on ne pardonneroit pas à un honnête homme ; et depouillent par consequent cet Etre infini de sa toute-puissance, de son eternité, de sa spiritualité, de sa justice, et de ses autres perfections, sans lesquelles neanmoins il

 35 y a autant de contradiction qu'il existe, qu'il y a de contradiction à nier son existence. Bien davantage. Il n'y a point d'homme de bon sens, qui après avoir reconnu qu'il est impossible que l'existence soit séparée de la nature Divine, ne reconnoisse qu'il est encore plus impos-

 40 sible que la sainteté, la justice, et le pouvoir infini soient separez de l'existence de la nature Divine : si bien qu'il seroit plus contre la raison, que Dieu existast, et fust sujet à des fautes et à des foiblesses, qu'il ne le seroit, que Dieu n'existast point du tout. C'est prouver, ce me

 45 semble, que les erreurs où sont tombez les Payens touchant la nature Divine, sont pour le moins une aussi grande note d'infamie à la raison humaine, que le sauroit être l'Atheïsme.

CXXIV

Réflexion sur le Ridicule de la Religion Payenne.

Aussi voit-on que les Payens n'ont jamais eu de Systeme de Religion, ou de Theologie, qui eut quelque ordre, ou quelque raport dans ses parties. Tout y montre

5 l'aveuglement, la fureur et la contradiction : et je soutiens, que s'il y avoit des Esprits qui ne connussent l'homme que par sa definition *d'Animal raisonnable*, et nullement par l'Histoire de ses faits, il seroit impossible de leur persuader que les livres d'Arnobé, de Clément
10 d'Alexandrie, de Tertullien, de St. Augustin, de Firmicus Maternus, etc. contre le Paganisme, ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne se peut pas, que ce sont des fictions et des Romans, des livres faits à plaisir par des personnes
15 oiseuses, qui s'étoient formé des Grotesques et des monstres dans leur esprit, pour s'amuser en suite à les renverser. Car quelle apparence, que des creatures douées de raison n'établissent pas leurs cultes sur des Dogmes et des jugemens bien suivis et bien liés ensemble, au lieu de
20 ces absurditez qui se détruisent elles-mêmes à veüe d'œil dans le système du Paganisme ?

Cependant il n'est que trop vrai à la honte de l'homme, et à la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes, que les livres de ces anciens Peres ne refutent
25 que des erreurs très-reelles, et qui ont même trouvé des Défenseurs parmi les Sçavans (a). A la vérité ce sont de pitoyables Défenseurs ; car ce que j'ay dit de l'Astrologie judiciaire (b), que c'est une moisson de triomphes pour tous ceux qui entreprennent de la refuter, est incompara-
30 blement plus véritable que l'Idolatrie des Gentils. Jamais on n'a écrit contre ses abominables extravagances, qu'on ne les ait écrasées sous le poids de plusieurs raisons invincibles, et jamais on n'a pu en faire une bonne Apologie :

(a) *Sed jam pudet me ista refellere, cum eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sint etiam defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hæc ferre potuerunt. (D. August., Epist. 56.)*

(b) *Cy-dessus, p. 65.*

mais ce n'est pas tant faute d'esprit en ceux qui s'en sont
 35 mêlez, que faute de raison en la cause même. C'étoit une
 cause si destituée de preuves, qu'il ne falloit pas beau-
 coup d'habileté pour en faire voir le faux, et qu'il n'y
 avoit aucune éloquence qui püst en soutenir la foiblesse.
 Si bien qu'il y a lieu de s'étonner, qu'un Poëte de repu-
 40 tation (a) fasse paroître autant de timidité qu'il en
 temoigne, s'agissant de combattre contre un Payen elo-
 quent, et qu'il appelle cela, *commettre sa barque mal gou-
 vernée aux flots impetueux d'une mer qui la peut faci-
 lement engloutir*. Il ne faut pas avoir pour toutes armes
 45 qu'un foüet à la main, (ce sont les propres paroles de
 l'habile homme, dont je vous raporte ici le discours) afin
 de battre en ruïne tous les Apologistes de la Religion
 Payenne armez de pied en cap ; et il n'y a point de
 doute, que si le redoutable Carneade eust eu cette cause à
 50 soutenir, il n'eust veu échoüer cette éloquence, à qui
 Ciceron attribue, *de n'avoir jamais rien soutenu, sans l'avoir
 prouvé, ni rien attaqué, sans l'avoir détruit de fond en
 comble* (b), et qui fit tant d'impression sur les Senateurs
 de Rome, où la ville d'Athenes avoit envoyé une Ambas-
 55 sade composée de Carneade et de quelques autres, qu'ils
 se plainquirent de ce que les Atheniens leur avoient
 envoyé des Ambassadeurs, non pas pour leur persuader,
 mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient (c).

(a) *Prudent., præf., l. 2, contra Symm.*

(b) *Nullam unquam rem defendisse, quam non probavit, nullam oppu-
 gnasse quam non everterit.*

(c) *Ælian. var. Hist., l. 3, c. 17.*

44. A. *Le texte de Prudence est à la suite de la traduction :*

Puppim credere fluctibus
 Tanti non timeam viri,
 Cui mensare facillimum est
 Tractandæ indocilem ratis.

Si bien que Caton le Censeur opina qu'on renvoyast incessamment ces Ambassadeurs, parce que les raisons de Carneade causoient un certain ebloüissement, qui empêchoit de discerner la verité d'avec le mensonge (a).

CXXV

Qu'il ne faut pas juger de la Religion Payenne par ce qu'en ont dit les Poëtes.

Au reste, je ne pretends pas faire le procez aux Payens sur la doctrine de leurs Poëtes. Il y auroit de l'iniquité
 5 à les rendre responsables de toutes les insultes que ces Poëtes ont faites aux Dieux, qu'ils ont tourneés en ridicules de toutes les manieres, tantôt les deguisant en toute sorte de figures, afin qu'ils pussent assouvir les mouvemens dereiglez de leur incontinence, de leur haine, ou de
 10 leur jalousie : tantôt les faisant tous assembler, pour être les temoins d'un flagrant delict, dans lequel l'un d'entre-eux avoit surpris la Deesse sa femme, et sur lequel il y en eut qui firent des réflexions de la dernière friponnerie : tantôt les faisant bouffonner sur la demarche boiteuse du
 15 même Dieu, dont le deshonneur leur fut si visible, ou sur le malheur qui arriva à la Jeune Deesse qui leur versoit

(a) *Quod Carneade argumentante, quid veri esset haud facile discerni posset. Plinius, lib. 7, cap. 30.*

5. C. toutes les insultes que l'on a faites aux Dieux dans les Ouvrages de poésie. On les y a rendus ridicules de toutes manieres, tantôt en les deguisant sous toute sorte.

10. C. en les faisant.

15. A. dont le Cocuage.

à boire, de se laisser tomber avec des circonstances, dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui se pussent divertir, et dont Jupiter parut si fâché, qu'il lui ôta sa charge
 20 sur le champ ; non pas par cette raison, car il aimoit à rire et à se divertir en ce genre de choses, aussi bien qu'un autre, mais parce qu'il vouloit avoir un pretexte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé, pour satisfaire l'amour infame qu'il lui portoit : tantôt les fai-
 25 sant blesser par des hommes : et tantôt les faisant manquer de memoire, et suer d'enthan à comprendre une difficulté ; ce qui a donné occasion à Lucien, de feindre que Jupiter demeura tout court dans une assemblée des Dieux, et ne put jamais se resouvenir du commencement
 30 de la harangue qu'il avoit préparée, au lieu de quoi il leur debita par une application assez violente, quelques periodes d'une oraison de Demosthene contre Philippe, qu'il savoit par cœur. Je consens qu'on ne juge de rien sur ces autoritez-là, puisqu'il est certain que les Poètes se
 35 sont mis en possession de falsifier tout, et que si on examinait à la rigueur les vers de nos Poètes Chrétiens sur d'autres matieres, que sur des sujets pieux, à peine leur resteroit-il un Sonnet, une Ode, ou une Chanson, qui ne fussent pas infectez d'heresie, d'impieté, ou de flateries
 40 profanes. De sorte que nous avons interêt pour la gloire des maximes de la morale Chrétienne, qu'on ne condamne pas une Religion sur ce que les Poètes ont dit. Et plust à Dieu, que nous n'eussions à nous plaindre que des vers profanes de nos Poètes. Car le grand mal est que leurs
 45 vers de devotion font souvent plus de tort à l'Évangile que les autres, tant ils sont pleins d'extravagances et de bassesses, et de fictions ridicules, qui au lieu d'honorer la

17. C. avec je ne sai quelles circonstances.

41. Et plust à Dieu, *jusqu'à la fin de la section, n'est pas dans A.*

Sainte Vierge et les Saints du Paradis, comme on le pretend, exposent la Religion aux insultes et aux railleries
50 de ceux de dehors.

CXXVI

Desordres causez par les Poëtes Chrétiens.

Le Pape Urbain VIII, qui composa une fort belle Elegie que l'on voit à la tête de ses Poëmes, pour exhorter les Poëtes ses Confreres à faire des vers saints et pieux,
5 est asseurement fort loüable. Mais il eust encore mieux fait, si au lieu de leur donner cet avis en Poëte, il leur eust defendu en qualité de souverain Pontife, d'en composer d'autres. Et comme il ne pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous, ce qu'il pratiqua contre celui qui lui avoit
10 présenté un ouvrage peu digne d'un bon Chrétien, dont il censura l'impudence avec tant de forces que ce miserable en mourut de confusion ; il devoit interposer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les desordres qui naissent de la Poësie. Le celebre Mr. de Thou remar-
15 que tort judicieusement, qu'après la mort de Henry II, ceux qui prenoient la liberté de dire ses veritez, ou plutôt qui faisoient la reveüe generale de tous les desordres de son Regne, ne contoient pas pour un des moins pernicieux, le grand nombre de Poëtes dont sa Cour avoit
20 été pleine ; leurs basses flatteries pour la Duchesse de Valentinois, sa Maîtresse ; leurs bagatelles, qui gâterent

14. A. Mr. de Thou (*Histor.*, l. 22, ad ann. 1559).

21. A. Maîtresse d'Henry II.

le goût des jeunes gens, et les détournèrent des bonnes études ; et leurs chansons tendres et passionnées, qui ruïnèrent dans l'âme des jeunes filles toutes les impres-
 25 sions de la pudeur. Lisez vous-même le passage de Mr. de Thou, si vous m'en croyez (a) ; car je sens bien que mon François affoiblit la beauté majestueuse de ses expressions. Mr. de Mezerai s'accorde parfaitement en cela avec l'autre Historien, car il dit (b), *qu'on eust peu louer*
 30 *Henry II. de l'amour des belles lettres, si la dissolution de sa Cour autorisée par son exemple, n'eust tourné les plus beaux esprits à composer des Romans pleins de visions extravagantes, et des poésies lascives pour flater l'impureté qui tenait en main les recompenses, et pour fournir des amusemens à un sexe qui*
 35 *veut regner en badinant.*

(a) *Nec inter postrema corrupti sæculi testimonia recensebantur Poetæ Galli, quorum preventu regnum Henrici abundavit, qui ingenio suo abusi, per fœdas adulationes ambiliosæ fœminæ blandiebantur, juventute interim corruptâ, puerisque a veris studiis ita abductis, ac postremo ex Virginum animis pudore et verecundiâ per lascivarum cantionum illecebras eliminatâ.* (Thuan., *Hist.*, lib. 22, ad ann. 1559.)

(b) *Abreg. Chronol.*, ad ann. 1559.

25. A. Voici comme il en parle, car je sens bien que mon François affoiblit la beauté majestueuse de ses expressions : *Nec inter postrema... illecebras eliminata.* Vous savez que le fameux Jean Gerson, Chancelier de votre celebre Université (Naude, *Apol. des Gr. homm.*, ch. 7), a soutenu fortement dans un de ses livres, que l'Auteur du poëme intitulé, *le Roman de la Rose*, est aussi damné que Judas, si tant est qu'avant sa mort il ne se soit pas repenti d'avoir composé, et publié tant de rapsodies. Ce qui se rapporte à la pensée de ces Anciens Payens, qui ont cru qu'Homere avoit été exemplairement châtié dans l'autre monde, pour avoir débité tant de fictions ridicules, *tante cojonnerie* ; cette epithete vient de bon lieu, car ce fût le Cardinal Hyppolite d'Est, qui l'appliqua aux poésies de l'Arioste, en lui disant, *Messer Lodovico dove diavolo havete pigliato tante cojonnerie.*

CXXVII

Suivons donc le conseil de cette Reine, dont Virgile a si indignement sacrifié l'honneur, sinon contre la vraisemblance, du moins contre la vérité (a) ; quittons les Poètes, pour entendre les Historiens. Examinons la Religion Payenne dans son culte et dans ses ceremonies, nous y trouverons tout ce que j'en ay dit, et tout ce que j'en ay donné à penser. C'est là où il faut chercher les erreurs grossieres des Idolâtres, sans avoir egard à l'opinion de quelques Philosophes, qui outre qu'ils ont été en trop petit nombre, pour faire une exception considerable, n'ont jamais osé rectifier l'opinion dominante, de peur d'être traittez comme Socrate. Et pour ce qui est des gens d'esprit et de bon sens, qui sans être Philosophes, pouvoient avoir quelquefois des idées moins grossieres de la Divinité, il ne faut les conter pour rien : car comme Ciceron nous le represente fort naïvement en la personne d'un de ses amis, ces gens-là ecoutoient avec joye les raisonnemens des Philosophes sur la nature des Dieux ; mais au partir de là, ils faisoient tout comme les autres et suivoient pour les cultes et pour les ceremonies de la Religion, non pas les idées d'un Zenon, d'un Cleanthe, et d'un Chrysippe, mais la tradition toute

(a) *Vos magis Historicis, Lectores, credite de me,
Quam qui furta Deum concubitusque canunt,
Falsidici vates, temerant qui carmine verum,
Humanisque Deos assimilant vitiis.*

(Dido apud Ausonium.)

1. En titre, dans C : Quel étoit le culte public parmi les Payens et quel est leur respect pour la tradition.

pure, comme ils l'apprennent des Augures et des
 25 Prêtres, sans disputer avec eux. *Quand il s'agit de la Religion, (c'est ainsi que Cicéron fait parler l'un de ses amis) je ne m'arrête pas à la doctrine de Zenon, ou de Cleanthe, ou de Chrysippe ; mais à ce qu'en disent les Grands Pontifes Coruncanus, Scipion, et Scaevola. J'écoute aussi bien plutôt*
 30 *Laelius l'Augure dans le beau Discours qu'il a fait sur la Religion, qu'aucun des Chefs de la Secte des Stoïciens. Je n'ay jamais crû qu'il falût avoir du mépris pour aucune des parties de la Religion du Peuple Romain, et je me suis mis dans l'esprit, que nôtre République et nôtre Religion ayant été fon-*
 35 *dées en même tems, il faut que nôtre Religion soit approuvée des Dieux ; car sans cela nôtre République ne fust pas devenue si puissante. Voila quels sont mes sentimens. Dites-moi, vous qui êtes Philosophe, ce que vous croyez, car c'est d'un Philosophe que je ne fais pas difficulté d'entendre la raison de*
 40 *ma foi : mais pour ce qui est de nos Ancêtres, je m'en fie à eux aveuglement, et sans qu'ils me donnent aucune raison de ma creance (a).*

Que vous semble de cette pensée, Mr. ? Vous n'oseriez
 la traiter d'absurde, comme a fait Lactance (b) ; car elle
 45 vous fera voir que l'esprit de la Religion Catholique étoit déjà dans la ville de Rome avant la naissance de JESUS-CHRIST, puis que voila des Romains qui déclarent,

(a) *Cum de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam Pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor ; habeoque C. Laelium Augurem, eundemque sapientem, quem potius audiam de religione dicentem in illa oratione nobili, quam quemquam principem stoïcorum..... A te Philosopho rationem accipere debeo religionis ; majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione reddidâ credere.*

(Cicéron, l. 3 de nat. Deorum.)

(b) *Divinar. Institut., l. 2, cap. 6.*

43. A. Que vous semble de cette pensée Mr ? N'êtes-vous pas bien aise de voir que l'esprit de la Religion Catholique.

47. A. Voila des Romains qui.

qu'à la vérité ils ne refuseront pas les éclaircissemens des Philosophes, mais que néanmoins ils s'en tiendront aveu-
 50 glement à la tradition et à la coûtume. Je suis bien aise que nous puissions nous prevaloir de cette antiquité contre les Calvinistes, qui ne s'en veulent rapporter qu'à leur propre sens ; au lieu que les Catholiques, je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur
 55 devotion, et qui croient reconnoître quelquefois qu'il y a de l'abus par tout, et que les Heretiques n'ont pas tout le tort, en reviennent néanmoins à ce resultat ici, ou en tout, ou en partie,

60 *Le meilleur est toujours de suivre
 Le Prône de nôtre Curé.
 Toutes ces doctrines nouvelles
 Ne plaisent qu'aux folles cervelles ;
 Pour moi, comme une humble brebis,
 Je vais où mon Pasteur me range :*
 65 *Il n'est permis d'aimer le change
 Que des femmes et des habits (a).*

C'est imiter sagement ceux, qui après avoir frondé la Medecine et les Medecins, s'abandonnent néanmoins, dès qu'ils sont malades, à tout ce que leur Medecin
 70 ordonne. *Nous ne sommes pas venus au monde* (disoit Mr. de Balzac) *pour faire des loix, mais pour obeir à celles que nous avons trouvées, et nous contenter de la sagesse de nos Peres, comme de leur terre et de leur soleil.* On pourroit l'accuser d'avoir derobé cette pensée au Payen Cecilius, qui dit
 75 fort éloquemment dans le Dialogue de Minutius Felix,

(a) Balzac, entret. 37. Mr Ménage, Observat. sur Malherb., p. 556.

73. Toute la fin de la section depuis : On pourroit l'accuser, est une addition de B.

- Que tout étant incertain dans la Nature* (1), *il n'y a rien de mieux que de s'en tenir à la foi de ses Ancêtres, comme à la depositaire de la Vérité* (2); *que de professer les Religions que la Tradition nous a enseignées ; que d'adorer les Dieux que nos*
- 80 *Peres et nos Meres nous ont accoûtuméz de craindre, avant que de nous en donner une connoissance exacte ; et que de ne point décider de la Nature des Dieux, mais de nous conformer aux premiers hommes, qui ont eu l'honneur à la naissance du monde, de les avoir ou pour bienfaiteurs ou pour Rois* (a).
- 85 *Ce principe a tant de proportion avec les idées populaires, que l'on y vient tôt ou tard. Les Catholiques qui ne l'ont pas voulu admettre, quand les Payens s'en sont servis contre la Religion Chrétienne, n'ont pas laissé de*

(a) *Cùm igitur aut fortuna certa, aut incerta natura fit, quanto venerabilus ac melius antistitem veritatis majorum excipere disciplinam, religiones traditas colere, Deos, quos a parentibus ante imèntus es timere quàm nosse familiarius, adorare nec de numinibus ferre sententiam, sed prioribus credere, qui adhuc rudi sæculo in ipsis mundi natalibus, meruerunt Deos vel faciles habere, vel Reges.*

(1) « Il établit, dit Jurieu, que tout est incertain dans le monde, et qu'on ne se détermine à croire une opinion plutôt qu'une autre, que par des marques étrangères. Et cela sans faire aucune exception, même des choses de la Religion ». « Il faut remarquer, répond Bayle, qu'en cet endroit je ne fais que rapporter ce que d'autres disent ; je rapporte un passage de Minucius Felix, et un autre de la Logique de Port-Royal. Comme il n'étoit point question là des affaires de Religion, il eût été superflu de les excepter, et personne n'auroit cru alors qu'il s'éleveroit au bout de neuf ans un délateur herissé de chicaneries ».

(2) Jurieu : « Il louë et admet ce damnable principe, que tout étant incertain dans la nature, *il n'y a rien de mieux que de s'en tenir à la foi de ses ancêtres, et de professer les Religions que la tradition nous a enseignées*, selon quoi les Idolâtres ont bien fait de rejeter l'Evangile, et les Papistes la Reformation ». « Par quelle distraction, répond Bayle, a-t'il pû perdre de vuë l'un des desseins de mon Ouvrage, qui est de refuter la maxime, *Qu'une erreur ne peut pas être de tous les païs et de tous les siècles ?* Un homme qui force ce retranchement, et qui rapporte ensuite que les Payens avoient opposé la tradition aux premiers Chrétiens, et que ceux-ci l'opposent aux Protestans, n'a-t'il pas dessein de railler l'Eglise Romaine, et de lui faire honte de sa conformité avec les anciens Idolâtres ? »

s'en servir contre les Novateurs ; et c'est aujourd'hui l'un
 90 de nos plus forts argumens contre les pretendus-Reformez. Ils s'en moquent, mais ils y viendront un jour, et s'en serviront contre tous leurs Schismatiques. Peut-être même qu'ils l'ont déjà fait.

CXXVIII

*Qu'il faut juger d'une Religion par les cultes qu'elle pratique.
 Réflexion sur le livre de Mr. l'Evêque de Condom.*

Pour ce que j'ay dit, qu'il faut juger de la Religion Payenne, non pas sur les impertinences des Poètes, ni
 5 aussi sur les beaux discours des Philosophes, mais sur les cultes qu'elle pratiquoit par un usage soutenu de l'autorité publique ; pour cela, dis-je, je ne croi pas que personne le doive trouver mauvais, car il est seur que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une
 10 Religion : et c'est aussi par là que les anciens Peres ont batu en ruïne le Paganisme. Mr. de Condom lui-même (1), qui ne semble pas approuver cette methode, et qui pretend que l'on ne doit pas imputer à la Religion Catholique, que les pures decisions des Conciles, n'a pas laissé
 15 d'imputer à la Religion Payenne les abus qui s'y com-

4. C. non par les impertinences.

6. C. suivant un usage.

(1) « Quelques-uns (des Français qui vinrent le visiter en Hollande) me remercièrent nommément d'avoir ruiné en trois pages l'exposition de Mr. l'Evêque de Condom, par un endroit dont personne ne s'étoit avisé. » (*Addition aux Pensées. Avertissement au Lecteur*).

mettoient publiquement (a). Il la decrie sur ce que ses mysteres, ses fêtes, ses sacrifices, les hymnes qu'elle chantoit à ses Dieux, les peintures qu'elle consacroit dans les temples ; tout cela avoit rélation aux amours, aux
 20 cruantez, et aux jalousies des Dieux. Il la decrie sur les prostitutions qu'elle avoit instituées pour adorer la Deesse Venus ; sur ce que dans les affaires pressantes les particuliers et les Republicques voüoient à Venus des Courtisanes, et attribuoient le salut de la patrie aux
 25 prières qu'elles faisoient à leur Deesse, comme il paroît par le Tableau que les Grecs mirent dans leurs temples après la defaite de Xerxés et de ses formidables armées. Le Tableau representoit les vœux et les processions de ces femmes prostituées, et contenoit cette inscription,
 30 faite par Simonides Poëte fameux, *Celles-cy ont prié la Deesse Venus, qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grece.* Le même Mr. de Condom decrie le Paganisme sur ce qu'il consacroit à ses Dieux les impuretez du Theatre, et les sanglans spectacles des Gladiateurs, c'est à dire tout ce
 35 qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu et de plus barbare ; et il se moque des explications, et des adoucissements que les Philosophes apporteront à tout cela, quand ils eurent à soutenir les objections des Chrêtiens. Il ne fait point grace à la Religion des Juifs, quoi qu'il
 40 avouë que les erreurs qui se couloient insensiblement parmi le Peuple, *n'eussent point passé par Decret public en dogme de la Synagogue.*

Il a raison : mais cela même fait voir, que la méthode qu'il a suivie pour rendre belle et agreable la Religion

(a) *Disc. sur l'Histoire. Univers., 2^e part., ch. 16, 17, 18.*

23. C. des Courtisanes à Venus.

39. *Cette phrase : Il ne fait point grace, n'est pas dans A.*

45 Catholique aux Protestans, est tout à fait insoutenable. Car que nous importe, diront-ils, que l'on ne trouve pas dans les décisions des Conciles tous les abus et toutes les superstitions qui nous choquent dans l'Eglise Romaine. Pourveu que nous voyions qu'elles sont autorisées publi-
50 quement et solennellement, et qu'elles composent son culte, nous en avons assez pour nous tenir éloignez de sa Communion. Les Payens n'eussent-ils pas peu se defendre par la même voye ? Ne pouvoient-ils pas dire, que ce qu'on leur reprochoit étoit des abus où le Peuple étoit
55 tombé insensiblement par la connivence des Magistrats, et par l'ignorance, ou par l'avarice des Prêtres : mais qu'on ne prouveroit jamais, que tous les Colleges des Pontifes et des Gens d'Eglise deüement assemblez, eussent décidé telle ou telle chose ? Il n'y a point de doute
60 que les Payens n'eussent allegué ces excuses, s'ils eussent eu un Esprit aussi fin que Mr. l'Evêque de Condom. Mais que leur eust-on repondu ? Que c'est se moquer que de se defendre de la sorte ; qu'un homme que l'on pretendroit engager à s'établir dans une ville, où le vol, le
65 meurtre, et toutes les voyes de fait seroient tolerées publiquement, en lui faisant voir qu'on ne trouve pas dans les Actes de la Maison de Ville aucun statut qui ordonne de tuer, ou de voler, auroit grand raison de se moquer de cela. Que m'importe, diroit-il, qu'il y ait une
70 loi du Magistrat qui ordonne le meurtre et le brigandage, ou qu'il n'y en ait point. Il me suffit que l'on vole et que l'on tuë impunement dans une ville, pour ne vouloir point y séjourner. Demeurons d'accord que les Here-
tiques peuvent faire la même reponse à Mr. l'Evêque de
75 Condom ; et qu'ainsi le seul et le veritable moyen de

58. C. eussent décidé telle chose.

disculper nôtre Religion, c'est de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne soit bon, et que non seulement les decisions des Conciles sont orthodoxes, mais aussi que les cultes, les usages, et les doctrines autorisées publiquement sont justes et saintes.

C'est ainsi que parla nôtre Docteur, ajoutant, qu'encore qu'il fust bon Catholique, il ne vouloit pas imposer à la Religion Payenne une loy, qu'il ne voulust aussi prescrire à l'Eglise Romaine, qui est de juger de leur nature par les cultes et les dogmes autorisez publiquement : et sur ce pied-là, il trouvoit qu'à considerer les Athées par raport à l'entendement, ils ne sont pas dans des erreurs plus enormes que les Gentils. C'est de quoi je dirai encore quelque chose en un autre endroit.

CXXIX

La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.

Si on regarde les Athées dans la disposition de leur cœur, on trouve que n'étant ni retenu par la crainte d'aucun châtiment divin, ni animez par l'esperance d'aucune benediction celeste, ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. C'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant point les Annales d'aucune Nation

79. C. les dogmes autorisés... justes et sains.

3. C. Si l'on regarde.

7. A. C'est tout ce qu'on peut dire, parce que nous n'avons pas les Annales d'aucun Peuple, qui ait fait profession d'Atheisme, qui nous apprendroient, si nous les avions, jusques à quel excez de crimes se portent les nations.

Athée. Si nous en avons, on sauroit jusqu'à quel excez
 10 de crimes se portent les Peuples qui ne reconnoissent
 aucune Divinité, s'ils vont beaucoup plus loin, que celles
 qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je croi
 qu'en attendant une Rélation bien fidelle des mœurs, des
 Loix, et des Coutûmes de ces Peuples que l'on dit qui ne
 15 professent aucune Religion (1), on peut asseurer que les
 Idolâtres ont fait en matiere de crimes, tout ce qu'au-
 roient seu faire les Athées. On n'a qu'à lire le denombre-
 ment qui a été fait par St. Paul, de tous les desordres où
 les Payens se sont jettez (a), et on comprendra que les
 20 Athées les plus opiniâtres n'eussent peu encherir par des-
 sus. Et si on lit les Histoires profanes, et les autres monu-
 mens qui nous restent de l'Antiquité, on verra evidem-
 ment que tout ce que la plus brutale et la plus dénaturée
 paillardise, la plus effrenée ambition, la haine et l'envie
 25 la plus noire, l'avarice la plus insatiable, la cruauté la
 plus feroce, la perfidie la plus étrange peuvent faire exc-

(a) *Epist. ad Rom., cap. I.*

II. A. et si elles vont beaucoup plus loin que celles.

(1) Car que me répondez-vous si je vous objecte les peuples athées dont Strabon parle et ceux que les voyageurs modernes ont découverts en Afrique et en Amérique? (Voyez leurs noms et leurs passages dans la dissertation de M. Fabrice intitulée *Apologeticus pro genere humano contra calumniâ Atheismi*. Notez qu'il ne parle point de ceux qui ont dit que les Druses, peuples du Liban, sont Athées)... C'est en vain que M. Fabrice, Professeur en Théologie à Heidelberg, élude la difficulté. Je veux que ses raisons soient plausibles et spécieuses, mais enfin elles ne sont point capables de fixer l'esprit. Tout ce qu'elles peuvent faire est d'inspirer quelque défiance sur l'exacitude des voyageurs, ce qui nous réduit à suspendre notre jugement jusques à ce que nous soyons mieux informez de l'état de ces prétendues nations athées. (*Cont. des Pensées div., § XIII*). Cf. La Mothe le Vayer, *Dial. d'Oratius Tubero. La Divinité*, p. 351-2. Il énumère d'après Strabon et les auteurs modernes de voyages (Jean Léon, Acosta, Champlain), les peuples qui n'ont eu aucune notion de la Divinité.

cuter à un Athée Profès, a été effectivement executé par les anciens Payens, adorateurs de presque autant de Divinitez, qu'il y avoit de creatures.

CXXX

Que ceux qui ont été très mechans parmi les Payens, n'ont pas été Athées.

Et qu'on ne me dise pas, que ceux qui ont executé ces crimes parmi les Payens, étoient Athées dans l'ame : car
 5 il faut raisonner d'eux comme des Chrétiens, qui se portent à ces mêmes crimes. Il seroit absurde de pretendre qu'ils ne reconnoissent aucun Dieu. Cela peut être vrai de quelques-uns, mais il est très faux du plus grand nombre, comme je vous le prouverai invinciblement avant que
 10 d'abandonner cette question. Ainsi quand il seroit vrai qu'un Tarquin le Superbe, qu'un Catilina, qu'un Neron, qu'un Caligula, qu'un Heliogabale, n'auroient reconu aucune Divinité, il seroit absurde d'asseurer la même chose de tous les Romains qui ont été meurtriers, empoi-
 15 sonneurs, parjures, calomniateurs, impudiques, etc. Il ne seroit pas même raisonnable de l'asseurer du cruel Neron, puis que, selon le temoignage de Suetone (a), il n'osa

(a) *Peregrinatione quidem Græci Eleusiniis sacris, quorum initiatione impij et scelerati voce præconis submoventur, interesse non ausus est. (In Ner., c. 34.)*

9. A. n'a pas la fin de cette phrase depuis : comme je vous le prou-
 verai.

10. C. qu'un Tarquin, qu'un Catilina, qu'un Caligula, qu'un Neron,
 qu'un Heliogabale.

15. Presque toute cette section depuis : Il ne seroit pas même rai-
 sonnable, jusqu'à la fin est une addition de B.

point assister aux mystères de Cerés, sachant que l'on avoit de coûtume de faire crier par un Heraut, qu'aucun
 20 impie, ni scelerat, n'eust la hardiesse de s'en aprocher. C'est une preuve evidente qu'il reconnoissoit une justice invisible, et qu'il étoit persuadé qu'on se commettoit avec elle, lors que l'on meprisoit certaines ceremonies de Religion. Le même Suetone (a) nous dit que Neron étoit
 25 persecuté par les remors de sa conscience, et que les songes et les presages de mauvais augure l'epouvantoient quelquefois ; qu'ayant été inconstant à l'égard des autres superstitions (b), il persevera jusques à la fin dans le culte d'une petite image d'enfant, à laquelle il sacrifioit
 30 trois fois par jour, et que peu avant sa mort il s'attacha à consulter les entrailles des victimes. Il n'étoit donc point Athéc. Pour ce qui est de Tarquin, de Catilina, de Caligula, et d'Heliogabale, il seroit aisé de prouver qu'ils ne l'étoient point non plus ; puis que le premier envoya ses
 35 propres enfans consulter l'oracle de Delphes (c), sur un prodige qu'il avoit veu dans sa maison, et qui lui donnoit beaucoup de chagrin ; Que le second consacra une petite chapelle dans son logis à une Aigle d'argent pour laquelle il avoit une grande devotion, sur tout quand il se
 40 preparoit à quelque meurtre (d) ; Que le troisiéme, comme je l'ay déjà dit (e), cherchoit à se vanger des injures qu'il croyoit avoir reçües de Jupiter ; Et que le

(a) *Cap. 46.*(b) *Cap. 56.*(c) *Livius, l. I, Dec. I.*(d) *Quam venerari ad eandem proficiscens solebas, à cujus altaribus saepè istam dextram impiam ad necem civium transtulisti. (Cicer., Orat. I in Catil.)*(e) *Voiez p. 313.*

26. C. l'épouvoient quelquefois : que les bons augures lui donnoient de la joie et qu'il en remercioit le Ciel ; (*Cap. 41*).

quatrième s'entêta si fort du culte du Dieu dont il avoit été consacré Prêtre, qu'il fit porter dans le temple qu'il
 45 lui avoit bâti à Rome, tout ce qu'il y avoit de plus sacré dans les autres (a). Il disoit même qu'il falloit y transporter la Religion des Juifs, et celle des Samaritains, et celle des Chrétiens, afin que le culte de ce Dieu renfermast celui de tous les autres. Il lui alloit immoler tous les
 50 matins un prodigieux nombre de victimes. Il lui sacrifia les plus beaux enfans qu'il put trouver en Italie (b) ; et pendant que les Magiciens immoloient ces jeunes victimes, il faisoit ses prieres à son Idole, et regardoit lui-même les entrailles des hosties, pour y remarquer les
 55 presages de ses prosperitez (c). Tout cela prouve si fortement, que ce detestable monstre n'était point Athée, qu'il n'est pas besoin d'alleguer la credulité qu'il eut pour ceux qui lui avoient predit qu'il mourroit de mort violente. Or si Neron, si Tarquin, si Catilina, si Caligula, si Helio-
 60 gabale n'ont pas été Athées, quel droit auroit-on de pretendre, que tous ceux qui ont mal vécu dans le Paganisme, n'avoient aucun sentiment de Religion ? Ne se rendroit-on pas ridicule, si on nioit que les mêmes gens qui avoient une haine horrible contre les premiers Chrê-
 65 tiens, étoient ceux qui s'abandonnoient à tous les dereiglemens que l'on a veus dans le Paganisme ? Et seroit-on moins ridicule, si on souëtenoit que les villes et les Provinces entieres qui se dechainoient avec tant de rage et avec tant de cruauté contre tous les Chrétiens par tout l'Empire
 70 Romain, n'avoient aucune Religion ; puis qu'il est indu-

(a) *Lampridius in ejus vita.*

(b) *Voiez Coëffeteau, Hist. Rom., 14.*

(c) *Omne denique Magorum genus aderat illi, operabaturque quotidie, hortante illo et gratias agente quod amicos eorum invenisset, cum inspiceret exta puerilia, et excuteret hostias ad ritum gentilem suum. (Lampridius Heliofab.)*

bitable, que cette fureur des Idolâtres ne venoit, I. Que de leur attachement au culte des Dieux, contre lesquels ils voyoient les Chrétiens si animez. II. Que de la fausse pensée qu'ils s'étoient mise dans l'esprit, que les Chrétiens étoient la cause de toutes les calamitez publiques, par les injures qu'ils faisoient aux Dieux ?

CXXXI

Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les Nations Idolâtres.

Disons donc, que quand on n'est pas véritablement converti à Dieu, et qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la 5 grace du Saint Esprit, la connoissance d'un Dieu et d'une Providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme, et qu'ainsi elles s'échappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance-là (1). Tout ce que cette connoissance peut produire,

(1) Jurieu : « Il prouve avec scandale, que la connoissance de Dieu ne sert de rien pour retenir les hommes dans leur devoir et brider les passions. » Réponse de Bayle : « Il ne faut que jeter la vûe sur la page des Comètes, pour voir qu'on represente ma doctrine toute mutilée de ses parties les plus nobles. Voici ce que j'ai dit : *Quand on n'est pas véritablement converti à Dieu, et qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint-Esprit, la connoissance d'un Dieu et d'une providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme, et ainsi elles s'échappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance-là... Quelle audace, quelle injustice n'est-ce pas que de me faire dire en general de la connoissance de Dieu, ce que je n'ai dit que de ces connoissances vagues et confuses que les fausses Religions communiquent ? N'ai-je pas excepté la connoissance que le Saint-Esprit communique aux regeneratez ?... Et si ma doctrine est fausse, ne s'ensuit-il pas manifestement que ces deux propositions d'un Pelagianisme outré sont vraies ?*

Lors même que l'on n'est pas véritablement converti à Dieu, et qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint-Esprit, la connoissance d'un

10 ne va guere que jusqu'à des exercices extérieurs, que l'on
 croit pouvoir reconcilier les hommes avec les Dieux.
 Cela peut obliger à bâtir des Temples, à sacrifier des
 victimes, à faire des prieres, ou à quelque chose de cette
 nature ; mais non pas à renoncer à une amourette cri-
 15 minelle, à restituer un bien mal acquis, à mortifier la
 concupiscence. De sorte que la concupiscence étant la
 source de tous les crimes, il est evident, que puis qu'elle
 regne dans les Idolâtres, aussi bien que dans les Athées,
 les Idolâtres doivent être aussi capables de se porter à
 20 toute sorte de crimes, que les Athées ; et que les uns et
 les autres ne sauroient former des Societez, si un frein
 plus fort que celui de la Religion, savoir les loix
 humaines, ne reprimoit leur perversité. Et cela fait voir
 le peu de fondement qu'il y a à dire que la connoissance
 25 vague et confuse d'une Providence, est fort utile pour
 affoiblir la corruption de l'homme. Ce n'est pas de ce
 côté-là que se tournent ses usages : ils sont beaucoup
 plus physiques que moraux, je veux dire qu'ils tendent
 plutôt à affectionner les sujets à demeurer en un certain
 30 lieu, et à le defendre s'il est attaqué, qu'à les rendre plus
 hommes de bien. On n'ignore pas l'impression que fait
 sur les esprits la pensée, que l'on combat pour la conser-
 vation des Temples et des Autels, et des Dieux Domes-
 tiques, *pro aris et focis* ; combien on devient courageux et
 35 hardi, quand on est preoccupé de l'esperance de vaincre
 par la protection de ses Dieux, et que l'on est animé par
 l'aversion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa

12. A. à sacrifier des agneaux.

Dieu et d'une providence est une assez forte barriere pour retenir les passions de l'homme, et pour mortifier la concupiscence.

Les fausses Religions convertissent l'homme à Dieu, le font combattre contre ses passions, et le rendent vertueux. »

creance. Voila proprement à quoi servent les fausses Religions par raport à la conservation des Etats et des 40 Republiques. Il n'y a que la veritable Religion, qui outre cette utilité, apporte celle de convertir l'homme à Dieu, de le faire combattre contre ses passions, et de le rendre vertueux. Encore n'y reüssit-elle pas à l'égard de tous ceux qui la professent. Car le plus grand nombre demeure 45 si engagé dans le vice, que si les Loix humaines n'y mettoient ordre, toutes les Societez des Chrétiens seroient ruinées bien-tôt. Et je suis seur qu'à moins d'un miracle continuel, une ville comme Paris, seroit reduite dans quinze jours au plus triste etat du monde, si on n'em- 50 ployoit point d'autre remede contre le vice, que les remontrances des Predicateurs et des Confesseurs.

Dites après cela, qu'une foi vague de l'existence d'un Dieu qui gouverne toutes choses, est d'une grande efficace pour mortifier le peché. Assurez-vous plutôt, Mr. que 55 cette sorte de foi ne met les Idolâtres au dessus des Athées, qu'à l'égard de l'affermissement de la Republique. Car n'en deplaise à Cardon (a), une Societé d'Athées, incapable qu'elle seroit de se servir des motifs de Religion pour se donner du courage, seroit bien plus facile à 60 dissiper qu'une Societé de gens qui servent des Dieux : et quoi qu'il ait quelque raison de dire que la croyance de l'immortalité de l'âme a causé de grands desordres dans le monde (b) par les guerres de Religion qu'elle a excitées

(a) *Lib. de immortalit. animæ.*

(b) *Summus utrinque Inde furor vulgo, quod numina vicinorum, Odit uterque locus, etc. (Juvénal., Satyr. 15.)*

44. A. dont le plus grand nombre.

49. C. si l'on n'employoit.

63. A. La citation de Juvénal (dans le texte), est plus longue :

Inter finitimos vetus, atque antiqua simultas,
Immortale odium, et nunquam sanabile vulgus
Ardet adhuc Ombos et Teutyra. Summus...

de tout tems, il est faux, même à ne regarder les choses
65 que par des veües de Politique, qu'elle ait apporté plus
de mal que de bien, comme il le voudroit faire accroire.

CXXXII

*Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de
leze-Majesté Divine.*

Mais si les Idolâtres n'ont fait qu'égaler les Athées
dans la plupart des crimes, il est certain qu'ils les ont
5 surpassez dans celui de leze-Majesté Divine au premier
chef (1). Car outre les façons de parler insolentes contre les
Dieux, qui se voyent dans leurs livres, sans qu'on voye
qu'elles ayent fait des affaires à l'Authéur ; qui se voyent,

6. C. insolemment.

8. A. comme quand Valere Maxime dit (*lib. I, cap. I*) *Qu'enfin les Dieux eurent honte de persecuter cruellement une Nation, que les sanglantes injures qui lui avoient été faites n'avoient peu decourager de leur rendre le culte qu'ils desirent* : et Seneque, *que la longue prosperité de Sylla estoit le crime des Dieux*. Outre ces expressions, dis-je, pleines d'irreverence qui se trouvent en grand nombre.

(1) Cf. dans l'*Antibigot ou les Quatrains du Dëiste* publié vers 1622 ou 1623 :

Au regard de l'Athée, encore qu'ingratement
Il nie l'Eternel et sa sainte police
Si n'en parle-t-il pas injurieusement
Comme fait le Bigot traitant de sa justice.
Ainsi l'Athée seul nie la Divinité :
Le Bigot pirement, meilleur que Dieu s'estime ;
Le Dëiste entre tous l'adore en vérité
Attendant qu'il parvienne où son but se termine.

(F. Strowski, *Pascal et son temps*, I, 205).

Cf. *Quæstiones celeberrimæ in Genesis* et *L'impïeté des dëistes, athées et libertins de ce temps combattue et renversée*, par le P. Mersenne.

dis-je, en grand nombre (a), non seulement dans les
 10 Poètes, mais aussi dans des ouvrages en prose, ne sçait-on
 pas que les Payens ont dégradé leurs Divinitez, quand
 ils en étoient mecontens ? Ne sçait-on pas qu'ils ont
 renversé, ou lapidé leurs temples et leurs statuës ?
 Alexandre, qui dans sa premiere jeunesse avoit été pro-
 15 digue d'encens envers les Dieux, jusqu'à s'en faire
 censurer par son Gouverneur, et dont le foible a été la
 superstition, au raport de Q. Curce, fut si outré de
 colere de ce qu'ils avoient laissé mourir Ephestion, que
 non content de leur dire des injures, il fit renverser leurs
 20 autels et leurs simulacres, et s'acharnant particulièrement
 sur Esculape le Dieu de la Médecine (b), il commanda
 que son temple fust brûlé. Auguste qui etendoit ses
 devotions jusqu'à son oncle César assassiné depuis peu,
 et qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu
 25 assassiné 300. personnes d'elite, ne se contenta pas, après
 avoir perdu sa flotte par la tempête, de s'ecrier, *qu'il*
vaincroit en depit de Neptune ; mais il defendit aussi de
 porter en procession l'image de ce Dieu, à la prochaine
 30 solemnité des Jeux Circenses. Suetone qui nous apprend
 cela, nous raconte ailleurs, que le jour de la mort de
 Germanicus, on lapida les temples, on renversa les
 autels, et qu'il y eut des gens qui jetterent par la fenêtre
 leurs Dieux Penates.

Les Japonnois font aujourd'hui quelque chose de fort
 35 aprochant (c), car ils ont 365. Idoles destinées à veiller
 sur la personne de l'Empereur, lesquelles on met en
 sentinelle tour à tour, chacune pour être en faction une

(a) *Vide Muret. Orat. 4, lib. 2.*

(b) *Arrian., l. 7, cap. 3.*

(c) *Ambassad. de la Compagn. des Indes des Provinces Unies.*

journée toute entiere. S'il arrive quelque mal au Prince,
 on s'en prend à l'Idole du jour, on la foüette, ou on la
 40 bâtonne, et on la bannit du Palais pour cent jours. Les
 Chinois qui consultent leurs Idoles sur le succez de leurs
 affaires, (ce qui se fait en jettant devant la Statuë les deux
 moitez d'un petit globe traversées d'un fil, après avoir
 prononcé quelques prieres) et qui ne rencontrent pas le
 45 sort favorable, se contentent pour la premiere fois de dix
 mille injures à leur Dieu (a). Après cela changeant de
 ton, ils lui adressent mille prieres, et jettent encore au
 sort. S'il ne vient pas tel qu'ils le souhaitent, alors ils
 ajoutent aux injures les coups de foüet, le Dieu est traîné
 50 dans l'eau et dans le feu. Après quoi viennent encore
 d'autres supplications : et ainsi tour à tour ils frappent et
 ils adorent leur Idole, jusqu'à ce que les deux moitez de
 la boule tombent du sens qu'ils le demandent.

Je trouve encore une autre sorte d'impieté fort criante
 55 dans la conduite des Payens, en ce qu'ils ont associé aux
 Dieux les personnes les plus infames, comme Drusilla,
 dont le commerce incestueux avec son frere Caligula,
 étoit connu d'un chacun : comme Antinoüs le Ganymede
 de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs
 60 divins, non seulement du vivant de cet Empereur, mais
 aussi plus de 200. ans après : comme les deux Faustines,
 mere et fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre
 femme de Marc-Auréle, toutes deux d'un libertinage si
 déreiglé, que toute la ville s'en scandalisa, sur tout en
 65 voyant la fille indignement prostituée à un Gladiateur,
 quoi qu'elle eust le plus honnête homme de mari qui fut
 au monde. Tout cela n'empêcha pas, que le même Peuple
 qui avoit été scandalisé de la mauvaise vie de ces Impe-

(a) *Maffei, Hist. Indicar., l. 6.*

ratrices, ne les honnoroit comme des Deesses après leur
 70 mort, par une impieté que l'Empereur Julien (a) reproche
 vertement à l'Empereur M. Auréle. La maniere dont les
 Atheniens rendirent les honneurs divins à Demetrius,
 pendant qu'il étoit le plus infame débauché qui fut au
 monde, surpasse toute imagination (b).

75 Voilà des crimes que les Athées ne commettent pas, et
 que les Idolâtres commettent. Et quels crimes sont-ce à
 votre avis? Les plus epouvantables que l'on puisse
 concevoir, et les plus accompagnez d'un jugement

(a) *In Cæsaribus.*

(b) *Plutarch, in Demetr. Clemens Alex. in protrept. ad Oentes.*

71. A. Encore un exemple tiré d'un autre pays. C'est celuy des
 Atheniens (*Plutarch. in Demet.*) qui ayant donné le titre de *Dieux Sau-*
veurs au Roy Antigonus et à Demetrius son fils, créèrent une charge
 annuelle de Prêtre de ces *Dieux sauveurs*, du nom duquel on specifioit
 les années : qui firent mettre la figure de ces Princes sur la bannière
 sacrée où étoient en broderie les images des Dieux Patrons et Protec-
 teurs de la ville : qui consacrerent le lieu où Demetrius étoit descendu
 de son chariot pour la première fois dans Athenes, et y dresserent un
 Autel en son honneur : qui ordonnerent que les Deputez qu'on
 envoyeroit à Antigonus et à Demetrius, porteroient le même nom que
 ceux qu'on envoyoit à Delphes et en Elide à Apollon et à Jupiter
 Olympien, pendant les jeux publics de toute la Grèce, afin de faire les
 sacrifices accoutumez pour le salut des villes, et que toutes les fois que
 Demetrius viendroit à Athenes, on le recevroit avec les mêmes solem-
 nitez qui étoient observées dans les fêtes de Ceres et de Bacchus : qui
 firent un Decret public portant qu'on envoyeroit un Deputé à Deme-
 trius pour le consulter à la maniere des Oracles après lui avoir offert un
 sacrifice dans toutes les formes. Ce ne fut pas tout. Ils lui offriront en
 mariage (*Clem. Alexand. Protrept. ad Gent.*) la Déesse Minerve par une
 licence plus que poétique, car les Poètes nous assurent constamment
 qu'Elle fût toujours ferme à garder le vœu de virginité. Demetrius ne
 fit pas grand cas d'un pucelage aussi suranné que celui-là, et qu'on ne
 pouvoit même lui livrer qu'en effigie, mais pour trouver quelque chose
 de réel dans la proposition des Atheniens, il mena une Courtisane dans
 la chambre de Minerve, et la fit coucher avec lui dans le lit de cette
 Déesse. Les trois Favoris de Demetrius eurent aussi leur part aux
 honneurs divins, leurs Autels, leurs Chapelles et leurs Sacrifices
 (*Athenæus, l. 6*). Cependant il y a lieu de croire qu'ils n'étoient pas
 fort gens de bien, car Demetrius (*Plutarch. in ej. vit.*) étoit l'homme
 du monde le plus vicieux, et le plus abymé dans les voluptez les plus
 infames.

injurieux à la Divinité. Car enfin, faire abatre le Temple
 80 d'un Dieu, en punition de ce qu'il a laissé perir un
 homme, n'est-ce pas croire que Dieu est justiciable de
 l'homme ; que Dieu doit agir non pas selon sa volonté,
 mais selon qu'il plaît à l'homme ; que s'il ne le fait pas,
 l'homme est en droit de le châtier par la suppression des
 85 honneurs qu'on lui rendoit, comme quand un Prince
 punit ses serviteurs en les depouillant de leurs charges ?
 N'est-ce pas croire que Dieu est injuste, et qu'on peut lui
 faire des affronts impunement ? En un mot, n'est-ce pas
 porter le mepris et l'insolence plus loin que jamais Athée
 90 n'a fait ? Un Athée ne rend point d'honneurs à Dieu,
 parce qu'il n'est point persuadé qu'il existe. S'il abat un
 Temple, il croit n'offenser aucune Divinité. Mais un
 Idolâtre qui fait la même chose, refuse des honneurs à un
 Dieu qu'il reconnoit, et les lui refuse afin de l'offenser.
 95 Il n'est pas si ignominieux de n'avoir pas le privilege
 d'entrer quelque part, que d'en être chassé après y avoir
 été receu (A) ; donc les Idolâtres qui abatent les autels sur
 quoi ils avoient sacrifié, pechent plus grièvement qu'un
 Athée.

100 Prononcez, je vous prie, sur cette question. Supposons
 deux François, dont l'un n'obeïroit ni à Louïs XIV, ni
 à quelque autre Roy que ce fust, et l'autre meconnoissant
 le Grand Prince que Dieu nous a donné, reconnoitroit
 pour Roy de France un homme de peu de merite. A vôtre
 105 avis, lequel de ces deux hommes là offenseroit davantage
 le Roy ? Ce seroit sans doute le dernier, car en fait de
 rebellion, le premier pas est de refuser l'obeïssance à son

(a) *Turpius ejicitur, quàm non admittitur hospes.*

100. *Tout ce §: Prononcez, je vous prie, jusqu'à : Si vous joignez, est une addition de B.*

Prince legitime ; mais le comble de la felonnie est d'en
 mettre un autre en sa place ; et plus celui qu'on lui subs-
 titué est destitué de merite, plus offense-t-on le Prince à
 110 qui l'on doit obeïr. Un Roy qui se voit detroner par ses
 sujets, parce qu'ils veulent vivre en Republicains, se
 console plus aisement, que s'il les voit se choisir un
 autre Monarque ; car au second cas ils temoignent que ce
 115 n'est point la haine de la Monarchie qui les fait agir, mais
 la haine particuliere qu'ils ont pour leur Souverain.
 Il n'est pas difficile par ces considerations, de connoître
 que les Idolâtres, qui au lieu d'adorer le veritable Roy
 de l'Univers, lui ont substitué un nombre innombrable de
 120 Divinitez chymeriques, ont été plus injurieux à Dieu, que
 les Athées.

Si vous joignez à ceci les remarques qui ont été déjà
 faites en raportant la V. Raison, et si vous considerez que
 la Deification des personnes infames contient ou de
 125 pareilles enormitez, ou de plus grandes encore, vous ne
 douterez point que l'Idolatrie Payenne n'ait été pire que
 l'Atheïsme.

Je ne sai même, si je ne ferois pas bien de vous prier
 de joindre cette consideration à toutes les autres ; c'est
 130 qu'il paroît par tous les Oracles des anciens Payens, que
 le Demon n'a jamais poussé les hommes à l'Atheïsme, et
 qu'au contraire il a fait tous les efforts imaginables pour
 entretenir l'Idolatrie dans leur esprit. Quand il est question
 de connoître les divers degrés du peché, il me semble
 135 que le Demon n'est pas un juge peu competent ; et si
 quelque creature se connoit en crimes, c'est assurément
 celle-là. Il semble donc, que puisque le Diable donne la
 preference à l'Idolatrie, elle est plus criminelle que l'irre-

ligion. Je tiendrois cette preuve pour demonstrative, si
140 je ne me souvenois de la raison que j'ay donnée de cette
preference (a).

Ce qui me reste à vous raporter du Discours de nôtre
habile homme, un peu commenté, est trop considerable
et trop scabreux, pour ne me pas engager à prendre
145 quelque repos avant que d'y mettre la main. Je m'arrête
donc icy pour un peu de tems.

A...., le 9. de Juillet 1681.

(a) *Cy-dessus* § 113.

141. C. des discours... un peu commentez,

TABLE

DES

SECTIONS (1)

Contenues dans le Tome premier des Pensées diverses.

	Pages
§ 1. Occasion de l'ouvrage.	23
§ 2. Avec quelle methode on l'écrira.	24
§ 3. Que les presages des Cometes ne sont appuyez d'aucune bonne raison.	25
§ 4. De l'autorité des Poëtes.	27
§ 5. De l'autorité des Historiens.	29
§ 6. Que les Historiens se plaisent fort aux digressions.	34
§ 7. De l'autorité de la Tradition.	35
§ 8. Pourquoi on ne parle point de l'autorité des Phi- losophes.	39
§ 9. I. <i>Raison contre les presages des Cometes.</i> Qu'il est fort probable qu'elles n'ont point la vertu de produire quelque chose sur la terre	41
§ 10. Si elles envoient quelque autre chose que la lumiere.	42
§ 11. Si leur lumiere detache quelques atomes.	43
§ 12. Quelle peut être l'activité de leur lumiere.	44
§ 13. Qu'il est aussi difficile aux exhalaisons de des- cendre que de monter	45
§ 14. Que les exhalaisons des Cometes, quand même elles parviendroient jusqu'à la terre, n'y pro- duiroient rien.	48
§ 15. Refutation de ceux qui disent que cela n'est pas impossible, ou qui voudroient soutenir que les influences ne sont pas des corpuscules.	51

(1) Dans la 3^e édition.

- § 16. *II. Raison* : Que si les Cometes avoient la vertu de produire quelque chose sur la terre, ce pourroit être tout aussi bien du bonheur, que du malheur 53
- § 17. *III. Raison* : Que l'Astrologie qui est le fondement des predictions particulieres des Cometes, est la chose du monde la plus ridicule 56
- § 18. Du credit de l'Astrologie parmi les anciens Payens 67
- § 19. Du credit de l'Astrologie parmi les Infideles d'aujourd'hui 71
- § 20. Du credit de l'Astrologie parmi les Chrétiens 75
- § 21. Du credit de l'Astrologie en France 77
- § 22. Que l'entêtement general pour l'Astrologie decrédite l'autorité qui n'est fondée que sur le grand nombre. 80
- § 23. *IV. Raison* : Que quand il seroit vrai que les Cometes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y auroit point lieu de dire, qu'elles en ont été le signe ou la cause 82
- § 24. *V. Raison* : Qu'il est faux, qu'il soit arrivé plus de malheurs dans les années qui ont suivi les Cometes, qu'en tout autre tems 84
- § 25. S'il y a des jours heureux, ou malheureux. 85
- § 26. Sentiment des Payens sur les jours heureux ou malheureux 86
- § 27. Refutation du sentiment des Payens. 87
- § 28. Comment il arrive qu'on gagne des batailles en certains jours affectez 89
- § 29. Ce qu'il faut repondre à ceux qui citent des exemples pour les presages des Cometes 90
- § 30. Qu'il n'y a point de fatalité dans certains noms. 91
- § 31. Grande superstition des Payens à l'égard des noms 94
- § 32. En quel sens on peut preferer un nom à un autre 97
- § 33. Combien cette *V. Raison* est decisive contre les presages des Cometes 99
- § 34. Observations necessaires à ceux qui se veulent éclaircir de ce fait. 102

§ 35.	Comparaison des années qui ont suivi les Comètes de l'an 1665 avec les années qui ont précédé la Comète de l'an 1652.	104
§ 36.	Guerre des Turcs et des Venitiens	105
§ 37.	Guerre des Espagnols et des Portugais	107
§ 38.	Guerre des Anglois et des Hollandois	108
§ 39.	Guerre des François et des Espagnols	109
§ 40.	Que l'Espagne feroit bien d'abandonner les Pais-Bas	111
§ 41.	Bonheur de l'année 1668	115
§ 42.	Pacification du demêlé des Jesuites et des Janse- nistes	116
§ 43.	Consideration des malheurs arrivez pendant les sept années que l'on a examinées	120
§ 44.	Malheurs arrivez dans l'Europe depuis l'an 1645 jusqu'en 1652.	122
§ 45.	<i>VI. Raison</i> : Que la persuasion generale des peuples n'est d'aucun poids pour prouver les mauvaises influences des Comètes	127
§ 46.	Exemples de quelques opinions generales, qui sont fausses	130
§ 47.	Quelle est la veritable cause de l'autorité d'une opinion	133
§ 48.	Qu'il ne faut pas juger en Philosophie par la plu- ralité des voix.	135
§ 49.	Combien il est ridicule de chercher les causes de ce qui n'est point.	137
§ 50.	Superstitions des Anciens pour les eclipses	140
§ 51.	Superstition des Modernes pour les eclipses	142
§ 52.	Que les eclipses ne peuvent point causer de mal.	144
§ 53.	Que les eclipses ne peuvent pas être le signe d'au- cun mal	146
§ 54.	En quel sens un effet naturel est un signe de quel- que chose	148
§ 55.	Remarques pour connoître si une chose est un signe envoyé de Dieu	149
§ 56.	Application aux Comètes de ce qui a été dit tou- chant les eclipses	151
§ 57.	<i>VII. Raison, tirée de la Theologie</i> : Que si les Comètes étoient un presage de malheur, Dieu	

- auroit fait des miracles, pour confirmer l'Idolatrie dans le monde. 154
- § 58. Que les Comètes ne peuvent presager le mal qu'en qualité de signes 156
- § 59. Que les Comètes ne peuvent être des signes du mal à venir, sans être formées miraculeusement 157
- § 60. Etrange consequence qui naîtroit de ce que les Cometes seroient formées par miracle 158
- § 61. Les Demons entretenoient la superstition en produisant des prodiges. 160
- § 62. Que les Payens ne faisoient rien qui pût apaiser la colere de Dieu, quand ils voyoient des prodiges. 164
- § 63. Les Demons faisoient prendre pour des prodiges, plusieurs effets de la nature 164
- § 64. Si je me prevaus du temoignage des Poëtes . . . 168
- § 65. Comment les hommes eussent pû d'eux mêmes prendre certaines choses pour des prodiges. . . 169
- § 66. Que ce qu'on appelle des prodiges, est souvent aussi naturel que les choses les plus communes 171
- § 67. De la prodigieuse superstition des Payens sur le chapitre des prodiges 173
- § 68. Artifices du Demon pour fomenter la superstition des Payens 177
- § 69. Que les Payens attribuoient leurs malheurs à la negligence de quelque ceremonie, et non pas à leurs vices 179
- § 70. Application des remarques precedentes à la raison tirée de la Theologie 183
- § 71. De l'horreur que Dieu a pour l'Idolatrie. 184
- § 72. Que la raison pourquoi les Comètes ne pouvoient pas être des presages avant la venuë de JESUS CHRIST, subsiste encore. 186
- § 73. De l'abominable Idolatrie des Payens d'aujourd'hui. 188
- § 74. Que les Comètes ont des caracteres particuliers, qui montrent qu'elles ne sont pas des signes. 189

§ 75. En quel sens on peut dire que Dieu menace ceux qu'il ne veut pas frapper	193
§ 76. Qu'il est faux que les peuples qui sont heureux après l'apparition des Comètes, ayent mérité cette distinction par leur pénitence	194
§ 77. Que l'efficacité des prières d'un petit nombre de bonnes âmes dans la vraie Religion, n'a point de lieu dans les fausses Religions	198
§ 78. Digression nécessaire	200
§ 79. VIII. Raison : Que l'opinion qui fait prendre les Comètes pour des présages des calamitez publiques, est une vieille superstition des Payens, qui s'est introduite et conservée dans le Christianisme par la prévention que l'on a pour l'Antiquité	201
§ 80. De la grande passion qu'ont les hommes de sçavoir l'avenir, et des effets qu'elle a produits.	201
§ 81. Que les Politiques ont fomenté la superstition des présages	205
§ 82. Que les Panegyristes ont contribué à fomenter la superstition des présages	209
§ 83. A combien de choses on a fait servir une même Comète.	213
§ 84. Pourquoi les Chrétiens sont dans la même prévention que les Payens sur le sujet des Comètes	219
§ 85. Introduction de plusieurs ceremonies Payennes dans le Christianisme	222
§ 86. Que les fausses conversions des Payens ont transporté bien des erreurs dans le Christianisme	224
§ 87. Du penchant que les hommes ont à être de la Religion dominante, et du mal que cela fait à la vraie Eglise	225
§ 88. Reflexion sur les conversions présentes des Huguenots.	228
§ 89. Preuves de fait de la transplantation des erreurs du Paganisme dans le Christianisme.	235
§ 90. Pourquoi les Saints Peres n'ont pas condamné ceux qui croyoient les présages des Comètes	240

- § 91. Qu'on a tort de blâmer ceux qui ne croient pas legerement, qu'un effet soit miraculeux . . . 242
- § 92. De quelle maniere la grace guerit la nature . . . 244
- § 93. Combien les Chrétiens sont infatuez des presages, . . . 245
- § 94. Combien les Historiens se jettent dans le merveilleux ; ceux de Charles-Quint par exemple . . . 249
- § 95. Que quand on dit que les Comètes presagent la mort des Rois, on ne distingue pas comme il faudroit faire, ceux dont la mort est prejudiciable, de ceux dont la mort ne fait aucun mal 251
- § 96. Suite des exagerations Espagnoles à la louange de Charles-Quint. 255
- § 97. Avertissement aux Historiens François 257
- § 98. Refutation des Historiens de France qui ont avancé qu'il y eut des presages de la mort du Roi Henry IV 264
- § 99. Nouvelles preuves de l'inclination des Chrétiens à croire les prodiges et les presages 266
- § 100. Nouvelle remarque, pour faire voir que l'antiquité et la generalité d'une opinion, n'est pas une marque de verité 271
- § 101. Preuve convaincante de l'erreur où l'on est touchant les presages 273
- § 102. *Premiere objection contre la raison tirée de la Theologie* : Dieu a formé des Comètes, afin que les Payens connussent sa providence et ne tombassent pas dans l'Atheïsme 279
- § 103. *Premiere reponse*. Que Dieu ne fait point de miracles, pour chasser un crime, par l'establisement d'un autre crime, l'Atheïsme par l'establisement de l'Idolatrie 280
- § 104. *Seconde reponse*. Qu'il n'a jamais été necessaire d'empêcher que l'Atheïsme ne s'establit en la place de l'Idolatrie, et que les Comètes ne sont pas capables de l'empêcher 284
- § 105. De la prodigieuse inclination des anciens Payens à multiplier le nombre des Dieux 285
- § 106. *III. Reponse*. Que quand même il y auroit eu lieu de craindre que l'Atheïsme ne s'establit en

	la place de l'Idolatrie, il n'eût point fallu se servir de miracles pour l'empêcher	290
§ 107.	Les effets de la nature pouvoient empêcher l'irreligion	290
§ 108.	La politique pouvoit empêcher la même chose.	292
§ 109.	L'intérêt des Prêtres le pouvoit empêcher aussi	293
§ 110.	Combien les peuples aimoient à croire que les prodiges n'étoient point naturels	296
§ 111.	Que le Sacerdoce et l'autorité souveraine ont été quelquefois unis	297
§ 112.	Du soin que l'on prenoit de châtier ceux qui méprisoient la Religion.	299
§ 113.	Que les Demons aiment mieux l'Idolatrie que l'Atheïsme	301
§ 114.	<i>IV. Réponse.</i> Que l'Atheïsme n'est pas un plus grand mal que l'Idolatrie	303
§ 115.	<i>I. Preuve.</i> L'imperfection est aussi contraire pour le moins à la nature de Dieu, que le non-être	306
§ 116.	<i>II. Preuve.</i> L'Idolatrie est le plus grand de tous les crimes selon les Peres	309
§ 117.	<i>III. Preuve.</i> Les Idolâtres ont été de vrais Athées en certain sens	310
§ 118.	<i>IV. Preuve.</i> La connoissance de Dieu ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces	311
§ 119.	<i>V. Preuve.</i> L'Idolatrie rend les hommes plus difficiles à convertir, que l'Atheïsme.	315
§ 120.	Comparaisons qui prouvent cela	316
§ 121.	Qu'il est difficile que ceux qui ont long-temps aimé une chose, se portent à aimer le contraire	318
§ 122.	<i>VI. Preuve.</i> Ni l'esprit, ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres, que dans les Athées	320
§ 123.	Consideration du jugement que les Payens faisoient de Dieu	321
§ 124.	Réflexion sur le ridicule de la Religion Payenne	322

§ 125.	Qu'il ne faut pas juger de la Religion Payenne par ce qu'en ont dit les Poètes . . .	325
§ 126.	Desordres causez par les Poètes Chrétiens . . .	327
§ 127.	Quel étoit le culte public parmi les Payens, et quel étoit leur respect pour la tradition . . .	329
§ 128.	Qu'il faut juger d'une Religion par les cultes qu'elle pratique. Reflexion sur le livre de Mr. l'Evêque de Condom	333
§ 129.	La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres	336
§ 130.	Que ceux qui ont été très-mechans parmi les Payens n'ont pas été Athées	558
§ 131.	Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les nations Idolâtres.	341
§ 132.	Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de leze-Majesté Divine	344

APPENDICE I

Je reproduis ici tout un chapitre de la *Lettre sur la Comète* que Bayle a retranché dans l'édition de 1683.

§ XIII.

IV. Dira-t-on avec un celebre sectateur de Mr. Descartes (1), (*Mr. de Mallement de Messange, Dissert. sur les Comètes, p. 12*), (il voudra bien que je le nomme ainsi, nonobstant le beau talent qu'il a pour les pensées originales, qui peut lui donner une envie legitime de ne philosopher sous la banniere de personne) qu'une Comète rencontrant à la Circonference d'un Tourbillon une matière fort grossiere, et se veautrant avec beaucoup de rapidité dans cette espèce de fange, en excite un nuage à l'entour d'elle, et par son mouvement la pousse si loin que tout le

(1) Claude Mallemans de Messange, né à Beaune en 1653, entra à l'Oratoire en 1674 et fut pendant trente ans professeur de philosophie au Collège du Plessis. Il composa en 1679 un *Traité physique du Monde*. En 1680, Bayle écrivait à son frère : « Il paroît un Livre assez nouveau qui explique physiquement l'Histoire de la Création du Monde rapportée par Moïse. L'Auteur s'appelle M. Mallement de Messange, jeune homme de grand esprit..... Il donna au commencement de l'année passée un nouveau *Système du Monde* qui est fort bien imaginé : il pose le Soleil au nombre des Planetes et la Terre aussi donnant à chacun un mouvement à l'entour d'un même centre. » Mallemans publia en 1681 sa *Dissertation sur les Comètes, à monsieur le Procureur général du Grand Conseil*, en 1698 son célèbre *Problème de la quadrature du Cercle*. Il prit parti, dans la Querelle du Dictionnaire de l'Académie, contre Furetière qui le malmena dans *l'Apothéose du Dictionnaire*. Il répondit en 1696 par une véritable invective : *Réponse à une critique satirique*. Il mourut en 1723.

plus pur fluide du grand Tourbillon en est infecté, et que les hommes mêmes en peuvent recevoir du mal ; comme il a veu quelquefois dans le fonds d'un clair ruisseau, un petit animal qui se rouloit dans du sable, en pousser si loin les parties, que cette eau la plus belle et la plus claire qu'on vit jamais en fut toute troublée dans un moment, ce qui put sans doute incommoder les poissons : et comme on voit aussi qu'on ne sauroit donner un coup, pour nettoyer une chambre poudreuse qu'on n'eleve la poudre jusqu'au plancher, quoi qu'elle ait une pente naturelle vers le bas d'où elle s'eleve.

Mais il est facile de repondre qu'il n'y a point assez de proportion entre ces choses pour en tirer une parité fort probable. Car encore une fois, la terre a beau tourner sur son centre avec une rapidité merveilleuse, elle a beau pousser la matiere grossiere dont elle est environnée ; tout cela se termine à epaissir l'air jusques à 2 ou 3 lieües de hauteur plus ou moins ; les parties du petit tourbillon de la terre qui sont au dessus des plus hautes nues ne s'en sentent aucunement. Quelle apparence donc que les Cometes quand même ou les supposeroit deux cent fois plus grandes que la terre, puissent du haut de la region de Saturne eloignée de la terre de plus de 6 millions de lieües, pousser des matieres epaisses dans nôtre air ? On m'avouëra que la poussiere et la fumée qui s'elevent dans une plaine où se donne une bataille, quelque incommodés qu'elles soient aux Combatans, ne troublent pas neanmoins la pureté de l'air sur les montagnes voisines, et que si on regardoit le combat du sommet d'une de ces montagnes, plus haute de demie-lieüe en droite ligne que la plaine, on ne seroit nullement incommodé ni de la poussiere ni de la fumée. Pourquoi donc s' imagine-t'on que les brouillards epais qu'une Comete peut exciter à l'entour d'elle, se peuvent ecarter par toute l'etendue immense du grand Tourbillon ?

Il faut remarquer une chose à quoi on ne prend pas assez garde ; c'est qu'encore qu'un certain degré de force suffise pour elever les corps pesans jusqu'à une certaine hauteur, il ne s'ensuit pas qu'on puisse les elever une fois plus en employant le double de force, ou une fois autant, en employant la même force, car il se peut faire que plus on monte, plus on s'eloigne de l'equilibre. On se tromperoit fort, par exemple, si on croyoit apres avoir plongé 2000 l. pesant d'or, dans une cuve remplie de

vif argent, d'eau et d'huile, faire remonter cet or 4. pieds au travers de l'huile avec le double de la force qu'il auroit fallu, pour le faire monter 2. pieds au travers du vif argent. Et par une raison semblable on se tromperoit fort si on croyoit pouvoir enfoncer un balon 4. pieds dans le vif argent de cette cuve, avec une puissance double de celle qui l'auroit enfoncé 2. pieds dans l'huile. Je suis seur que le petit animal qui en se roulant sur le sable troubla le petit ruisseau, ne fit gueres monter dans l'air, des particules de sable : et il est fort apparent que s'il se fust roulé avec 20. fois plus de force dans le fonds d'une riviere 10. fois plus large et plus profonde que ce ruisseau, il n'eust pas troublé toute l'eau de la riviere comme il fit celle du ruisseau. Pour la poussiere qui s'eleve dans une chambre au moindre coup de balay, je suis seur qu'on m'avouera qu'elle pourroit à la verité, s'elever 2. ou 3. fois autant si on donnoit un coup avec 2. ou 3. fois plus de force, mais qu'enfin la force des coups ne seroit plus en raison reciproque des espaces parcourus par la poussiere : et cela me suffit pour prouver qu'encore qu'une Comete pousse la matiere crasse qui l'environne avec une force cent mille fois plus grande, par exemple, que celle d'un cheval qui marche sur un lieu poudreux, elle ne chasse pas pourtant cette matiere jusqu'à une distance cent mille fois plus grande que l'espace jusqu'où s'eleve la poussiere frappée par un cheval.

L'Auteur de la Dissertation a fort bien insinué la raison de tout cecy ; qui est que la poudre et le sable sont en un certain equilibre avec les parties de l'air et de l'eau, et que pour peu qu'on les ayde, elles l'emportent. Mais comme cet equilibre ne subsiste plus apres une certaine elevation, ce petit secours quand même il seroit continué, ne serviroit plus de rien : du moins ne feroit-il pas monter la poussiere à l'infini. Aussi voyons nous que la poussiere communiquant peu à peu de son mouvement aux parties de l'air, perd bientôt son avantage, et ne demeurant pas même en equilibre avec elles, est repoussée vers le centre. Il est fort apparent qu'il se passe quelque chose de semblable dans le Tourbillon de la Comete. Les parties qui l'environnent étant en un certain equilibre avec celles d'alentour, peuvent s'eloigner de la Comete, pour peu qu'on les pousse : et même s'en eloigner beaucoup si on les pousse vivement. Mais comme elles ne sauroient s'eloigner de la Comete sans perdre peu à peu la force qui leur a été imprimée, il faut que tôt ou tard elles

s'arrêtent, et qu'ayant moins de force pour s'éloigner, que les corps qu'elles rencontrent, pour demeurer à leur place, elles soient repoussées vers la Comete, à l'exemple des corps que nous jettons dans l'air, qui peu apres sont repoussez vers la terre. Mais n'y regardons pas de si pres. Accordons que la Comete peut ecarter les corpuscules qui l'entourent, aussi loin de sa superficie, à proportion, qu'un cheval ecarte loin de luy la poussiere qu'il remüe de son pied. Accordons que comme la poussiere s'étend à l'entour d'un cheval dans un espace dont le Diametre perpendiculaire à l'Horizon sera si on veut 5. ou 6. fois plus grand que le cheval : de même aussi les corpuscules agitez par la Comete s'étendent à l'entour d'elle dans un espace dont le Diametre qui nous regarde, est 6. fois plus grand que le Diametre de la Comete. Voila bien des passedroits que nous faisons, car on ne pourroit jamais prouver cela sur le pied des evaporations terrestres qui nous sont connües. Cependant il ne s'en suivra pas que les Cometes puissent seulement chasser hors de leur propre tourbillon, les corpuscules qui les environnent, car le diametre du tourbillon de la terre contenant pour le moins 30. fois le diametre de la terre, il est raisonnable de supposer que le diametre du tourbillon de la Comete contient aussi 30. fois pour le moins le diametre de la Comete : si bien que tous les deplacemens des corpuscules grossiers qui sont à l'entour des Cometes, se feront dans un espace tres éloigné de la circonference de leurs tourbillons, bien loin de s'étendre jusques à nous.

Soyons encore plus faciles ; accordons que la Comete peut chasser entierement hors de l'enceinte de son tourbillon cette matiere grossiere qui l'environne. S'ensuivra-t-il que notre air en sera tout infecté ? Je n'y voi nulle apparence, car puis que cette matiere a eu la force de se ranger à la circonference du grand tourbillon, il faut qu'elle ait une solidité naturelle, qui la rend capable de repousser vers le centre, tous les globules et tous les corps qui sont entre Saturne et le soleil, et par consequent que la force qu'elle a de s'éloigner du soleil soit autant superieure à la force qu'ont les corps qui environnent la terre, de s'éloigner du soleil, que Saturne s'est plus éloigné du soleil, que la terre : c'est à dire que selon le systeme de Copernic qui fait la moindre distance d'entre le soleil et la terre de 700. diametres terrestres, et d'entre le soleil et Saturne de 6400. dia-

metres ; il faut que la matiere dont il s'agit, ait pour le moins 9. fois plus de force que les globules qui sont à la circonference de l'Orbe de la terre. Or, le moyen de s'imaginer que l'impulsion communiquée à cette matiere par les Cometes la puisse conduire vers le centre par une traverse de plus de 16. millions de lieües, toujours par un pays où elle rencontre des corps qui ont incomparablement plus de disposition qu'elle à être proche du centre ? Il n'y a point d'imagination qui puisse fournir à cela, sur tout quand on considere que de quelque force qu'on pousse un ballon dans l'eau, il remonte tout aussitôt si on ne pese dessus continuellement. Et on veut que la Comete ayant une fois poussé vers les parties inferieures du tourbillon, des corps qui tendent avec beaucoup de force à s'en éloigner, ces corps là s'avancent en suite vers le centre sans fin et sans cesse ?

L'exemple des fleurs et du musc dont se sert le même Auteur, ne prouve pas le contraire de ce que je pretens établir, car ce qui fait que les odeurs se repandent au long et au large n'est pas l'impulsion que les fleurs communiquent à leurs corpuscules : c'est l'impulsion qui est premierement communiquée à ces corpuscules par certains dissolvans qui passent par les pores des fleurs : et puis l'agitation qui leur vient des parties de l'air qui leur servent de vehicule. Mais bien loin que les atomes poussez par les Cometes puissent trouver un vehicule qui les porte vers le centre du grand Tourbillon, qu'au contraire ils trouvent par tout des corps qui ayant plus de disposition qu'eux à demeurer près de ce centre, les en éloignent continuellement.

Poussons nôtre complaisance plus loin : accordons que les Cometes peuvent pousser jusques pres du centre du grand Tourbillon la matiere sur quoi elles se roulent ; s'ensuivra-t-il que l'Atmosphere de la terre en sera notablement alteré et les hommes aussi ? Point du tout, car si cette matiere parcouroit des espaces aussi immenses, elle se briserait et se diviserait en une infinité de particules insensibles, etc. (*La suite comme au § XIV de B.*)

Voici le passage auquel fait allusion Bayle :

Il m'est arrivé quelquefois de voir dans le fond d'un clair ruisseau un petit animal se rouler dans un sable tres fin, mais grossier en comparaison de la pureté de l'eau qui couloit dessus ;

ce petit animal par son mouvement qui n'estoit pas si grand assurément que celuy d'une Comete apres avoir formé autour de luy à une mediocre estenduë comme un petit nuage de sable, il le poussa si loin que cette eau la plus belle et la plus claire qu'on vit jamais, fut en un moment toute troublée, dont les petits poissons qui y estoient en fort grande quantité purent sans doute estre incommodés, comme nous le serions d'un mauvais air qu'on nous feroit respirer ; puisque nous sommes justement dans l'air comme les poissons sont dans l'eau. S'il est donc permis de faire une comparaison, ce ruisseau est un air ou une matiere celeste ; le sable du fond est la matiere grossiere releguée à l'extrémité, et comme au fond du grand tourbillon, et le petit animal sera une grosse Comete qui se veautre dans cette fange. Elle en excite un nuage à l'entour d'elle, et par son mouvement la pousse si loin, que tout le plus pur fluide du grand tourbillon en est infecté et que les hommes mesmes en peuvent recevoir de l'incommodité.

(Mallement de Messange, *Diss. sur les Com.*, p. 12).

APPENDICE II

Voici encore un long passage de l'édition de 1682 qui a été supprimé dans la première édition des *Pensées*.

Fin du § XLVI.

La raison est en cecy tout à fait contre le sentiment commun, car on ne voit pas en vertu dequoy la Lune allant successivement et imperceptiblement de la conjonction à l'opposition, et de l'opposition à la conjonction, doit changer tout à coup la temperature de l'air justement lorsqu'elle est arrivée au point de l'opposition et de la conjonction. Il faudroit pour cela que son mouvement fust semblable à celui des roües d'une horloge, qui ne fait sonner les heures que lors qu'il est arrivé précisément à un certain point, ce qu'aucune raison ne nous persuade, étant bien plus probable au contraire que si une certaine situation de la Lune a quelque vertu, on ne doit pas attendre à s'en sentir, qu'elle y soit parfaitement arrivée, comme il n'est pas nécessaire que le soleil soit arrivé précisément au meridiem, afin qu'il nous fasse sentir la chaleur. Nous la sentons augmenter à mesure qu'il s'en approche, sans pourtant qu'elle diminue à proportion qu'il s'en éloigne, car le chaud est souvent plus insupportable à 2. et à 3. heures apres midy, qu'à midy même. Pourquoi donc ne sentirions nous par degrez la vertu d'une certaine position de la Lune ? Ajoutez à cela que la nouvelle Lune ne sauroit changer la temperature du tems sans faire cesser la pluye en un endroit, et la faire commencer en un autre, et ainsi du reste. Or on ne voit pas par quelle raison tous ces differens changemens peuvent resulter d'un certain aspect de la Lune, lequel est presque le même que les aspects d'un peu devant et d'un peu après, qui ne peuvent rien produire de semblable. On

voit encore moins par quelle vertu la temperature de l'air produite par ce certain aspect de la Lune peut demeurer en son etat pendant 15. jours, quoi que la Lune ne retienne point ce même aspect, et qu'elle change au contraire perpetuellement sa demeure. A l'égard des marées on explique fort bien pourquoi elles sont plus grandes dans les Conjonctions et dans les Oppositions, en supposant que la Lune se trouve alors dans les extremités du petit Diametre de son Orbe, mais cela ne tire pas à consequence pour les pluyes, pour le froid et pour le chaud. Outre qu'il est bien vrai que les plus grandes marées arrivent les jours de la pleine et de la nouvelle Lune, mais de telle sorte, qu'elles croissent ou décroissent journellement, selon que la Lune s'éloigne, ou s'approche des quadratures, ce qui ne se fait point à l'égard de la pluye, ou du beau tems.

Ayant fait ces objections à de fort honnêtes gens, je n'ay eu pour toute reponse, si non qu'il faut bien que cela soit ainsi, puisque nos anciens l'ont cru, qu'il n'y a pas apparence que cette opinion eût pû s'établir de main en main dans tous les siècles, si l'expérience ne l'eût soutenuë. Et comme je leur ay fait souvent remarquer que le mauvais tems ayant continué 2. ou 3. jours après la nouvelle Lune, le reste du mois n'avoit pas laissé d'être fort beau, ils m'ont repondu qu'il ne falloit par y regarder de si près, et qu'on pouvoit fort bien entendre par nouvelle Lune les 2. ou 3. jours qui precedent et qui suivent sa conjonction avec le soleil.

A cela Mr. je ne trouve pas qu'il soit necessaire de repliquer autre chose si ce n'est qu'il faut bien que nos Anciens se soient trompez puis que l'expérience n'est pas conforme à leur Tradition, car je ne voi pas qu'il y ait lieu de croire que la Nature ait assez changé pour être en ces choses là toute différente de ce quelle étoit autrefois ; du reste qu'il n'est pas etonnant qu'une erreur devienne generale veu le peu de soin qu'ont les hommes de consulter la raison quand ils ajoutent foy à ce qu'ils entendent dire à d'autres, et le peu de profit qu'ils font des occasions qui leur sont offertes de se detromper.

Ne sortons pas de nôtre sujet pour voir des preuves de cela. Combien y a-t'il de gens qui ont peu remarquer en mille rencontres la fausseté des predictions de l'Almanach, qui pourtant en achètent tous les ans, et le consultent jour par jour, et soutiennent qu'il rencontre tout : jusques là qu'on en voit qui sont

prêts à faire des paris l'un pour son Almanach de Liege, l'autre pour son Almanach de Milan, un troisieme pour son Almanach de Basle, de Troyes ou de quelque autre lieu, comme font les Anglois pour leurs Cocqs. Et moi je leur soutiens et suis prêt à parier tout ce qu'ils voudront pourveu qu'ils m'apportent un Almanach qui entre dans le detail de chaque journée, qu'il arrivera tout le contraire de ce qu'il dira. Que l'Astrologue fasse de son mieux pour observer les aspects de toutes les Planetes, je suis seur que s'il particularise l'état de chaque journée, disant par exemple, *il fera un tel vent le lundi ; le tems sera serain jusqu'à 10. heures ; apres quoi nous aurons une petite pluye qui finira à soleil couché ; la nuit sera sans nuages, et sans aucun vent ; il s'elevera des brouillards le lendemain, qui dureront jusqu'à midy ; il gèlera en suite, ou il neigera jusques à l'entrée de la nuit ;* je suis seur, dis-je, que s'il veut entrer ainsi dans le detail, et ne se pas contenter de dire en gros, *il fera chaud au mois de juillet,* etc. il perdra plus de fois que moi qui serai appointé contraire avec lui. Car selon les reigles du bon sens il faut qu'il perde beaucoup plus souvent que moi, parce que pour gagner il faut qu'il rencontre un certain vent determiné parmi les 32. vents de la boussole, au lieu qu'il peut perdre soit qu'on sente aucun vent, soit qu'on sente quelqu'un des 31. vents qui restent, c'est à dire que sur le chapitre du vent il doit perdre 32. fois contre moi une, car à ne point considerer la disposition particuliere d'un certain lieu qui le rend sujet à certains inconnus ailleurs, à quoi aussi les Astrologues n'ont point d'égard, il est 32. fois plus probable qu'un tel jour il ne fera pas un certain vent donné, qu'il n'est probable qu'il fera ce certain vent.

Vous aurez encore une autre remarque sur cette matiere. Tous ceux qui attendent de la Lune le changement du tems, observent certaines Lunaisons tout autrement que les autres ; la Lune de Noël, par exemple, celle de Mars, et celle de St. Jean. Ils disent que la Lune de Mars est fort bourruë et sujette à faire des incartades, fondez apparemment sur ce qu'on a remarqué que le mois de Mars est plein d'irregularitez, à cause qu'il s'approche de nous bien plus sensiblement chaque jour qu'il ne faisoit auparavant, acquiert en peu de tems une augmentation sensible de forces, qui fait qu'il eleve de la terre remplie des humiditez de l'hyver, quantitez de vapeurs et d'exhalaisons qui, faute de pouvoir être cuites et digerées, cau-

sent diverses alterations dans l'air, et comme une espece de recheute dans la saison rigoureuse, comme il arrive à ceux qui mangent trop au sortir d'une maladie. Passe pour cela ; je consens puis qu'ils le veulent que la Lune de Mars soit bourruë.

Mais ils veulent de plus que la Lune qui est devenuë nouvelle les derniers jours de Fevrier, ne soit point la Lune de Mars, et n'ait aucune influence redoutable, quoi qu'elle regne dans le mois de Mars. Ils pretendent qu'alors c'est à la Lune qui regne dans le mois d'Avril à faire la capricieuse. C'est ce que je ne leur saurois passer, car il s'ensuivroit de là que la Lune se reigle sur le Kalendrier de Jules Cesar, et qu'elle suspend quelquefois pour 30. jours les effects de sa colere, à cause que par un usage le plus arbitraire du monde, il nous plait d'allonger le mois de Fevrier tous les 4. ans, comme si quatre doigts de parchemin contenant un ordre de commencer un certain mois plutôt ou plus tard, étoient capables de rompre toutes les mesures que la Lune auroit prises pour nous nuire.

Ils pretendent outre cela que quand la Lune est deux fois nouvelle au mois de Mars, comme elle le fût l'année passée, la seconde de ces Lunes est aussi bourruë que la premiere, et continue ses incartades tout le mois d'Avril. C'est encore ce que je ne leur saurois passer, et c'est dequoi je me moquai l'année passée tout mon saoul, voyant des gens d'étude, des gens d'esprit, des gens de qualité, dans ce miserable panneau, dont ils pouvoient se delivrer en considerant seulement que s'il avoit plù aux Romains de mutiler le mois de Mars comme ils firent le mois de Fevrier (ce qui leur étoit aisé) la nouvelle Lune du 30. Mars 1680. eût été la Lune d'Avril. En ce cas-là cette Lune n'eust pas du être bourruë puis qu'elle n'eust pas été la Lune de Mars. Elle fut donc bourruë l'année passée non à cause du point du Ciel où elle avoit fait sa conjonction, ni à cause de l'état où elle trouva la region Elementaire, car c'eust été toute la même chose si Mars eust eu la destinée de Fevrier ; mais à cause que les Romains avoient donné le nom de Mars à un certain nombre de jours, dequoi sans doutte la Lune qui en étoit avertie voulût profiter, pour avoir plus de loisir de decharger sa mauvaise humeur, et pour se venger du mauvais tour que lui jouë quelquefois l'intercalation du Bissexte, en diminuant le regne de ses boutades. Pour ce qui est de la Lune du 1. de Mars 1680. qui n'échappa le Bissexte que de quelques

heures, elle a cecy de remarquable c'est qu'elle ne deut être quinteuse que dans les Pays Catholiques, car de quel droit eût-elle fait sentir ses bizarreries aux Protestans qui n'ont pas reçu la Reformation du Kalendrier, puis qu'elle étoit Lune de Fevrier à leur egard.

Tout ce développement est supprimé dans B et remplacé par :
Mais j'ayme mieux me servir de l'expérience, jusqu'à : Permettez moi de vous demander Mr.

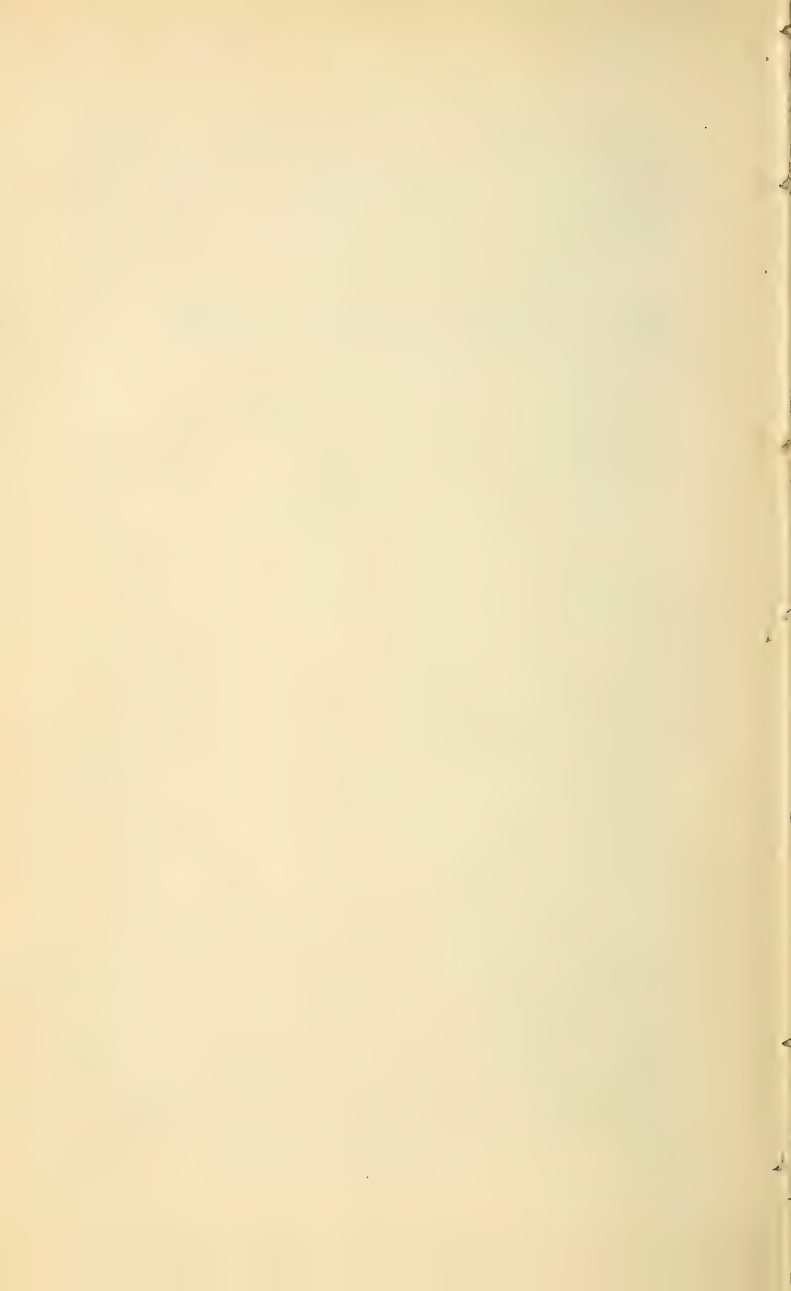
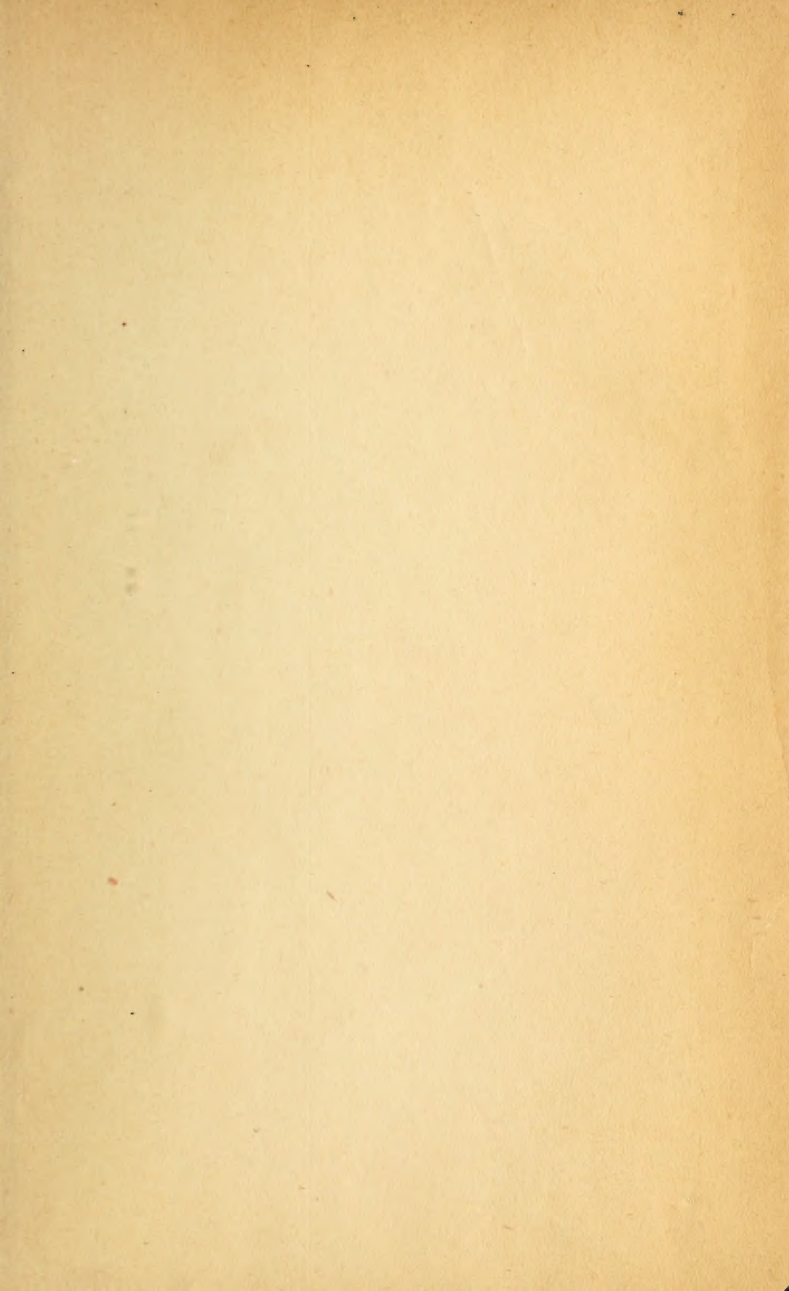


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

INTRODUCTION	v
AVIS AU LECTEUR.	1
AVERTISSEMENT AU LECTEUR	14
LE LIBRAIRE AU LECTEUR	21
PENSÉES DIVERSES écrites à un Docteur de Sorbonne a l'occasion de la Comète qui parut au mois de décembre 1680.	23
TABLE DES SECTIONS contenues dans le tome premier.	351
APPENDICE I	359
APPENDICE II	365







UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

